





STENDHAL

JOURNAL

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

HENRY DEBRAYE

ET

LOUIS ROYER

TOME TROISIÈME

1809-1811

AVEC TROIS PLANCHES HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 ET 7, QUAI MALAQUAIS, VIe

1932

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

PAUL ARBELET

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION
D'ÉDOUARD CHAMPION
DE 1913 A 1919
ET SOUS CELLE DE
PAUL ARBELET ET ÉDOUARD CHAMPION
DE 1919 A 1929

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

JOURNAL

TOME TROISIÈME

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10, contenant une double suite des planches dont une sur Japon Impérial.

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35, contenant une double suite des planches dont une sur Japon Impérial.

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 36 à 135, contenant une double suite des planches dont une sur Arches.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 136 à 1235.

Exemplaire N° 933



PORTRAIT DE LA COMTESSE DARU
par DAVID
(appartenant à M. David WEIL)

STENDHAL

JOURNAL

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

HENRY DEBRAYE

ET

LOUIS ROYER

TOME TROISIÈME

1809-1811

AVEC TROIS PLANCHES HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 ET 7, QUAI MALAQUAIS, VIe

1932

1809

ALLEMAGNE

(DE STRASBOURG A VIENNE) *

Campagne de Vienne en 1809 [1].

Je suis parti de Strasbourg le 12 avril 1809, à deux heures et demie, avec M. C. et dans sa voiture. Le pont en bois du Rhin, avec les trottoirs séparés de la route du milieu, m'a paru un ouvrage utile, mais ne m'a nullement inspiré le sentiment de l'admiration. Cela tient peut-être à ce que les eaux du fleuve étaient fort basses. Il faisait un beau soleil, bientôt après un bel orage du Nord (ni tonnerre, ni chaleur, ni pluie à grosses gouttes, mais bien de la

1. Campagne de Vienne en 1809.

Par prudence, je n'écrivais rien : 1° sur les événements militaires ; — 2° sur les relations politiques avec l'Allemagne et surtout la Prusse, assez bête pour ne pas attaquer ; — 3° les relations de Dom[inique] avec le plus grand des hommes.

Ceci n'est qu'un journal destiné à m'oberver moi-même, nullement intéressant pour d'autres *.

Parenthèse. — Par prudence, ne sachant où mettre mes papiers rien de politique, tous les noms changés.*

grêle). Nous suivions le cours du Rhin, laissant à droite les montagnes qui forment son bassin à l'orient, et qu'on appelle, je crois...* Cela m'inspire un sentiment favorable à l'Allemagne. Il fut fortifié par une très belle fille que j'avais vue à la fenêtre de la poste à Kehl.

Après l'orage, la soirée fut fort belle, et le ciel, après le coucher du soleil, magnifique par la pureté et la dégradation parfaite de la belle couleur aurore rouge qu'il prit. Nous chantâmes dans la voiture, ou plutôt M. C., qui chante fort bien, chanta quelques airs italiens, et entre autres la belle romance du *Figaro*, de Mozart :

Voi che d'amore, etc.

Cet air me semble parfaitement d'accord avec le caractère de tout ce qui m'a plu en Allemagne. C'est encore douceur et faiblesse, unie avec quelque chose de céleste, mais c'est la faiblesse touchante produite par la passion et non la faiblesse plate inspirant le mépris. Le temps changera peut-être mes idées, mais tout ce qui me plaît en Allemagne a toujours la figure de Minette*.

Je cherche à voir beaucoup les paysans et à leur plaire. Ainsi, à ...*, j'entrai à la poste, plaisantai avec des filles de peine qui soupaient, et mangeai des pommes de terre cuites à l'eau, comme elles.

Nous entrevîmes Carlsruhe à quatre heures du

matin, nous quittâmes le chemin du nord pour tourner brusquement au sud-est vers Stuttgart. Mais pourquoi n'y être pas allé directement de Strasbourg ?

Faute de trouver quelqu'un avec qui je fusse assez lié pour lui proposer de passer par les vallées par lesquelles je savais que Villars déboucha en 1703. Cette idée aurait été fort raisonnable, l'ord[onnateu]r B. l'avait aussi, et on s'est repenti de ne pas l'avoir suivie.

Le grand-duc de Bade a eu la riche idée d'augmenter le prix de ses postes (le cheval, par poste, coûtait il y a un mois..., nous l'avons payé...*), et de décider que pour aller à Stuttgart on passerait par Carlsruhe, ce qui allonge la route de trois lieues. Le pays que nous traversons, de Carlsruhe à Stuttgart, *as* * couvert de montagnes peu élevées, mais qui offrent assez continuellement des points de vue agréables. Elles ressemblent à quelques vues gravées *(ohime, non altrimenti *)* que j'ai vues de la Suisse.

Malgré le peu de largeur du chemin et le peu de talent des paysans qui nous conduisaient, faute de postillons, la route étant écrasée depuis quelques jours, tout alla bien jusque près de Pforzheim. Mais dans ce lieu fatal, un postillon, l'idiotisme en personne, ne put retenir ses chevaux et nous campa dans un fossé. Une brigade de vingt-quatre sous-employés qui rejoignait l'armée nous en tira

(22 francs) et nous arrivâmes enfin à Pforzheim, craignant sans cesse d'aller dans quelque fossé.

En arrivant à Pforzheim, nous allâmes chez le commissaire des guerres (M. Duché), il n'y avait pas de chevaux à la poste. M. Duché nous en promit, mais bientôt dix voitures arrivèrent à la file. Le maître de poste cherchait à nous nuire parce que nous n'avions rien pris chez lui. Après cinq heures d'attente, je m'emparai de chevaux qui se trouvèrent avoir déjà fait vingt-quatre lieues. Tout le monde nous passa, et nous arrivâmes les derniers à Imunden. En arrivant à l'auberge, je trouvai deux jeunes filles au teint frais, aux yeux... *

Ces petites filles avaient de jolies figures. Je pris le c. à celle qui l'était le moins, j'aurais pu la...*, mais je trouvai cela imprudent au commencement de la campagne. Cela chassa entièrement l'humeur qui me rongeait depuis Pforzheim et je fus heureux jusqu'à Stuttgart, où nous arrivâmes vers les dix heures. Je lus pendant la route la *Vie d'Alfieri* * (tome II).

Avant d'arriver à Stuttgart, nous aperçûmes à nos pieds Louisbourg, le Versailles du roi de Wurtemberg. Cette jolie petite ville est adossée à une colline en pain de sucre isolée au milieu de la plaine.

La partie de la ville de Stuttgart que nous avons vue est fort bien bâtie. A la poste, on me dit qu'il n'y avait pas de chevaux, parce que « le lendemain » le prince royal et plusieurs ministres devaient aller

» faire leur cour à l'empereur Napoléon, à Louis-
» bourg ».

Nous trouvâmes à l'auberge de l'*Empereur romain* cinq ou six de nos camarades à table (MM. Blondin, Dervillé, Blin-Mutrel *, son fils, Valette, etc.) ; notre souper, jugé unanimement mauvais, fut bon pour moi parce qu'il y avait des pommes de terre frites très à propos.

Il n'y avait pas de chevaux, ni apparence qu'il en arriverait, on résolut de se coucher. J'allai vite me jeter sous un de ces tristes coussins de plume qui servent de couvertures de lit en Allemagne *. J'y fus au supplice jusqu'à cinq heures, que j'éveillai M. C. Découragement et désespoir général ; nous nous voyons retenus indéfiniment à Stuttgart, il n'y avait pas de chevaux.

Dès que j'eus pu obtenir mes bottes, perdues dans cette immense maison, je sortis ; en arrivant sur la place de la poste, je vis arriver des chevaux qui se dirigeaient vers la poste, je trouvai inutile de les arrêter. Il était clair que des paysans allemands, arrivant de si loin pour aller à la poste, me repousseraient avec perte. Heureusement, il en passa assez pour que j'eusse le temps de réfléchir que ce qui pouvait m'arriver de pis était une dispute avec sept à huit personnages furieux qui cassaient et brisaient tout, disait-on, dans la maison de poste. Ces disputes m'ennuient beaucoup, ne pas les pousser à bout est triste, les terminer par les grandes me-

sures, c'est ce qui ferait un très mauvais effet auprès de M. D[aru]. Je saisis donc des chevaux par la bride ; résistance ; mais enfin mon uniforme et une pièce de 2 florins les décidèrent à venir à l'hôtel. Je ne cessai de crier et de disputer qu'assez avant dans la rue, où une femme venait nous faire payer la poste.

Au sortir de la ville, nous remarquâmes un très beau jardin anglais qu'on plantait ; quelques pas plus loin, il s'agit de faire aller nos paysans sur le chemin de Donauwerth ; nous prîmes beaucoup d'informations et suivîmes un chemin fort agréable bordé de coteaux couverts de vignes et dont les terres étaient retenues par des murs à [*sic*] pierres sèches. J'en comptai plusieurs fois jusqu'à seize les uns au-dessus des autres. Les plans de terre derrière les murs sont en pente, ils sont séparés par des sentiers étroits garnis de marches, dirigés directement vers le sommet de la montagne. J'imagine que lorsqu'il pleut ils servent de ruisseaux *.

Nous traversâmes un pont assez élevé au-dessus du Neckar. Après ce pont vient une ville agréable qui a aussi un clocher en filigrane, comme celui de Strasbourg. Nous apprîmes, une lieue plus loin, que nous n'étions point sur la route de Donauwerth, mais bien sur celle d'Ulm.

Heureuse erreur ! Nous n'eûmes plus d'inquiétude pour les chevaux jusqu'à Dillingen, où nous rejoignîmes le lendemain la véritable route. Nous

étions sur celle d'Ulm, Florian, Jacq[uemino]t, Richard *, Mme Jacquem[ino]t, et deux ou trois camarades. D'ennemis que nous étions, vu la rareté des chevaux, nous devînmes amis, déjeunâmes ensemble dans une jolie auberge (jolie pour l'Allemagne : une chambre bien éclairée, sans papier et sans meubles), à trente pas du Neckar encore enfant. Nous avions trouvé la chaleur dans sa vallée. Le ciel était superbe ; peu à peu je vis un orage se former au nord, à notre gauche. Ensuite, pluie et froid jusqu'à Ulm, où nous arrivâmes à neuf heures, moi bien ennuyé, ayant lu jusqu'à sept heures et demie, fini la *Vie d'Alfieri* et les cent pages de Moore sur la cour de Vienne *.

J'avais fait une lieue à pied avec Flor[ian], M. Jacq[ueminot] et sa femme. Nous avions monté un passage dans le genre de celui des Échelles : une montée, à côté du torrent, paysage sévère sans rien de grand *, pluie froide, analogue au paysage. Je suis très occupé, en montant, de considérations morales et de sentiments vaniteux.

J'arrive à Ulm enrhumé. Nous montons chez le camarade Fray *, bon enfant (le ton du moins), la croix, honnête homme ; il était avec sa femme, que j'ai vue à Paris. Elle parle beaucoup, et cet excès n'est pas caché * par de la jeunesse ou de la beauté, au contraire.

19 avril.

Cette journée a été pour moi fertile en sensations. Nous nous sommes levés à six heures, n'ayant pas de chevaux pour rejoindre M. D[aru] à Ingolstadt. La bonne foi allemande nous en a procuré. M. C. en avait retenu la veille à la poste, qui en a seize, je crois, et malgré le départ de S. M. et celui de quatre-vingt ou cent voitures qui l'ont suivi à Ingolstadt, le maître de poste s'est fidèlement souvenu de sa promesse. Nos chevaux arrivaient comme d'Estourmel, qui est cap[itai]ne près du prince, arrivait aussi à Ingolstadt pour aller porter un ordre à Dillingen. Nous lui avons cédé deux de nos chevaux contre deux des siens, venant de Burgheim. Enfin, nous sommes partis vers les dix heures, après nous être bourrés, par précaution. Nous sommes arrivés sans encombre à Burgheim, après avoir traversé le Leck, rivière assez rapide, sur un pont devant lequel on fait depuis peu de jours une tête de pont. Nous avons traversé Rain, misérable ville. Le pays a la physionomie de la plaine qui est en avant de Ridagshausen.

A Burgheim, nous avons vu des régiments allemands de la Confédération du Rhin (division Reille) tomber sur des oies et les tuer à coups de sabre, ce spectacle m'a beaucoup amusé. Le maî-

tre de poste n'a jamais voulu que ses chevaux allassent plus loin. Toute mon éloquence allemande l'a à peine empêché d'en venir *, mais enfin, profitant de la profonde et intime conviction où est tout Allemand qu'il est moins que l'homme dont l'habit est plus brodé que le sien, nous avons fini par convenir que les chevaux mangeraient une heure et nous conduiraient ensuite jusqu'à Neubourg. Pendant ce temps, C., Paris, Bénard * et moi nous avons pris du café ; on le faisait dans la cuisine, au-dessus de laquelle, tous les étages étant percés, la fumée s'élevait jusqu'au toit, à soixante pieds d'élévation. Une jeune fille d'une figure distinguée, mais *ritrosa* *.

Nous sommes partis à une heure et demie et avons traversé, pour arriver à Neubourg, un paysage grandiose dans le genre de ceux de Claude Lorrain. Nous marchions derrière les coteaux qui ceignent le cours du Danube, les sommets de ces coteaux étaient couronnés de bouquets de bois, à notre gauche ; à la droite, nous avions une forêt presque continue avec des éclaircies ; de temps en temps, entre deux coteaux, nous apercevions le Danube à trois quarts de lieue ; le tout formait un paysage superbe et réellement un des plus beaux qu'on puisse voir et auquel il ne manquait que de hautes montagnes et un lac *.

A une lieue de Neubourg, j'ai rencontré Montbadon, qui m'a dit :

« Quoi ! vous venez de passer à deux cents pas du tombeau de La Tour d'Auvergne * et vous ne l'avez pas vu !

— Vous qui l'avez vu, dites-moi ce que c'est.

— Un massif de pierre de quatre pieds de haut et sept de long, qui n'a pas coûté cent écus. D'un côté : *A la mémoire de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, tué le 8 juin 1800.* De l'autre côté : *A la mémoire de ...y, chef de brigade du....., tué le 8 juin 1800.* »

Comme l'aimable M[ontbadon] me disait cela, je crus entendre le canon et, au milieu de ce pays émouvant, cela me fit un vif plaisir. Mais, hélas ! ce n'était que le tonnerre ; peu à peu un superbe orage arrivant de la droite de l'horizon immense que nous apercevions arriva jusqu'à nous, nous couvrit de grêle pendant demi-heure, et blanchit la terre comme de la neige.

C'est par cet aimable temps (aimable pour moi, mais fort plat pour tout le monde) que nous grimpâmes dans Neubourg, à la queue d'un convoi. Nous trouvâmes dans la rue trois rangs de voitures et, sur la place, deux régiments avec leurs bagages. Nous faisions vingt pas toutes les cinq minutes, et la grêle se changeait en grosse pluie.

La ville est fort bien bâtie.

Je m'entends appeler, je lève les yeux, on me dit : « Baissez-les », et l'aimable Montbadon me tend la main au travers des grilles du plein-pied d'une

belle auberge. « Venez donc manger de la fricassée excellente que je fais. »

J'entre : trois jolies filles. Bénard et Paris se procurant des chevaux, M. C. tout triste de n'en point avoir, moi indifférent, craignant de le paraître à mes occupés camarades, allant de la porte à la cuisine, de la cuisine à la salle. Enfin la fricassée parut. Je m'y mis, Cuny * ne paraissait point. Mais les trois jolies filles, dont une ne l'était pas trop, la seconde pas du tout, à cause de la petite vérole, mais faite comme un ange, si cependant les anges ont de gros culs, disait Montbadon ; la troisième avait une fluxion, mais une physionomie pleine de douceur et d'agrément. Nous rîmes une heure avec elles. Ce genre de plaisir fait chez moi entière diversion à tout autre genre de pensées et procède *from b.* * et de mon imagination trompeuse, mais je me livre à son erreur en la connaissant, qui me figure le caractère que semblent promettre ces physionomies aimables, et m'empêche de voir tout le laid. L'illusion que j'éprouve est du genre de celle que donne le spectacle. Enfin, il fallut les quitter. Notre voiture glissa sur la rue rapide par laquelle on sort de Neubourg. En sortant, nous traversons le beau Danube, qui ressemble assez au Rhin à Genève [*sic*]. Le Danube est séparé en deux par une digue dont je n'ai pas eu le temps de voir l'objet.

En sortant de Neubourg, paysage superbe.

Tout a été charmant pour moi à Neubourg : beau pays, bel orage, ville bien bâtie ; jolies filles, ce qui donne un vernis charmant à tout le reste. Nous les aurions eues si nous eussions passé la nuit à Neubourg, et j'aurais été assez content que le manque de chevaux nous y eût contraints *.

Temps sombre et enfin nuit jusqu'à Ingolstadt. A demi-lieue de la ville, nous apercevons des feux et nous traversons un bivouac. Nous entrons en ville, allons chez le commandant de la place chercher notre billet de logement, chez M. Desermet, com[missair]e d[es] g[uerres]. Nous roulons une heure dans une profonde obscurité pour chercher notre logement, à l'aide de la petite lanterne d'une vieille officieuse. Nous arrivons enfin chez un prêtre, figure débonnaire *(Beneficiis Haus, n° 20)*, chez lequel nous étions logés ; cet homme, pleutre par nature, nous accable d'injures, va à la Municipalité. Nous l'attendons une heure chez lui, je gagne la faveur d'une vieille servante, nous visitons les lieux et voyons bien qu'il n'y a pas de logement. Nous allons avec lui à la Municipalité, il était dix heures et nuit obscure. Ici commence une scène digne de la comédie. Nous arrivons vis-à-vis d'un petit homme maigre, à grosse tête et figure assez spirituelle, qui faisait les logements. Mais comme il les faisait depuis trois jours, il dormait debout, nous regardait en souriant, s'appuyait sur la table comme pour chercher des papiers, s'en

dormait, et ne se réveillait qu'en étant sur le point de tomber en arrière ou en avant. Nous restâmes chez ce brave homme de dix heures à onze un quart, sans nous fâcher et sans pouvoir obtenir un billet. Montbadon nous servit d'interprète, moi j'avais envie de rire en voyant cette figure chancelante. Nous eûmes enfin un billet et vînmes frapper à une auberge (n° 17) après avoir erré longtemps pour trouver ce numéro fatal. Tout était plein et couché, on ne nous ouvrit qu'au bout d'un grand quart d'heure. Nous visitâmes toutes les chambres, notamment une où le maître de la maison tenait son enfant et où la chaleur était extrême. Enfin, un ami de M. C. nous permit de coucher sur de la paille dans une chambre, d'où je sors ce matin tout souillé de crotte et de poussière.

23 avril.

Landshut, le 23 avril, dans la maison du comte de Portia, à côté du grand clocher [1].

Rien de nouveau pendant les deux derniers jours de mon séjour à Ingolstadt (les 20 et 21). Seulement, à table j'entreprends à expliquer à M. D[aru], qui parlait du cabinet de l'abbé Morellet, où les dictionnaires de toutes les langues

1. Je travaillai sans cesse avec l'emp[ereur]. Toutes mes relations avec le grand homme passées sous silence, pour ne pas me compromettre. 1813.

sont ouverts au même mot, le ...* mouvant de Wolfenbuttel. Je n'y réussis guère. Après cela, excellente comédie de Ri.* disant des vers, et Lacombe* gesticulant, ensuite le *vieux paillard chez les filles* par Lacombe.

Jamais M. D[aru] ne m'aimera : il y a quelque chose dans nos caractères qui se repousse. Il ne m'a parlé que sept à huit fois depuis notre entrée en campagne, et toujours c'était par exclamation profondément sentie : « *Un étourdi ! Un étourdi comme vous !* N'y allez pas, un étourdi comme vous ferait sur le champ une querelle à ces gens-là. »

Il a dit, l'année dernière, à propos de je ne sais quoi : « Il faut mener les jeunes gens avec des verges de fer, c'est le seul moyen d'obtenir des résultats. » Je ne sais pas si M. D[aru] m'applique cette maxime, et, me croyant un caractère profondément étourdi et présomptueux, veut le mater par une disgrâce continuelle et sans exception, ou si...* Ce qu'il y a de sûr, c'est que ses yeux s'arrêtent avec bienveillance sur M. *, jeune homme dont assurément je ne veux pas dire de mal, mais auquel je suis supérieur par l'expérience, et jamais je n'ai eu un tel regard.

Je vis donc négligé (*negletto*) au milieu des seize ou dix-sept c[ommissaires] d[es] g[uerres] attachés à M. D[aru], et mes camarades ne m'aiment point. Les sots ont commencé par me trouver l'air ironique. L'ambitieux a vu en moi un rival et m'a

flatté, mais sa haine me paraissait évidente. Les demi-ambitieux m'aiment peut-être moins encore. Les jeunes gens me trouvent sévère, et Florian, se promenant l'autre jour avec moi, cherchait tout ce qu'il pouvait trouver de plus sérieux pour m'en entretenir.

Au reste, puisque cette feuille contient déjà des choses qui peuvent compromettre, il vaut mieux couler à fond le personnel de notre état-major.

Fromentin, qui se fait appeler de Saint-Charles *. Ambitieux pur, c'est-à-dire que je ne lui ai pas vu faire une action qui ne tende à son but, qui est de capter M. D[aru]. De tels caractères n'ont de mesure que celle de l'esprit qui les accompagne. Celui-ci en a assez ; il parle sans cesse et plaisante sur tout, mais avec une gaieté si forcée qu'elle m'a inspiré, dès le premier jour, un éloignement que je n'ai pas caché. Il regarde tout le reste de la *boutique* comme des enfants ; je suis, je crois, le seul qu'il croie digne d'un jeu serré. Cela pourrait bien finir par un duel, non pas à cause de son but principal, que M. D[aru] le croie le jeune homme le plus marquant de ses subordonnés, qu'il lui donne la croix, cela ne me l'ôte pas, mais je serai peut-être forcé de résister à quelques-unes de ses usurpations particulières. Place, table, chaises, voiture, chevaux, il usurpe tout. Ce matin, à propos de ses chevaux, il a eu une prise avec Lacombe, qui disait :

« Sacré intrigant, il y a longtemps que je te connais.

— Tais-toi, je te foutrai vingt gifles, » etc., etc.

On sent bien que, dussé-je me faire chasser vingt fois par M. D[aru], je ne pourrais répondre à la menace de vingt gifles qu'en donnant une à rabattre sur le tout.

Fromentin a trente-deux ou trente-trois ans, ne les paraît pas. Un teint gris, composé de taches de rousseur, la mine intrigante et fausse. Il est grand et bien fait, les jambes exceptées. Il a servi autrefois et fait, dit-on, une belle action, n'étant pour lors âgé que de seize ans, et pour cela il demanda la croix, pour laquelle même, l'année dernière, il écrivit directement à l'empereur. Seulement, il mit sur son épître le cachet de M. D[aru], qui malheureusement se trouvait chez S. M. lorsque la lettre arriva. Il la décacheta et la rendit ensuite à From[entin] en lui faisant des excuses : « Je l'ai décachetée par erreur. »

Si je ne me trompe, F[romentin], dans la société de Paris, paraîtrait un peu grossier, ayant un peu le ton de corps de garde.

Lajard. — Pour faire le contraste parfait, je mettrai après lui sa femme, c'est-à-dire celui avec qui il voyage, qu'il protège, etc.

Lajard est un jeune vieillard de vingt-cinq ans, mais non pas dans le genre de Lejeune, d[irec-

teu]r des Postes à Br. Sa faiblesse est toute grâce, ignorance de tout plutôt que science et pratique des petits moyens, ce qui faisait le caractère de Lejeune. Il a le ton de la bonne compagnie actuelle : faiblesse, fraîcheur et grâce. Il chante fort bien. Il a les yeux d'un homme harassé, à moitié fermés, il est très maigre, taille médiocre, le nez très long. Tout peu animé qu'il est, son cœur est bon. Il est neveu de Chaptal et beau-frère de...* Le Fromentin, qui a senti cela, s'est fait présenter par lui à sa famille, bien sûr qu'elle lui tiendra compte de ce qu'il fera pour lui ; et cette famille, qui avait probablement des craintes en hasardant ce jeune homme au milieu du brouhaha de l'armée, paiera la protection de Fr[omentin]. Il est fait pour réussir partout où il ne se trouvera pas quelqu'un qui le devinera d'abord.

J'ai oublié dans le caractère de Fr[omentin] :

1° qu'il n'a nulle délicatesse intérieure à combattre pour toutes les actions plates, basses, ennuyeuses, qu'il se trouve obligé de faire ;

2° qu'il paraît, par ce que Paris m'a dit de son frère, qui a absolument le même genre : « Il a une gaieté bien régulière, disait bonnement le gascon Paris ; quand j'entrais dans sa chambre, je le trouvais tout rêveur, peu à peu sa gaieté lui revenait et il faisait des plaisanteries sur tout. »

3° je le surprends quelquefois énonçant quelque fait extrêmement peu important à M. D[aru].

Ce fait n'a rien de saillant, rien qui dût le faire admettre dans la conversation, mais il sape ce qu'un de nous a dit l'avant-veille, il peut lui nuire, et il a la constance et l'attention de se souvenir de l'endroit où il faut porter le coup et il n'y manque pas. En un mot, je n'ai pas encore aperçu d'inconséquence dans ce caractère.

Je n'ai pas davantage à dire de Lajard, plante étiolée, aimable de bouton, mais peu signifiante.

On sent bien qu'à la fin de la campagne j'aurai bien des choses à ajouter et à corriger. Mais voilà mon *parere* * actuel.

Je termine ceci à Landhshut, à cinq heures, le 23 avril, dans le b[ure]au, belle chambre, sur une belle rue, au milieu de tous ceux que je peins, et grelottant. Cette ville m'a beaucoup plu ce matin ; comparée à Ingolstadt, c'est l'Italie et l'Allemagne. J'ai été occupé tout le matin de la nécessité que je parle. Nous avons vu treize cadavres ennemis et des portes criblées de balles et de boulets.

Landshut, le 24 avril 1809.

Nous *la gobâmes* d'une fière manière à Neustadt ; nous nous trompâmes de chemin, rencontrâmes M. D[aru], qui nous dit que nous étions *des étourdis*, et malheureusement il avait raison. Pour nous rendre de Neustadt à Landshut, nous allions passer par Geisenfeld, et il y avait une route directe.

Nous retournâmes donc à Neustadt à la suite de M. D[aru], et cela par une route superbe, et directe, qui plus est.

Nous traversâmes quelque chaîne de montagnes, mais j'en ignore le nom. Nous passâmes à côté d'un pont brûlé, où l'on s'était battu la veille, et où je vis trois *kaiserlicks* morts ; ce sont les premiers. La route était entourée de bivouacs, elle a des parties on ne peut pas plus pittoresques. Il manquait à mon cœur, pour que le plaisir fût pur, qu'il ne s'y trouvât que l'amour de l'art et pas d'ambition ; mais je suis environné de gens qui jouent la comédie et à qui cette comédie réussit. Elle n'est pas difficile, mais elle exige tout le temps de ceux qui se livrent à ce genre. D'un autre côté, j'avais plus de plaisir qu'un jeune Anglais riche voyageant par cette même route. Je partais pour ce raisonnement du voyage de Moore, que je lis avec plaisir. Cette raison froide me console. Ce qui me manque, c'est plus de noblesse dans la disgrâce, et de n'en avoir pas du tout l'air piqué. A travers tous ces raisonnements, la route charmante s'écoulait, ce qui y nuisait encore, *was the dulness of my partner* *.

Nous arrivâmes enfin à Pfeffenhausen *. J'eus un moment de peur en y arrivant. J'étais à pied depuis une heure, tout à coup je vis une calèche derrière notre voiture, je crus que c'était M. D[aru] qui arrivait à son logement avant nous ; c'était l'excellent

Joinville. M. D[aru] n'arriva que deux heures après et fut content de son logement. Il demanda ce que nous avions à souper, je répondis : « Des pommes de terre et un demi-veau. » Il rit beaucoup de demi-veau. Je crois que c'était de moi me servant d'une expression impropre, mais qu'aussi il commençait à sentir que c'était exprès. Rien ne me semble plat comme le langage des livres dans la conversation. Richard, un de nos camarades, est *de là* [*sic*], et me scie toute la journée.

Le soir, nous eûmes donc des pommes de terre frites excellentes, du veau à peu près cuit et en grande quantité, d'excellente bière, et M. D[aru] fort gai, mais de cette gaieté qui ne paraît que de la demi-gaieté.

Après ce bon souper, j'eus une bonne petite nuit sur un bon lit de paille. J'y fus de dix à trois heures du matin, que nous partîmes. Nous trouvâmes Desermet et Duplan * débouchant de Pfeffenhausen et arrivant la nuit même de Ingolstadt.

Le chemin de Pfeffenhausen * à Landshut est fort beau et assez pittoresque. Nous ne vîmes de cadavres que près de Landshut, mais nous aperçûmes beaucoup de casquettes dans les champs, notamment dans un petit champ carré.

La porte de Landshut est criblée de balles, la brique a été entamée d'un pied, et même de deux, dans quelques endroits. On traverse l'Isar, qui ressemble assez à l'Isère, mais est un peu plus consi-

dérable ; cette rivière forme une île en avant de Landshut.

Cette ville fit sur moi l'impression de l'Italie. J'y vis en demi-heure cinq à six figures de femme d'un ovale beaucoup plus parfait qu'il n'appartient à l'Allemagne. J'attendis deux heures M. D[aru] et la suite pour leur remettre leurs billets. Ils arrivèrent enfin, et depuis lors nous gîtons à Landshut. Hier, après dîner, M. D[aru] chargea Florian d'un hôpital. Bénard et moi y allâmes comme amateurs, et fîmes tout jusqu'à minuit ; nous soutînmes des malades qui descendaient de charrette, et enfin moi, qui ne suis pas indulgent pour moi, je ne trouvai rien à me reprocher.

Nous vînmes deux fois chez M. D[aru], qui nous bourra ferme la première, pas beaucoup la deuxième, et il avait raison la deuxième. Il nous demanda le nombre de malades ; Bénard, qui parlait (ils ont plus de courage que moi, à cause de deux ans d'habitude), dit cent soixante. « Ah bah ! Il y en avait quatre cent cinquante ce matin ! » Heureusement, il dormait ; ça finit là.

Rien de nouveau ; détails d'un hôpital en désordre. Économe fripon et de mauvaise volonté. Un seul chirurgien autrichien pour tout, plein de bonne volonté. Nous parlons italien, et arrangeons tout pour le mieux.

Ce matin (24), je suis venu chez M. D[aru] et de là monté avec de Senneville * à son hôpital,

situé sur une colline en pain de sucre située dans la ville. Du haut du château qui la couronne, on a une des plus belles vues possibles. Tout le cours de l'Isar. C'est réellement beau et rare. Nous avons déjeuné, et me voici, ayant souci de dormir.

Cette nuit, de peur d'être attaqués par l'ennemi, qui court autour de la ville, nous nous sommes couchés tout habillés, Cuny et moi. Nous avions à côté de nous une voix du nez qui demandait de l'eau. C'est un officier blessé d'un biscaïen entre les deux épaules, qui mourra bientôt, dit M. Heurteloup *.

Landshut, le 24 avril 1809.

Tout le temps que nous avons été à Ingolstadt, je ne me suis pas déshabillé. Nous étions logés n° 17, à une auberge dont la maîtresse n'était pas bien. J'avais cependant le projet de l'avoir, mais le temps m'a manqué. Au b[ure]au, nous avons reçu la nouvelle d'une grande victoire *. J'en ai vu l'effet sur tout le monde, elle n'a guère été bonne qu'à cela, car elle s'évanouit un peu. Nous avons cependant vu trois ou quatre mille blessés.

Le 22, nous sommes partis pour aller faire le logement sur la route de Landshut et à Landshut. Il était une heure, je venais de me coucher un peu, il a fallu avoir le crèvecœur de me lever. Nous étions conduits par deux paysans et leurs chevaux, qu'ils *

ne savaient pas conduire. Nous avons commencé par enfiler le pont du château impérial, nous avons tourné dans la cour avec beaucoup d'efforts et continué notre route sur un très beau chemin très étroit. Vers les trois heures, nous avons aperçu des feux sur les deux côtés de la route, et le Danube. C'était un beau bivouac bien pittoresque, mais il faisait diablement froid. Nous avons passé le Danube sur un pont qui avait l'air d'avoir été fait à la hâte, ensuite traversé la petite ville de Vohbourg, placée d'une manière agréable à l'égard de la route d'Ingolstadt. De là à Neustadt la route est agréable : une plaine entre des coteaux.

En approchant de Neustadt, nous tombons dans les bivouacs. Nous entrons enfin, à la queue d'un convoi, dans cette pauvre petite ville qui a la figure de la dévastation : pas d'habitants, tout ouvert, tout cassé, tout rempli de paille et d'uniformes de toutes les couleurs. Au milieu de cela, les bons paysans allemands conduisant chacun avec flegme la voiture à laquelle on a attelé leurs chevaux, n'ayant de chagrin que celui que leur donne l'embarras que la voiture de leur *maître* peut leur donner.

A nation born to serve... *

Arrivés à Landshut, C. n'eut pas toute l'activité nécessaire, nous baguenaudâmes, vîmes l'ord[onna-

teu]r en chef Chambon *, fûmes retenus deux heures dans la ville par la division Oudinot qui, entrant par une porte et sortant par l'autre, nous barrait celle par laquelle nous devions passer pour aller à Pfeffenhausen *. Nous nous trompâmes net et, nous confiant partie aux faux renseignements qu'on nous donnait de toutes parts, partie à la carte, nous crûmes que pour aller à Pfeffenhausen il fallait retourner à Geisenfeld. Nous rencontrâmes sur la route... *

Enns *, le 5 mai 1809.

J'ai décrit les sensations et événements antérieurs à Burghausen * dans une lettre de huit pages à ma sœur * ; ça manque de profondeur et est enjolivé. Je l'ai portée jusqu'ici pour faire mon journal d'après elle, mais je n'en ai pas le temps.

Je meurs de sommeil en écrivant ceci, et M. Cuny s'endort à ma gauche ; à droite, Mure et Richard ont des mines de déterrés.

Je reprends à Lambach *. En sortant de chez la femme malade (la première idée qu'elle m'avait rappelée était la manière qu'ont les actrices allemandes de jouer la tragédie. C'est parfaitement ressemblant à la manière de parler de cette femme. Ces actrices donnent à tous les rôles la couleur lente, faible et rêveuse de celui d'Ophélie.) En sortant, dis-je, de chez cette femme, nous allâmes chercher

de la viande et du vin au couvent. Je fus sur le point d'y recevoir un coup de sabre dans le ventre, d'un officier qui rossait un soldat avec la poignée.

En allant et venant, j'admirais toujours plus la situation de Lambach. Je me disais : « Voilà le spectacle le plus intéressant que j'aie vu de ma vie. » En voyant quelques pièces de canon braquées à côté de la porte du couvent, je dis à Lacombe :

« Il ne manque ici que l'ennemi et un incendie. »

Nous rentrons, nous dormons sur des chaises chez le commandant de la place, nous soupons et nous redormons. A deux heures, on parle de départ. Je descends sur la place. En m'y promenant, je remarque beaucoup de clarté derrière une maison ; je me dis : « Voilà un bivouac bien brillant ! » La clarté et la fumée augmentent, un incendie se déclare. Le trouble du moment de l'incendie a été observé par moi dans toutes ses gradations, depuis la tranquillité du sommeil jusqu'aux chevaux du fourgon accourant de toutes parts au galop.

On ne voyait pas la flamme ; à cela près, l'incendie était superbe : une colonne de fumée pleine de lumière traversait la ville transversalement, elle nous éclairait sur le chemin jusqu'à deux lieues.

Le coteau qui est au nord de la ville en était éclairé au point que, d'en bas, où j'attendais avec ma voiture l'arrivée de Cuny, je pouvais compter les troncs des pins situés sur le sommet. Le kiosque

et toutes les maisonnettes situées sur la pente sortaient parfaitement.

La lumière brillante que l'incendie frappait sur les sommités de quelques édifices.

L'insouciance du grenadier du bivouac : « Le feu viendra jusque-là », en montrant une maison séparée de celle qui brûlait par cinquante ou soixante maisons. Nous avons appris que quarante ont brûlé. On a d'abord dit que trois officiers de chevau-légers de la Garde, enivrés par les seaux de vin qu'on distribuait à l'abbaye, avaient été rôtis ; ça s'est réduit, je crois, à un maréchal-des-logis horriblement brûlé, mais qui vit encore.

Voilà de l'horreur, mais de l'horreur aimable, si l'on peut parler ainsi. Celle d'hier a été de l'horreur horrible, portée chez moi jusqu'au mal de cœur.

Nous arrivâmes à Wels vers les cinq heures, fûmes fort bien logés chez un brave homme. Nous étions venus en voiture légère. Les paysans, attelés à la grosse, coupèrent les traits et la laissèrent gisante au milieu du chemin.

Charles arriva tout riant nous dire cela. Il rit de tous les accidents ; c'est un moyen de s'excuser de prendre la peine d'y remédier. Ce coquin de *myself* *, dont je pense et dis tant de mal, et que cependant j'aime beaucoup, est quelquefois comme cela. J'étais assez ennuyé à me promener dans la grande chambre sombre de mon hôte, à réfléchir que probablement Jean, notre domestique, déserteur, déserterait en

effet avec ce qu'il y avait de mieux dans nos malles, lorsque la voiture arriva avec les chevaux d'un chirurgien qui connaissait un peu Cuny.

A trois heures, nous partîmes de Wels pour Ebersberg *, sur la Traun. Chemin superbe dans une plaine bordée de jolis coteaux, mais d'ailleurs assez plate, jusqu'à un poteau ; à côté du poteau, un homme mort. Nous prenons à droite, la route se complique, les voitures se serrent, et enfin il s'établit une file. Nous parvenons enfin à un pont de bois extrêmement long sur la Traun semée de bas-fonds.

Le corps du maréchal Masséna s'est battu ferme pour passer ce pont, et, dit-on, mal à propos, l'empereur tournant ce pont.

En arrivant sur le pont, nous trouvons des cadavres d'hommes et de chevaux, il y en a une trentaine encore sur le pont ; on a été obligé d'en jeter une grande quantité dans la rivière qui est démesurément large ; au milieu, à quatre cents pas au-dessous du pont, était un cheval droit et immobile ; effet singulier. Toute la ville d'Ebersberg achevait de brûler, la rue où nous passâmes était garnie de cadavres, la plupart français, et presque tous brûlés. Il y en avait de tellement brûlés et noirs qu'à peine reconnaissait-on la forme humaine du squelette. En plusieurs endroits les cadavres étaient entassés ; j'examinais leur figure. Sur le pont, un brave Allemand, mort, les yeux ouverts ; courage, fidélité

et bonté allemande étaient peints sur sa figure, qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie.

Peu à peu, la rue se resserrait, et enfin, sous la porte et avant, notre voiture fut obligée de passer sur ces cadavres défigurés par les flammes. Quelques maisons brûlaient encore. Ce soldat qui sortait d'une maison avec l'air irrité. J'avoue que cet ensemble me fit mal au cœur.

Ce spectacle frappant, je l'ai mal vu. Montbadon, que j'ai retrouvé à Enns toujours se faisant adorer partout, est monté au château, qui était bien pire que la rue, en ce que cent cinquante cadavres y brûlaient actuellement, la plupart français, des régiments de chasseurs à pied. Il a visité une charge à la baïonnette, faite sur quelques pièces de bois entreposées au bord de la Traun, où il a trouvé les rangées entières à leur poste de bataille. Il distinguait les Français aux favoris.

Un très bel officier mort ; voulant voir par où, il le prend par la main ; la peau de l'officier y reste. Ce beau jeune homme était mort d'une manière qui ne lui faisait pas beaucoup d'honneur, d'une balle qui, entrant par le dos, s'était arrêtée dans le cœur.

La pluie froide, le manque de nourriture, le mur d'airain qu'il y a entre mes pensées et le cerveau de mon camarade et *che fa ch'elle ripiombono sul mio cuore* *, tout cela fit que j'eus presque mal au cœur de ce spectacle.

J'ai appris depuis que c'était réellement une horreur.

Le pont a été attaqué par les tirailleurs du Pô, qui étaient 800 (il n'en reste plus que 200), par la division Claparède, qui était 8.000, et qui est réduite à 4.000, dit-on.

Il paraît probable qu'il y a eu 1.500 morts. Ce diable de pont est énormément long, les premiers pelotons qui s'y présentèrent furent tués net. Les seconds les poussèrent dans la rivière et passèrent. On s'empara de la ville, et l'on plaça *les blessés en très grand nombre dans les maisons.* Les Autrichiens revinrent et reprirent la ville en faisant plier, je crois, le 26e régiment d'infanterie légère. On se battit dans la ville, les obus y pleuvaient et finirent par y mettre le feu. On sent bien que personne ne s'occupait de l'éteindre, toute la ville brûla, ainsi que les malheureux blessés placés dans les maisons.

Voilà comment on explique l'horreur qu'on voit dans la rue en passant. Cette explication me paraît probable. Car d'où viendraient tant de soldats brûlés ? de morts ? Mais on n'a tué personne dans les maisons, on n'y a pas transporté les morts ; donc ces pauvres diables ont été brûlés vivants.

Les connaisseurs disent que le spectacle d'Ebersberg est mille fois plus horrible que celui de tous les champs de bataille possibles, où l'on ne voit enfin que des hommes coupés dans tous les sens, et

non pas ces cadavres horribles avec le nez brûlé et le reste de la figure reconnaissable.

Nous arrivâmes à Enns, où nous sommes. Rien de remarquable. L'aimable M[arti]al me promet de faire mon affaire ici. J'ai couché cette nuit (du 5 au 6) dans le logement de Richard. Sans le caractère usurpant, intrigant, effronté, on ne fait rien à l'armée.

Enns, le 7 mai 1809.

Nous sommes toujours dans cette grande et triste chambre de la Municipalité. Nous y couchons, travaillons, mangeons environ trente ; qu'on juge de l'humeur, de l'odeur, etc.

N'ayant rien à faire, et obligé d'être à une table la plume à la main, je bavarde comme d'autres fument.

Nous partîmes de Burghausen vers les onze heures du matin, le ... *. Notre voiture fut sur le point de reculer dans la Salzach après avoir passé le pont. M. Cuny se donna beaucoup de peine, mais sans que cette force-là fût bien appliquée ; il se couvrit de boue, tomba deux fois, et finit par se croire mort, ce qui nous fit faire, les glaces fermées, la route de Burghausen à Braunau. On est d'abord sur le plateau, élevé de deux à trois cents pieds au-dessus de la Salzach * ; on y a des échappées charmantes, une échancrure dans le coteau permet d'apercevoir la Salzach et la plaine au-delà, qui est

très pittoresque ; on descend enfin du coteau et l'on marche à côté de la rivière environ une lieue, après quoi l'on arrive au trou de Braunau. Il y a une seule rue, je pense, mais très large et très bien alignée. J'ai trouvé cela dans presque toutes les villes de l'Allemagne méridionale, en quoi elles diffèrent beaucoup de celles du nord.

11 mai *.

Le 11 mai, nous courûmes dans les environs de Sankt-Pölten. Je jouis de l'été et d'une jolie habitation bien fraîche. C'était une manufacture de coton, à cent pas de la ville, avec de très belles eaux. Je me baignai. Nous étions environnés d'incendies. La veille au soir, on en avait compté treize tout autour de l'horizon. Je ne vis, le matin, que deux colonnes de fumée, mais à l'horizon, à l'élévation du soleil ; deux heures avant son coucher, il y avait un grand nuage horizontal de couleur grise très rouge, que nous jugeâmes tous être un nuage de fumée.

Le soir, je me mis à écrire vers les onze heures, au milieu de quatre camarades ronflant, et je finis, vers les deux heures, *a letter of two pages to milady* *.

12 mai.

Le 12, je dormais profondément, lorsque je fus réveillé par Ameil qui disait : « M. D[aru] demande

quels sont ceux de ces messieurs qui ont couché ici. » Un instant après : « M. B[eyle], il vous demande. »

C'était pour nous ordonner de faire des ordres pour le départ du quartier général. Il bourra tout le monde. Je ne puis pas découvrir de raison morale de cette mauvaise humeur matinale. Il désirait beaucoup rejoindre l'empereur. J'en conclus qu'il a beaucoup de bile, et qu'il [est] dans cet état, où la situation naturelle est d'avoir de l'humeur.

Cependant, il est bien loin d'être, à mes yeux, un caractère bilieux.

Malheureusement pour nous, il n'y avait pas à la maison d'ordonnances. Il nous distribua donc des lettres à porter. Je partis vers les six heures, et marchai deux heures et demie dans Sankt-Pölten. J'avais de l'humeur et beaucoup, la fatigue seule l'empêchait d'éclater. Enfin, je ne pus jamais trouver l'adresse de trois lettres (Launoy, Monny * et Nogare, etc.). Je revins à la maison, on avait pris du café et l'on partait. Dix minutes plus tard, la voiture de M[arti]al, dans laquelle je voyageais, parce que j'avais prêté ma place dans celle de Cuny à Lacombe, chargé du logement, dix minutes plus tard, je trouvais tout parti.

Je grimpai donc bien vite dans la voiture, très rageur. Nous arrivâmes vers les une heure à ...*, assez petit village. Toutes les maisons ouvertes et dillées, mais rien de brûlé. La poste et la maison du curé seulement peuplées. Ce curé se conduit fort

bien. On dit qu'il fit de même il y a trois ans et que cette fois S. M. lui a fait remettre cent napoléons, en lui disant qu'il se souviendrait de lui.

Nous fîmes un dîner, pas trop exécrable, chez le curé ; il nous coûta quatre florins en papier chacun. Le florin vaut, en argent 24/11 livres, mais on changea un double napoléon contre 36 florins, d'où je conclus que le florin vaut un franc onze centimes, ou vingt-deux sous.

Je payai pour M. M., qui était avec nous, je donnai dix florins ; quand je réclamai les deux florins qui revenaient, personne ne sut ce qu'ils étaient devenus. C'est moins que rien, mais on peut juger de l'égoïsme et même de la malveillance qui nous anime les uns à l'égard des autres.

Celui qui l'est le moins, c'est Cuny. L'obligeance est son caractère ; on le lui a dit, il y était porté naturellement, il est parti de là pour en faire état, mais son obligeance n'est pas aimable : il manque totalement de rondeur. Le moins obligeant, c'est sans contredit Lacombe l'aîné. C'est un tartufe de bonté et d'obligeance, mais l'esprit manque pour soutenir ce caractère et le *cuistre* (c'est le mot propre) perce de tous les côtés. Son frère a le même caractère, avec moins de douceur parce qu'il est moins *tartufié*.

Le frère se nomme *Tony*. C'est une éducation allemande. Ça sait de tout : le grec, la musique, la géographie, la botanique, etc., que sais-je ! Ça a fait

deux ou trois campagnes, vu Vienne, Kœnigsberg, etc., et ça est d'un dégoûtant et d'un sot à faire mal au cœur.

Cette tirade morale a l'air d'un hors-d'œuvre, point du tout.

Après le dîner, nous baguenaudâmes, je fus trois quarts d'heure avec M. Marig *. L'*Uno*, comédie d'Alfieri.

Ensuite, je baguenaudai avec Lhoste, ma ressource ce jour-là. Vrai Français ; ça ne sait rien, mais ça a toujours ce premier mouvement généreux et ouvert. Ensuite, ça n'a nulle éducation, des mœurs basses, parce que la mère exerce un métier, je ne sais lequel.

Je lui proposai, sur les trois heures, de monter un coteau qui était derrière le village et du haut duquel on prétendait qu'on voyait le Danube. Nous y grimpâmes et ne vîmes pas le Danube, qu'on apercevait à peine à une grande lieue de là, mais un bois de pins tout à fait singulier. C'étaient des perches de 30 à 40 pieds de haut, avec un très petit bouquet de verdure au sommet. Ces pieds droits étaient fort serrés. Nous descendîmes, jouîmes du début du printemps, qui pour nous a commencé le jour de notre arrivée à Melk * (le 8 ou 9). Les marronniers de Melk bourgeonnaient seulement, ceux de Vienne sont en pleine verdure et prêts à fleurir.

Après avoir examiné la vallée derrière le village de ... *, nous tournâmes à gauche et entrâmes dans

un joli petit hameau. A l'entrée, nous trouvâmes un valet d'armée qui plumait une poule, et qui avait auprès de lui deux seaux de bois remplis de farine et d'œufs.

Nous nous mîmes, Lhoste et moi, à entrer dans les maisons et à chercher des œufs. Nous n'en trouvâmes pas. Nous vîmes bien le caractère du Français. Tout ce qu'on n'avait pas pu emporter était brisé. Nous trouvâmes dans le village un petit chien qui criait toujours et un chat qui paraissait très fatigué. Enfin, nous rentrâmes au village. Toutes les voitures venaient de partir, notamment la nôtre, conduite par Lacombe cadet (s[ecrétai]re de M[arti]al), dont on a vu le caractère plus haut.

(Je suis harassé, la suite à demain.)*

1809

VIENNE *

21 octobre 1809 [1].

Le 21 octobre, je suis allé avec M. Feck acheter une pipe au fond du faubourg Widen. En en revenant, j'apprends que Mme Z. est arrivée de Presbourg avec ses deux frères. On me dit qu'elle ne sera visible qu'à trois heures. Je fais des lettres. Mais j'étais tellement troublé que je me sens changer de couleur à chaque instant. A quatre heures et demie, je me détermine à entrer. Je la trouve avec J. Son premier abord fut exactement tel qu'il aurait été pour un autre. Elle se leva pour que je l'embrassasse ; je n'osai pas (faute d'usage) et lui pris seulement la main faiblement.

On parla de Berlin. « Est-ce que vous y avez été ?

— Oui ; un mois.

— Et quand cela ?

— Lors de l'arrivée.

1. 1809, Vienne, *coming-on of lady Palfy* *.

— Je ne croyais pas que vous eussiez voulu y venir pendant quatorze mois.

— Vous savez bien pourquoi je n'y suis pas allé.

— Je croyais que les belles Brunswickoises vous retenaient. »

Pas de réponse de ma part, mon esprit manquait, si toutefois j'ai un esprit, ce qui n'est pas démontré.

Un instant après :

« Il y a bien longtemps que nous nous sommes quittés. Vous êtes-vous bien ennuyé ?

— J'ai beaucoup regretté que vous ne fussiez pas venue plus tôt, lorsque Vienne était jolie et que tout le monde vous attendait. Mais je ne me suis pas du tout ennuyé. »

Je crus devoir faire cette réponse à cause de J., dont tout le peu d'esprit tourne en méchanceté.

« On m'a dit que vous aviez été malade. Est-ce fini ?

— Oui, entièrement. »

Ca. entre, je m'éclipse jusqu'au dîner, vais ouvrir un paquet de livres, couper et parcourir le *Système moral de la femme*, de Roussel *.

Dans cette première entrevue, on m'offrait, ce me semble, une place beaucoup plus élevée que celle que j'ai occupée jusqu'ici ; avec un ton plus résolu, je la prenais et acquérais une prépondérance immense, mais aussi j'affichais.

1809

VIENNE *

*The life and sentiments of silencious Harry *.*

Novembre 1809.

Il s'est levé à neuf heures parce qu'il avait lu jusqu'à une heure et demie les Mémoires de la Régence. Il avait la fièvre. Il a signé les billets de sortie et a eu cinq ou six visites d'affaires. M. Pacotte est arrivé. La petite Joséphine (de Lhoste) est venue ; il s'est fait b..., après quoi habillé rapidement ; déjeuné de même. Il s'est jeté dans une voiture et est arrivé * chez la princesse Palfy *. Il y a trouvé Mme Guérin avec laquelle il a été galant et gai. Un moment de rêverie de Mme de Palfy, après lequel elle a été aimable avec Henri, mais de l'amabilité dont elle est avec tout le monde, qui prouve l'absence de tout autre sentiment. Elle n'avait pas dormi. On est allé faire des emplettes. Elle a dit un mot de Mme Bart... * à Mme Guér[in] avec une voix altérée et presque les larmes aux yeux, qui prouve

à la fois et son profond attachement pour Mme Bar... et son mécontentement également raisonné et profond contre le duc de ...*

On est rentré sur les une heure ; toujours froideur, non pas ce qu'on appelle froideur dans la société, mais manières froides comparées à celles qu'on avait ces jours passés.

Un sourire aimable, cependant, en rentrant et en disant : « Allez vite chercher vos chevaux », mais bien éloigné de ce qu'il fut hier et du petit coup sur les doigts qui l'accompagna. Nous montons à cheval à une heure et demie, Jacqueminot *, elle et moi ; nous allons au Lusthaus. Ce rôle me met à mon aise' Jacqueminot parle justement autant qu'il en faut pour me permettre de sentir et me donner occasion de parler. Le hasard nous jette dans l'histoire du mariage de Jacqueminot. Il offrait à son père d'être dix ans sans voir sa maîtresse, sans lui écrire, et employé où voudrait son père ; ce que celui-ci a eu la gaucherie de refuser. Mais, au milieu de tout cela, deux ou trois traits qui prouvent de plus en plus l'absence totale de caractère dans Z.

Cela a conduit la princesse à nous faire l'histoire de son mariage. « J'avais de l'aversion pour les » jeunes gens, de manière que quand on me dit : » C'est un homme d'un certain âge, je n'en fus pas » effrayée... C'était sur ce principe (que les mariages » d'inclination sont malheureux) que je n'avais pas » voulu épouser quelqu'un que j'aimais. »

Voilà, ce me semble, qui coupe la racine pivotante de tout amour pour le duc de ...*

Dans toute la promenade, à peine deux ou trois regards. Nous galopons dans toutes les allées de l'Augarten et revenons par le rempart. Il est trois heures et demie, je l'accompagne, mais elle me laisse au B. Le soir, le commencement de *Don Juan.* Je rentre chez moi à dix heures et demie, sans aller au Bourg.

Novembre.

Cette journée d'hier a été entièrement passée à la terre de la comtesse Triangi la cadette. Il me semble évident que ce jour a été le zénith de mon crédit auprès de Mme de T[riangi] *. Elle allait aux monts Kahlenberg et Leopoldsberg, elle semblait faire comme exprès pour éloigner les compagnons du voyage, elle de cette gaieté naturelle et entreprenante que donne l'approche d'un événement qui fera plaisir.

En partant, au coin de l'Herrengasse, nous sommes sur le point d'écraser un soldat blessé. Le public s'indigne, je descends et arrange la chose. Nous allons avec la berline jusqu'à un petit chemin creux à mi-chemin du Leopoldsberg. Nous montons et allons, presque toujours au galop, jusqu'au Leopoldsberg. Le temps était assez clair pour distinguer la vue ; on ne voyait pas aussi bien qu'en été, mais on voyait très bien cependant. Nous mîmes pied à

terre pour entrer dans la cour du Leopoldsberg ; elle descendit dans mes bras. Cela me fit assez de plaisir. Mon grand tort est de n'avoir pas pris au commencement ce ton galant qui permet de tout hasarder, parce que rien n'a l'air d'être dit sérieusement. Je ne le sus pas du tout. Il n'y a pas loin d'un propos galant au ton du sentiment. Elle avait froid et des joues rouges. Cela appelait un compliment bien naturel ; j'en vis la place, et ne le fis pas.

Après avoir passé un moment à Leopoldsberg, nous galopâmes au Kahlenberg. Arrivés, nous cherchons la vue, nous arrivons à deux pavillons qui paraissaient se terminer en terrasse. Son esprit entreprenant la porte à vouloir monter sur ces terrasses. Il se trouve qu'on n'y allait que par la plus mauvaise des échelles, parvenant au plus étroit des trous. Nous grimpons : « Passez premier. » De là, par une espèce de chatière, rampant à quatre pattes, nous arrivons à l'endroit où aurait dû se trouver la terrasse, mais où il n'y avait en effet que deux toits de sandols (terme des Échelles *) ; ces toits étaient fort glissants ; au moyen d'une petite échelle, nous arrivons à la balustrade, elle en fait le tour en dedans avec un courage charmant. Je passe le premier par le trou du toit. — « Je veux y passer comme ça, » elle s'y glisse la tête la première, je voulais descendre le premier par l'échelle : « Non, non ; je veux passer la première ; c'est bien assez de votre cocher. » Je m'occupais trop de sa sûreté et

pas assez de galanterie. Il est vrai qu'ordinairement, à Paris, son compagnon est le bon M. D..., remarquable par le sérieux et le manque d'esprit en route. Ces objets de comparaison doivent me faire paraître moins ridicule.

Nous descendons du Kahlenberg par un chemin agréable, je la crois contente de ses courses, mais peu de son compagnon.

Nous revenons à cheval jusqu'à la porte de la ville. J'avais formé le projet de lui parler : 1° de ce que devient le prince Sulkowski ; et 2° de ce que je deviens. C'est elle qui la première me dit :

« Vous devriez parler à mon ... * pour savoir ce qu'on fera de vous.

— J'ai peur d'être bourré comme un diable. »

Voilà une sottise.

Ce trait montre à la fois ce qui manque à mon caractère, et la disposition que je lui suppose (à elle). J'avais de belles choses à dire, et je ne dis rien. Je suis affecté par trop de choses. Si j'en puis croire ce qu'elle me dit, M. Z. *shall not come to Spain and had for the second time refused the preferment of the g[al] D. He will live as simple counsiler of St*[*ate*] *and go the next spring to Italy and Swizerland* *.

On est froide au retour, moi silencieux. Le soir, aux *Croisés* * ; froid du diable, au physique et au moral. *The foot, the hand* *. Je ne vois rien de marqué à mon égard.

Novembre.

J'ai un gros rhume. J'ai vu ce matin Mme de Triangi qui m'a dit, avec toute la grâce, l'intérêt et la vivacité possibles, que j'étais invité au bal du g[énéral]. Mon nom était même le premier sur la liste, chose qui choquera M. M., que je soupçonne d'un peu d'envie. Mais c'est assez parler de tout cela. Venons à la société du général Knob..

Et d'abord, le caractère de Mme Werner, la femme du gros négociant de la rue Kernthor *.

20 novembre, à 2 heures moins un quart du matin.

Mme D[aru] est partie à une heure et demie.

Ce matin, après trois ou quatre scènes qui peignent les hommes du mauvais côté, je suis allé au Bourg à onze heures, plein de ce froid qui résulte chez moi de la sensibilité heurtée. J'ai été accueilli à déjeuner par M. et Mme Z. Mesdames Jacqueminot sont arrivées. Nous sommes allés à la messe. Mais F. l'ayant vue comme elle y allait, lui a donné le bras. Nous n'avons pu entrer qu'au parterre.

La messe était plus belle qu'à l'ordinaire, mais je ne l'ai guère goûtée. J'étais occupé à bavarder avec Mlle Lucrèce afin de prouver à ...* que si je ne parle pas assez avec elle c'est plutôt timidité de sentiment que bêtise. Le g[ouverneu]r la ramène de la messe,

F. et B. ayant déserté. Les dames Jacq[ueminot] s'en vont. L'embarras d'un tête-à-tête augmente le froid, et je m'en vais attendre ses ordres dans le bureau.

Nous sortons. Ma voiture la mène, ainsi que M. D[aru], chez Mme la comtesse Bertrand, femme qui me paraît très aimable parce qu'elle trouve que je le suis un peu. Nous y trouvons une douzaine de g[énérau]x. Mme Bertrand me distingue et m'invite à la voir à Paris, d'une manière qui fera que j'irai. Elle est tout à fait Anglaise *, adore son mari, parle anglais, etc., et j'ai, à ses yeux, le grand mérite de paraître plaire à une autre femme qui a plus d'agréments qu'elle.

Nous allons chez le prince d'Eckmühl*, mais je reste à lire dans ma voiture. Nous laissons Mme D[aru] et allons faire des visites chez Mme Guérin, bonne grosse polonaise au caractère allemand. Son mari paraît fûté, et du caractère ; il me semble tel, parce qu'il ressemble à M. R.*

Nous allons chez Mme Ott. Cette petite bossue paraît avoir de l'esprit. Elle et son mari me prennent d'abord pour M. D[aru], et enfin se retranchent à m'appeler M. le baron. Visite gaie et qui chasse un peu le froid timide. Nous rentrons un moment. Ensuite au clocher de Saint-Étienne *. Le tête-à-tête dans ce lieu si sûr m'a fait maudire *my bashfulness* * et, par conséquent, a augmenté le froid. De là, à la bénédiction de l'église des Franciscaines ; rien de remarquable. De là, à la maison. Il y avait

du monde, le froid a passé un peu. Je souhaitais l'arrivée de Mme Bar... ; elle est venue, on a soupé. J'ai parlé et été aimable tant qu'elle a été là. Je me suis dessiné le caractère d'un homme pour qui l'on doit avoir des bontés aux yeux de Mme Bar..

Mon amabilité a paru faire plaisir à Mme Z. et j'en ai vu l'effet, parce que sur-le-champ elle a été encore plus aimable pour moi. Elle a dit une fois à Mme B... : « Je vous lègue mon cousin. »

En attendant les chevaux qui ne venaient point, on a fait des demandes dans le genre de celles-ci : « Quel est le rat qui n'est pas pincette ? — C'est le rappel. — Quel est le rat ennuyeux ? — C'est le rassis. — Quel est le *D.* homme de qualité ? — C'est le décompte. »

Tout cet esprit-là manque de gaieté. Pendant ce temps, Mme Z. s'est couchée sur un sofa que M. D. et moi sommes allés chercher dans la pièce voisine. Au moment du départ, elle a paru s'attendrir pour moi. Elle a même eu les larmes aux yeux, mais je suis loin de croire d'abord qu'elles fussent sincères, et ensuite qu'elles fussent pour moi.

Le départ approchant toujours, je m'assieds sur le pied du canapé. Je joue avec ses gants, je les lui rends, elle me les rend à son tour. Enfin, une fois elle me tendit la main pour me les redemander, mais avec beaucoup de grâce et peut-être même de la tendresse. Je baissai la tête sur le canapé et baisai cette main qui s'avançait.

Je dus avoir de la grâce et du sentiment, car j'étais animé, pas trop animé, et je ne me contraignais nullement. Tout ça, comme le reste de ma conduite, est assez imprudent. Les spectateurs croient peut-être qu'elle m'aime, les sots vont peut-être jusqu'à croire que je l'ai.

Enfin, on annonce que les chevaux ne viendront que le lendemain ; Mme Z. se fâche, ils arrivent. Moment de trouble, on se sépare, on s'embrasse, je n'agis pas. Sen... lui donne le bras pour descendre, elle prend le mien. Je serre celui qu'elle m'a donné, elle s'est sans doute aperçue de ce mouvement.

En bas, à une heure et demie, près de la voiture, elle se retourne à gauche et me dit en avançant la tête : « Adieu, mon cher c[ousin]. » Je l'embrasse, son voile coupe ce baiser en deux, mais enfin il fut donné avec âme et reçu sans froideur, à ce qu'il me parut.

J'ai fait par hasard le journal de l'arrivée (21 octobre) et du jour du départ, en y ajoutant celui de la promenade au Kahlenberg ; je pourrai me former, dans quelques années, une idée de ma conduite. Avec plus de hardiesse, si j'avais pris dès le commencement le ton de la galanterie, si elle avait été continuellement avec Mme B..., je crois que j'aurais été bien près d'être heureux. Il ne faut pas manquer, si je la revois, de prendre le ton d'une galanterie gaie dès le premier abord. Un peu plus de hardiesse de plus et nos nombreux tête-à-tête, qui ont dû lui

paraître froids, eussent été charmants, car, la glace rompue, je suis sûr de moi en cela, j'eusse paru dans tout mon avantage.

Que doit-elle penser de moi [1] ?

1. J'ai perdu les journaux contenant la suite et la fin. Tout cela se termina en six minutes, deux mois après, et je l'ai eue un an de suite, six fois par semaine *. Parenthèse.

1810

PARIS *

Journal du 15 février 1810 au [3 mai 1810].

15 f[évrier.]

J'étais chez Martial à cinq heures du soir ; il me lit un billet que sa femme venait de recevoir de M. Du Châtenay, qui commence ainsi : « Je te donne pour avis, et pour avis certain, que M. Beyle est nommé auditeur *, mais sous le nom de Baile, » etc.

Ça me donne des espérances fondées. Je n'avais pas une envie d'être auditeur aussi grande que l'horreur d'aller recommencer mon triste métier de commissaire des guerres.

Nous allons, Martial et moi, au *Cachemire*, il n'y a de joli que la prière aux dames de ne pas laisser pendre leur cachemire pour qu'on ne crie pas : « A bas le cachemire ! » Le *Mariage de Scarron* *, avec un peu plus de profondeur, et s'il était joué par des acteurs un peu moins exécrables, serait fort agréable.

16 [février].

J'écris, de chez Crozet, au ministre de la Justice. Déjeuner chez Hardy * ; Cardon est d'avis que nos espérances sont fondées. De là, Crozet et moi allons voir le pont d'Iéna, et au retour rencontrons l'empereur. Le soir à l'Opéra, *Saül* et *Paul et Virginie* *, ballet peu joli. *I speak with** Pacé une grande partie du temps. La terre de M. Thevenin. Je vois Clotilde * et, ce qui est bien plus, Mars ; M[arti]al croit que je suis nommé ; de là, chez Mme Viel. Je passe la nuit avec Émilie. Je dois voir dimanche la petite à peine effleurée de la rue Traversière.

Samedi 17.

Je cours le matin et exerce la vitesse de mon cheval. Je passe un instant au Corps législatif, vais au Bois de Boulogne avec Crozet, de là chez Mme Z. Je suis un peu plus libre parce que sa mère y est. Je dîne chez Grignon * avec Crozet et Ouéhihé *. Ensuite, le *Mariage de Figaro*. Un diadème de chatons n'échauffe pas. Mlle Mars, dans Suzanne, est plus divine que jamais ; ensuite Michot, Fleury, lourd et sans voix (malgré cela à cent piques du reste) ; le petit page indignement joué. *I was with* Pacé *. Anecdotes de Mmes Rapp et Abrantès, de M. Lebell qui donne les diamants de Mme d'Hédouville à une fille.

18 février 1810.

M[lle] Mars, chantant le vaudeville de *Figaro*, était, comme le disait M. Allard, la perfection du vaudeville. Le soir du 18, je lis les *Affinités* de Gœthe *, roman d'un homme d'un grand talent, mais qui pourrait toucher bien davantage ; il paraît que, par originalité, il a pris le chemin qu'il suit dans *Werther* et aussi dans Ottilie.

19, lundi.

Il se confirme que je suis auditeur. M. Mounier l'a dit, à ce qu'on a rapporté à Faure. Ce matin, je suis allé avec Crozet au Collège de France, où un sot expliquait Virgile *; j'ai été sur le point de pouffer de rire devant son auditoire scandalisé. Jolies figures parmi ces jeunes gens. Nous avions entendu auparavant M. Pastoret*, qui ne pense pas.

Le soir, chez M[me] Z. J'y allai à dix heures avec ennui et en faisant effort sur moi-même. J'y ai été naturel et très bien. J'ai été on ne peut pas plus content de Marie*. M. D[aru] m'a parlé avec toute la grâce possible de ma petite lettre. Comme je lui disais : « Ce sera la dernière », il m'a dit : « Mais non, continuez ; nous tâcherons de faire votre affaire. » Je serai présenté à M[me] Estève*, excellente femme, à la juger d'après sa physionomie. Je suis heureux.

20 février, mardi.

C'est, je crois, ce jour-là que je me démets le pouce gauche au Palais-Royal. Cet accident me jette dans la réforme ; j'entreprends de me former une idée nette de l'histoire de la Révolution.

Je dîne chez Mme Z le lendemain de l'accident·

Je suis reçu de Marie avec une amitié tendre.

24 février.

Je suis présenté aux dames La Bergerie*, que je trouve moins raphaéliques que je ne me les étais figurées. Bl[anche] et Em[ilie] ressemblent trop à Ursule, par la physionomie intellectuelle, pour me plaire beaucoup. J'aime mieux Mlle Jul[es]*, mais son mérite est encore un peut-être à mes yeux. C'est ce jour 26 que j'ai vu la beauté elle-même. J'ai eu la plus forte sensation de beauté dont je me souvienne : Mlle Mars dans Suzanne de *Figaro*. J'étais charmé au point de me sentir sur le bord de l'amour. Si j'avais moins connu la différence de la conduite à la physionomie, je périssais.

J'ai vu Marie ce matin aux Tuileries ; *her astonishment at my sudden appearance; perhaps she has some love for me**.

J'étais avec Bellisle * à ce délicieux spectacle.

27.

Je vais dîner avec Marie, elle s'ennuie devant moi, sans que je l'en empêche, ça détruit ou doit détruire l'impression d'hier. Le soir, chez ces dames*, où l'on s'ennuie, où l'esprit n'abonde pas, qu'on m'a trop vantées ; de là chez Mme Nardot qui me comble.

28.

Je sors de *Figaro*, délicieuse figure de Mars. Journée de printemps, long bain, *Tom Jones*, bonheur. Mlle Mars me fait retrouver mon cœur, que je croyais mort.

1er mars.

Tranquillité heureuse gagnée depuis deux ans. Lecture de l'histoire de la Révolution avec Crozet, interrompue par Madier*. On est, ma foi, bien bon si l'on prend cela pour de l'esprit. Le soir, visite à Mme de B..., un moment à la gaicté. La *Forteresse du Danube**, vide. Beaucoup de monde, rêverie charmante pendant mon long voyage sur les boulevards.

2 mars 1810.

Je m'ennuie à Molière (le *Misanthrope* et le *Malade imaginaire*) ; c'est par mauvais goût, ou

tout bonnement par goût particulier. Le *Mariage de Figaro* me fait beaucoup plus de plaisir que le *Misanthrope.* Je prends un bain à Tivoli, lis, avec Crozet, Soulavie* (imbécile). Crozet est triste comme un bonnet de nuit. Je vais prendre à minuit une glace au café de Foy et reviens *conscious of happiness** par un temps presque de printemps.

12 mars.

Ces divines beautés, comme nous les appelons, sont décidément diablement ennuyeuses. Amélie est mille fois plus aimable, mais son amant en est jaloux, et même avec petitesse*. Je suis allé chez ces dames avec les meilleures dispositions pour elles, mais la force de l'évidence m'a gagné.

Au reste, jour plein de bonheur, par...*

Mon pouce, qui se guérit lentement, m'empêche toujours d'aller en voiture.

13 mars, mardi.

*I have breakfasted with her, I have seen her at her mother's**. Cette affection n'a rien de sombre, presque point de contrainte, presque point d'ennui.

14.

Je viens de voir peindre David. C'est un recueil de petitesses, et sur la manière de tracer son nom,

et sur la différence d'un peintre d'histoire à un peintre en miniature à propos d'un costume de page qu'il a *envoyé* à l'empereur. Ces gens-là épuisent leurs âmes pour les petitesses, il n'est pas étonnant qu'il ne leur en reste plus pour ce qui est grand. Du reste, David n'a pas l'esprit de cacher cette petite vanité de tous les moments et de ne pas prouver sans cesse toute l'importance dont il est à ses propres yeux.

J'y étais parfaitement. J'y suis allé à une heure, elle n'y était pas encore ; retourné à deux un quart, elle attendait D. Il a signé le tableau à quatre heures sonnantes, le 14 mars 1810*. *Our eyes* se sont dit *that they love themselves. I have seen her an instant**, embarrassée et n'osant lever les yeux sur les miens qui l'adoraient. Toute comparaison et toute grâce bien à part, *there is much of Cherubin's part in my affair**. C'est notre position. Je suis invité pour demain, et pour me montrer quelque chose qu'elle sait que je sais bien et qu'elle m'a déjà montré ; mais je ne sais pas invité à quoi, à déjeuner, je pense.

15 *march.*

Pour la première fois de ma vie, *io sono stato perfettamente amab*[*ile*] *con madama Be**. *Ne ho sentito un vivissimo piacere tutta la giornata che andava, quando io rifletteva, sino al trasporto. Io pensava che la mia bashfulness andava scemando, e vedeva*

quasi il giorno nel quale io non sarò più bashful with Mme *Maria.*

La sera al Figaro *per la sesta volta; ammiro sempre l'angelica grazia di Mars. Vedo tre o quattro difetti nel drama.*

17 et 18 *march.*

L'intimità comincia a nascere tra Maria e me. Sono naturale e colgo felici istanti.

19.

Il diciannove alla mattina io le porto fiori, ma bashful io non ho felicità; non la vedo. La sera io vado al suo ballo sulle nove, commincio per una piccola bestialità, li prendo la mano avanti a tutt' il mondo nella sala del banchetto. Questa bestialità è risentita un pochetto, altramente è buonissima per me e mi prega a digiunare per questa mattina. Ne vengo.

Lundi 19 mars.

Io sono anche per la prima volta stato amabile col terribile Z. Io veniva dalla Sa B., io ero andato colà per prender il tuono, ed ha riuscito benissimo che colla signora Z. sono stato anche bene. Mi ha detto cose d'amicizia tenera ed il marito ha scherzato con me. Il palazzo del Chat[elet] non mi avrà veduto bashful, e l'epoca della mia conoscenza colla signora B. sarà quella della felice pubertà del mio ingegno.

Leggo con grandissimo piacere il libro di Malthus sopra il Principio della popolazione*.

20.

Je commence à sentir avec une véritable satisfaction que j'ai contracté les habitudes raisonnables qui assurent le bonheur.

Je sentais cela avec netteté jusque dans les détails il y a une heure. Je me contente de la phrase précédente, parce qu'elle remplit mon but.

Ce matin, parfaitement seul, j'ai été occupé et heureux jusqu'à une heure et demie que j'écris ceci. Ma situation, exempte de toute passion, était cependant telle que la société d'aucun être quelconque aurait pu difficilement ajouter *to my happiness**. Je jouissais de mes sentiments et de mes pensées, à l'anglaise. Ces deux sortes de sentiments étaient presque en égale quantité.

Par le même effet d'habitudes raisonnables, je suis à même d'affirmer que j'ai éprouvé hier la plus grande quantité d'*ennui pur* (dégagé de tout sentiment triste) que j'aie sentie de ma vie. C'était chez les dames de La Bergerie. Crozet, Ouéhihé et Bellisle y étaient. Pas la moindre idée, par le moindre sentiment ; on parlait comme des condamnés à entretenir la conversation, on amplifiait froidement les plus petites choses. En sortant, j'eus presque une indigestion de baillements. C'est la seconde fois de

ma vie que cela m'arrive, et toujours dans la rue Thérèse.

Je ne fis qu'une observation, c'est que je parle à Mlle Emilie, que je regarde presque habituellement Mlle Blanche, et ni l'un ni l'autre à Mlle Jules. Tout cela est en raison inverse de l'intérêt que m'inspirent les personnages ; c'est sans doute *one effect of bashfulness**, effet d'habitude anciennement contractée, car je n'en éprouve point là.

La mère et les deux cadettes sont, à mes yeux, aussi pleines d'usage que vides d'esprit. Elles doivent avoir beaucoup de tact, mais non pas un tact *d'âme*, mais un tact d'éducation, d'expérience, savant pour les choses que leur âme les a portées à remarquer, et cette âme est entièrement française ; d'où il suit que la bassesse, par exemple, leur est invisible, de même, je crois, toutes les délicatesses d'âme.

Mlle Jules est sans doute extrêmement gâtée, infectée (qu'on me passe le terme, je n'en vois pas d'autre) par une société morale aussi vicieuse et aussi habituelle. Sa mère ne l'a pas quittée une demi-heure depuis sa naissance. Comme Crozet, Bellisle, Faure, disent qu'elle a de l'esprit, je veux bien suspendre mon jugement jusqu'à ce qu'il se soit montré à moi ; jusqu'ici, il paraît que je l'ai intimidée. Il paraît réellement que nous avons produit cet effet l'un sur l'autre, effet très faible cependant sur moi*.

Ottilie *(the book of)** lui semble ridicule. Passe : il faudrait, avec une tête française, une âme à la Mozart (de la sensibilité la plus tendre et la plus profonde) pour goûter ce roman.

Mais Mlle Lespinasse : « Il fallait que M. de Guibert eût bien de la patience. » (19 mars 1810, dix heures du soir.)

Mademoiselle Jules, plaisez par vos grâces, mais ne jouez plus la sensibilité, ou ne prenez plus votre ennui pour de la sensibilité.

Une femme à physionomie méchante (Mme d'Ourches, je crois) avait dit ce matin chez Mme Beugn[ot] que ce sentiment serait horrible. Mme B[eugnot] est fort aimable et je l'ai été chez elle. Il serait bien singulier qu'elle eût une sensibilité remarquable, je désire beaucoup la voir souvent. Quant à *his love (I believe)**, la froideur de la profondeur sans la profondeur ne doit pas être préférée aux grâces et à la vivacité brillante de la jeunesse. Il vaudrait mieux *allegro vivace*. Sa manière d'être, triste, sérieuse, solennelle, est probablement un effet de sa santé chancelante ; elle serait raisonnable si elle était commandée par l'ambition, mais je la crois incapable de prendre et de tenir une résolution forte qui ne serait pas étayée par tout l'échafaudage des petites idées de la société. D'ailleurs, il commence à aimer infiniment l'argent, il a, disait-il, réussi à économiser douze mille francs. C'est encore un de ces fous excellents pour leurs héritiers.

Ouhéhihé est toujours en petits mouvements spasmodiques et paraît à découvert ce que nous le savons d'un autre côté : homme très médiocre.

Crozet, qui a réellement une sagacité extrême et de la sensibilité et qui est, sans contredit, un homme d'esprit, est gâté chez ces *divines beautés*, c'est là leur nom propre, par la contenance d'un pédant. Je lui désirerais de l'aisance, de la liberté, de l'enjouement, cette facilité noble de *Wakefield*, duquel au reste tout le monde est infiniment éloigné.

Moi, enfin, je m'ennuyais et devais avoir l'air peu aimable.

Avec un grain de *génie politique* (l'art d'arriver à un but avec les éléments qu'on possède), cette soirée si *terne* eût été fort agéable. Il y avait tous les éléments du bonheur :

1° la jeunesse ;

2° de l'esprit ;

3° de la beauté ;

4° de la santé ;

5° de l'aisance pécuniaire ;

6° de l'usage du monde.

Une plate habitude de dignité gâtait tout. Au village, nous aurions eu une gaieté folle, en Allemagne nous nous serions amusés, en Italie la volupté se serait élevée au milieu de nous et nous eût fait suivre ses douces lois. La *corruption française* était si grande que le plus aimable des hommes eût-il

paru dans cette réunion malheureuse, y eût plutôt fait naître l'envie que la joie [1].

Dans l'état des choses, un médecin moral eût, je crois, conseillé une partie de boston ou de loto, ou une lecture, un conte de Marmontel (les esprits, et surtout les âmes, ne sont pas dignes de mieux), peut-être ses *Mémoires*, peut-être, mais c'est un grand peut-être, quelques passages *(for the pudor* [*sic*] *inoffensives)** des *Confessions* de Jean-Jacques, peut-être quelque comédie : l'*Esprit follet*, les *Amours anciennes et modernes* de Collé*.

On trouverait, je parie, ces six pages méchantes ; en ce cas, je suis méchant, c'est le son de mon âme. La princesse de Palfy a bien moins de beauté, de jeunesse et d'esprit, mais crée chez moi et, je crois, sent plus de bonheur que ces demoiselles. Pour moi, j'ai été très heureux ce matin et jusqu'aux larmes *perusing an extract of the* English brothers, *a new english novel in the Bibliotek Britannic, n° of februar 1810**.

J'ai éprouvé pour la vingtième fois que les changements d'état qui suivent un grand acte civil, exprimés même dans des récits officiels, que je méprise, *mi fanno rabbrividire** (un frisson soudain, une secousse de tremblement dans tout le corps). J'ai senti cette impression singulière en lisant le

1. Bonne idée. 1813.

récit du mariage de l'impératrice Louise, dans le *Moniteur*, extrait de la *Gazette de Vienne**.

Je le sens bien plus fortement à

*Già suoi compagni in guerra...**

Fleury n'a décidément plus de voix dans le *Misanthrope* ; mais, en revanche, Mars est parfaite dans les *Fausses Confidences*. A la fin, j'avais le cœur gros ; un peu plus longtemps, je fondais en larmes. Voilà une journée où j'ai beaucoup senti. Je songe à revenir *to my true talent, if I have a talent, that of comic bard**.

30 mars 1810 *.

Cr[ozet] et moi, après avoir lu trois heures Malthus et songé *to my b.**, nous allons en cab[riolet] à trois heures et demie à l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées, et de là l'avenue des Champs-Élysées, où nous trouvons une grande foule, mais nulle gaieté sur les visages ; au contraire, une inquiétude générale, un air d'envie et de désir. Pas une jolie figure, ni en hommes, ni en femmes.

Nous parlons beaucoup d'un défaut général particulier à la nation française, que nous désignons jusqu'à nouvel ordre par le nom de *tatillonnage*.

*C'est** une extrême attention et importance de vanité données aux moindres détails. *Les paroles dictées par ces deux sentiments forment toute la con-*

versation de la province. Ce défaut chasse presque en entier le naturel, le Français qui parle cherche toujours à relever sa propre importance et dans tout ce qu'on dit, il cherche toujours une épigramme ou quelque chose d'aimable pour lui, ne songeant que très secondairement au but de la conversation.

Dialogue entre M. A. et M. B.

M. A. : Monsieur, je désirerais me faire quelque idée des mœurs de la nation de chez laquelle vous venez.

M. B. (homme tout rond) : Avec plaisir, Monsieur; figurez-vous donc d'abord, Monsieur, que ces gens-là portent toujours des culottes sales.

(M. A. devient rêveur et songe que sa culotte a une petite tache.)

M. B. : Ce sont, en général de très petits hommes.

M. A., à part : Est-ce que cet homme se moque de moi ?

M. B. : Leur conversation n'est que discussions sur les chiffons, sur la toilette, etc.

M. A. : Oh! vous sentez pourtant que dans la conversation on ne peut pas parler toujours de sujets sublimes, de sciences. Tout le monde ne peut pas... (il n'achève pas.)*

M. B. : Comme tous les peuples du Midi, ils s'animent beaucoup, font une infinité de gestes en parlant de ces petites choses.

M. A., ricanant : Ah! je vous remercie, c'est une nation fort intéressante. (A part, et sa physionomie

prenant l'air piqué :) Cet homme froid et moqueur ne me convient pas du tout [1].

Ce défaut* a son quartier général en province. Au Marais, il a déjà perdu un peu de sa prompte personnalité, on n'y dit plus avec la même effronterie : « Voilà mon habit d'il y a deux ans, j'espère bien qu'il me fera encore un hiver. »

Ce défaut disparaît de plus en plus à mesure qu'on avance dans la société riche, c'est-à-dire la bonne société. A mesure que les petites circonstances de la province disparaissent, c'est le sentiment qui fournit au tatillonnage.

L'Allemand bonhomme, qui ne voit pas plus loin que ce qu'on dit et qui fournit souvent à la conversation par l'expression de ses sentiments actuels, m'en semble presque tout à fait exempt.

L'Italien, ardent pour la volupté, la cherche de bonne foi ; il est souvent passionné ; l'habitude qu'il contracte dans ces deux états fait qu'il parle avec naturel.

Le *tatillonnage* est un ennemi secret, mais très réel, du *comique*. Il faut donc que le comique le tue. Ce serait un superbe sujet de comédie, disions-nous*.

L'homme qui cherche habituellement des vérités morales et qui est sans cesse occupé à faire des raisonnements sur cet objet, prend l'habitude d'un

1. *Mauvais exemple du tatillonnage : les réponses ne s'appliquent pas du tout à la question qui est faite sur les mœurs**.

style vrai et naturel qui, porté dans la société, y produit beaucoup de désordres. Il blesse les vanités, les convenances, etc. Une plaisanterie amusante a plus de prix si l'on voit qu'elle est dite dans l'intention de vous plaire que si elle est faite naturellement. (Ce paragraphe est pour Crozet et pour moi.)

Le tatillonnage, ennemi secret du comique, l'est par conséquent de Molière. Le commis de la rue Saint-Denis siffle *George Dandin* parce qu'il croit qu'on le *prend pour une bête* de lui offrir des plaisanteries si faciles à comprendre. Il aime mieux le *Séducteur amoureux**, etc. Il appelle cela délicat. Il lui faut un sentiment embrouillé dans quatre ou cinq vers. Le commis, à l'aspect de quelque bonne charge de Molière, prend l'air haut, froid, fâché, dédaigneux et légèrement malheureux d'un homme qui croit qu'on lui manque.

En allant chez Brunet*, au contraire, il dit à la fille de son bourgeois qu'il y conduit : « Nous n'allons entendre que des bêtises. » Sa vanité, mise en sûreté par ces mots mille fois répétés et par la croyance qu'il va *se distraire* (de ses occupations sérieuses), l'abandonne alors franchement au *comique*, qui se trouve être d'ailleurs parfaitement à sa portée.

Toute discussion importante aux yeux des discutants tend à faire contracter une habitude funeste au tatillonnage [1].

1. Envoyé cela à Pauline le 6 avril 1810 *.

31 mars 1810.

L'ami Ouéhihé, parlant de ces dames avec Cr[ozet], commença par une exclamation :

« Ah ! mais, j'ai trouvé que Beyle ne se gênait point du tout avec ces dames. Il était étendu sur une chaise, la main devant les yeux, les regardant de temps en temps avec l'air d'examiner ce qui se passait en daignant à peine parler. C'est tout ce que La B^{le}* aurait pu faire. Comment le trouvent-elles, ces dames ?

— Elles le trouvent fort bien. »

Ouéhihé : « Oh ! d'abord, il a beaucoup d'esprit.. et puis... quand il n'en aurait pas, elles n'oseraient pas le trouver mal... Oui, oui, oui, oh ! il a beaucoup d'esprit ; cependant, j'ai trouvé qu'il disait des choses recherchées, des choses qui ne font pas un très bon effet. Par exemple, il a répété une comparaison de morceaux de sucre et il l'a dite deux fois, voilà le pis. En tout, je me suis dit : Beyle, l'ami Beyle, n'est pas comme il devrait être avec ces dames, et généralement *(en serrant la bouche :)* je vois que les jeunes gens qui vont là, et sans doute c'est la faute de ces dames, vont là comme dans un mauvais lieu. »

On parle d'autres choses ; une heure après, Ouéhihé dit :

« Combien a-t-il, Beyle ?

— Oh ! il sera très riche. »

Ouéhihé : « Très riche, très riche, ou, ou, ou, c'est-à-dire combien ? Dix ou douze mille francs ?

— Oh ! plus que ça !

— Mais à présent, à présent, combien a-t-il à présent ?

— A présent, son père lui donnera huit mille francs pour son auditorat.

— Ah, ah ! ça peut aller, ça peut aller : ça fera au moins dix mille francs à Paris. Il faut prendre garde, cependant. Il a combien de chevaux ? Deux ?

— Quatre. Il cherche à les vendre. »

Ouéhihé : « Il fera bien de se réduire à un. »

Histoire sous forme dramatique.

Le 8 juin 1789, Arthur Young, qui était à Paris et rapporte les conversations, me donne une idée bien simple d'une histoire de la Révolution sous forme dramatique : Mirabeau, Cazalis, Lally-Tollendal, Sieyès et le fat d'Éprémenil parlant ensemble.

Les détails biographiques feraient avaler l'histoire aux amateurs de la *finesse* dont il est question ci-dessus. Cet ouvrage piquant et instructif ferait la réputation d'un homme.

A. Young réveille le désir de voyager en France, son livre à la main, mais il faudrait aussi avoir une

passion dans le cœur pour y trouver autant de plaisir que lui. Moi, mêlé à la sagacité de Crozet, ferais une composition bonne pour produire un livre, mais pas assez gaie pour vivre agréablement ; il nous faudrait un tiers, un insouciant gai et bandant bien. Nous ferions une description du caractère français dans les diverses provinces du pays.

13th april 1810.

Un regard d'amour bien prononcé. Le reste de la conduite montre au moins de l'amitié, excepté un moment d'ennui ; mais il y avait là quinze personnes. Il faudrait que Marie fût bien tendre, pour que ma seule présence l'empêchât d'être rêveuse après six heures de représentation. Peut-être un homme d'expérience me dirait-il : « Jeune homme, vous ne savez lire que les gros caractères. »

(En sortant de chez elle, je vais chez M. D., où je gagne huit francs.)

Journée pleine : des sentiments et des pensées. Hier, plus pleine encore, et j'étais malade ; j'ai le plaisir de vaincre le malaise, de le chasser et de travailler à la *Population* de onze heures et demie à six de suite. Le soir, le *Philosophe sans le savoir**.

Tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.

Mars charmante, Baptiste aîné bien.

Depuis que je n'ai écrit, j'ai cru voir vingt preuves d'amour, mais nos tête-à-tête un peu froids tuent tout. Si elle avait un peu plus de rapports avec moi, nous serions convenus que nous nous aimons [1]. J'ai été piqué trois jours tout à fait mal à propos. Puisque son âme n'a pas assez de rapports avec la mienne pour qu'une grande bataille décide tout, devenir familier, plaisanter, me faire intime. J'ai réfléchi que le hasard m'a mis dans une bonne position auprès d'elle. Je suis (pendant l'absence de son oncle) le seul amant qu'elle puisse avoir avec commodité, sans qu'il y paraisse.

J'ai acheté aujourd'hui, Bellisle me conseillant, une chaîne et des cachets.

J'ai dîné il y a huit jours chez Mme Martin avec Mme Longueville* : des restes de beauté, yeux de fièvre nerveuse qu'elle a souvent. C'est une reconnaissance de la galerie.

14th april.

J'ai vécu aujourd'hui de mes pensées et de mes sentiments. Je n'ai parlé à âme qui vive que les garçons de café et de restaurateur et mon domestique. En revanche, j'ai lu 70 pages du premier volume de Malthus. J'ai trouvé de bonnes pensées *for my b.* dans le troisième volume d'Arthur Young. Dîné en poste chez Lambert* pour aller à *Andro-*

1. Les yeux sont d'accord, mais ils n'ont point parlé.

maque par Talma. Je m'occupe presque tout le temps de deux femmes : une étrangère, figure à caractère dans le genre de Mme Le Brun, une femme non jolie, mais à volupté. Je la soupçonne tant soit peu fille, car elle m'a fait sur la fin des yeux très humains. La petite Maillard *, contre-épreuve faible de Duchesnois. Les spectateurs ne montrent de chaleur que pour se pousser à la porte. La pièce ne me fait pas un grand effet, je la sais trop par cœur. A la fin, Oreste m'a fait pitié, j'ai eu les larmes aux yeux en son honneur.

16.

Ce jour-là et le 15, j'ai déjeuné chez Mme de Trautmand. Le 16, tête-à-tête, embarras de ma part. Il faut réellement qu'elle ait de l'amour pour moi ou un diminutif de ce sentiment, pour me faire tant de façons. Il est vrai que hier *for her I am gone to the sermon** : un homme doux imitant Fénelon, mais manquant cependant une superbe occasion de nous faire pleurer. Le soir, je vais au concert de Libon*. Salle charmante, très éclairée, mais au total ennui. Vu en sortant Mme D[aru] qui m'avait salué avec amitié ; m'adresse encore la parole avec une bonté parfaite.

Mardi, 17 avril.

Je travaille beaucoup. A force de réflexions, mes après-dînées sont occupées et avec plaisir. Aujour-

d'hui, par exemple, je dîne chez Beauvilliers* à six heures. Charmante petite fille allemande. Le plus ou moins de finesse qu'on met à satisfaire les besoins de l'amour-propre, besoins aussi nécessaires que celui de boire et de manger, indique la classe à laquelle appartient l'individu. C'est l'idée que fait naître chez moi le père de la petite fille. Je prends ensuite une demi-tasse de café au café de Foy, de là je vais au cabinet de Brigitte*, où je lis avec plaisir la *Bibliothèque Britannique* jusqu'à huit heures et demie. Je reviens par un beau clair de lune, mais Kamenski n'y était pas. Ça me donne presque de l'humeur, je vais le chercher, et ensuite un cabriolet unique par son exécrabilité. Tout cela cependant me donne le genre un peu étonné chez Mme Nardot, mais je pense que ma physionomie un peu trop mâle l'aura caché. Mme D[aru] me plaisante sur ma solitude d'hier, elle m'engage à l'accompagner à Longchamp. Je ne réponds pas grand'chose à tout ça. Pacé a l'air un peu *sostenuto** avec moi. Je rentre, et écris ceci à minuit et quart, par conséquent le premier jour de Longchamp. Au total, je crois que j'aime un peu la comtesse Palfy.

Il paraît que Mme Doligny* est très bien disposée pour moi. En revanche, les divines beautés m'ennuient toujours à la mort. Félix a un caractère malheureux qui lui montre toujours le côté désagréable des choses, le ridicule qu'il faut encourir, et il le craint comme tous les diables. D'ailleurs, il

est toujours pour le parti de ne pas agir. C'est dommage.

C'est un peu le parti que je suis avec la dame du Val-de-Grâce. Ça n'empêche pas que l'autre soir, le 15, je crois [1], je n'aie fait un tour de jardin avec elle et Mme C., elle lisant *a letter of her sister, and I** me serrant tout doucement contre elle pour garder cette position dans une promenade à trois dans une allée étroite et tortueuse ; il fallait que cette position ne déplût bien fort à aucun des deux. Pour moi, je sais qu'elle me charmait ; la divine volupté descendait dans mon cœur. Que pourrais-je ajouter après cette grande phrase ? Qu'elle se lassera de ses avances si je continue à faire le niais.

Écrit une lettre bien faite à Mme de M., non travaillée, et qui doit lui plaire.

18 avril 1810.

Premier jour de Longchamp. Je me lève et vois un temps magnifique, le plus beau jour de l'année. Il ne fait pas aussi clair dans mon âme. J'étais chagrin de ma prétendue bêtise de la veille, je me déplaisais. Je me rappelai les plaisanteries de Marie sur ma solitude, je trouvais les réponses aimables que j'aurais pu lui faire. En sortant du café de Foy,

1. Commencement de la période *of explicit passion*, qui a fini le vendredi : *kiss missed* *.

j'avais de l'humeur. Pour changer ma disposition, je vais voir Laguette*, qui ne dit pas grand'chose, mais enfin en parlant je me distrais. Je m'habille et vais voir Mme Doligny, je suis bien, elle fort bien pour moi, de là chez Mme de Longueville ; je suis moins bien parce que je lui crois moins d'esprit. Après tout cela, je vais chez Mme ...* ; on me dit qu'elle a dit de ne laisser monter que son c[ous]in G. Ça me pique un peu, mais non pas d'amour-propre ; c'était plutôt le premier des deux. Je vais tout seul à Longchamp. Je trouve Faure à la grille, mon humeur cesse. Je vais à quatre heures chez Mme Es. J'y trouve M. de Crouy, chambellan*, physique un peu dans le genre de Brice, mais moins socratique, moins marqué. Mme P. arrive, nous montons en voiture ; en en descendant, à l'entrée des Champs-Élysées, je lui donne le bras. Cela me fait plus de plaisir que ça ne vaut. Je commence à être bien ; cela alla toujours de plus fort en plus fort et ça finit par être presque aimable, — tout à fait aimable, je crois*, — dînant en tête-à-tête avec elle et M. Z, je compte Ma. pour rien. Elle fut très bien avec moi *(in the middle of the walk a glance of love*)* et, en la quittant, à huit heures, elle me rappelle pour m'engager à aller à Longchamp vendredi avec elle, « mais si ça ne vous gêne point, » et cela avec un ton qu'elle n'avait jamais eu avec moi : plus de supériorité, le ton but à but de deux personnes qui commencent à s'aimer, suite de la con-

sidération que je m'étais attirée pendant le dîner. Elle disait tout ce qu'elle pensait, en revenant de la promenade fatiguée, je vis qu'elle nous disait tout ce qu'elle pensait. Il était sept heures, nous étions dans le bureau de M. Roger, M. ...* lisait, elle tenait un bouquet négligemment de la main droite, ce bouquet était tout près de moi. Je me mis à le caresser et, fidèle au caractère romanesque, je goûtais une jouissance vive ; enfin elle, après avoir senti longtemps ce mouvement, m'en donna un coup sur les doigts.

Tout ceci est mal décrit, mais ce fut une journée heureuse et même très heureuse, la première fois de ma vie que j'aie eu de l'esprit deux heures de suite en présence du terrible Z.

Jeudi 19.

Pluie. Je vais déjeuner à huit heures et demie chez Hardy, de là chez Louis, qui me rapporte les invitations de Mme B. Je vais chez M. Renauldon* ; cet homme, quoique sot, doit être un bon maire, son génie et son amour-propre sont au niveau de cette place distinguée. Il me récite un je ne sais quel plat proverbe : « Travaille vilain, vilain travaille, » qui prouve qu'ils sentent cependant où le bât les blesse. De là chez moi, où je lis Malthus de midi à cinq heures trois quarts. De là à Longchamp, presque personne. Je dîne vite et bien chez Legac-

que, je vais chez Mme de Bézieux, où je prends de bon thé jusqu'à dix heures et demie. De là chez Mme *Shepherdrie**. Je vois en entrant qu'on m'a vu bien avec Mme Roger. Il y avait une nuance de la réception qu'une femme fait à un homme qu'elle sait s'être déclaré pour sa rivale. Considération et genre *sostenuto*, diraient les Italiens. Mlle Blanche me raconte que je l'ai saluée hier ; je lui dis, ce qui est vrai, que je ne les ai pas aperçues. Elles m'ont vu en allant, donnant le bras à Mme R. Mlle Blanche s'est crue obligée à en faire l'éloge. Mlle Jules m'a adressé la parole en tremblant presque, du moins Bellisle en a fait la remarque tout haut. J'ai tâché de n'être pas froid, et en suis sorti à onze et demie, après vingt minutes de visite, avec Louis qui m'a dit que Mme Doligny avait été étonnée de ne pas me voir à déjeuner.

Je ne suis pas disposé à écrire. Tout ce que je viens d'écrire est mal écrit ; mais je voulais noter le bonheur d'hier. Ce sentiment m'a si souvent rendu malheureux qu'il est bien juste qu'il me donne quelque bonheur. Premier jour où la verdure des Tuileries fait masse.

20 avril 1810.

(Au Val-de-Grâce, Mme Saint-Romain.)

Non ho genio a scrivere, ma però bisogna far materia a ridere pel futuro anno. E dunque il terzo giorno

*di Longchamp, io venni alle quattro precise; ella stava a vestirsi e l'ingresso alla camera mi venne vietato; quando fu finito la trovai allegrissima, coi vivi colori somministrati qualche volte dalla presenza dell' oggetto amato. Ella aveva una piccola roba bianca, breve e stretta, che lasciava scernere le piante. Ella mi parlò con quel brio, quella allegrezza** qu'on a pour ce qu'on aime et qui manquent lors de l'époque suivante [1]. Je ne dis pas qu'on ne puisse expliquer cela autrement, mais j'écris la façon qui me semble la plus naturelle. Je me plaisais trop à ce que je voyais pour avoir le temps d'avoir de l'esprit. J'aurais dû me borner à quelques exclamations senties, au lieu de cela je dis quelques phrases assez insignifiantes. Peut-être lui parus-je froid. Elle a si peu de romanesque dans la tête que je le penserais presque, si les femmes n'avaient pas un tact inné pour tout ce qui tient, de près ou de loin, à la grande affaire de leur vie [2], et dans ce genre elles ont beaucoup plus d'esprit que pour tout le reste des choses (indifférentes). Sa robe blanche et fraîche dessinait parfaitement toutes ses formes, je remarquai plusieurs fautes de dessin. Sans ce diable de respect qui nous sépare, nous ferions bien notre affaire mutuellement. Elle n'a ni l'âge, ni la beauté, ni les mœurs nécessaires pour avoir un jeune homme brillant de

1. Moment le plus intense *of the period called passion**.
2. Remarque confirmée par Bezenval.

la Cour, un des officiers d'ordonnance, par exemple, dont je sais que l'uniforme lui plaît infiniment. Le hasard a disposé mon cœur de manière que je la désire et que certainement les premiers mois, la première année même de notre liaison seraient charmants pour l'un et pour l'autre. Pour en venir à ce point, il faut de ma part de la galanterie gaie et un peu libre, mais rien du tout du genre Oreste ; outre que ce genre ne laisse pas de ressource, elle n'a pas l'âme assez tendre pour sentir ce qu'il peut avoir de touchant. Etre donc gai et un peu libre.

*Il suo padre venne, il marito, un poco dopo la contessa E. Fu stabilito che queste signore anderebbero nella berlina col padre e la figlia, e che noi, il signor Paolo ed io, anderebbero nel mio cabrioletto; allora, scendendo l'escaliero, lui dissi con grazia** : « Le bel arrangement ! Nous exiler comme ça dans le cabriolet !

— Mais vous êtes enfant ; nous ne pouvons pas aller tous dans la berline, nous aurions l'air d'une noce ! D'ailleurs, vous dînez ici. »

Tout en me donnant ces consolations et en descendant, elle me serra la main d'une manière très marquée. Je ne la quittai qu'à dix heures et demie ; nos mains se rencontrèrent, mais elle retira la sienne. Dans la soirée, elle ne me regarda pas ; je ne crois pas que ce fût indifférence. Mme d'Aubusson ne fut pas aimable du tout.

Pâques 1810 *.

Jour superbe. J'ai couru comme un Basque. Déjeuner frais et charmant avec une salade au café de Chartres. De là à Saint-Eustache, charivari abominable ; de là chez moi, quarante pages de Smith ; de là au Conservatoire : musique agréable, j'y retournerai ; de là aux Tuileries, bon dîner chez les Frères Provençaux* ; de là à *Manlius* : Talma me semble chercher son âme, comme Mme du Deffant le dit au chevalier d'Aydie. Il est naturel, à quelques tours de gorge près. La petite Maillard, d'un mince ridicule. De là, j'attends une demi-heure mon cabriolet sans trop m'impatienter, en me promenant dans le jardin du Palais-Royal et réfléchissant à la conduite que je dois tenir pour en finir avec Mme Robert. De là, chez Mmes *Shepherd*, moins tristes qu'à l'ordinaire et même gaies et, qui plus et bien plus est, naturelles. J'y suis aimable et me retire à onze heures et demie. Je crois que MM. Grant et Roissy ont bonne opinion de mon esprit ; ce sont les grands juges. Je lis une scène d'*Othello* avant de m'endormir.

21.

J'oubliais que la veille de Pâques j'ai mangé d'excellent jambon chez Mme Doligny et que j'ai été très aimable, au point de n'y pas retourner parce

que jamais je ne le serai autant. Ce n'est pas dans ma nature d'être aimable pour les femmes. A une heure, au bois de Boulogne avec Louis, nous revenons à cinq ; à sept, la *Vedova capricciosa**. Mme Correa bonne chanteuse, mais manque d'expression, ne remplace point pour moi la Strinasacchi. Un monde d'enfer, je suis mal placé, n'y vois goutte et, étant très fatigué, je tombe dans un demi-sommeil agréable.

22 avril.

Je rencontre l'aimable Ceranuto qui arrive de Naples, il fait la cour à une Mme Delaitre. Sa société est arrangée de manière que si elle veut avoir un amant, ça ne peut guère être que lui, d'autant mieux qu'ou il sera le premier, ou du moins personne jusqu'ici, à sa connaissance de lui Ceranuto, n'a dit qu'elle en avait. Le sensible, fin et enfant Ceranuto a en horreur la conduite soutenue qu'il faut tenir pour faire sa cour et obtenir d'être fait écuyer au lieu de chambellan. Cependant son bonheur, d'après son caractère, que les grossièretés rendent malheureux, son bonheur dépend de ce changement. Il dépend aussi beaucoup de cette madame Delaitre. D'ailleurs, elle doit aimer la volupté et, sans être jolie et agréable, Ceranuto croit qu'il y a dans cet amour-là six mois de bonheur ; mais il est timide, et d'ailleurs l'a pris sur un mauvais ton avec elle : il y est timide et respectueux. Tout le monde dit à

Mme Delaitre qu'il a de l'esprit, mais elle ne lui en voit jamais d'agréable, *il n'ose*. Il est à craindre que, s'il continue à agir de même, il ne parte pour Lucques avant de l'avoir, et peut-être d'ici à deux mois sera-t-elle lasse de C[eranuto], qu'on lui a dit être une mauvaise tête, mais qui se conduit en *niais*. Voilà le résultat de six heures de conversation avec l'aimable chambellan. Du reste, toujours la même gaieté, le même brillant. Il a eu depuis moi un grand coup de sabre dans la cuisse, il est à mourir de rire en contant son affaire. Quel dommage que son attachement le transforme en niais dès l'antichambre de Mme Delaitre, qu'il m'a montrée au reste.

23, 24, 25.

Il y a eu ces jours-ci dans *my heart** une bourrasque pendant laquelle, mécontent de moi et des autres, je tombai dans l'ennui. Je n'ai pas besoin de dire que je ne travaillais pas ; si je l'eusse fait j'eusse été du moins sans ennui.

Mais je me suis relevé de cet ennui-là d'une manière brillante.

26 avril.

Je me lève à sept heures et écris ceci à minuit passé. Je suis allé passer une heure et demie aux bois d'Albert, ce qui m'a disposé à une parfaite raison. J'ai lu jusqu'à deux heures où, parti de chez

moi pour aller chez Mme la comtesse Beu[gnot], je déjeune ferme chez Hardy ; de là chez Mme Beu-[gnot] et chez Mme *Shepherdrie* ; ses deux filles aînées viennent avec nous à Saint-Denis. Je suis peu malléable, la partie est froide. De là, au bois de Boulogne, etc.

Mais venons à l'essentiel : en rentrant à neuf heures de chez Mme Beu[gnot], je trouve une lettre de Paco., qui me dit que ce bon Faure peut espérer d'être remboursé de ce qu'on lui doit et que Babet viendra bientôt à Paris. L'espoir de revoir ces beaux yeux *e l'angelico sembiante** m'a pénétré d'une vive volupté, beaucoup plus que l'autre nouvelle. Trait marqué de mon caractère. Je vais de là chez Mme Robert (au Val-de-Grâce) ; j'avais quelque envie de lui marquer froideur pour n'avoir pas été reçu hier chez elle. Il n'y a plus moyen de s'y refuser, elle m'aime [1]. Elle m'a adressé douze ou quinze fois la parole, et toujours pour me donner une marque de ce sentiment. Il faut prendre garde de prêter la profondeur que le métier d'observateur m'a donnée à une femme qui vient probablement d'éprouver seulement la puberté de caractère et qui suit un penchant sans faire la centième partie des raisonnements que je lui prête habituellement. La preuve de ses sentiments est d'autant plus claire que je ne l'ai pas aidée avec

1. Soirée remarquable *for the explicit passion** ; c'en fut le zénith, je crois. 2 mai 1810.

une physionomie gaie, animée et agréable autant que mes traits me le permettent, je n'ai pas fait de gaucherie mais pas dit, à elle, la moindre chose au-dessus du plus vulgaire discourir.

Elle m'a appelé une fois pour me dire : « Madame de Saint-R... permet que vous alliez demain chez elle, elle reçoit. » Mme de Saint-R... m'a fait son invitation avec sa bonhomie ordinaire ; demi-heure après, Mme Robert étant à jouer, a dit qu'elle allait voir demain *a country seat**.

« Et cela vous tiendra tout le jour ?

— Oui, mais le soir j'irai chez Mme de Saint-Re... Vous viendrez. »

Ce *mais* me semble de l'amour, ou il faut renoncer à comprendre quelque chose dans ce genre.

Actuellement, bien raisonnablement et sans nul enthousiasme il faut oser, ou on se lassera d'aimer un niais.

« Vous n'êtes pas venu me voir hier. Avez-vous de nouveaux petits cachets [1] ? Souffrez-vous de la main ? »

Comme je la regardais jouer :

« Asseyez-vous. »

Cela ne signifie rien écrit, mais le ton était aussi plein d'intérêt que le permettait un salon rempli de trente personnes. Ce qui seul prouverait de l'attachement, c'est la continuelle occupation où elle était

1. Voilà un trait marquant ; être ensuite deux jours sans vouloir faire attention aux nouveaux quand ils sont venus.

de moi. Elle m'a appelé deux ou trois fois, et pour me dire des riens*.

En un mot, ce que Mme Doligny est pour Louis*, elle l'est pour moi. Pour les autres personnes auxquelles elle parle, c'est de l'honnêteté, c'est le désir de remplir le devoir de maîtresse de maison ; pour Louis et pour moi, ces dames ont de l'intérêt, une attention soutenue, on voit qu'elles pensent et sentent ce qu'elles disent. Mme B[eugnot] est des plus timides en parlant à Louis.

(De là, je suis allé passer la soirée chez Mme Daru, qui recevait.)

Je ne veux pas dire d'injure à Bellisle, mais il faut cependant exprimer que son âme a la qualité d'être émue par des événements infiniment petits et affectant la vanité. C'est là que l'on voit qu'il est encore jeune. Dans dix ans, l'âme sera la même, mais son expérience le garantira de l'émotion. Ainsi, il y a trois jours il a été profondément vexé des plaisanteries que ces dames faisaient sur sa prétendue ivresse ; en revenant en voiture avec Mme B[eugnot], il lui en a fait de vifs reproches. Ce qui le choquait beaucoup, c'était les *rires* unanimes de ces dames à propos de rien.

Du reste, l'avarice perce sans cesse et d'une manière bien frappante pour *the comic bard**, toujours par des conséquences. Ainsi, hier, je le trouve faisant sa barbe, il me dit qu'il veut la faire tous les jours, je combats ce projet :

« Vous ne l'avez pas assez forte pour cela, ça la fera pousser.

— Oh ! non ; c'est plus propre, et d'ailleurs, en ne la faisant pas, le second jour elle est comme une râpe, et *ça coupe ma cravate tout de suite.* »

Bonne manière de peindre un caractère. C'est le seul trait marqué du sien. Peut-être la susceptibilité vient-elle après.

27 avril 1810.

Je rentre à minuit de chez Mme Est[ève]. J'y ai été à mon aise sur-le-champ. On y a fait des jeux, je suis content de ma manière d'y être ; quelqu'un qui aurait fait attention à moi m'aurait trouvé l'un des quatre ou cinq hommes les plus gais, et il y en avait douze ou quinze.

Je suis allé auparavant chez Mme Roman ; j'y ai trouvé la comtesse Palfy, qui m'a constamment regardé avec intérêt : « Vous êtes venu bien tard ! »

Elle a toujours cherché à me prendre la main. J'ai légèrement serré la sienne, mais j'ai eu tort de ne pas l'embrasser dans le petit cabinet ; nous n'y étions que deux hommes et j'étais même autorisé à le faire par la pénitence qu'elle subissait. Je prends mon grand courage et je décide que je donnerai un baiser sous sa joue ou sur sa main à la première occasion. On finit par mépriser ce nigaud qui ne profite de rien. Il baisera une main restée par hasard sur la cheminée, on lui dira : « Que vous êtes

enfant ! » Il répondra d'un air tendre : « Oui, je le suis. Vous n'avez pour moi que de l'amitié, et ce que je sens pour vous est bien différent. » Il ajoutera : « Quand je suis devant vous, je ne fais que des gaucheries*. »

Si Mme Roman reçoit vendredi (et que la comtesse P[alfy] n'aille pas chez M. de Schwarzenberg), faire en sorte d'être aimable, très brillant à l'encontre de deux demoiselles joufflues, pour lui prouver que, si je suis gauche et timide avec elle, c'est une préférence que je lui donne.

Journée heureuse, pleine d'idées et de sentiments jusqu'à sept heures que je dîne, pleine d'amusement, de sentiments agréables et de la vue de ce qu'en vérité j'aime un peu de huit heures à minuit.

Si j'avais une voiture au lieu d'un cabriolet, je la ramenais ; du moins, elle m'a fait cette question et, sans Pacé qui avait sa voiture, j'avais, moi, un tête-à-tête.

28 avril 1810 [1].

Levé à six trois quarts ; Tivoli, café chez Hardy ; acheté Gray que j'ai lu jusqu'à deux heures. Je vais alors chez Mme Palfy. J'étais en costume militaire, un peu lourd. Telle a été aussi ma conversation. J'étais rempli d'idées d'un tout autre genre.

1. Commencement de la période de froideur apparente, excellente et bonne amitié, mais *his cold for love, or for** ce qui a précédé du 15 au 28 avril. 2 mai 1810.

Après la brillante soirée de la veille, je devais mieux faire, mais cependant j'ai tort de prendre dans ma manière d'être avec Mme P[alfy] une raison de mécontentement. Elle m'a reçu avec plaisir, a eu beaucoup de confiance en moi.

30 avril.

Je crains de lui avoir fait une visite un peu longue. Plaisir pur, nouveau, charmant pendant la soirée passée à Monceau*. Je dîne très bien chez les *Provençaux*, où je vois une très belle figure de femme. De là, chez Mme Doligny, et nous partons pour Monceau, où nous trouvons une dame que j'avais vue le matin chez Mme Doligny et qui, sur le point où l'on peut avoir des amants et n'en point avoir, m'avait vu avec plaisir et considération, comme nous, hommes, nous voyons une jeune veuve de vingt-trois ans qui annonce du tempérament. Il faut que je me fasse honneur de ma modestie, tout ce bavardage est pour éviter cette petite phrase : *à laquelle j'avais plu*, qui en dit trop cependant*. Nous prîmes des glaces et du punch dans un charmant pavillon entouré de colonnes. Louis fut vers la fin d'une gaieté mesurée, mais qui, vue chez lui, fit effet ; je crois qu'en revenant Mme Doligny lui serra le bras. Ce qui faisait le charme de notre union, formée par le hasard, c'est que nous étions dans ce moment amateurs véritables de la volupté. Nous

étions : Mme Delaitre, ses deux filles aînées, très bien, avec de l'embonpoint, son mari, excellent homme qui gagne 160.000 francs par an dans les salines, et nous trois. Soirée à l'italienne, du sombre, du frais, un paysage beau (pour Paris) et du punch glacé excellent.

Je sais bien le secret du plaisir que j'ai goûté, mais je ne le dirai pas pour ne pas le ternir.

La plus jolie soirée que j'aie passée à Paris.

1er mai 1810.

Hier, j'ai acheté un cabriolet très à la mode, 2.100 francs, et des cachets pour 183 francs. Ce matin, je suis allé porter *Ottilie* à Mme Z. Je l'ai trouvée dans ses comptes. De là, chez Mme Robert ; elle était occupée *and the love appeared not**. J'étais très bien mis. Je suis allé chez Mme Bertrand, qui est à Bruxelles, M. Gibert sorti, Mme de Longueville, où je n'ai pas bien été : trop riant et pas assez plaisant pour les choses, pas assez libre ; la négliger un mois. De là, fait une visite insignifiante et ensuite une main à fond chez Léger et chez Duché. Ces gens-là ne comprennent rien qu'en le leur répétant cinq ou six fois. De là, aux Tuileries, où tout le monde regarde ma trousse. De là, chez Pacé, qui la regarde aussi, mais ne m'en dit rien pour ne pas constater le triomphe. Martial m'invite à dîner.

Au total, *the jolly evening at St-R's house, where*

I missed the kiss, fut le zénith *of the tender interest** ; depuis, je décline sensiblement : on se lasse d'un niais, les petites tendresses qu'on me fait n'ont plus l'air d'être faites que par habitude, elles n'ont plus l'intonation pleine et sentie de la semaine passée.

C'est un niais.

Je dîne donc avec Martial. J'admire *all the pain that this people takes for not being happy**.

Le caractère de son fils* est déjà formé ; comme il le contrarie beaucoup et que sa conduite est un mélange de condescendance molle et de sévérité outrée, cet enfant aura du courage dans le caractère. De ce dîner, à *Figaro*, qui est pour moi d'un ennui mortel à cause de mes compagnons. Je les quitte à neuf heures pour courir chez Mme Marie ; après y avoir été une heure, je finis la soirée chez Mme Nardot.

Voici le détail de ma visite à Marie : bonne amitié, attentions d'amitié, mais la passion est morte, du moins en apparence.

2 mai 1810.

Levé à sept et demie, Bibliothèque impériale, qui n'a pas les œuvres en prose de Gray ni celles de l'immortel Millin, membre de trente-sept académies. Je n'emploie pas la matinée comme si je n'eusse pas dû voir Mme de Palfy. (J'y vais, elle

n'est pas chez elle, je vais promener à Monceau de une heure à quatre avec MMmes D. et E. ; de là chez Mme Marie.)

J'ai été assez bien avec Marie, surtout au commencement où, ayant quitté absolument mon plat air riant, j'avais accroché la véritable dignité. J'ai été bien toute la promenade, c'est comme hier : attentions, de l'amitié, mais *the tender interest, dov' è** ? Peut-être caché, pour ne pas être imprudente. Il est sûr que la passion d'il y a huit jours ne paraît plus. Cependant, en allant, nos jambes se pressent tout le temps et d'une manière marquée, elle ne dérange rien. En sortant, arrêtés devant un homme qui avait de l'étain fondu, je trace avec ma canne sur la surface du métal en fusion un A ; elle suivait mes mouvements, sourit d'en voir le résultat, et s'appuie beaucoup plus sur moi. En total, excepté la passion de l'autre jour, il n'y a rien de mieux que sa manière d'être ; en revenant, elle évite de me regarder, elle est avec moi sur le pied de la meilleure amitié, et je crois que si ces dames parlaient de moi, elles diraient : « Il est fort bien. »

Physionomie générale.

Du 15 avril au 28, intérêt tendre, marqué *con brio*, et bravant la crainte de se compromettre ; du 28 *till now**, bonne amitié, mais plus de *brio* (2 mai 1810, *returning from** Monceau).

Le soir, je parle beaucoup et bien chez Mme de Bézieux de sept et demie à neuf et demie ; de dix à onze, je suis ridiculement silencieux chez Mme *Shepherdrie*, il est probable que j'ai été *severely** lapidé après en être sorti.

Jeudi 3 mai 1810.

*I go at breakfast time at Palfy's house**. Je suis assez naturel et j'ai assez de dignité ; je suis content de l'entrevue. Ses yeux semblent s'animer par ma présence, *I believe that she thinks me* retenu *by somewhat, but virtue is ridicul**, il faut que je m'arrange pour lui faire comprendre que ce n'est pas ce motif respectable, mais uniquement la crainte *di non esser corrisposto**. Elle m'a semblé manquer également et de la froideur de la semaine qui vient de s'écouler, et du *brio* de l'époque précédente ; c'était plutôt (si c'en était) de la tendresse sentie, *conscious love**, tendre, légèrement mélancolique, sentant tous les mouvements. Sa figure m'a semblé se couvrir des couleurs de l'amour, lorsque, elle lisant haut un journal, au lieu de lire par-dessus son épaule je la regardais ; ce qu'elle voyait du coin de l'œil. En total, j'ai été content d'elle et de moi. J'étais vêtu très bien et d'une manière qui allait parfaitement à ma physionomie, qui était bien.

En revenant, première et très bonne leçon de M. Goodson, de midi et demi à deux heures. Cet

homme annonce des idées très nettes et beaucoup de sensibilité sans nulle enflure. Il paraît très instruit en grammaire générale, et a déclamé *the country churchyard** comme un ange, vraiment d'une manière supérieure.

La prudence me fait terminer ici ce cahier. Demain sera l'anniversaire d'une époque de 1806, où sans haïr (de la moindre manière), je maudissais un peu ce que je vois d'un œil bien différent aujourd'hui.

Fin de 1810, dans ce cahier[1].

1. Génie. — M. Lem.* disait l'autre jour :

« Je n'ai point de mémoire pour ce qui n'est pas du vrai domaine de mon génie. »

On peut se croire du nombre de ceux qui peuvent aspirer au génie quand on sent que depuis longtemps on a mis le bonheur de toute sa vie à exceller dans un genre, que toutes les jouissances, comme, par exemple, 100.000 livres de rente, vous seraient insipides si elles vous étaient données à condition de renoncer à ce goût que vous avez pour telle branche des arts.

Voilà le cœur d'un artiste, le ressort ; quant à l'esprit qui mettra ce ressort à même de produire de beaux effets, il faut qu'il soit bien dirigé.

Mais, pour revenir, c'est une preuve qu'on a ce ressort quand on n'a « point de mémoire pour ce qui n'est pas du vrai domaine de son génie, et qu'on en a beaucoup pour ce qui est de ce domaine. » *(Seen the sevent mai 1810, the next day, to a gay and free evening at lady Z'house *.)*

***

Le fanatisme.

Se montre partout où, sur des objets importants, un peuple

vif et impétueux n'a que des idées vagues et confuses. (III, 52.)

Les Mémoires de l'abbé Maury, s'il les écrivait sans mensonge et en disant tout, seraient curieux. C'est un homme qui a eu un avancement républicain (par ses talents) dans un pays monarchique.

18 mars 1810.
Desplas estime :

La paix	1.000	fr.
Le Méchant	500	»
Si non méchant	1.000	»
Le gris	900	»
Le vieux	600	»
Le jeune, meilleur à l'usage, mais pinçard	400	»



Défaut de génie.

Un jour je pense à Tellier, l'autre jour à Chapelle, un troisième aux positions comiques ou au plan, mais jamais à toutes ces choses à la fois ; mon attention est toujours absorbée dans l'une d'elles.

(Cela a été dit, à la lettre, le 13 septembre 1806.)

Bonne manière de peindre un caractère, observé le 26 avril 1810 : « D'ailleurs, le second jour elle est comme une rape, et coupant cravate tout de suite. » Voir ci-dessus au 26 avril *. *Truly remarkable for a comic bard* *.



21 août.

La politique corrompt toujours la beauté ; c'est que la politique veut agir sur le plus grand nombre. Oraisons de Cicéron, de Démosthène, etc.

(Entendu hier à la queue :) Pour corriger cette nation, il

faut discréditer, ridiculiser si l'on peut la gloire militaire. Moyens : la montrer dans Cortez, etc. (C'est étrange !)

Ouvrage à faire.

Esprit des religions. Y joindre une deuxième partie. Une religion est-elle nécessaire au bonheur ? Plan de cette religion.

Les larmes des réconciliations ne viendraient-elles point du sourire ? C'est un grand danger qui cesse subitement pour l'homme qui pleure. (23 septembre 1806.)

« Pour connaître l'homme, il suffit de s'étudier soi-même ; pour connaître les hommes, il faut les pratiquer. »

Je connais très peu les hommes. Mes études ont été sur l'homme.

***

The man perhaps, but the men very little *.

Beu[gnot] = Mme Doligny.

***

Alexandr[*ine's*] *fest the 18th march**. Bal et dîner.

Chât. Pub^té^ *of my ing*[*enuity*] *.

Tatillonnage. (30 mars 1810.)

1810, du 15 février au 2 mai, deux mois et demi *.

1810

PARIS *

Djorn'l [*sic*], *or anatomy, of the thoughts, feelings and events of Harry, from the 9th mai 1810 till the* 12 août 1810*.

(3 mois et 3 jours [1].)

Un mois de vrai travail, du 3 juillet à la fin de ce mois, *upon* 4*.

On gâte la plus belle femme en en faisant la dissection ; c'est son portrait qu'il faudrait faire, mais en la peignant on n'apprend que le coloris, et c'est dans le dessin que l'on veut s'instruire.

Myself *.

On n'offense pas les gens qu'on dissèque. *Idem.*

1. *Survey on the All.*
If I had had a mela[*ncholy*], *these 3 mounts and three days should have been perfectly happy**. (10 août.)

***

Faire un *memore* * à lire tous les matins.

Ce n'est que dans le monde, et en voyant depuis le prince

[9 mai 1810.]

A tour to Versailles.

*A day happy con brio**. Nous arrivons, *Ofchêne** et moi, chez Mme de Palfy, à huit heures et demie ; elle se lève, nous faisons un tour de jardin. M. de Baure fait ridiculement attendre et veut nous persuader qu'il ne peut pas disposer d'un moment.

du sang jusqu'au savetier, qu'il trouvera ses toiles et ses couleurs, s'il a reçu de la nature le génie de la comédie. 3-53. (Kaunitz.)

Mettre le petit grain de piquante froideur.

Imiter le plus que je pourrai l'égalité d'âme de Beaumarchais.



Avis.

Si un indiscret lit ce journal, je veux lui ôter le plaisir de se moquer de moi en lui faisant remarquer que ce doit être un procès-verbal mathématique et inflexible de ma manière d'être, ne flattant ni ne médisant, mais énonçant purement et sévèrement ce que je crois qui a été. Il est destiné à me guérir de mes ridicules quand je le relirai en 1820 [1]. C'est une partie de ma conscience intime écrite et ce qui en vaut le mieux, ce qui a été senti aux sons de la musique de Mozart, en lisant le Tasse, en étant réveillé par un orgue des rues, en donnant le bras à ma maîtresse du moment, ne s'y trouve pas. Ainsi, je vous en prie à deux genoux, ne vous moquez pas de moi.

Le 1er juin 1810, *coming back from** Mousseaux *.

1. En effet, cela me donne de la confiance dans mes déterminations *for my future happiness**, 21 juin 1815.

A neuf heures et demie, nous partons, après un déjeuner froid. Nous voyons la Savonnerie* ; couleurs larges et brillantes, beaux et riches tapis.

Nous arrivons* sur les onze heures à la manufacture de Sèvres [1], qui dans ce moment est environnée d'arbres au feuillage frais. Je dirais qu'elle est située au milieu d'une campagne assez agréablement variée si je ne trouvais qu'il y a trop de maisons aux environs. Pour les environs de Paris, dont le caractère distinctif à mes yeux est de manquer de grandiose, elle est cependant très bien située, et ce qui y manque ne serait pas aperçu par les imaginations à la Genlis, qui n'ont pas été sanctifiées par les Alpes, la mélancolie et l'amour malheureux.

Je trouve à Sèvres la plus belle créature vivante que j'aie jamais vue : Adolphe Brongniart*, fils du savant qui est administrateur de la Manufacture. Nous y voyons aussi le plus joli objet manufacturé que j'aie jamais vu : la table ronde de trois pieds moins un pouce de diamètre, présentant les portraits de la plupart des maréchaux, et celui de l'empereur au centre*. Isabey (qui ne nous a montré qu'une physionomie basse faisant, par intérêt, des politesses à l'homme puissant qu'il craint et n'aime pas, sans le moindre vestige de *celestial fire**) nous fait les honneurs de sa table, qui vraiment donne

1. Je lis et remplis les vides prudents * *in* Milan, 21 juin 1815.

l'idée de la perfection, surtout dans les portraits des maréchaux Soult et Pontecorvo* ; les princes d'Eckmühl et de Neuchâtel* sont ce qu'il y a de moins bien. Ce charmant ouvrage qui revient déjà à cinquante huit mille francs, je crois, doit passer un de ces jours au feu qui peut le briser [1]. Le reste de la Manufacture est assez bien. Une vitre peinte qui transmet le jour à travers une jolie figure de femme assise. J'ai proposé à M. Brongniart d'essayer des sujets de nuit, l'*Ossian* de Gérard, par exemple, pour les vitres d'un boudoir. Il a partagé cet avis, mais a répondu que les essais dans ce genre n'avaient pas réussi jusqu'à ce jour. La sculpture est médiocre, on devrait demander des modèles à Canova et Torwaldsen ; en général, ils manquent le grandiose de la figure de l'empereur, qu'ils reproduisent sans cesse. Nous vîmes un empereur qu'on mettait à cheval, figure mesquine, minaudière et jolie, les accessoires rendus avec perfection. J'étais plus curieux que galant, le froid commençait cependant à se dissiper. En sortant, nous rencontrâmes M. Marescalchi*, avec toute l'Italie.

M. Z. voulut leur faire les honneurs de sa manufacture, nous le laissâmes et partîmes pour Versailles. Ce fut alors que je vis le bel Adolphe.

Route jolie, verdure très fraîche. Nous arrivons

1. Ainsi, il réunit toutes les perfections pour les gens du monde froids. Au fond, il les prend plus qu'un Raphaël. 1815.

rapidement chez M. de Clédat*, cour du Dragon. Les rues de Versailles sont d'une capitale, les boutiques et les habitants d'une ville de province, l'appartement et la société de M. de Clédat de même, surtout une Mme d'Aguesseau, un peu Escarbagnas de qualité, et sa femme, grande joufflue blonde de quarante ans, qu'il appelle sa Pauline.

Nous partons pour Trianon après un verre d'excellent malaga. M. Clédat, quoique un peu versaillomane, ne manque pas d'esprit, et il le prouve en ayant des vins excellents, mais sans glace ; c'est bien dommage.

Les Trianons sont jolis ; rien de triste, rien de majestueux. Les ameublements ne sont pas assez beaux pour un souverain qui veut jouer ce rôle, ils manquent quelquefois de la commodité que rechercherait l'homme voluptueux en quittant l'habit de souverain. Les appartements du prince de Saxe-Teschen valent mieux, je crois [1].

Nous rencontrons à chaque instant M. de Marescalchi et sa troupe. Nous sommes gais, amusés, contents. Beaux meubles en acajou ornés de bronzes charmants. Joli tableau de la bataille d'Arcole. Mauvais bustes de famille, mais avec des inscriptions de bon goût, les noms seulement, Louis, Joseph, Elisa, Pauline. La chambre de l'empereur me frappe par l'absence de la volupté : petite, peu

1. Vus à Vienne en 1809 *.

commode, peu tranquille, de plain-pied. Quatre belles gravures françaises : la *Vierge jardinière*, *Bélisaire*, l'*Éducation d'Achille* et l'*Enlèvement de Déjanire*, je crois.

Très joli jardin anglais de Trianon, mélangé d'un petit bout à la française ; il y a de grands arbres, grand mérite pour un jardin anglais, et des arbres précieux, plaisir de roi qui ne me dit rien, mais c'est beaucoup pour des âmes qui restent au-dessous de l'amour du beau*.

Je mène constamment Mme Eliott, femme agréable quoique peu jolie et trente et un ans. J'ai été étonné, il y a huit jours, de ne voir nulle affectation et nulle timidité dans une provinciale, mais c'est qu'elle ne l'est pas : elle a été élevée à Paris. J'avais trouvé le plaisir à Sèvres, il ne m'a plus quitté, et s'est à chaque instant rapproché de moi jusqu'à dix heures du soir, que je suis sorti de chez Mme Nardot.

11 mai 1810.

J'avais de l'humeur hier de n'avoir pas vu Marie, ce matin j'ai été animé et ai eu du plaisir en recevant un ordre du ministre qui m'envoie à Lyon*. Je vais déjeuner chez M. D[aru] pour lui en parler, je n'en trouve pas le moment. Je vais chez La Baume ; elle m'avait donné des lettres à plier, quelque temps après je dis :

« *I go to* bureau *to do my business**.

— Pourquoi ? Vous pouvez faire ça là. »

J'obéis. Je lui conte, sur sa demande, comme quoi j'ai fait rompre *the tour of* Pacé. Nous calculons quand elle pourra aller à La M. et pour que *the idea of journey* ne reprenne pas *to* Pacé et ne dérange pas *our tour to M. she says to me : I will pry him to* dîner *for* lundi*. Je lui donne un peu trop de conseils, mais cette nuance n'est peut-être sentie que de moi.

Je trouve Faure au Luxembourg, qui est agréable.

Je lis avec le plaisir le plus soutenu et le plus vif le XVIe chant de la *Gerusalemme*, celui où Renaud abandonne Armide. Je me répétais sans cesse : « Mon Dieu ! Que c'est beau ! » J'admirais beaucoup plus il y a six ans qu'à cette heure. Je suis obligé de me forcer pour lire Corneille et Racine et à tous moments j'y trouve des fautes. J'ai trouvé mon admiration pour le Tasse aussi vive que dans ces jours de sensibilité où je contemplais les étoiles avec tant de plaisir du haut du quatrième étage de M. Paquin, rue d'Angiviller.

Je reçois ce nigaud de Blanquard, qui passe sa vie à faire des visites, par ambition. Il est digne d'une place de chambellan. Faure et moi allons dîner chez Grignon : figure de bonheur d'un jeune Anglais. Caisse. Coupé.

De là chez Mme de Bézieux, d'où je sors à dix heures et demie, après y avoir été trois heures avec

plaisir ; il est vrai que nous les avons menées au Jardin Turc*. Mademoiselle Mimi a lu et très bien senti le premier volume de Mlle Baillie*. Ce n'est pas mal de toute manière, après un an de leçons. Elle a lu aussi le Tasse.

Je vois ce soir la raison de l'examen à subir pour la place d'auditeur, qui est une raison pour que M. D[aru] demande un sursis à M. de Cessac*.

Nous verrons demain matin à déjeuner.

12 mai 1810.

*I speak to M. D[aru] without bashfulness of the order given to me by This Excellence the count of Cessac ; his insignificant answer means** : « Tirez-vous de cette bagatelle comme vous pourrez ; je ne veux pas pour cela contracter ob[ligati]on envers *a man that I don't esteem* *. »

Le soir chez Marie, qui *is not very tender for me* *, cependant dans le fond elle me dit trois ou quatre choses qui prouvent intérêt. Ce matin, pour prendre un peu de la froideur nécessaire avec les femmes, pouvant être deux heures avec elle, j'ai préféré m'ennuyer à attendre.

J'ai passé le reste de la soirée chez Mme D[aru].

Lu les *Dangers de la frivolité* *. On devrait se mettre une société de gens d'esprit à écrire un roman épistolaire du plan duquel on serait convenu, et s'envoyer réellement les lettres par la poste. Celles

du *Danger de la frivolité* sont brillamment frivoles, mais sans la moindre couleur dans le style, sans l'ombre de la passion, très ennuyeuses. Je pars demain dimanche, à six heures, pour aller voir des terres avec Martial.

[13-15 mai.]

Voyage des terres.

Le rendez-vous était à six heures bien précises, nous partons à sept passées. Calpurnius, que Pacé m'avait donné pour un original plein de comique et d'esprit, et qui s'est trouvé un homme de quarante-cinq ans, très usé, sans idées nettes, ne se sortant pas par son ton de la place où son accoutrement le fait classer. J'ai constamment occupé le fond de la calèche, et à cause de son mauvais habit. Ma foi, c'était commode, et les préjugés me gênent assez souvent pour en profiter parfois. Cependant, de temps en temps ça me faisait de la peine. (Petitesse, manque absolu de générosité, sottise insupportable, et dans l'autre membre de l'équation manque de politique.)

Voyage agréable. Arpajon, Orléans, Beaugency, Meung, la terre au milieu de la Beauce, revenu dîner à Orléans, Malesherbes à onze heures du soir. Sévérité de l'hôtesse, mais nous voyons le gros cul frais d'une petite paysanne servante. Fontainebleau ; en traversant la Seine vu lever le soleil ; la terre de M. Thevenin ; les Charmettes ; le *tire-laine* comique

de la terre de l'Anglaise ; nous allons dîner à Montereau-Faut-Yonne, bien. La terre de la véritable Anglaise, *snugness** ; genre un peu hollandais du jardin ; on a fui toute vue. De là, retour par Nangis, où nous couchons. De là à Paris par une triste terre près Grosbois. C'est à Nangis et pour le nombre de journaux de la terre de ce nom que notre ami manque de politique et de flexibilité.

Vendredi 18 mai 1810.

Sans être timide et sans faire de gaucheries, je n'ai pas eu à Saint-Cloud la liberté et la gaieté de Versailles. Ce n'est pas tout à fait ma faute : nous étions mesdames Nardot, Eliott, D[aru], et moi. La mère et la fille ont parlé toujours ensemble, Mme Eliott a fait des points d'admiration à tout. Réellement, il y a de jolis tableaux à Saint-Cloud. J'ai été extrêmement content de la tête de Phèdre par Guérin *. J'ai éprouvé pour la vingtième fois que l'avocat du diable gâtait dans ma mémoire les choses qui appartiennent à ce que j'aime, et cela sous prétexte d'être impartial [1]. L'Hippolyte est trop celui de Racine : un jeune homme noble et sans passions. J'ai trouvé les *Deux Agars* et la *Fuite en Egypte* de Van der Werf encore plus beaux que je ne m'en souvenais. Les ameublements sont beaux : de beaux

1. Bon *. 1813.

meubles en acajou, de beaux bronzes, des candélabres charmants. Le plafond de la galerie, plus d'effet que des tableaux. L'*Education d'Achille*, beau caractère de peinture. L'*Enlèvement de Déjanire*, très bien*. Le parc, insignifiant : Versailles en petit, la vue de Paris sans beaucoup de charme ; ce tas de petits murs blancs dans le lointain ne me fait aucun plaisir.

Avant tout cela, j'étais allé chez Marie. Elle m'a vu comme elle allait chez le général et est retournée dans sa chambre pour m'y recevoir. Il y avait de son côté empressement, du mien un peu d'embarras ; trop occupé de ce que je sentais (quoique je ne m'en croie pas très amoureux) pour parler librement, je me pressais. J'ai eu de l'esprit à déjeuner pour les hommes, mais je manquais d'aisance et n'ai pas mangé de ce qui me plaisait et tranquillement. Marie m'a consulté sur une chose qui l'occupe sérieusement, puisqu'à la promenade elle en parlait à sa mère. Ses domestiques lui ont déjà volé, dans son tiroir, mille francs.

Après déjeuner, nous sommes allés ensemble chez M. Lep., où j'ai été accueilli d'une manière flatteuse par tout le monde. Le voyage a été tiède. Au retour, la pluie est venue, ces dames m'ont mis entre elles, et Mme Eliott sur les genoux de Mme N[ardot]. J'étais à côté d'elle, elle est devenue rêveuse. Cette manière d'être a continué et lui a donné le teint du sentiment, blanc et rose, légèrement marbré.

Sur le boulevard, ces dames sont descendues, elles m'ont dit : « Ne sortez pas. »

Je suis descendu pour leur donner la main :

« Quoi ! vous ne suivez pas ces dames ?

— Elles ne veulent pas de moi... Je vous prierai de me ramener, » ai-je ajouté avec les yeux de l'amour et du désir le plus vif.

« Eh ! bien, montez. »

Elle a paru un peu interdite de l'idée qui m'était venue, elle s'est mise à regarder hors de la voiture, et m'a dit de temps en temps quelques phrases aussi contraintes que celles que je lui adresse ordinairement. Je l'ai quittée à quatre heures.

Le matin, en allant chez M. Lep., j'ai amené que M. de P. était piqué contre moi et en était venu jusqu'à me dire, au milieu de ses plaisanteries : « Je donnerais cent louis pour que vous ne fussiez pas auditeur. » Cette phrase, ainsi que ce qui l'amenait, a été bien dite et bien comprise.

Toute ma hardiesse, tous mes beaux projets conçus et sentis possibles en songeant à elle dans la calèche de Martial, ne m'ont servi de rien. Il faut voir tous les jours et contracter de l'aisance.

Elle m'a dit : « Mme El[iott] m'a fait des déclarations pour vous en votre absence. » Je suis très bien avec elle ainsi qu'avec Mme Nardot.

(Substituer ici le récit de la soirée délicieuse passée avec la comtesse Palfy ; voyez plutôt cahier rouge, toute la fin. Voici ce qui n'a pas pu y entrer :)

J'ai écrit ceci avec mécontentement de moi-même, indigné de ne faire que des gaucheries quand je suis avec une femme que j'aime et de ne pas sortir d'une froideur profonde quand je me trouve avec celles qui ne me plaisent pas.

En racontant ce soir, au Luxembourg, à huit heures et demie, ces événements à Faure, il m'a semblé ainsi qu'à lui qu'ils prenaient une autre couleur *and that c[ountess]* Palfy * commençait à prendre de l'amour.

Il faut se sortir un peu de la personnalité directe. L'exemple de Michel, qui est très en colère de ce que je ne lui ai pas rendu ses visites : « Il me méprise, dit-il à Faure ; c'est sans doute parce qu'il a un cabriolet, qu'il fait beaucoup de dépense. » Ne pas tomber dans ce ridicule-là avec les puissants que je vois.

Ce soir, au Luxembourg, soirée très agréable, fraîcheur et clair de lune. De là, je suis allé bailler chez Mme *Shepherdrie* ; ces demoiselles ont trop bon ton, ne se permettant rien qui prête le moins du monde au ridicule, et ainsi, par la crainte du ridicule, tombent dans le plus grand de tous, celui de s'ennuyer.

C'est encore une idée de M. d'Averney.

Samedi, 19 mai 1810.

Deux heures de contentement si vif que je ne

pouvais appliquer mon attention à rien. J'allais *to see P[acé] whom I believed a little cold for our little difference during the tour. I find his soul serened by the felicity of cupidity, and the hope of a very good affair near* Bordeaux *. Il me propose de me mener chez M. Nanteuil *, qui promet de savoir si je suis sur la liste des quarante.

Ce matin, aimable avec Mme Doligny, auprès du lit de laquelle je déjeune.

This evening at Buffa with Maria, a sensible and cold lover. The little cousine*. Elle s'appuie sur moi avec plaisir. Maria est fatiguée et est assez froide. Hier, au lieu d'amour c'était peut-être de l'ennui qu'on éprouvait. Il y a diablement peu de romanesque et de mélancolie dans ce cœur, elle essaie gaiement la vie à mesure qu'elle vient [1].

La musique *della Prova d'un opera seria** est gaie et a de la verve, sans cependant s'élever au Cimarosa, mais supérieure (pour moi) à Paesiello.

Marie ne sent pas la musique, ce qui confirme ce qui est dit plus haut. Mme Doligny me croit bien décidément amant, et heureux amant. Comptez ensuite d'après les apparences !

Mme Le Brun me dit que les femmes ne commencent à avoir des idées à elles qu'à trente ans. Cela me semble juste.

1. Vrai *. 1815.

Dimanche 20 mai 1810.

Vanno a Tivoli; io ci vado anche, ma soletto. È fredda con me, ma la cuggina al contrario mi serra le mani, alle dieci avanti il fuoco vanno via, me ne vado ancora io, vo dalla signora Shepherdrie dove trovo l'amabile Doligny, rimango tristetto.*

Lundi.

Non la vedo.

Mardi 22 mai.

La vedo la mattina al déjeuner. *Strano proposto di pagarmi il libro, l'allontano con sufficiente felicità. La sera dalla sua madre è buona assai per me, come nel tempo dove gli occhi suoi gareggiavano si francamente d'amore. Happy crede che sono sempre troppo liberale di profondità verso i miei personaggi. In particolare egli crede che Maria si lascia andare al naturale suo con me senza pensare a prendermi per amante. La mattina di questo martedì vedo il signor Dalmon, sempre buono con me. Mi dice che bisogna partire. Vado a pigliare la mia* feuille de route, *e di là vado a ritrovar Happy, seguitando i* boulevards neufs, *amenissimo cammino, scerno campi interi di corn in Parigi.*

Mercredi 23 mai.

Non la vedo. Scrivo all' ordinatore Charmat, al Cro[zet] e alla mia sorella. Mi parlò ieri con tutta benignità del viaggio a Ermenonville, saremmo di ritorno il martedì, e il giorno seguente, o al piu tardi il giovedì, sarò sulla strada di Lione. Ho venduto due cavalli 950 f. *al signor de Saint-Simon, dopo un bel trattare. Sorto della* Prova d'un opera seria ; *questa sera una pioggia di primavera, noi ci amiamo francamente; Happy and io parliamo nella sua camera di Jenny, veramente in villa con una moglie giovine sarei stato beatissimo* *.

[1er juin 1810.]

Ermenonville et Mor[te]fontaine.

J'écris à Lambert le 1er juin :

« Je lis avec le plus grand plaisir les *Lettres* du Tasse ; vous devriez bien aller contempler *il gran scoglio* * où naquit cet homme sensible, Sorrente, dont vous m'avez déjà parlé comme étant tout à fait dépourvu des ornements dont les journaux l'avaient gratifié, mais on m'a dit que le site en était grand et singulier, digne d'avoir inspiré au Tasse cette brillante imagination qui fit son malheur et produit nos plaisirs.

» Voilà de l'esprit, j'espère.

» J'ai fait une course charmante à Ermenonville et Mor[te]fontaine, lieux chéris de notre ancien roi. Il y a une mer irrégulière de quatre cents arpents et vingt pieds de profondeur où nous avons eu tempête. Nous avons fait 3.100 toises, dit-on, en vingt minutes. Nous avions deux voiles qui s'enflaient un peu malgré nous et trois femmes que ce spectacle pâlissait un peu. Notre pilote bavardait agréablement [1] et se vantait à nous, avec la jocrisserie parisienne, de n'être jamais sorti de Mor[te]fontaine, genre de vie très propre, sans doute, à former un marin. (Cette nuance de crainte a mis nos dames aux antipodes de l'ennui [2].) Cette pointe de plaisir ennemie des jouissances prévues, ce *brio* si rare en deçà des Alpes animait notre voyage. Depuis, j'ai dormi au *Misanthrope*, joué aussi bien qu'il puisse l'être aujourd'hui, et joui aux *Deux pages* *, pièce à sentiment, très risible, mais où Fleury est tout à fait Frédéric II et où (une musique imprévue, l'accompagnement de l'air de mademoiselle Levert et la voix de Michot*) Michot m'a fait plaisir.

» Le physique prend diablement le dessus chez moi, vous ne me reconnaîtriez plus, tant je deviens gros.

» Ces pièces françaises, remplies de beaux discours, m'endorment régulièrement ; en revanche, j'ai eu

1. Sens du siècle de Louis XIV.
2. Recette contre l'ennui, à employer *.

du plaisir aux *Nozze di Figaro* de Mozart. Que disent les Italiens de ce musicien-là ? *Qualche cosa di flebile e di soave quivi sospirava* *. Voilà comment je rendrais ma pensée à Naples, aux fautes de grammaire près. »

(Tout cela est vrai et, au style près, bon pour mon journal. J'y ajouterai, si cela me fait plaisir, les détails mathématiques et sévères destinés à présenter le procès-verbal de ma manière d'être cette semaine-ci. En général, *happy* *. Le voyage, très agréable, et ne m'a pas gravé dans le cœur de Marie sous des traits *inimici d'amore* *.)

7 juin 1810.

La paresse est cause que je n'ai pas écrit depuis le charmant voyage à Ermenonville. Je me laisse guider par le plaisir du moment.

Je ne fus pas très brillant, je le suis rarement ; il me faut des gens de beaucoup d'esprit et de naturel (à l'italienne), alors *bashfulness** disparaît entièrement et je bavarde avec gaieté et *brio*. Cependant, il y avait deux femmes et tout s'arrangeait de manière que si la partie eût duré huit jours au lieu de deux, je les aurais eues si j'eusse voulu. Cet effet fut aperçu, je crois, *da Maria*.

Mme Genet [1], nonne juteuse de vingt-huit ans

1. De ces femmes qui parlent d'indécence et de fouterie parce que rien que cela ne les intéresse. Elle voulait en parler avec moi et être enfilée. 1815.

(mais sans esprit et avec l'âme étroite de la province) dit en secret à madame ...* que j'avais donné à entendre dans une de mes lettres au quartier général que je l'avais eue. On me fit un secret de cette accusation, Maria me dit qu'elle était grave et qu'elle savait plusieurs traits *affreux* de moi. Elle la confia à Mme Eliott *. Je me mis, à tout hasard, à faire la plaisanterie de prendre avec Mme Genet les façons d'un ancien amant. Cette plaisanterie était avantageuse en montrant que je n'étais pas timide pour tout le monde. Elle réussit et continua jusqu'à Paris.

La soirée dans l'auberge de Mor[te]fontaine fut extrêmement gaie. Nous étions le nombre convenable. M. Letx *, qui, sans être remarquable par l'esprit et surtout par la tournure, a cependant des idées, et surtout, à l'égard des femmes, cette philosophie que donnent les voyages, les menait rondement. Marie était couchée sur un lit, j'y étais assis contre ses genoux, ma main posée sur le lit en longeant ses reins et embrassant *il desiato corpo**, mes jambes sur une chaise ; Mme Eliott assise sur le lit, à ma droite, et décidément appuyée sur moi, au grand scandale de la nonne juteuse, qui était assise devant nous avec MM. Dschns et Lex. Nous jouâmes aux épithètes, et j'en donnai d'analogues aux circonstances : l' « exigu berger » fit beaucoup rire.

Le ton de notre petit cercle était parfait, très gai, visant à la volupté et pas le moindre esprit ; on ne

parlait que pour que les paroles servissent de voile aux actions. Or, cela dura de sept heures à dix que ces dames se couchèrent, toutes seules, à notre grand regret, que nous ne leur cachâmes pas, au contraire. J'aurais pu être un peu plus entreprenant; mais les deux acolytes n'étaient pas du même rang, par conséquent attentives et jalouses ; on était obligé d'acheter le respect par de la retenue. Malgré tout, j'accrochai *a good and sufficientemente saporito kiss**.

Je sens bien qu'on gâte la plus jolie partie, comme la plus jolie femme, en la disséquant. C'est un portrait qu'on devrait faire, mais ceci a toute la sévérité d'une *étude* [1]. En la peignant, j'apprendrais le coloris (à écrire), et c'est la connaissance de ce qu'il y a de plus caché au fond du cœur et de la tête que je veux acquérir.

J'ai le cœur trop plein des îles Borromées, de la forêt qui entoure le lac, de la statue colossale de saint Charles Borromée, le seul saint que j'aime. Je pense trop souvent au lac de Genève, à l'entrée à Lausanne, à la vue qu'on a de Bergame, enfin à la Grande-Chartreuse, pour n'être pas un peu injuste pour les jardins anglais.

Il me semble qu'aux environs de Paris on n'en peut faire que comme celui de Trianon, c'est-à-dire faisant une île, en se privant tout à fait de vue, en s'isolant de la nature mesquine et pauvre, qui des-

1. Terme de peinture *.

sèche l'âme de toutes parts. Ainsi, point de montagne à faire dans ces jardins.

Ermenonville est joli, et même le rocher de Jean-Jacques s'élève jusqu'à une imitation très vraie de la nature, mais d'une nature petite ; mais quand on y est on ne voit qu'une plaine nue ou des collines petitement et monotonement jetées. L'île où cet homme sensible a été enterré quelques années manque tout à fait de ce grandiose, de cet onctueux, de cette douce majesté qu'elle devrait avoir pour être d'accord avec la cendre d'un homme qui, s'il avait su s'abstenir d'une malheureuse pédanterie, eût été le Mozart de la langue française et aurait produit un bien plus grand effet que Mozart sur les cœurs des hommes. Mais il voulait en être le législateur et non pas les ravir.

La terre se prêtait à avoir des arbres dignes de ce tombeau ; un homme de quarante-cinq ans à peu près nous montre des arbres qui ont été plantés par M. de Girardin il y a quarante-quatre ou quarante-deux ans, lorsqu'il vint à Ermenonville après la mort du roi de Pologne Stanislas. Ces arbres, de la plus belle venue, ont souvent deux pieds de coupe.

Il y a une source qu'on voit sortir de terre au fond d'un bassin limpide, mais ici l'art s'est conduit petitement envers son associée la nature : M. de Girardin y a fait une grotte mesquine et, qui plus est, des vers *. *Qui, Maria fu veramente tenera con me, appoggiandosi a me* *.

De là, à la tour de Gabrielle ; une plaine charmante, digne de la plus belle nature et du meilleur jardin anglais. Cela confirme pleinement ce que j'ai dit plus haut *.

Nous mangeons du jambon à la tour de Gabrielle avec l'empressement du meilleur appétit. La volupté voulait que nous eussions là un déjeuner léger et chaud ; nous avions eu faim tout le matin. Quant à moi, le jambon me dérange ; n'en plus manger. Les sensations de l'âme sont un luxe de santé.

Un bavard sans esprit est venu se tuer à Ermenonville. On l'a entombé sur une colline, près l'île de Rousseau. Dans cette île est un tombeau fort simple et dessus : « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité. » Il y avait repos*e* ; de l'*e* on a fait un *a* depuis que Jean-Jacques a été transféré au Panthéon. Je ne serais pas surpris qu'on l'en chassât ; mais au moins, ce ne sera pas par principe de religion. Cette bètise meurt tous les jours, grâce au grand homme.

Nous parcourions Ermenonville avec un homme qui avait vu Rousseau pendant les six semaines qu'il y a, dit-il, été. Il nous parle de sa femme. « Nous ne nous marierons pas, mon cher Josse, je ne veux pas quitter le nom de Rousseau ; mais c'est égal, nous vivrons tout comme*. » Elle avait cinquante ans. C'est contraire à l'anecdote qui court le monde.

Nous parcourions, nous ne nous donnions pas le temps de sentir ; Marie surtout allait fort vite, en

général je lui donnais le bras, les autres me le laissaient et me croient, je parie, bien plus avancé que je ne le suis (ni ne veux l'être, soit dit avec vérité, pour que je ne me croie pas, dans quelques années, plus noir que je ne le suis).

Il y a un album qui commence par une narration sentimentale de M. Julien (le sous-inspecteur légionnaire*) qui nous conte la mort de mademoiselle sa fille, âgée de deux ans, le tout avec apostrophe.

Il y a des vers qui montrent le cul du caractère français ; l'expression est juste : à propos de Jean-Jacques, on y parle d'aller à la garde-robe.

Il ne faut pas cependant que je profane ce charmant mot de cul, ce serait condamner les idées qui m'ont donné le plus de plaisir à Vienne.

Enfin, fatigués de voir comme je suis fatigué d'écrire, nous partons pour Mor[te]fontaine vers les trois heures. Nous voyons le château et le petit et insignifiant parc de cinquante arpents qui est de ce côté de la route. C'est tout bonnement une prairie dont on a festonné les bords. Si l'on n'en avait pas une plate vue, ce serait fort bien. Il y a quelques tableaux dans le château, et dans les jardins de bons vers de Delille, qui ressortent à cause de ceux que M. de Girardin a mis à Ermenonville.

Nous allons dîner, après quoi la charmante soirée dont j'ai parlé en commençant. Les marguerites : je vous aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout...

8 juin 1810.

Io sono felice. Ho ricevuto questa mane i miei libri di Brunswick. Faure è venuto col quale parlando ho scacciato i piccoli nubi che potevano sturbare un pocchettino l'anima mia. Sono andato alle undici e mezzo dalla contessina Palfi. Io aveva tutta quella fisionomia di felicità, di brio et di genio che possono comportare i miei tr... poco regolari. Ho incontrato là il giovine capitano J. Abbiamo fatto un giro nel giardino. Credo che quella breve visita avrà più tosto confirmato le impressioni stampate nel core della contessa Palfi. « Il tire trop bien, je n'avais garde de me mesurer avec lui. » *La signora ha capito e questo fa sempre bene nel femmineo core. Il capitano è benissimo pel mondo, le sue* plaisanteries *sono vive, allegre e di buon gusto. È lungi della fisionomia della felicità. Lo credo ambizioso.*

Abbiamo veduti bellissimi diamanti e bellissime pietre.

Questa sera io vado al teatro della Corte in Saint-Cloud. L'essere colla Palfi produce una perfetta tregua coi miei altri pensieri. Sono tutto a lei.*

J'arrive à minuit sonnant de Saint-Cloud, où nous avons essuyé une des rapsodies les plus plates et les plus sentimentaires qu'on puisse entendre : *Joseph**, qui, quoique opéra, a absolument la physio-

nomie de Baour, son premier père ; enflure et niaiserie bête, sans un instant de naturel. La musique, de la force des paroles et chantée faux d'un bout jusqu'à l'autre. Mais j'ai bien vu le grand homme et l'impératrice, ainsi que la figure exiguë du grand-duc de Wurtzbourg *. Ces femmes de la Cour sont laides pour la plupart, elles ne savent pas porter leur grand habit, elles n'ont plus de grâce.

Vraiment ce que ce grand nigaud de neveu de M. de Baure (M. Édouard) me criait d'une loge à l'autre. Mme...* était fort bien et, sans exagération, une des plus jolies, les princesses exceptées, qui sont fort bien et pleines de grâces.

En revenant, j'ai fait la cour à Mme de Gercy comme autrefois à Rosa * et presque avec le même succès. Je suis parvenu jusqu'à un busc, j'ai trouvé une peau très douce. On s'est tant soit peu fâché, on m'a dit que depuis quinze ans de mariage on ne pouvait pas s'accommoder à la froideur du mari, et enfin on m'a dit qu'on ne m'aimait pas et, pour que cette déclaration ne me fît pas trop de peine, on me donnait en même temps un baiser fort tendre sur la bouche. On calomniait mes appas, un instant après on m'a dit qu'on m'aimait depuis le premier jour qu'on m'avait vu à Monceau. On a du tempérament ; la figure troublée et tendre était fort plaisante chez Tortoni*.

Nouvel exemple que tout l'art de cette guerre est dans l'épisode d'Astolphe *, que j'ai lu aujour-

d'hui avec beaucoup de plaisir, ainsi que la vie de Cervantes.

J'ai reçu tous mes effets et mes livres laissés à Brunswick en novembre 1808. Il était temps.

10 juin 1810.

Aux journalistes.

Je m'aperçois tous les jours dans le monde que les jeunes gens qui parlent le mieux sur tout n'ont pas d'opinion sur les artistes dont le hasard ou leur mérite fait que l'on parle souvent. Je m'occupe donc à écrire un mince volume in-8°. Il contiendra les vies de :

1. Raphaël, Jules Romain, le Dominiquin, Paul Potter, Rubens, Van der Werff, le Poussin, le Titien, le Corrège.

2. Pergolèse, Durante, Cimarosa, Mozart, Haydn; une notice sur Canova, Fioravanti, Paesiello, Monti.

3. Lope de Vega, Shakespeare, Cervantes, le Tasse, Johnson, Schiller, Algernon Sidney, Alfieri.

Chacune de ces trois sections sera précédée d'une notice que je m'engage à ne pas étendre au-delà de dix pages. Au moyen de cet ouvrage et des critiques judicieuses et parfaitement fondées que MM. les journalistes en donneront, le nombre des absurdités qu'on entend tous les jours sur les objets d'art sera, je pense, un peu diminué. Etc.

Écrit là-dessus à Crozet.

Toutes les fois que je me sentirai rongé par la jalousie, mal dont j'ai eu de cruelles atteintes à Marseille, lire l'épisode de Joconde *, chant XXVIII de l'Ariosto. Bon remède.

Collé dit (3, 123) : « *Aussi blasés qu'ils étaient délicats* *. »

J'ajoute en note : Ce sont peut-être là les vrais spectateurs de la comédie, *devoutly to be wished even at the cost of the* lettres de cachet*.

Dimanche 17 juin 1810.

Dimanche dernier 10 juin, en rentrant à minuit et demi de la fête de la Ville *, soirée nulle pour le sentiment mais brillante par la qualité et le nombre des choses observées, je craignis de nuire à mon plaisir en le disséquant. Depuis, comme je sentais que j'avais une description à faire, la paresse m'a empêché de rien écrire. Je vais courir sur mes sensations d'il y a sept jours.

Quand je m'habille pour aller à une fête, et particulièrement *with mistress Palfy**, je sens du froid, du resserrement, du presque ennui. Le mari nous quitte, dîner froid, elle avait été malade par les fraises, gaie cependant, pas la moindre humeur. Voilà le beau trait de son caractère, qui n'en a aucun

de choquant [1]. S'il y avait eu un second homme un peu parlant à ce dîner, j'aurais parlé aussi ; mais avec M. *Of the Oak* * et Mme de Gercy, je suis navré de ma stérilité.

Nous partons à six heures un quart, nous n'attendons point trop. Jocrisserie des figures qui nous admiraient dans les rues étroites, où nous étions à la queue. Je joue le Fleury dans la berline aux belles armes et j'y trouve du plaisir, presque le même plaisir que si j'étais réellement homme à cinq plumes et à deux crachats. Cela est si vrai que jouir d'un état quelconque (amant heureux d'une femme, ministre, général, auteur à succès, etc., etc.) m'en dégoûte, au lieu de m'enflammer pour la jouissance que je me suis figurée.

Nous n'avions que des billets verts ; mais comme elle connaît tout le monde, M. de La Sallette, jeune homme de la ville à ceinture blanche, nous introduit dans la salle du trône, où ces dames se placent dans une bergère fort commode. Il y a du monde, mais pas trop, et presque que des grands cordons de tous les ordres du monde, excepté de la Jarretière, je crois. J'ai le temps d'observer ces personnages-là : les divers degrés de nullité, de mérite, et les divers genres de hauteur.

1. *True**. 1813.

Ma physiognomonie.

1° Le prince Schwarzenberg, ambassadeur*, homme quatre fois gros comme Pacotte, les sentiments et les idées de cette taille.

2° Finesse, hauteur et princomanie de M. de Kourakine *.

3° Son frère, ministre de l'Intérieur de Russie *, cocher plein de sagacité.

4° Hauteur humoriste et malheureuse d'un Metternich*, grand cordon de Saint-Etienne.

5° Hauteur du même genre, mais saupoudrée d'un souci emprunté et d'un peu de finesse du Metternich grand cordon de la Légion d'honneur*.

6° Ancienneté respectable de M. de Kalkreuth*, vieux grenadier végétant, habit ridicule laissant voir sa culotte par derrière, — et un gros derrière.

7° Air sot et vide de mon ministre.

8° Au contraire, belle figure et physionomie d'une âme aimant le grand, simplicité du nouveau ministre de la police (Savary) ; j'ai un faible pour cette figure-là.

9° M. de Furstenstein*, nullité complète et bonhomie des gens vulgaires au-dessous même des prétentions de leur place, caractère agréable.

10° La pesanteur pédante, saluante et protégeante de Cambacérès, contrastant avec l'air simple, léger,

militaire, du prince major général* ; entrée lente et saluante de Cambacérès bien observée.

11° Raison du maréchal Davout, faisant qu'il se trouve bien avec madame ...*, avec laquelle il n'ose se permettre aucune impertinence. Il n'est pas impossible qu'il m'ait reconnu, je lui ai parlé.

12° Physionomie d'Iscariote (particulièrement dans la petite *Cène* du Luxembourg) du sec Dubois*, qu'on prétend que l'empereur a invité à dîner à Paris.

13° M. Frochot*, gros et grand homme nourri de bière.

14° M. de Czernitscheff*, serré dans ses vêtements qui sont sur le point de partir de tous côtés, quatre croix au cou, figure de jeune seigneur fat, parlant beaucoup avec la politesse de l'ancienne cour que les émigrés, je crois, ont greffée sur celle de Pétersbourg, une politesse dans le genre de celle de M. de Narbonne, le fils de Louis XV, mais à mille pics au-dessous pour la grâce et la gaieté. Ce Czernitscheff, militaire d'une cour où l'on fait peu la guerre, puisqu'on y porte de tels habits, doit avoir beaucoup de femmes. C'est bien un mérite à leur hauteur. Je ne trouve de très bien en lui que son plumet. Mais un jeune homme, en traçant le portrait d'un autre jeune homme riche et qui court la carrière de la fatuité, se laisse toujours entraîner au mal par un peu de jalousie.

1810.

Lundi 18 Juin

Je reçus hier ce billet.

Si mon cousin Beyle n'a pas d'engagement pour demain, il serait bien aimable de venir dîner demain en famille chez sa cousine.

A. D.

J'accourus à répondre à l'invitation. Je suis arrivé à 5 h. 3/4, il n'y avait que quelques personnes dans [illegible] M. Camille T—. M— m'a fait les reproches les plus longs et les plus obligeants sur ce qu'il y avait longtemps qu'[illegible] n'avait vu, on voit bien que je n'ai plus ma cousine. Comme je [illegible] Nap. qui réellement [illegible] un caractère aimable (digne d'être aimé), M. D. m'a dit « J'ai écrit à M. [illegible] pour votre « affaire.

Les attentions, les yeux tout au mieux jusqu'à 6 pas d'elle je disais une plaisanterie insignifiante à l'ami A., elle y répondait, [illegible] d'attention continuelle. Elle m'a fait part de la petite projette pour le jour de St Pierre.

(De là) chez M. [illegible] qui m'a montré son [illegible]tour.

Ce matin j'ai marché [illegible] Letellier avec [illegible]

Négatif G. ODIDOUX

L'ÉCRITURE DE 1810

Manuscrit d'une collection particulière, fol. 119.

Ce matin, j'ai cherché en vain *Letellier* avec Faure dans sa malle. J'ai passé une matinée fraîche aux Tuileries, grâce à un pantalon de basin à pieds, au café de Véry* et aux beaux ombrages. M. Camille T... est venu me voir, ensuite Alphonse Périer, que sa femme est venue chercher, figure vraiment élégante*. Mon amour-propre a été satisfait de ce qu'elle m'a trouvé bien mis. J'ai lu le journal du voyage à Vienne de Faure, j'en ai été content ; ses défauts sont style sans couleur, les défauts qu'il montre dans l'écrivain sont propension à ne pas agir, mais aussi candeur et sensibilité.

Journée contente. Je le répète, Mme Palfy a été au mieux avec moi, comme dans les plus beaux temps, comme dans le même lieu, il y a un mois environ. L'absence a fait parfaitement. Si M. Camille T... parle de moi, il ne peut que dire que je suis au mieux dans cette maison. M. Z a fait la conversation avec moi, et des choses qu'il ne dit pas à tout le monde. Je crois qu'il me trouve de l'esprit.

25 juin 1810.

Ce matin, à une heure, j'écrivais sur mon petit Chamfort : « Il faut bien avoir le diable au corps pour être malheureux parce qu'on ne va pas à des fêtes comme celle de ce soir à l'École militaire* ! »

J'y suis allé à six heures avec Mme D[aru], mais je n'ai pas pu rester avec elle comme à celle de la

Ville, le tout faute d'un plan de campagne ; au lieu d'aller dans la salle du bal, il fallait aller dans celle du trône, comme nous fîmes à la Ville. Voir de là les courses et le feu d'artifice, et surtout être au frais et à l'aise, au lieu d'être encaqué avec de maudits bourgeois aux raisonnements assommants, de là revenir avec l'empereur dans la salle du bal. Si l'on ne peut pas suivre cette marche, pour les gens qui voient souvent l'empereur ce qu'il y a de mieux est de s'assurer les moyens d'entrer à minuit. On voit alors un beau bal, dans une salle immense. Hier, j'ai été fatigué et ennuyé. Le degré d'ennui était cependant supportable ; j'ai parlé à Louis, Ouéhihé, mesdemoiselles de Bézieux, Mme Du Bignon *, etc.

Je suis cependant un peu assommé ce matin, c'est pour avoir trop bu de l'eau de groseille dans cette diable de chaleur.

Depuis que je n'ai écrit, j'ai fait un voyage très agréable à Montmorency. Je me suis aperçu que je pouvais faire quatre lieues le matin sans m'en apercevoir le reste du jour, comme j'avais vu quelques jours auparavant que je pouvais faire quatre couplets à ma belle sans m'en apercevoir.

Les bois de Montmorency sont bien, mais ce qui n'était pas si bien, c'était le caractère *of my best friend**. Il sue le froid et le triste, est contrarié, vexé partout, et jamais la moindre gaieté. Si l'on s'empare de la conversation pour qu'elle ne devienne pas

froidement sépulcrale, il est tant soit peu vexé de ce que le *partner* parle toujours. Si l'on ne parle pas beaucoup, on tombe dans un triste horrible. A part ce défaut, c'est un homme très vertueux et très bon. Mais il faut que j'évite de voyager avec lui, surtout en Italie : il tuerait mon plaisir.

Le lendemain, nous allâmes chez Mme de Charlot* ; j'y fus gai, et rien de plus, il en eut beaucoup d'humeur, quoique je n'eusse pas embrassé Amélie. Il voulait me prouver que j'avais un grand tort, c'est comme Louis qui me gronde de ce que j'ai l'air riant, ce qui me ferait presque croire qu'on peut être très innocemment et sans s'en apercevoir le renard à queue coupée. Au reste, cela s'expliquerait on ne peut pas mieux, en supposant même ces messieurs vides de toute petite pointe d'envie : on se fait un beau idéal, dont on se rapproche, et l'on peut blâmer de très bonne foi tout ce qui s'en écarte. Malgré ces petits nuages, je les aime tous deux beaucoup, mais ils suivent une foutue route, pour eux d'abord, et ensuite un peu pour les autres. *The best friend* pourra se sauver un peu par les passions ambitieuses, sans qu'il s'en doute ; actuellement, primer dans une cour d'appel lui donnerait des moments de plaisir et de bonté, car quand il n'est pas un peu affecté d'envie, qui se joint chez lui à une modestie outrée, il est fort bon.

Au reste, si les amis ont été froids, il n'en a pas été ainsi de la maîtresse : ses yeux et son accent ont

été aussi enflammés que jamais. Quatre ou cinq jours passés sans la voir ont fait à merveille.

J'ai été très content des *Cantatrici villane** le 23 juin. Mme Barilli parfaite, et supérieure à Mme Correa. Lettre de Bereyter. Lettre de Z à M. Ma[re]t. Les espérances se fortifient, mais la robe devient diablement commune. Elle pullulait à la fête d'hier, et quelles mines sous cet habit !

M. D. continue à se lier avec moi, il me parle, il plaisante avec moi, il voit que je ne suis pas un solliciteur barbare.

M. T. n'a plus peur de mon caractère. J'ai fait le saut à l'école de natation, avec courage sans doute, mais en buvant et en m'enrhumant.

J'ai dîné le même jour avec Champel*, caractère singulier et vraiment charmant. Rien de grand, mais tout d'aimable ; il a, je crois, volé la gaieté et l'instinct de tout interpréter en bien, qui revenaient à *Best**, Louis et même un peu de ceux de Crozet.

J'admire de plus en plus le tableau de Raphaël qui est au Luxembourg ; le sourire vraiment divin de Jésus.

J'apprends mon couplet pour saint Pierre*. F. n'en a pas.

7 juillet 1810.

Du 25 juin au 7 juillet, je n'ai rien écrit. J'ai été un peu embarrassé de mon temps, parce que je

ne faisais rien. J'ai réentrepris *Letellier* le 3 juillet, et depuis ce moment le temps recommence à passer vite et avec bonheur, de manière que j'ai intitulé le volume de *L[etellier]* : *Felicità nel lavoro* *.

J'ai été à la fête de l'École militaire et aux obsèques du maréchal duc de Montebello *. Malheureusement, je n'ai pas assisté au grand contraste du prince de Schwarzenberg *, la chose la plus brillante pour ces âmes communes du monde, changée en celle qui pouvait leur inspirer le plus de terreur ; et cela, me disait M. Z, *en un temps d'exercice*. Le lendemain, à dîner, en me contant cela, il en était encore changé. Son teint était bouleversé et jaune foncé. Mme Palfy y a montré courage, bonté et activité, qualités qu'on ne peut lui refuser. Elle a donné tous les soins possibles à Mme Tousard *. Trois jours après, Sa Majesté l'a invitée à dîner.

C'était jeudi, où je suis allé à Saint-Cloud avec le petit abbé Rochas, que j'y ai conduit et à qui j'ai trouvé un petit bon sens.

Hier, aux Invalides. Singulier applaudissement donné au chanoine Raillon *, qui faisait caca sur la mémoire du général Lannes. Le soir, chez Mme de Béz[ieux]. Soirée agréable parce que j'ai le sentiment d'exercer mes forces sans nulle contrainte. J'ai écrit sur mes pantoufles : *Un poco di freddo per producer il caldo* *. Cette maxime, mise en pratique envers l'appétissante Amélie, m'a valu de sa part une

attention continuelle et de doux regards. (Mais je proteste que je ne veux pas aller sur les brisées de Félix.) Mise en pratique avec Mme P[alfy], quoique un peu en tâtonnant, même excellent effet. « Je pars, mon c[ousin], vous ne me verrez plus. »

On dirait qu'elle veut se donner le plaisir de voir agir le sentiment de *myself*.

J'ai eu un doux plaisir, ce matin, au panorama de Wagram *, qui m'a rappelé Vienne et *the pleasant anxious being* * que j'y goûtais, Babet, etc., etc.

Bien me souvenir de ce vernis de *freddo**, sans lequel auprès des femmes on joue toujours le rôle d'Oreste. Maxime si bien recommandée par M. de Villefosse.

Première leçon de M. Goodson à deux heures. Le bon Joinville part.

Faire des recherches sur un Brochant quelconque faisant le Jacobin du temps de la Ligue. *Probus* * annonce ce projet à la Bibliothèque impériale. Voir dans une dissertation accolée à l'*Esprit de la Ligue** les écrivains qui pourront me donner des lumières là-dessus.

La terre de Mme la comtesse Bert[rand] est une ancienne dépendance de la Malmaison que Sa Majesté lui a donnée.

Le 10 juillet 1810.

Probus du parti du travail. « Il fallait passer ces cinq ou six ans en Hollande, apprendre la langue, » etc. Secrètement jaloux du bonheur sans travail. Lui parler de mon étude de Smith, de mon cours de droit, à déjeuner, après-demain.

[9-11 juillet.]

Nosographie des passions et des états de l'âme.

Lire les premières pages de la *Nosographie* de Pinel * et faire celle dont j'ai besoin (9 juillet 1810).

Faire un journal nosographique où j'inscrirai chaque soir, à l'article *Vanité*, les traits vaniteux observés, à l'article *Avarice* les traits d'avarice, enfin sous le titre de chaque passion, état de l'âme, etc., ce que j'aurai observé. Ces signes frapperont mon imagination et doubleront les forces de mon esprit. Je suis sujet à ne plus pouvoir suivre une idée, faute de me la rappeler sans peine, un instant après l'avoir conçue. (11 juillet 1810*.)

[13 juillet.]

La considération est les *voiles* d'une femme, elle reste où elle la perd. *(Myself.)*

Comment se fait-il que (malheureusement pour moi), me foutant de 25 louis, si quelqu'un joue au plus fin pour ne me les pas rendre, mon cœur soit agité de colère, plein d'humeur ? Et personne ne prouve davantage que moi que celui qui a de l'humeur est le premier puni. (Sur *the grosser man* *, le 13 *july*.)

Ce qui gâte Charrier, c'est ce sentiment d'infériorité envers les gens du monde qu'il a pris je ne sais où, et qu'il m'avouait hier chez Tortoni.

27 juillet 1810.

Je reprends ce journal, après n'avoir rien écrit pendant un mois environ. Du 3 au 25 à peu près, j'ai trouvé le bonheur dans un travail, de neuf heures à cinq en général, *to Letellier*.

Une seule chose manquait à mon bonheur, c'était lorsque je m'étais fatigué l'esprit tout le matin de ne pas avoir pour passer la soirée une maîtresse aimable. Mais probablement si j'en avais eu une, une grande partie de mon énergie pour le travail se serait perdue dans ses bras.

Avec ma manière d'être, et mon mérite étant rehaussé par mon cabriolet, ma calèche, mes chevaux et ma trousse, j'aurais facilement une petite maîtresse, mais ma paresse est incapable de se donner des soins suivis pour cela. Pour que j'aie du plaisir

avec une femme, il faut que rien ne vienne troubler l'illusion que je me fais, et à la première pensée basse que me laisserait voir ma petite grisette, mon caractère serait de lui donner une robe et de ne plus la revoir.

J'ai été aussi troublé pendant ce mois par des accès d'impatience extrême, notamment envers Pacotte et Kamenski, domestique que j'ai renvoyé. Je domptais ces accès que je ne me connaissais pas encore, ils se terminaient par quelque misanthropie, et de cette misanthropie il en est resté quelque chose dans mon caractère.

J'ai fait la réflexion que je faisais trop de dépenses. J'aurai plus de plaisir à dépenser 200 francs de moins par mois et à faire un tour d'un mois en Suisse.

Dès que je serai nommé auditeur, je ferai avec Félix mon budget, dont voici les bases :

Deux domestiques	2.000	francs.
Deux chevaux	2.000	»
Dîners	2.160	»
Déjeuners	400	»
Habillement	2.000	»
Entretien de voitures et de chevaux.	500	»
Logement	1.500	»
	10.560	»
Spectacles, livres, filles	3.440	»
Total	14.000	[francs].

Je verrai si cela est raisonnable et me jurerai de ne pas dépenser davantage. Il me conviendrait extrêmement d'être obligé, comme auditeur, à voyager quatre ou cinq mois de l'année.

1° c'est mon goût et ce que je ferais, si le hasard m'avait donné, avec le même caractère (ce qui n'est nullement probable, au reste), cent mille livres de rente.

2° pendant ces quatre à cinq mois de voyage, je ferais des épargnes qui, réparties sur les sept mois de séjour à Paris, me mettraient à même d'y être d'une manière brillante pour un jeune homme.

Je me suis trop livré au plaisir de travailler, et ne me suis pas assez répandu.

Nota. — D'après les ridicules actuels de cette bonne ville de Paris, à laquelle l'ambition fait oublier de jouir [1], le cheval et le domestique que j'ai de trop peuvent me faire préfet trois ans plus tôt [2]. Je pourrais me mettre en pension, j'en trouverais une bonne à 3 francs par jour pour dîner. Mon logement peut se réduire à 700 francs de loyer, comme celui de M. Nanteuil, et à l'intérêt de 3.000 francs employés en meubles, soit 200 francs ; total, 900 francs, au lieu de 1.500.

1. *Ridicule to be painted in my novel : the Timid**. Finesse, et bien écrit.

2. Être préfet, être richement marié ne ferait plus mon bonheur en 1813, au contraire.

J'ai eu hier un exemple bien frappant ; par un pur hasard, Mme Dbgon* me fit inviter à un petit baldaquin que donna Mme la m[aréchale] V[ictor] la veille de saint V[ictor]*.

La crainte de ne trouver à qui parler, au milieu d'une foule immense, que je me figurais comme celle du bal de Mme la duchesse de Courlande*, me faisait désirer de n'y pas présenter ma figure inconnue. J'allai ce soir-là à la *Coquette corrigée** et à une pièce où Mlle Mars est charmante. Je goûtai ce spectacle avec beaucoup de plaisir.

A onze heures, déterminé par le caractère froid et non susceptible d'entrain de Mme la m[aréchale] V., je m'habillai et y allai. Je trouvai à peine quarante personnes et Mme la m[aréchale] qui me salua par mon nom. Je dansai un peu et ramenai à quatre heures du matin Mme Dbgn, à qui je devais cette invitation.

Mais à ce bal je renouvelai connaissance avec le gros L., que Mme Z disait hier être très lourd, ce que je ne nie pas, mais il est disposé à me rendre un grand service.

Hier, 26 juillet, à une heure, je montai par hasard à son bureau, et il m'apprit qu'il « y avait eu erreur, que c'était moi, comme le plus âgé des deux protégés de M. D[aru], qu'on voulait faire passer au premier travail ». Il me répéta ce fait trois ou quatre fois, d'où je conclus que *graceless** Vernon s'est d'abord fait mettre au lieu et place *of his brother**

et, ce premier pas fait, a dit : « Votre Excellence a l'intention on ne peut plus juste de faire passer d'abord le plus âgé des deux protégés de M. Z ; il est difficile de croire que M. de B[eyle] soit plus âgé que moi. Certainement, à trente ans passés que j'ai, il m'importe de ne pas perdre de temps, » etc., etc.

Par ces raisonnements, soutenus de quelques intrigues dans le bureau de Sa Majesté, par le moyen de Mme Fain, je crois, il a pipé la place *to his brother and to me* *.

D'où je conclus que ce fripon-là réussira beaucoup.

Voir, quand je serai en Angleterre, si un tel trait déshonore à Londres. Ici on n'en a pas plus mal reçu M. Rouen (fils d'un ancien notaire, maire de Paris*) qui s'est substitué à son frère.

Au reste, pas d'humeur : ce trait que je rencontre au commencement de ma carrière d'ambition doit me faire comme le crapaud que Chamfort conseille d'avaler tous les matins quand, pendant la journée, on doit voir la société.

Ce bon M. L..., auquel je veux montrer de la reconnaissance, m'a dit que c'était lui, L..., qui avait fait tout le travail de placement des cent un auditeurs nommés en premier lieu, que M. le duc de Bassano, étant pressé, n'y avait pas fait de changements, qu'il me *conseillait* de demander à être attaché à une section, que les auditeurs de la

Liste civile étaient nommés et pris parmi ceux des sections, qu'il y avait depuis quelques jours *une* place vacante à la section de la Marine, d'où il me serait facile, à la première mutation, de passer à celle des Finances ou de l'Intérieur, que c'était en les mettant aux sections qu'on récompensait les auditeurs qui se distingueraient auprès des préfets ou des administrations, que je devais écrire à M. D[aru] pour le prier de m'envoyer, à moi, une lettre que lui, L..., me fournirait les moyens de remettre à M. le duc de Bassano lui-même, et par laquelle M. D[aru] demanderait que je passe aux sections.

Enfin, M. L. m'a dit : « Et quand cette lettre ne serait pas arrivée, moi, comme le ministre sait que je connais M. D[aru], M. Martial et toute la famille (ceci avec l'air important), moi-même je dirai à M. le duc le désir de M. D[aru]. Mais écrivez vite. »

J'ai en effet écrit une lettre longue, mais bien écrite, à M. D[aru]. Il y a quelques nuances de plaisanterie qui font bien. Elle partira aujourd'hui 27.

Je vais voir aujourd'hui M. Duch., M. Lavollée si je puis, et faire une petite lettre à M. Maret, appuyée d'une de celles que M. le conseiller d'État Jollivet m'écrivait à Brunswick avec : *Monsieur l'intendant* au commencement, et à la fin ce titre me différenciera de tous les petits jeunes heureux qui sont sortis du lycée pour être faits *auditeurs.*

D'où je conclus [1] :

1° que j'ai grand tort de ne pas me répandre davantage, puisque sans ma paresse j'aurais été auditeur deux mois plus tôt, et peut-être mieux placé que je ne le serai ;

2° qu'il me faut une maîtresse de bon ton, de vingt-cinq ans, et intrigante, pour me former dans ce genre. J'ai assez de finesse, mais trop de paresse ;

1. Je vais acheter le premier volume des *Confessions*, le volume d'*Emile*, où est Sophie*, que je ferai relier ensemble proprement, et sur le dos : STYLE. Je mettrai sur la première page sept à huit vérités, que je lirai chaque jour en forme de prière du matin *.

*
* *

27 juillet 1810.

Pensées à lire tous les matins en m'éveillant.

1° Songe à te lier davantage ; tu le dois *as bard* (casanier), *as ambitious* (Victor), *as love-pleasure* *.

2° pense à acquérir la tranquillité d'âme que Beaumarchais conserva au milieu de la position la plus agitante, que Month. a si bien ; fais que tu puisses dire de toi :

On me verra jouir au branle de sa roue*.

3° tâche d'observer les ridicules sans en être affecté et sans chercher à faire aigre contre les ridicules.

4° ne dépasse pas ton budget.

(Cela était sage, je vois plus clair dans mon caractère aujourd'hui et trouve les grandeurs trop achetées par l'ennui des bons tours que fait Fabio. 13 mars 1813.)

(Exactement vrai. Au lieu d'aimer l'ambition, ce qu'il faut faire pour elle m'a toujours scié. Solitude laborieuse au milieu d'une grande ville, *good for my happiness* *. 21 juin 1815.)

3° que j'ai été bien récompensé d'avoir surmonté ma paresse en allant chez Mme la m[aréchale] V[ictor] ;

4° qu'il faut *me lier davantage.* Les trois plus forts intérêts qui existent dans mon âme me poussent à ce parti, qui n'est combattu que par la paresse et la mauvaise habitude de vivre casanier.

Ces intérêts sont : A. *That of bard* ; — B. *That of ambitious* ; — C. *That of love-pleasure* ; — D. *For having pleasure in my travels I must have the persuasion of having well known Paris* *.

Maintenant, passons aux intérêts de cœur :

1° le Marais. Allé à Montmorency, danse par un clair de lune charmant, promenade dans le bois avec les deux sœurs, *without mother* *.

Le 26, Mlle Marie *return from* C*. Elle se lève, en me voyant, avec chaleur et empressement, et nous nous embrassons avec plaisir. Trois ou quatre regards vraiment significatifs. Je ne saisis pas une occasion *of visiting the house at half past ten, alone with her, with her who has fear of thieses. The chambers of the Palace were obscure, a kiss did can incominciar the* siège*, et il n'aurait pas ressemblé à celui de Ciudad-Rodrigo *, dont le récit m'a fait plaisir ce matin aux Tuileries ; le premier coup de canon décidera probablement tout *in the mine**.

Chercher à prendre là le ton léger *which I have with her sisters* *.

A dire vrai, ce ton est plus brillant que léger, mais

on ne peut pas être léger *with the two sisters**, parce qu'elles ne renvoient pas la balle.

J'ai vu pour la première fois le *ridicule de l'amour*, dont Molière et tant d'autres me parlaient depuis longtemps.

M., *happy then, truly happy**, m'a semblé entièrement dans ce ridicule, interprétant en sens tout à fait contraire (étrange) des choses que je lui disais de bonne foi, prêt à se fâcher de légères plaisanteries *upon her fair* *. Odeur de fou se sentait à la ronde.

Au reste, malgré mes résolutions économiques, je donnerais bien 50 louis pour avoir une telle maladie.

M. de N. m'a remis 168 louis le 17 juillet. C'est 12.500 francs que je lui dois en tout.

Je forme la résolution d'écrire chaque jour, mais sans approfondir, car telle soirée demanderait dix pages.

Faire un cahier de ridicules, et inscrire chaque soir ceux que j'aurai observés, à leur article.

Dîné chez Legacque avec F[élix], de là vu un petit appartement rue du Mont-Thabor, n° 5, au troisième, 300 francs. La propriétaire me vendrait les meubles. Maison très propre, vue sur les Tuileries ; mais F[élix] trouve que l'entrée n'est pas assez distinguée. Elle ne vaut pas celle de M. Nanteuil, mais aussi le sien lui coûte 700 francs. J'aurais, dans la même maison, écurie et remise pour 200 francs.

Le quartier me conviendrait, quoique je préférasse la tranquillité de la place du Corps législatif.

From there at Mme *N's lodging. She was just going out. I go after half an hour, I was entertaining for this old couple.*

From there, at Charlot *street* *. J'ai remarqué une nuance de froideur. Est-ce à cause de mon absence de dix jours, est-ce parce que j'avais été trop familier à M[ontmorency] ? — Je m'en fiche. Il n'y avait un peu d'esprit que dans les yeux de la cadette, qui m'a parue fâchée du froid. J'ai vu avec plaisir la bonté de M. Duvern..., plein de bon sens, et même de gaieté, pour un homme de soixante-dix ans, sans esprit. La fête de saint Laurent, 10 août.

28 juillet 1810.

J'entends sonner huit heures étant au café Véry, aux Tuil[eries]. Je pense à la commodité dont me serait l'appartement du Mont-Thabor.

A dix heures et demie, je trouve Marie déjeunant, *un sorriso d'anima lampeggia in questo volto* *. Toutes ses actions provoquent la familiarité, j'ai l'air guindé et un peu niais. *I see, and she gives me to understand that she is pregnant, I believe, of four m...* J'ai le ridicule d'en être un peu jaloux. *I go with her at* Mme Dbgon, *from there at the mother, with whom I am very well; but Flo. is, I believe, better,* la douce égalité *.

Je vais de là faire mon devoir de sollicitant chez M. Lavollée* qui, n'ayant pas une place qui lui donne officiellement la position à laquelle le fait monter la facilité qu'il a de protéger auprès de l'archi-chancelier, me reçoit non pas avec impolitesse, mais avec hauteur, ou plutôt importance.

I dine with Mme *Z. I must speak of my visit to* M. Lavollée. *She speaks at seven, this evening, with the almighty duke of Bassano* *. *I read a letter of Probus, giving thanks to Aline*[?] *and Nap*[*oléon*] *for their letter to him and the o* [sic] *of Nap*[*oléon*].

*I shall go this evening at the Due Rivali**, dont la musique, quoique trop chargée, me plaît parce qu'on sent qu'elle est de l'école de Mozart. Elle me plaît par ce qui ôte au mérite de l'auteur, ressembler à un autre.

Dimanche.

Je manque Mme Palfy à une heure. Je travaille de trois à six à Bentham *. Je me promène sur le boulevard. Je regrette ne pas avoir une société où aller. Journée pleine d'humeur.

Lundi.

Je travaille avec Félix à la classification des passions, états et habitudes de l'âme, moyens de passion, de sept et demie à trois et demie. *I go at Maria's lodging* *. Choses que je regarde comme

prouvant l'amour et que je ne puis regarder autrement. *I dine with her at m^s Db. and with mistress Mure and mister Mure* *. De là, aux *Due Rivali.* J'ai le tort de ne pas suivre M... quand elle sort.

Je vois un instant les dames de Charlot *street.* Je travaille une heure avec Félix. Journée heureuse et suivant mon système, par travail et société des femmes.

C'est par des journées aussi remplies que j'accrocherai des années heureuses. *To-morrow I have the projet of coming for breackfeast at Maria's.*

I was with her. She mi fa pregare a pranzare dal signor de B. She was perfectly well for the figure, animated e la fisionomia di compter sur moi.

She goes out for a petty tour of eight days, non l'abbraccio e ho gran torto. I dine at mistress Lbr. with Mr. et Mme Mure.

Jeudi 2 août.

I write to lady Maria, I don't know whether my letter will he will received *.

Je vais à Saint-Cloud, Félix voit le *Bourru bienfaisant* et le *Parleur contrarié**, mais ne voit pas Leurs Majestés.

Je lis la lettre des dangers sur le lac (*Nouvelle Héloïse*, tome III) sous les grands arbres de Saint-

Cloud et ces immenses allées solitaires. Je suis chassé par le froid à huit heures du soir, le 2 août. Le temps de ce pays est vraiment l'emblême des âmes qu'on y trouve [1].

Je décrirai une soirée de M. N. dans le grand cahier des états de l'âme.

J'ai fait mon métier de solliciteur par ma lettre *to Probus and the other two, the first to the duke of B*[*assano*], *the second to lady Maria* *.

Mme de B. a vraiment de l'esprit [2]; me lier avec elle. *She can give me excellent counsels* *.

3 août 1810.

Jour remarquable *in my life* *.

Je prends du café à huit heures, travaille jusqu'à midi, monte en cabriolet avec Félix ; j'avais le projet d'aller voir Mme la comtesse B[ertrand] à Malmaison. Elle est à Paris, mais non pas chez elle. Nous délibérons et allons promener aux Prés Saint-Gervais. Je dîne chez les Provençaux, de là au *Philosophe marié*, suivi des *Deux Pages**. Je songe à un portrait à faire de ce grand Frédéric que Fleury nous montre dans cette pièce, mais que l'auteur a défiguré. Je songe aussi et beaucoup, en revenant,

1. Vrai. 1813.
2. Certainement elle est moins stupide que Pacé, mais elle a la même âme. Le plaisir de la nouveauté me faisait voir de l'esprit, elle n'en a pas. (21 juin 1815.)

à l'auditorat ; ce que j'aurais à faire si, en rentrant, je trouvais l'avis de M. Maret. Je me gronde de ne pas assez regarder cela comme incertain.

En rentrant, je demande avec froideur s'il y a des lettres ; on me dit que oui. Je vois un paquet adressé chez M. Daru et contresigné : Le ministre secrétaire d'État. J'ouvre, et vois une lettre ainsi conçue :

« Le ministre secrétaire d'État s'empresse de pré-
» venir monsieur de Beyle qu'il a été nommé audi-
» teur au Conseil d'État, par décret du 1er de ce
» mois. Il a l'honneur de renvoyer à monsieur de
» Beyle les lettres officielles qui étaient jointes à sa
» lettre du 1er de ce mois.

» Saint-Cloud, le 3 août 1810.

» M. de Beyle. »

J'ai ouvert cette bonne lettre à onze heures et vingt-deux minutes du soir. J'ai vingt-sept ans six mois et vingt jours, étant né le 23 janvier 1783.

Si, il y a deux ans, quelqu'un m'avait prédit que je ne serais jamais commissaire des guerres, je me serais peut-être affligé.

4 août 1810.

J'ai eu une suite singulière d'événements heureux. Je serais tenté de croire au proverbe qui dit qu'un bonheur ne vient jamais sans l'autre.

Le 4 août, je suis allé à dix heures montrer la bonne lettre d'hier soir à Martial. J'ai dit que je l'avais reçue ce matin, en sortant. Martial m'en a montré une de M. D[aru] dans laquelle il parle de moi avec amitié et me conseille d'aller à Lyon.

Je suis allé déjeuner chez Mure. En revenant, j'ai trouvé une lettre pleine de bonté de Mme D[aru], qui me confiait une lettre de M. D[aru] qui me conseillait, avec toute la grâce et l'obligeance possible, de partir pour ma destination.

Enfin, à six heures et demie, j'ai appris chez M. de Baure, auquel j'annonçais ma nomination, que j'avais une lettre de M. D[aru]. J'ai craint à part moi que ce ne fût une réponse sévère à la lettre par laquelle je le sollicitais, un peu indiscrètement peut-être, d'écrire à M. Maret. On jugera de ma surprise et de mon bonheur, lorsque, dans le cabriolet de louage qui me conduisait aux *Cantatrici villane*, j'ai lu une première lettre ainsi conçue :

« Votre lettre, mon cher Beyle, m'arrive bien lentement : il y a deux jours que je vous ai fait mon compliment, par ma femme. Voici une lettre pour M. le duc de Bassano. Sollicitez Baure pour qu'il m'envoie un rapport où je vous propose, avec M. Le Coulteux, pour la place d'inspecteur du mobilier.

» Mille amitiés.

» Daru.

» Ce 1er août. »

Dans cette lettre était pliée la suivante :

« Monsieur le Duc,

» J'apprends que, de loin comme de près, j'ai
» des remerciements à faire à Votre Excellence.
» Cette fois, c'est pour l'intérêt qu'elle a bien voulu
» accorder à M. Beyle, mon parent. Le voilà nommé
» auditeur. Je désire, car il faut toujours désirer
» quelque chose, qu'il soit employé de manière à
» travailler. Il a vingt-sept ans, il a acquis de l'ex-
» périence dans plusieurs campagnes et dans l'in-
» tendance de Brunswick qu'il a exercée. Je le crois
» très propre à rédiger avec netteté, esprit et pré-
» cision. Mes propres vœux seraient de le voir atta-
» ché à la Liste civile et à ma section ; si l'une et
» l'autre, l'une ou l'autre de ces choses est possible,
» je prie Votre Excellence d'agréer ma demande et
» l'hommage de ma reconnaissance et de mes
» respects.

» Daru.

» Amsterdam, ce 1er août 1810. »

Ces deux excellentes lettres sont datées du 1er août, et cependant par celle de M. Maret il paraîtrait que le décret qui nomme les auditeurs n'est que du même jour, 1er août. Et qui aura annoncé ma nomination à M. D[aru] ? Il me semble que si M. Ma-

ret avait glissé cela à la suite de quelque dépêche officielle, M. D[aru] le remercierait de cette attention.

Quoi qu'il en soit, dans mon enchantement de ces lettres j'ai eu le tort de ne pas quitter la gaie musique des *Cantatrici* à huit heures et demie, pour venir solliciter M. de Baure, ainsi que M. D[aru] me le dit.

5 août.

Je n'ai vu M. de Baure que ce matin à dix heures et demie ; il m'a paru très content des intentions de M. D[aru] et très espérant qu'elles réussiront. Il m'a dit de lui donner copie de la lettre de M. D[aru], qu'il mettrait dans le rapport à l'empereur, et que ce rapport partirait demain 6.

Ce matin, j'ai vu sur ma cheminée une lettre de *lady Maria* ; j'ai senti de la répugnance à l'ouvrir, je craignais un refus (elle était en anglais) et m'accordait pleinement ma demande. Ça m'a fait un vif plaisir. Ma nomination et toutes les circonstances agréables que je viens de décrire m'ont fait un plaisir raisonné, mais bien moins vif que celui que j'aurais à être aimé et possesseur de lady Charlotte.

Enfin, pour compléter le bonheur par les lettres, je viens d'en recevoir deux, une de mon ordonnateur, l'autre *of my bastard* *. M. Charmat est parfait avec moi, et me dit de faire ce qui me conviendra ; l'autre me donne 25 louis et me fait espérer 5.000 francs *from my excellent grandfather* *.

Ainsi, de compte fait depuis le 3 août, à huit heures du soir, jusqu'à aujourd'hui 5, à quatre heures, j'ai reçu :

Lettre de M. Maret	1
de madame D.	1
de *lady Maria*	1
de M. D[aru]	2
lu de M. D[aru], bonnes pour moi.	2
une deuxième pour M. Maret	1
de M. Charmat, ordonnateur	1
de *my bastard*	1
	10 lettres,

ça fait dix lettres toutes bonnes pour moi, et plusieurs excellentes. C'est bien la journée des lettres.

J'en ai écrit une dictée par le cœur à M. D[aru], une *idem* à Mme D[aru].

Je suis fatigué de courses. J'ai porté mes preuves hier 4 à Son Excellence le duc de Massa *.

J'ai été éloquent une heure au Panorama, que je démontrais à Mme Nardot et à Mme Pareval. J'ai eu des compliments du public et du démonstrateur, qui s'était tu.

6 août 1810.

Journée de courses, mais de courses couronnées par le succès. Je m'emboîte dans un habit français à

onze heures et demie, après avoir fait écrire Napoléon, et vais prendre M. Dupont-Delporte* pour nous rendre ensemble chez le grand-juge. Il venait de sortir, j'y vais ; le grand-juge venait de partir pour le Conseil d'État.

Je fais arrêter ma calèche aux Champs-Élysées, change d'habit, et vais à Saint-Cloud, un peu ennuyé d'avoir à tromper un portier, mais cependant prenant le dessus sur cette légère contrariété, jouissant d'un beau jour et de la jolie verdure du bois de Boulogne qui, ce jour-là, était jolie, tâchant de faire jouir l'ambition qui peut être dans moi, en lui faisant peindre des succès par l'imagination.

Le portier ne me voit pas à Saint-Cloud. Je grimpe, attends un quart d'heure dans une antichambre solitaire, pénètre enfin. L'on me dit que M. Maret est à Sèvres. J'y vais, cherche quelque temps son adresse dans Sèvres, où personne ne peut me la donner qu'un gendarme. Je grimpe à sa jolie maison. On me dit qu'il est parti pour Trianon. En sortant, je donne un écu à la portière, qui me dit : « Foi de femme, depuis deux ans que je suis ici, vous m'étrennez. »

Je reviens à Paris en lisant Helvétius, il me semble que je lis des notes écrites par moi en style lâche, tant je suis d'accord avec lui.

En rentrant, je trouve Faure m'invitant de la part de M. Michel à un dîner où se trouveront MM. Versiat, Marchand et Alphonse. D'après le

principe *lie-toi*, j'y vais. Nous dînons avec assez de gaieté à six heures et demie. Je débauche Alphonse et par une belle journée, en trois quarts d'heure, nous allons à Sèvres.

11 août 1810.

J'ai un petit fonds d'humeur ce soir parce que je crois avoir été maussade ce matin avec Mme Palfy. Je parierais beaucoup que ça n'a pas été à ce point pour elle. Elle a pu me trouver sans grâce. Elle n'a pas même la profondeur de sentiment nécessaire pour cette réflexion. Si j'avais pu lui déplaire ce matin, hier, avant-hier, tout autre jour, je lui aurais plu autant que je le puis désirer [1]. Si j'avais eu des grâces, elle les aurait senties ; je n'en ai pas eu, elle ne s'est pas aperçue de mon air contraint.

Ce qui doit me consoler, c'est son exclamation, hier, quand je lui dis :

« Je retourne à Cherubini.

— Et la lettre ? Vous qui en avez de si bruyantes! »

Ce soir, je suis allé à la première représentation des *Deux gendres*, de M. Etienne ; je suis extrêmement content du style, plein de substantifs et presque sans épithètes, de ces vers auxquels on ne peut rien ôter. La pièce ne tombe ni dans le genre du drame, ni dans le genre niais. Elle attaque les ridi-

1. Vrai. 1815.

cules ; c'est une satire en dialogue. Je ne m'y suis pas ennuyé. Le quatrième acte m'a paru le plus faible. Cependant, ce n'est pas une bonne comédie, mais l'auteur est sur la route. J'ai songé à son bonheur ; c'est une belle soirée pour lui, à peine deux petits sifflets honteux, succès comme celui du fade *Omasis**, et bien mieux mérité.

Si, au lieu de l'intrigante G. (duchesse de R.)*, j'avais une jolie petite maîtresse un peu sensible avec laquelle je pusse raisonner de mon bonheur d'ambition et de la pièce nouvelle, mon bonheur serait parfait ; mais, faute de cette petite maîtresse, il est très imparfait. J'ai porté au spectacle mon volume intitulé *style*, mais dois-je en tout parler comme Rousseau ? C'est une question qui m'inquiète.

Mais j'en reviens toujours à ma lassitude de madame de G. et de sa cousine et au besoin qu'a mon cœur d'une maîtresse que je puisse aimer.

Croirai-je un jour que ce besoin va au point de m'avoir fait trouver un vif plaisir dans le serrement de main de Mlle N. *after* dîner ?

J'attends chaque jour le rapport par lequel l'excellent D[aru] demande pour moi la place d'inspecteur du mobilier.

Excellent trait du vieillard d'Avignon qui se donne la comédie toute sa vie. Désappointement de son notaire et de son procureur.

Dimanche 12 août 1810.

Le jour le plus heureux est celui *of the tour to V[ersailles], or the* 3 août 1810* ; je crois que le bonheur de Vers[ailles] était plus fort (12 août 1810). Comme Tancrède, je vois un mur de flamme, bien rarement j'ai le courage de m'élancer au-delà, mais alors je reconnais que ces flammes n'étaient qu'une vaine illusion, un jeu d'optique. Voilà le résultat de ma visite ce matin à la belle E.

J'allais chez Pacé, quand j'ai rencontré *lady Maria* qui montait chez *mother with my amiable* rival*. Comme il n'est susceptible d'aucune émotion forte, et qu'elles ne l'ont point introduit à ces moments de bonheur divin qui jettent une teinte de médiocrité sur l'existence ordinaire, le bonheur de se bien porter et d'être avec quelqu'un avec qui il puisse parler de choses qui ne fatiguent pas son esprit lui suffit. Il est toujours riant, toujours gai, ne s'exprime qu'avec des tournures bienveillantes. Au premier moment, sa présence fait plaisir ; ce plaisir dure jusqu'à qu'on s'aperçoive que c'est toujours la même chose et qu'il n'y a au fond ni esprit ni bienveillance. Son âme est parfaitement froide [1]. Pour des yeux qui ne savent pas lire certains hiéro-

1. Bon portrait de F., fait pour avoir des succès dans un pays d'apparences. 1815.

glyphes, la mienne a le même aspect. Les choses frappantes qu'elle peut produire sont en partie invisibles, et il me reste la grâce et la gaieté continuelle de moins.

Graceless Vernon's brother, guidé peut-être *by the political genius of his brother* *, a, sous des prétextes non offensants, laissé voir de la négligence, de la froideur ; il a passé quinze jours sans paraître. Hier, il vint, *he was invited to breackfast, and this morning when I have seen him with lady Maria, they were probably going out from breackfast and the mass.* Ils parlaient anglais, *she has said to me, that they were going to mistress mother.* Elle a remarqué que j'avais les cheveux mouillés, a grondé *the rival upon his dividing with me a b**.

Je suis allé avec eux chez *mistress mother* et les ai laissé partir seuls.

De là, je suis allé (à l'autre bout de la ville) chez Martial, que j'ai trouvé froid *upon my happiness**, et affectant de n'y prêter aucune attention [1], du reste le plus malheureux des hommes peut-être, avec quatre-vingt mille livres de rente, trente-trois ans, une figure aimable et ce qu'on appelle ici de l'amabilité, mais nulle âme et la bêtise d'avoir mis son bonheur *in the ambition, advice to you young* auditeur [2] *.

1. Trait de caractère de toute la famille, et peut-être de toutes les familles. Lady Palfy était le contraire. 1815.
2. Bon portrait de M[arti]al *.

J'ai joui ensuite avec Gœthe, *near to my soul**. J'ai fini les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister** ; ces idées m'avaient rendu fou, et c'est dans cette disposition que j'ai commencé à écrire.

L'ambition me permet de laisser Paris à lui-même pour trente-six ou quarante-huit heures. La loi du *freddetto** m'éloigne *of Maria*, et j'entrevois le bonheur au fond des bois de Montmorency, pensant à *L*[*etellier*].

Ainsi finit ce cahier. Comme j'en étais ici est arrivé mon grand costume d'auditeur, que Léger * m'a envoyé. Je l'ai essayé, je trouve cet habit fort bien, et précisément aussi chargé qu'il convient à un jeune homme.

C'est précisément ainsi que devait finir ce volume, qui contient l'histoire de ma sollicitation, du 9 mai au 12 août 1810.

Avec un cœur comme celui de Mélanie, j'eusse été parfaitement heureux. J'ai précisément ce qui me manquait quand l'amour faisait mon bonheur à Marseille, mais, par une juste compensation, je n'ai plus ce que j'avais [1].

1. Avantages de la méthode, le raisonnement vis-à-vis a fait trouver à MVS son dénouement et la direction de deux ou trois principales scènes (le 8 juillet 1810).

***

Qu'est-ce que le Rire* ?

* * *

25 juillet.

Notes sur *Tartuffe.*

L'exposition est une dispute sur le caractère des personnages qui les fait connaître ; mais cette dispute n'avance en rien l'action de la pièce.

Une exposition supérieure à celle du *Tartuffe* serait celle dans laquelle une dispute de ce genre serait déjà une action faite par l'un des partis : par Tartuffe pour séduire la femme d'Orgon, ou par la famille pour démasquer Tartuffe.



12 juin 1810.

Il y a quelques jours que je cherche inutilement mon cahier de *Letellier.* Quand je le trouverais, je crois me souvenir que c'est une des premières esquisses et non le dessin presque arrêté en 1806. Je vais donc chercher à me rappeler mes anciennes idées. Je ne sais si j'en aurai la patience, et surtout la constance. Je tiens à ce sujet parce que c'est celui où je crois que ma jeunesse me nuirait le moins.

1° Letellier est plein de vanité et d'esprit, mais n'a pas les grands desseins que donne la bile. Sa vanité blessée de la gloire de Chapelle et surtout de son bonheur (comme la *haïssant* dans la comédie de mademoiselle Baillie sans qu'il y ait la moindre intention de la part de Chapelle) le porte à perdre Chapelle, il faut sauver l'apparence de la noirceur, il fait ça tout doucement comme nous le voyons faire tous les jours. Il est le général des obscurantins détestant le XVIIIe siècle, il est riche.

2° Chapelle. Épicurien jeune, homme de génie, plein de feu, de *brio* et de passion dans l'occasion, trouvant son bonheur à composer et composant, prêt à faire tout autre chose s'il y trouvait plus de plaisir, amoureux mais non pour le mariage, intéressant par la fortune.

3° Mme Saint-Martin, grande coquette domptée par l'amour, un peu Messaline.

4° Williams (une partie du caractère que je suppose au chevalier), infiniment d'esprit et nulle moralité, sans aucune sensibilité, ne pouvant s'amuser que par l'esprit, applaudissant à l'esprit pour quelque cause qu'il soit employé et n'estimant que ça.

5° Garasse, Patouillet, agents de Letellier.

6° Rozambert, ..., amis de Chapelle.
(Voilà bien les caractères, mais où trouver la distribution des actes et surtout mes douze ou treize situations comiques ? J'en avais un si grand nombre que je ne savais où les placer ; je ne me souviens que d'une ou deux, et encore vaguement.)

7° M. Soumet [1] : il existe un personnage vrai, et peut-être particulier, au moment où j'écris. C'est un jeune homme qui affecte la gravité pour obtenir une place d'auditeur ; le contraste de son cœur qui le porte au plaisir et de son plan qui le jette dans l'ennui, dans le reversi des grand'mères et dans la conversation pédante et triste des obscurantins, peut le mettre dans des positions ridicules. S'il est *nécessaire* à cette comédie, l'y mettre [2]. Je pourrais lui donner le projet de se pousser par les lettres niaises, c'est-à-dire des ouvrages bien écrits, mais froids et le plus vides possible de pensées. Ce serait un jeune protégé de Letellier. Je pourrais le faire le rival de Chapelle auprès de Mme de Saint-Martin, mais, je le répète comme condition *sine qua non*, il faut qu'il soit nécessaire. Pour le ridiculiser en lui sauvant l'odieux, il pourrait par honnêteté naturelle et non encore arrachée par la société des obscurantins, contribuer à la fin à sauver Chapelle et quitter le parti de l'ennui.

15 juin 1810.

Letellier ne s'élèvera pas au-dessus du ton bourgeois. C'est un homme d'esprit, colère en diable, à âme basse et à ton de cuistre.

1. Je ne connais M. Soumet, auditeur*, que par ce qu'en ont dit les journaux, et ne me sers momentanément de ce nom que pour guider mes idées.
2. Vrai. 1813.

Pour le ton, c'est un homme dans le genre de Chrysale des *Femmes savantes*, de M. Grichard du *Grondeur*.

Le ton de la bonne compagnie, le ton à la Collé avec plus de saillies, sera pour Chapelle, Rozambert, Mme Saint-Martin, etc.

Ces deux tons me donnent une opposition bien naturelle et bien bonne.

Letellier veut, comme chef de parti, perdre Chapelle, il craint que l'esprit, le ton charmant de Chapelle et sa gaieté inaltérable, réunis aux sociétés dans lesquelles il va, ne fassent de lui, sans qu'il y songe, un point de réunion pour les philosophes.

Pensées.

(Le 27 juillet 1810, je pense que :)

Une grande ville favorise la connaissance de l'homme parce que beaucoup de personnes sont mises par leur état dans la position de faire des observations justes. On ne commet pas d'erreurs lorsque nulle passion ne nous y pousse. Or, M. Legacque, les employés du gouvernement qui voient se succéder sous leurs yeux des milliers de personnes, les restaurateurs, les maquerelles comme Mme de Quincy, Mme Virel*, tous les états qui ont des relations forcées avec le public, comme les fiacres, etc., font des observations dont la justesse est déterminée uniquement par le degré de l'intelligence, sans que les passions viennent rien en diminuer.



12 juin 1810.

Il peut être utile, pour mettre de la clarté dans mes idées, de repenser, après cinq ans d'oubli, à mon ancien travail de 1805, sur les caractères naturels et sociaux et leurs oppositions avec les passions, avec le classement de ces oppositions en sujets tragiques ou comiques.

Combiner avec le tempérament physique.

Liens naturels (je prends, pour la nature, les sauvages d'Amérique cités par Malthus) : le père, le mari, le fils, le frère, l'ami, le général, le juge (le roi ou gouverneur est ces deux réunis).

Passions : L'amant, l'ami, l'ambitieux, l'avare, le vaniteux, l'orgueilleux, le joueur, le jaloux, l'envieux, le haïssant, le cupide (d'argent).

Habitudes : le preneur de tabac, l'inconstant, le distrait, le prodigue ou dissipateur.

Le combat des liens et des passions donne les angoisses tragiques ; ainsi le *Cid* est le combat du lien *fils* avec la passion *amour* ; *Zaïre*, du lien *femme* et du lien *tu ne seras pas incestueux* avec la passion *amour* ; Pauline, du lien *femme* avec la passion *amour.*

Et que ferons-nous d'Arnolphe, par exemple, de Figaro ? Et Othello : la jalousie (ou ancienne habitude d'orgueil) combattant l'amour.



Les passions font faire des actions presque entièrement différentes suivant qu'elles se nichent dans des *tempéraments* ou des caractères ou *ensembles d'habitudes*, différents.



Chercher d'abord les positions comiques : l'intrigue, après, très facile à trouver.

Véritables positions comiques tirées de la lutte de ces deux caractères opposés : le philosophe véritable, et le vaniteux faisant les actions de l'obscurantin.

Sa vanité fait souffrir sa haine.

Sa haine fait souffrir sa vanité.

Congrès de cuistres.

Composition du feuilleton.

Gaieté de Chapelle.



Saint Pierre, 29 juin 1810. Chartreux.

Linge.

Chemises sans jabot	15
Chemises avec jabot	27
Gilets	18

Cravates batiste.
Mouchoirs.
Mouchoirs encadrés.

***

Les sensations de l'âme, la voix, le génie, le plaisir que donne la musique sont un luxe de santé. Cimarosa était un gros garçon comme moi, je crois que, quand cet embonpoint s'arrête à un certain degré, ce n'est pas un mal *for the happiness and the genius* *. C'est un mal en revanche *for the wit founded upon vanity* *. Je répugne à me figurer l'esprit de Voisenon dans le bon gros corps de M. Laborie. (Ermenonville, .. mai 1810.)

Veux-tu doubler ton esprit ? — Conduis-le avec ordre. (10 juillet 1810.)

***

Saint-Gervais Le command[r] de Münchhausen M. Maubreuil	quelque chose d'infernal.
Baour-Lormian Maisonneuve Roger Etc., etc., etc.	hommes de lettres.

***

Thèmes (à être traités en *fa mineur*, comme la 8e symphonie de M. Haydn).

Le Roi. 5. Je crois qu'il faudrait exemplifier et prendre Louis XV ; l'action pourrait être : « Se brouiller avec sa maîtresse actuelle et lui en donner une autre. » Cette action montre combien un pauvre roi a peu de plaisirs.

Le Général. 5. Le quartier général à Enns ; les spectacles de Vienne ; mort du cheval.

L'Homme de lettres. 5. Imaginé près du portrait de Richmond, après avoir lu la vie d'Addison dans Johnson.

***

Table.

Journal — 1 jusqu'à...
Pensées philosophiques — ...
Pensées *of comic bard* * — ...
Sujets à traiter — ...
Pensées pour le vaudeville de *L[etellier]* — ..

1810-1811

PARIS *

Djorn'l [*sic*] *from the 16th august 1810, till the* [*18th may 1811*] [1]*.

> Le plaisir les peindrait, l'instruction les dissèque.
>
> Myse[lf].

Madame Marie partit pour A. le 16 août 1810, je crois. J'avais su, le 3 août, que j'avais été nommé

1. *Freddetto* *, non pas triste, mais gai par nature et non pas plus gai parce qu'il voit Marie.

Les trois questions du mardi 18 décembre 1810.

Deux défauts *of myself*, nuisibles *to my talent and to my happiness* *.

Scott dit le 5 *march* 1813 :
La monarchie *of the France was a despotism* * tempéré par les usages, le principe est le même, mais les usages n'existent plus, et c'est un d.

La lecture de ce journal m'attriste par sympathie avec l'ennui de l'ambition, et non par comparaison avec ma tranquille et obscure situation actuelle. 26 juin 1815, *in* Milan.

auditeur le 1er. Je me sentis las de Paris, je n'y pouvais pas travailler avec liberté à *Letellier*. Les visites, les domestiques, les blanchisseuses et autres choses aussi importantes me dérangeaient cinq ou six fois dans une matinée, enflammaient mon caractère irascible, et je ne faisais rien. J'aurais d'ailleurs pu dire à F[aure] ce que Mme de Saint-Martin dit à Chapelle : « Je sens que mon plus grand besoin est celui d'aimer. » Et je n'aime pas.

Je cherchai le bonheur en changeant de pays, et je le trouvai à P[lancy], auprès de Louis*. Le *pays*, je veux dire la campagne et non pas le village, comme les gens qui y sont, est aussi laid que possible. Mais mon cœur avait soif de campagne, le parc de M. de P[lancy]*, le bâtardeau, les chênes surtout, situés vis-à-vis le sable sur lequel nous travaillions à *Letellier*, sont dignes d'un tableau représentant l'Italie. Le bal même, quoique grossier, me plut.

Louis fut affecté et froid les jours d'arrivée et de départ. Si ç'avait été seulement le jour d'arrivée, j'aurais cru que je le dérangeais de quelque occupation favorite. Je crois que ce froid vient seulement d'un reste de mauvaise habitude de sensiblerie, prise chez M. *Shepherdrie*. Il a une sagacité parfaite, il me semble supérieur à moi par là et inférieur en imagination et en sensibilité. Je lui ai trouvé chez M. de P[lancy], comme cet hiver chez Mme *Shepherdrie*, la tournure d'un savant et d'un homme timide ; ni *ease**, ni gaieté. Il n'est pas cepen-

dant tout occupé de lui, il observe fort bien. Je ne lui crois pas cette élévation de sentiments qui rendent [*sic*] l'Italie nécessaire au bonheur. En le plaçant dans le cercle de d'Alembert, je crois qu'il l'eût recommencé, avec beaucoup plus de talent pour la littérature cependant. Je veux dire principalement qu'un cercle de huit à dix sociétés où son esprit aurait été estimé et où personne ne se serait moqué du sérieux avec lequel il traite certaines choses qui ne sont que des conséquences des principes reconnus, je crois que ce cercle, où il aurait choisi une Mme Du Deffand pour laquelle il aurait été un autre président Hénault, eût fait son bonheur. Ce n'en est pas moins un homme très remarquable. Sa première qualité est, suivant moi, la sagacité, la deuxième le talent d'administrer ; c'est peut-être de la nécessité où il s'est trouvé d'administrer qu'il lui est resté ce sérieux appliqué quelquefois aux petites choses. Ce serait un excellent directeur général de l'Instruction publique, il ne mépriserait pas son affaire comme l'amant de Mme Pietragrua, une gloire supérieure ne lui serait pas nécessaire. Je lui ai trouvé un caractère fort doux, fort malléable. Branlant un peu son âme, pour être sensible à la possession d'une grosse paysanne, un peu grossière, mais en revanche très ferme, et sans gaieté ni naturel. Il n'est pas triste, mais plutôt raisonnable et froid, la conversation ferait son bonheur aisément. Il n'y porte que le défaut de s'écouter parler et d'avoir

dans la conversation des affectations à la Lafon* ; il a aussi un peu de ses airs nobles et empesés.

J'arrivai par la diligence le...* Je satisfis d'abord ma soif de chasse. Je me suis retrouvé le talent de tirer au vol qui m'était déjà tombé du ciel à Brunswick. Dans les trois premiers jours, je tuai treize hirondelles et une perdrix ; le quatrième, après dîner, en une heure et demie, je tuai douze hirondelles. Je ne tirai plus depuis. Ce goût satisfait me laissa tout entier à *Letellier*.

J'en fis confidence à Louis. Sa sagacité saisit et sentit fort bien les positions prouvant et co... [*sic*]. Je craignais que ça ne lui donnât un peu d'envie. Plana lui donnait, il y a six ans, des atteintes de ce mal. Pour moi, je n'ai vu que la sensation du doigt qui passe sur une cicatrice.

J'ai senti une fois une atteinte de mon *irascibilité*, qualité que je ne me connaissais pas, et qui souvent me donne du malheur. J'ai acquis dans *le pays* la réputation d'être un *maître bougre*. Dans le sens où les Champenois prennent ces mots, c'est la réputation que je voudrais avoir partout.

Le septième ou huitième jour de mon séjour, comme nous revenions du charmant bâtardeau après avoir beaucoup travaillé, au D...* surtout, et nous être baignés, nous trouvâmes trois lettres de F[aure] qui m'annonçaient que, par décret du 22 août, j'étais inspecteur général du mobilier de la Couronne et que de plus j'avais été convoqué pour

l'examen. Je partis le lendemain à trois heures.

J'arrivai à Paris le ...* Je le trouvai plus dégoûtant que jamais, et, après mon examen subi avec beaucoup d'avantage, un soir, m'ennuyant, je pris la résolution de partir sur-le-champ. Cela fut fait sans tâtonner. J'allai voir Mme de B[ézieux], rue Char[lot], à neuf heures du soir, en partant. Mon imagination me représenta très bien le plaisir que sent un grand homme à faire une grande chose.

Je couchai à minuit et demi à l'*Espérance*, bonne auberge de Brie. Je ne pris pas assez le cul à une très jolie fille ; j'avais usé cette sensibilité avant mon départ de Paris.

Ce deuxième voyage, avec mes chevaux et ma calèche, fut fort agréable. Je lisais *Tom Jones*. Je couchai à Nogent. Le temps était superbe, ce beau temps de septembre si puissant sur moi et qui me convie à aimer. Je me souvenais de mon retour de chez le grand Münchhausen, à Herde : je me repentais de ne pas avoir amené avec moi Babet.

N'étant pas heureux par l'amour, qu'enfin je ne ne peux pas faire tout seul, il ne me reste que le parti de faire de grandes choses (grandes pour ma taille, mais qui enfin, à tort ou à raison, me feront la sensation de grandes). *Quà solamente trovo pace**. La nature m'a fait sensible fortement. Clémentine (fille du marquis de Belveder) et Bradamante occupaient mon cœur à douze ans. Les circonstances m'ont fait sensible délicatement et imaginant l'ennui

*o il non trovar loco altrove che nel grande**, me pousser à faire quelque chose de grand ou qui me paraîtra tel. Je n'ai nulle sensibilité sur ce qui fait les plaisirs des autres. Quelquefois, *ma di rado**, j'y prends quelque goût parce que mon imagination les déguise ; bientôt je sens que ce sont des mains de bois *che non sono niente per me**.

Dès que l'imagination peut m'orner quelque chose, je l'aime. Ainsi, je reçois une lettre de Strombeck qui me fait un très grand plaisir, et il y a réellement une franchise et un naturel dont la fréquence ne fatigue pas dans ce pays-ci [1].

Conseils sur le style à Félix [2].

Félix voulait lire Blair* pour se former le goût en littérature. Je lui ai écrit pour le dissuader.

Les passions ne peuvent pas se sortir du sein des passionnés pour être exposées aux regards de tout le monde ; pour les peindre, il faut les avoir senties. Blair, homme froid, est comme un homme qui voudrait juger du nez de Polichinelle qu'il n'a jamais vu. Il prouverait avec beaucoup d'esprit que Polichinelle a le nez petit, parce qu'il n'a entrevu qu'un Polichinelle de dix ans qui n'avait pas le nez formé, et Blair vient dire, en bel anglais appuyé de l'auto-

1. Bon, comme peignant bien un sujet intéressant pour moi seul. Milan, 26 juin 1815. Hier, à Leinate.
2. Bon *.

rité d'aristocrate, à une pauvre mademoiselle de Lespinasse qui ne sait pas l'orthographe : « L'amour doit aller jusque-là ; au delà, il est hors de la nature [1]. »

Ce trait : « Je voudrais que l'enfer fût là, je m'y jetterais pour toi, » que disait un soldat à une blanchisseuse, est outré et de mauvais ton ; si le trait se présente en beau langage, ils le trouvent un peu plus naturel ; s'il se trouve en grec dans Homère, il est divin. Mais, heureusement pour eux, les poètes anciens, nés avant le raffinement et l'exaltation des passions, ont très peu de ces maudites folies qui dérangent leur système [2]. Il n'y en a peut-être pas une dans Homère.

La mort et les enfers se présentent à moi ;
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.

Mais où étudier la littérature ? — Dans Helvétius, Hobbes, et un peu Burke, et voir beaucoup d'applications dans Shakespeare, Cervantes, Molière.

Toute la littérature consiste dans cinq principes, savoir :

1° celui de cet article : on ne peut peindre ce qu'on n'a jamais vu, ni juger des portraits faits par les autres ;

1. Ce qu'il y a de meilleur comme pensée. 1815.
2. Le sentiment de vanité de savoir le grec qui occupe un peu leur âme les empêche d'être effarouchés de l'énergie de semblables explosions *.

2° le sublime, sympathie avec une puissance que nous voyons terrible ;

3° le rire (Hobbes) ;

4° le sourire, vue du bonheur ;

5° étudier une passion dans les livres de médecine (Pinel), dans la nature (lettres de Mlle de Lespinasse), dans les arts (Julie, Héloïse, etc.).

Étant éveillé sur ces quatre [*sic*] principes, il faut en chercher la preuve ou la réfutation dans Shakespeare, Cervantes, le Tasse, l'Arioste, Molière.

Mais si l'on veut acquérir le babil d'usage et rester petit ou le devenir, étudiez sans cesse le correct Laharpe, le judicieux Blair et autres braves gens qui ont vu les passions face à face. Remarquez surtout le jugement que Laharpe souffleté porte du *Cid* et de *Nicomède*, que le froid Blair porte d'*Othello*, que le cuistre Geoffroy porte de *Werther*, et vous pourrez vous vanter d'avoir une belle collection d'idées justes. Remportez un prix à l'Institut, et votre mérite ira se revêtir d'une tranquille poussière dans la bibliothèque de ce corps illustre.

2 octobre 1810.

Depuis mon retour de Plancy, je n'ai pas pu travailler pour moi. J'ai fait deux voyages, pour ma place, à Versailles. J'ai monté un bureau et travaillé à l'hôtel du Châtelet*. Mon travail vaut beaucoup

mieux que celui de mon collègue ; M. Z n'a encore vu ni l'un ni l'autre.

Déjeuner à ...*, au delà de Versailles, avec Duchesne, Caroline et le vicomte.

Marie m'accuse de froideur, elle me montre toujours de l'affection. Je verse et me casse une dent. Je promène souvent avec le vicomte à Coblentz. Je tente la petite chanteuse juive, la sœur est trop rouée. Position superbe de *myself* : 11.400 francs, la baronnie.

Que d'autres eussent été parfaitement heureux à ma place ! Mais voilà le mal d'être

... verme
*nato a divenir angelica farfalla**.

Ce bonheur d'habit et d'argent ne me suffit pas, il me faut aimer et être aimé. Si je ne puis atteindre ce premier des bonheurs, travailler aux choses auxquelles je mets de l'amour-propre.

La friponnerie dont M. accuse P. m'a mis en grande activité hier soir à onze heures et demie et ce matin. Je me suis bien conduit et ai réussi. Le plus grand osbtacle que j'aie eu à vaincre a été, comme à l'ordinaire, mon trop de sensibilité. Mme Palfy m'a donné d'assez heureux moments. Après elle, les deux sources de bonheur les plus fécondes ont été les *Mémoires* de Sully et l'*Impresario in angustie**. Qui le croirait ? ce n'était pas l'amitié qui

unissait Henri IV et Sully ; la sensiblerie de tous les écrivains de la dernière moitié du xviiie siècle trompe le public là-dessus. Sully avait l'ambition d'un homme honnête et bilieux. Henri IV a connu l'amour et non l'amitié, mais il était parfaitement aimable. Je juge de tout cela sur une copie qui peut être infidèle, car ces *Mémoires* où Sully parle ne sont pas écrits par lui [1]. Il y a six morceaux charmants, vingt amusants et autant d'instructifs, un entre autres qui concerne mon ancien métier, c'est le calcul de ce que coûtait le soldat en 1598. Sully, comme dit fort bien Collé, n'était rien moins que sensible : la mort de cet aimable Henri, qui était tout pour lui, est entièrement ratée. Ce livre, dont j'ai sauté ce qui n'aurait pu être vraiment utile qu'en se donnant la peine de comparer vingt auteurs contemporains, m'a souvent mené jusqu'à deux heures du matin.

Je suis très content de l'esprit du vicomte, il en a réellement et du très aimable ; je pense le contraire exactement de M. de ***.

1. Abrégé par un abbé de l'Écluse des *Mémoires* de Sully qui sont censés lui être contés à lui-même, et pour cela écrits à la deuxième personne. Voyez l'Écluse, *Biographie*, 12. 1815.

8 octobre 1810.

Mon métier.

Un trait marquant du caractère de Probus, c'est d'*employer le premier instrument venu.* Et, comme on dit que les sots sont en plus grand nombre que les gens d'esprit, il est (à l'exception de l'aimable Ba.) environné des bêtes les plus inertes que je connaisse. Cela double son travail et en centuple le désagrément. Cette cause augmente sans doute le nombre des impatiences provenant du reste de son caractère.

Cette propension à employer les premiers venus vient probablement de deux causes :

1° le désir de montrer sa probité ;

2° le désir de montrer sa force.

Si je dirigeais ses choix, je prendrais M. Catineau-La Roche* pour chef de division ou secrétaire général, un homme comme Blondin* pour la comptabilité, de jeunes Genevois pour expéditionnaires. Je nettoierais l'étable de tout ce qui y est, et introduirais le silence dans mes bureaux. Plus douze gros registres, et tout irait avec deux heures au plus de travail du chef suprême.

Nouvelle preuve du trait de caractère qui fait l'objet de cet article : la nomination de M. Amyot* *in Deutsch*[*land*].

Le système contraire mettrait en relations, à la longue, avec beaucoup de gens à talent.

Ce défaut, au reste, est une nouvelle preuve de l'extrême force et de la probité de Probus.

9 octobre 1810.

Ambition.

Quelle triste passion ! Je viens de voir Jacquem[ino]t dans son triste bureau, tout seul, avec sa figure morte qui ne prend d'activité que pour nous lire une lettre insignifiante de lui au ministre Dejean, lettre écrite pour contredire en quelque sorte M. D[aru], son bienfaiteur. Quelle triste existence ! Il est toujours malheureux, pas le moindre sentiment généreux qui fait du bien à l'âme. Si William Pitt et tous les ambitieux froids étaient comme cela, on ne doit pas porter envie à ces tristes personnages. Je pense cependant que la conscience d'une grande activité et d'une grande force donnent des plaisirs. Mais J[acquemino]t n'a pas cette force et n'en a pas la conscience. C'est un des hommes les plus malheureux que je connaisse.

Après cela vient Pac[é], qui, au moins a quelque feu et est plus élevé. Après cela, cet aimable Joinville, si bien fait pour être heureux avec Angelina ou toute autre, s'il avait été fixé en Italie avec la certitude d'être toute sa vie commissaire des guerres.

Enfin il n'y a pas jusqu'à l'heureux Maz[eau]* qui, sur une diminution d'appointements, ne prenne de l'humeur, ne se loge au quatrième et n'ait l'air malheureux. Il était secrétaire chez M. Petiet à 80 francs par mois, et il est plus près de 80.000 francs de rente que de cinquante. Ceci est pour faire ma phrase, je ne l'achèterais pas plus de 50.000 francs.

Enfin Probus, qui ne montre pas un trop grand bonheur. Comparez tous ces gens-là à Gros* ! Aussi, ils en ont le sentiment vague, et pour se venger, dès qu'on parle d'un artiste ils prennent le ton haut.

Que d'illusions dans ces rêves creux d'ambition ! Jacq[uemino]t qui veut devenir préfet, de commissaire des guerres !

J'éprouve beaucoup de bonheur d'avoir fait mon budget, ouvert mon compte de caisse, et de ne pas dépenser six francs sans les porter à l'avoir de la caisse.

J'ai tellement senti hier les *Nozze di Figaro* que j'en ai mal à la poitrine aujourd'hui. Nous étions, Paul et moi, à côté d'une assez jolie petite Italienne avec laquelle il a un peu jasé. Elle loge à l'hôtel des Arts, près l'abbaye Saint-Germain. L'Italie est pour moi la patrie, tout ce qui me la rappelle touche mon cœur. J'avais du plaisir à entendre cette jeune fille parler italien*.

Avanti io era andato dalla signora Z, dove ho

*veduto la prima sorella di Charles Che., che stava benissimo**. Je lui ai trouvé un peu de coquetterie cependant. J'ai très bien joué le *freddetto** et ai été fort bien.

Flor., *che stava quà**, y était plus enjoué que moi et mille fois plus à son aise ; voilà le beau, il est venu aux *Nozze* et y tombait de sommeil, il vient de me dire que ça avait été bien mal chanté, voilà le revers de la médaille.

A propos de revers de la médaille, m'observer dans mes lettres ; Jacq[ueminot] concluait que j'avais eu Mme Genet, un de ses amants lui disait qu'elle était charmante dans le plaisir et avait un si beau cul qu'il avait été mille fois tenté de l'en....., qu'il avait essayé trois fois sans pouvoir entrer. Cette femme n'est cependant qu'une oie chez Mme Marie, apparemment que toute sa vie est réservée pour la volupté ; elle en doit être meilleure.

Que je serais malheureux d'avoir à vivre avec des Jacq[ueminot] et surtout d'avoir à en dépendre ! Voilà qui me fait sentir vivement le bonheur d'être auditeur. Avantage de la hauteur, en avoir avec tout le monde, pour tenir éloignés de moi tous ces êtres malheureux et par là méchants. Réfléchir beaucoup avant que de me départir de cet air avec quelqu'un. Ni méchants, ni niais. Des Lambert, des Édouard, des Paul.

10 novembre 1810.

Exposition de 1810.

Copie d'une lettre à F[aure].

... pour entrer à l'exposition. Ce dernier mot te distrait, tu cesses, je parie, de penser à Am[élie] pour te figurer les tableaux. Eh ! bien, donc, imagine les habits les plus bleus et les mieux faits, les broderies les plus éclatantes, les bottes les mieux cirées que tu aies jamais vues, des figures bêtes, froides et non ressemblantes au bout de ces habits, voilà 1.030 tableaux sur les 1.200.

Les cinquante [*sic*] autres sont : 1° une bataille d'Austerlitz par Gérard. Belle lumière, perspective aérienne (c'est-à-dire les couleurs diminuent d'intensité à mesure qu'il y a plus d'air entre le plan du tableau et l'œil du spectateur), beau coloris. Cette perspective manque entièrement à ce que Gros a exposé (l'*Empereur commandant en Egypte*, les *Espagnols demandant pardon*). Même dans le beau tableau de Gérard, l'expression est telle quelle. Dans mes idées, l'art de peindre une passion par les traits d'une physionomie et la position d'un corps, et d'émouvoir les spectateurs par la sympathie, ou par la comparaison comique qu'il fait des personnages à lui, est l'art de la peinture. Si l'on admet ce principe, l'art a dégénéré à cette exposition. Les *Révoltés*

du Caire, de Girodet, sont extrêmement énergiques. Figure-toi un nid de vipères qu'on découvre en changeant de place un ancien vase, on a peine à suivre le même corps, si on le regarde longtemps, il fait aller les yeux. Voilà l'effet de la *Révolte du Caire*. Du reste, deux ou trois superbes têtes de fureur. C'est l'A, B, C de l'expression ; qu'il y a loin de là à une belle tête de Tancrède reconnaissant Clorinde en lui apportant de l'eau dans le creux de ses mains pour lui donner le baptême.

De jolis paysages, mais à ciel brumeux. Un M. Duperreux*, qui est malade d'épuisement à chaque tableau, est allé en Dauphiné l'été dernier et a trahi nos belles Alpes en les environnant du plat brouillard de Paris. Quelques belles vues de l'Italie. De superbes portraits : feu le général Colbert, M. Mazet, Mme la comtesse Dubois, une princesse polonaise. L'aimable Guérin a voulu montrer Pyrrhus refusant Oreste, Hermione s'éloigne. C'est le genre de Racine : correct, joli, mais faible à force de noblesse. Un homme de Gérard rosserait vingt Oreste. Au total, le Salon est ce qu'il devait être, mais la peinture fait comme le café de Louis XV, elle fout le camp.

27 novembre.

Il y a un siècle que je n'ai écrit, c'est que je suis très occupé. J'écris souvent des cinq à six heures de suite chez Z.

Hier, chez le duc de Rovigo*, soirée très brillante. Sensation délicieuse, en arrivant, aux *Nozze di Figaro*, au moment de ce duo si voluptueux dans lequel le comte demande à sa femme la clef du cabinet où Suzanne vient de se renfermer. Mon cœur, ému par la contemplation de la belle gorge de Mme Lacuée et de la belle tête de Mme Pallavicini*, boit avec avidité ces sons délicieux. Mes culottes blanches font beaucoup d'effet sur Mme Boucher, cette jolie figure qui fait trop d'impression sur moi.

27. Aujourd'hui, j'étais si harassé d'hier que je renvoie M. Goodson. Je déjeune comme à l'ordinaire avec *Fairisland**. Ces déjeuners sont du bonheur domestique. Je sors à dix heures et demie et vais mettre mon nom et celui de MM. Cardon et Chevalier chez une quinzaine de conseillers d'État. J'entre à mon bureau à midi, j'en sors à cinq heures et demie, après avoir travaillé sérieusement à une réponse à M. Appelius* sur les Domaines. Je fais une contre-note, que les sots trouveraient hardie, à M. Z, mais le principe de Clarisse, *perhaps mash less should have had to bear**. A six dîner chez Véry.

De là chez moi, *Fairisland* vient me prendre et nous allons chez l'archichancelier. En arrivant à sa porte, nous trouvons qu'il ne reçoit plus.

De là chez M. Defermon*. Tristesse bourgeoise et mesquine du salon ; envie de rire que j'y ai. Je prends la tête à M. de Praslin* dans la porte. Un

petit Carmanini* qui était déjà hier chez le duc de Rovigo me met au moment de mourir de rire.

Je viens changer de décoration pour la troisième ou quatrième fois, et Bellisle me mène chez M. Nardot. J'y fais la cour à Mme Genet, dont la gorge et les épaules découvertes me font plaisir. D'ailleurs, Jacqueminot m'a dit qu'on lui avait dit qu'elle a un cul superbe, qu'elle fait fort bien cela en levrette et qu'elle a presque de l'esprit au lit. Je le crois, on voit dans le monde qu'elle doit être à son aise tout à fait au lit. Le hasard fait que, conformément aux grands principes, je suis gai et j'occupe de moi. Ça mûrit le cœur de Marie.

Z me semble un homme très désagréable, presque aussi net de générosité *than his brother** ; pas l'ombre de force dans le caractère et pas trop d'esprit ni de talent administratif. Ayant réussi par l'énorme quantité d'encre jetée sur du blanc.

28.

Je n'ai pas écrit le soir parce que j'étais harassé, sans aucune exagération. Ce mélange de travail sérieux et rapide à mon bureau, de visites et de changements de costume, m'a tué quatre jours de cette semaine. Le 28, excellente séance avec l'aimable M. Denon*. Il m'a dévoilé sa politique sans le vouloir. J'ai eu l'air profond et attentif uniquement à mon mérite, pour me prouver qu'il en *pinçait* ;

aussi il m'a dit : « Il faut toujours dire que c'est beau, après quoi le public trouve des raisons pour prouver que c'est beau (l'exposition), etc., etc., etc., et dans le vrai, c'est beau. » (Je trouve, moi, que c'est bête, plat et brillant. Le brillant doit s'entendre des uniformes, bottes, décorations, etc., etc.)

Ce soir, visite à M. le comte Jaubert* et aux dames *Shepherd*, toujours plus insignifiantes ; comme elles ont chassé le naturel et qu'il n'est revenu ni au galop ni même au pas, ça fait de plates créatures.

Cependant, et à propos de plates créatures, il faut les avoir parce que telle femme fort insignifiante donne un plaisir charmant, la nuit, dans un beau lit d'acajou ; — 2° parce que toute leur comédie change au moment qu'on les a. Ce sont les flammes de Tancrède.

Jeudi 29.

Pédantisme ridicule de Probus, à l'occasion de l'acte de baptême de *Adine*. Il joue le chancelier de l'Hospital, et encore un chancelier sera pédant en raison inverse de sa profondeur. Toute cette comédie : « Et en ai-je le temps,... occupé comme je suis ? » etc., ne se montrer nulle part, ne pas dire un mot sans : « L'empereur me dit », « l'empereur fit », etc.

N'être jamais l'homme de la société, mais débiter une leçon d'un ton important, grave et presque de mauvaise humeur, tout cela ne change rien au

talent du personnage, mais me semble ennuyeux pour tout le monde et comique pour l'homme qui a la manie d'observer. (Quand je dis *ridicule*, j'entends *comique*, qui doit faire *naître le rire*, je ne veux nullement dire *odieux*. Ce mot : ridicule, est souvent prononcé avec un air très peu riant, mais en revanche très piqué et très haineux. Dans le *grand* ouvrage que j'entreprends, il ne veut dire que *ridicule*.)

Séance chez le juge de paix, où le pédantisme ressort par l'air grave, mais plein d'aisance, de M. de Graves*. J'y ai l'air très froid et très réfléchi. Comédie désagréable, mais que le pédantisme de nos chefs nous met dans la nécessité de jouer. J'avais vu dès neuf heures Mme Micoud (la sœur de Charles Chemi.*) ; manque de naturel ; si elle était corrigée de ce défaut, elle serait aimable. Beau nez, yeux rouges et dégarnis de cils et qu'elle cherche, pour cette raison, à ne pas montrer [1].

Vendredi, 30 novembre.

Séance au Musée. Je trouve que le petit M. Six* prend un ton un peu trop noble à mon égard. Ce que ces animaux ont d'exécrable, c'est de forcer à prendre un rôle, d'empêcher d'être naturel. Je reste au Musée longtemps après la course que la bonne

1. Excellente comédienne, dans le genre de Mme d'Angivilliers de Chamfort*. Elle a l'étoffe pour cela. 1815.

Palfy y fait. Je ne puis éprouver le sentiment de l'admiration, quoique je cherche par tous les moyens à y ouvrir mon âme. Toutes les princesses, duchesses et comtesses de Paris y étaient : belles mises, mais figures de femmes de chambre.

La vraie noblesse et le vrai naturel (du S[r] Jean de Müller*, par exemple), me semblent fort rares en France.

Le petit Six fut sur le point d'avoir une affaire avec M. La Bourdonnaye*, officier d'ordonnance. Ils sont impertinents, il faut leur rendre cette justice. Il faudrait que les duels devinssent plus communs, sans quoi l'impertinence gagnera, et le caractère de la nation de Paris deviendra encore plus bas ; avec un peu d'exagération, on ajouterait : s'il est possible.

Samedi, l'archichancelier ; belle assemblée. Ridicule de cet auditeur qui m'accoste. Figure faible du comte Molé. Chef branlant d'un sénateur, Génois je crois. Air peu bon de Z pour moi. Je passe la soirée chez lui. Le matin, il m'avait reproché le papier du sommier.

Dimanche 2 décembre 1810.

Anniversaire du couronnement. Je me rappelle ma situation à cette époque.

Le matin, audience. Sotte musique chantée par de belles voix un peu criardes.

Le soir, *Sophocle**, plat bourdonnement sur des paroles qui ont toute la platitude littéraire, de MM. La Chabeaussière, Rabateau, Esménard, Lavallée, etc., etc., et autres plats écrivains, dégoût de la ...*, desquels on peut dire : « Que ne se fait-il maçon ! »

M. Lavallée*, du moins, me paraît un bon et aimable homme, bon secrétaire général de M. Denon.

Mais les écrits de ces messieurs donnent de l'humeur. Au sortir de cette musique nauséabonde [1] et digne des trois quarts des auditeurs, cercle. Foule et presse énorme.

Sourire diablement joué de Probus, où *Fairisland* trouve quelque chose d'extraordinaire à mon égard. Je n'y vois que le sourire joué de Picard (que Faure remarquait), et peut-être un peu de préoccupation de quelque chose arrivé ou appris pendant le cercle. Caractère faible et indécis. Au spectacle, traverse tout le parterre pour aller trancher avec Roger [2] et Picard, je crois. Démarche impolitique.

Mme *Vedova** me disant avec le cœur serré qu'à l'époque *of the death of Le B*[*run*], *there was a year** qu'il n'était pas venu la voir. Je crois cela un peu exagéré. Mme Le B[run] bien bonne de s'en affliger.

1. *Ella è d'uno italiano, il signor Fiocchi* *.
2. Cocuage comique du petit Roger.

3 décembre. Lundi.

Belli[sle] et moi nous courons les estampes et les cartes. Temps de brouillard exécrable. Nous achetons pour 200 francs d'estampes. Les cartes manquent.

Le soir, aux *Zingari in fiera**, musique ennuyeuse comme extrêmement insignifiante. Nous sommes contents de la voix du signor Angrisani*.

J'avais le carrick de *Fairisland*, ce qui me peinait comme une action plate à ses yeux. C'est ce que sont de plus en plus, aux miens, la future Mme Gaulthier*, ses sœurs et sa mère. Le pauvre Louis Crozet a fait une bêtise, il a voulu être léger et a fait tache. J'ai nommé Savine pour le relever un peu.

Mardi.

Le matin, travaillé à mon bureau avec beaucoup de rapidité. Allé chez l'archichancelier, ridicule du petit pied-bot et ridicule de l'archi lui-même, dont le mouvement silencieux et périodique, au milieu de vingt personnes debout, rappelait l'ours noir.

Je m'occupe de faire des lettres, d'aller dans le monde. Je ne suis presque plus une idée. Quand le hasard me met au commencement d'une série intére sante, je remets cela à une autre fois. Hier, cette

habitude de remettre et de sauter au-delà de tout ce qui exige trop d'attention m'a frappé.

Un voyageur fade, quoique dans d'assez bons principes sur le cœur humain, écrit des lettres sur la Suède* (*Annales de la Géographie*, mois de novembre 1810) ; il dit : « Vous croiriez que Charles XII est détesté, point du tout ; c'est le véritable Suédois du nord, le véritable Dalécarlien, les jeunes gens en parlent avec enthousiasme, les vieillards avec tendresse. » Cependant, Charles XII les ruina, les gouverna avec sa botte. Dans le temps même du propos, vingt mille Dalécarliens offrirent d'aller, à leurs frais et risques, le délivrer en Turquie.

Là-dessus, mille réflexions sur la manière différente dont l'homme sympathise avec un autre être me venaient. Je me dis : « Je réfléchirai à cela une autre fois [1]. »

Quand par hasard je suis une heure chez moi, je ne sais que lire.

Ce qui me console, c'est qu'il me semble que quand on veut bien faire une chose, il faut n'en faire qu'une à la fois. Je vais dans le monde et je fais des lettres, voilà ma vie cet hiver.

13 décembre 1810.

A l'exception de *the D. of R.* (que j'enfile une fois

1. J'étais sur le chemin du sublime de Knight. 26 juin 1815.

par semaine), je suis chaste comme un diable. Aussi je grossis. Les Madames Duchesne me suffoqueraient d'ennui. Le docteur Bayle* me dit qu'encore trois ou quatre chaudes-pisses, je ne pourrai plus pisser qu'avec une sonde. Il me semble que depuis que je suis auditeur j'ai oublié mon tempérament. *Il alimente* * peut être le feu de ma tête. Je crois que je perdrais facilement l'habitude des femmes. Le talent d'avoir les femmes communes me manque presque tout à fait, sans quoi j'aurais lié conversation cent fois avec M[me] Boucher (je crois), de *Buffa*, et je l'aurais eue au bout de six jours.

Hier (12 novembre), à la troisième représentation de ces charmants *Nemici generosi**, elle se rebiffa avec un petit domestique de Rembrand contre ce que disait Belli[sle] que Garcia* chantait faux.

Je venais d'écrire à la petite Bereyter. Je m'étais amusé mardi avec Amélie et Mimi. « *You are very* agréable*, j'ai beaucoup de plaisir à vous voir. » Ensuite, leur pincer les cuisses et pouvoir se livrer à toute la gaieté possible. J'ai chanté haut une chanson superbe, car j'en composais à mesure les paroles et la musique.

Le b[aronnie] m'a donné quelque chagrin, *but tandem the bastard** fait le saut, ou du moins va le faire.

Je fais de bonnes lettres au terrible Probus, mais ne lui parle jamais et ne le vois presque pas. Je ne lui ai pas parlé d'affaires dans son bureau depuis le jour

où il me bourra un peu à la suite d'une conférence de trois heures avec M. Six et M. Costaz*. Celui-ci est le modèle de l'importance. C'est le seul moyen de se tenir avec un homme du genre de Probus, et tous les puissants se ressemblent un peu de ce côté-là. Ça m'indigne qu'il faille endosser le soporifique masque de la sottise la plus gâte-joie pour pouvoir réussir avec ces ennuyeuses gens en faveur.

Les trois quarts sont bêtes à couper au couteau. Par exemple 15. Bête n'est pas le mot propre. Il va à son but en singeant □ ; mais quel but, et quelle âme, que celle qui trouve son bonheur à recevoir de tels êtres et à passer chaque semaine une soirée avec eux !

(Jeudi 13 décembre.) Au reste, ce n'est pas à moi à parler de soirée ennuyeuse. Je viens d'en passer une assommante chez Z, et de huit à onze et demie. J'ai conduit Belli[sle] aux Tuileries, et de là chez Z. Il m'a fait, son caractère donné, toutes les façons possibles. Une chose me console de mon ennui, c'est que j'aurai du moins l'air froid, qui est le seul air prudent envers un homme de beaucoup de mérite, mais qui a besoin d'outrager pour respirer.

De là, je suis allé chez M. Palfy. Il était tout content. Il devait dîner chez le comte de Cessac, ministre ; à cinq heures, Sa Majesté l'a fait demander et a travaillé avec lui jusqu'à sept heures et demie. Palfy a donc eu le plaisir de se contremander

chez le ministre, qui aura été instruit bien officiellement que Sa Majesté l'avait demandé. Peut-être le comte de Cessac aura-t-il eu la bonhomie de dire à quelque convive : « Nous n'avons pas M. Palfy par telle raison. » M. de Palfy a eu le plaisir de dîner seul dans son salon, de conter son affaire aux survenants et de dire : « Ma foi, je ne vais pas aux Tuileries ce soir, parce que j'en sors [1]. » Voilà le paiement de tant de matinées de mauvaise humeur. Si quelque commençant lisait ceci et s'écriait : « Que Palfy est ridicule ! » je lui dirais : « Avec deux cordons, je vais vous rendre ce qu'il est. Les hommes me semblent tellement *une variable* que, tout en observant les ridicules les meilleurs en apparence, j'en viens à ne plus les trouver ridicules [2]. »

Dans la première de mes visites, j'ai fait un peu trop de *freddetto* envers la maîtresse de la maison. *I have quited her for say to, for speaking with** Mme Genet, dont j'ai envie depuis qu'on m'a dit qu'elle était charmante en lui faisant ça en levrette.

Tous ces pauvres riches qui se sont réunis sans s'aimer et sans se permettre la raillerie, la gaieté et les autres plaisirs de l'esprit, manquent le bonheur et par là sont ridicules, mais le ridicule d'un dîner chez mon cousin Mure, que je fis il y a deux mois, était bien plus frappant et mêlé de beaucoup d'odieux. Ce repas me frappa vivement. Ce fut une

1. Peinture bonne parce que vraie *.
2. Pensée.

suite de scènes fortes, toutes dans le même genre. Dire qu'un parent puissant « doit tout faire pour placer ses parents », montrer la haine qu'on a pour lui, parce qu'il n'a pas fait ce qu'on en attendait, et en même temps se montrer prêt à toutes les bassesses pour en arracher la moindre faveur.

Mme Mure, la mère surtout, me parut le modèle de la provinciale la plus exécrable qu'il soit possible de voir. Le moindre de ses ridicules est d'avoir une robe tirant sur le devant et de faire la jolie au mariage d'un fils de trente ans. Cette soirée fut un plaidoyer bien fort en faveur de M. D[aru].

Un ridicule à étouffer, c'est, il y a quinze jours, que, dînant rue Charlot, le grand M. Achille me proposa, avec des manières basses et gauches d'un bourgeois qui veut flatter, de me faire faire connaissance avec M. Constant, valet de chambre de l'empereur. J'étouffais ; il me restait cependant assez de force pour me dire : « Il va le relever par quelque liberté qu'il prend avec l'empereur. » Ça ne manqua pas ; au même moment, mon sot ajouta : « Il a dit des choses à l'empereur que personne n'aurait jamais osé lui dire. » Heureusement, M. Achille sortit pour aller à une partie à laquelle on l'attendait, sans quoi j'aurais éclaté.

Depuis que, quand je suis *at Shepherdrie house**, je pense qu'elles sont foutables, je ne vois plus telle-

ment en face leur bêtise et je m'y suis amusé deux ou trois fois. Il y a un Gaulthier qui paraît devoir épouser la belle J[ules], et qui se permet en attendant...

Dimanche 16.

M. le baron de Châteaubourg* m'apprend à l'audience le mariage impromptu de Mlle Jules avec M. Gaulthier, receveur général de l'Yonne.

Mardi 18 décembre.

Ma foi, si c'est de la coquetterie, j'y suis pris, si l'on peut appeler être pris que d'avoir un plaisir vif.

Ce soir, j'ai fait beaucoup de visites : à quatre heures, chez M. le comte Lenoir* (rue Saint-Maur, nº 14) que je n'ai pas trouvé ; de là, dîner chez Mme de Béz[ieux] ; de là, chez moi, chez le prince, chez moi, chez Mme Nardot et chez Mme La Bergerie.

Mais tout ça n'est pas la véritable visite [1].

Il y avait donc quinze à vingt personnes, on allait organiser les parties ; elle était à côté de la cheminée, deux femmes m'empêchaient de l'approcher. Elle est venue à moi avec cette décision que donne un goût vif auquel on cède, elle a fait pour venir à moi quatre ou cinq pas, et s'est arrêtée à me parler au

1. *Love for me** de la duchesse de...

milieu du salon. Je ne sais trop ce qu'elle m'a dit, je n'ai pas même beaucoup remarqué cela ; j'étais dans ce salon comme un prince qui a de la vanité et qui se trouve au milieu de gens pour lesquels ses cordons, ses crachats et toutes ses dignités sont invisibles. Je me trouvais par hasard près du canapé qui est à droite de la porte, je badinais avec les enfants pour avoir une contenance. Elle est venue tout à coup à moi, s'est assise à mes côtés en me disant :

« Maman me charge de vous demander s'il est vrai que les louis seront démonétisés au 1er janvier, » etc... (non pas tout à fait en ces termes).

J'ai répondu, et sur-le-champ la conversation est venue à ce qui nous intéressait. Sa figure, sur laquelle l'expression du sentiment est extrêmement rare, sa figure avait tellement l'air de m'aimer, ses yeux me regardaient avec tant de bonheur, que je me suis retenu au moment où j'allais lui prendre la main [1]. Une minute après, un hasard nous a fait changer de place, et elle parlait assise à trois dames debout, moi à côté d'elle. On a parlé d'un homme, et elle a dit : « Est-il jeune ? Est-il aimable ? A-t-il l'air d'avoir de l'esprit ? » avec l'expression la plus vive et la plus sentie de l'amour heureux. Elle se félicitait de son choix et se faisait un plaisir de louer, devant lui, l'amant à qui elle n'a pas avoué encore

1. Ce qu'il y a de meilleur comme événement. 1815.

qu'elle l'aime, et de l'engager, chemin faisant, à s'avancer. Sa figure était animée et pleine de passion. Son âme semblait s'être éveillée. Si, depuis un an, elle avait eu le quart de cette expression dans un de nos tête-à-tête languissants, ils devenaient à l'instant charmants. Je l'ai regardée avec tendresse, et son âme étant éveillée, elle a dû lire dans la mienne.

Certainement, c'est le *freddetto* qui commence à opérer. Toutes les fois qu'elle m'avertit qu'elle sera chez elle, elle ajoute une phrase de prière pour que j'y vienne.

Depuis que je la connais, c'est le jour où je lui ai vu l'expression d'amour la plus passionnée. C'était au point d'en finir sur-le-champ si nous eussions été seuls [1]. Je lui avais vu des regards perçants et fixes, quelquefois un peu de l'air doux de l'amour, jamais ces manières vives, franches et profondément senties. Je ne conçois pas comment elle ne voit pas à quel point elle s'affiche. Il y avait là quatre femmes qui, lui rendant des respects, s'en vengent sans doute en observant à la loupe ses moindres défauts. Ces femmes étaient ensemble, sa conversation avec moi dans un coin du salon n'a pas pu être entendue par elles, elles ne la supposent pas sans doute aussi innocente qu'elle l'est. Ensuite, son air passionné et ses trois questions, dites non pas avec autant de

1. Si je n'avais pas été amoureux, je lui aurais dit ce soir-là, au milieu de tout le monde, à voix basse. « Je vous aime éperdument. » Je l'aurais eue deux mois plus tôt.

grâce, mais avec plus de force que n'y aurait mis Mlle Mars et qui disaient tellement : « J'ai tout cela dans mon amant. »

Peut-être était-elle animée par un bon dîner, l'après-midi est le moment où elle s'élève un peu au-dessus de sa vie insipide. Peut-être, étant animée, a-t-elle cédé à un goût très léger qu'elle a pour moi, et, les trois questions de suite et fortement accentuées lui étant venues dans l'esprit, les a-t-elle faites par ce désir de briller qui n'abandonne jamais les femmes. (Voilà le détail de la soirée, rue du Faubourg-Saint-Honoré.)

Après avoir dûment regardé, je suis sorti. La bêtise des dames *Shepherd*, le mauvais ton ou, pour mieux dire, le manque d'idées du dîner de la rue Charlot, m'ont réduit absolument aux sensations vives d'un observateur dans les deux salons. *Freddetto! Freddetto, amico** *!*

Les grands de cette cour. — Ignorance et faiblesse ridicules du comte M[olé], observées par *Fairis*[*land*].

M. Montalivet a de moins que tous les autres le grand ridicule de jouer l'écrasé d'affaires.

Tournures uniques et iniques observées hier lundi chez le duc de Rovigo, air ignoble de M. et Mme de Mortemart*. Air inique du baron Quinette*. Le frère scélérat et rouge de Robert dans les *Raubers von* Schiller* est actuellement M. le ministre de

Suède*. Changement de physionomie du duc de Rovigo en parlant à Anglès d'affaires*.

Mille et mille nouvelles raisons de croire que tous les hommes à réputation, en administration, sont des niais sans force et sans suite, comme le comte Molé.

Depuis le *freddetto towards* Z., et depuis que je lui *make good letters** et que je me suis rebiffé sur la prétendue non-lecture d'un état, il me fait des façons annonçant estime et considération, exactement comme si j'étais monté d'un grade et que je fusse, par exemple, maître des requêtes.

Air coquin du grand noir Fiévée*. On dit qu'il a été fait maître des requêtes parce qu'il avait tenu une espèce de contre-police. Air bas de M. de Chazet* chez le ministre de la Police.

19 décembre.

Je passe de neuf heures et demie du matin à sept et demie du soir avec Félix, à parler du majorat. *He writes to my bastard**. Pour son compte, il me semble plus résolu à agir ; je parierais qu'il trouvera le bonheur dans l'action.

Le soir, à huit heures et demie, *Fairisland presentes me to mistress* Gay*. Cela ressemble enfin à la société décrite par Collé et Marmontel. Nous y sommes une heure et y voyons Mme Récamier, figure charmante ; elle a l'air de demander pardon

d'être jolie. Elle l'est encore beaucoup. Mme de Caraman (Mme Tallien) entre, Mme Récamier disparaît. Mme Tallien a les restes d'une belle figure qui ne montrent qu'une âme impérieuse, triste, commune. Je ferais bien dix lieues à pied pour ne pas passer quinze jours avec elle, et j'en ferais vingt pour aller passer quelque temps avec Mme Récamier, qui n'est point changée du tout ; elle a de l'embonpoint, voilà tout.

*From M. Gay to lady Alexander. From Oaks** me dit qu'il vient de refuser la rec[ette] des trois départements des villes hanséatiques. « Je n'ai eu qu'un moment pour me décider... On ne donne qu'un moment, » voilà toutes ses raisons pour excuser une aussi grande bêtise. Il avait l'air tout affairé. Il s'appuie sur l'attachement qu'il doit à sa femme. *Questo è un buon uomo ma bestia**, comme dit Mme Barilli* du baron Tricotazzio.

*I go out from lady Alexander** à onze heures et demie (je suis allé rue Saint-Honoré) *the eyes were not as yesterday. Perhaps why io non son venuto che alle dieci. La madre m'a fatto qualche rimproveri della mia tardanza**. Le comte Baste* m'a l'air d'un ambitieux, il fait une cour suivie à tout le monde. Il m'a invité à aller chez lui. J'ai fait, moi, la cour à Mme Genet, qui est tellement sans esprit en société qu'elle doit aller de tout cœur *in bed**. Je vais demain à dix heures chez M. de Joly pour le majorat.

20 décembre.

En rentrant à deux heures pour aller avec Bellisle acheter des bonbons, je le trouve tout pâle, la larme à l'œil, ayant froid. Il me dit : « Savez-vous la nouvelle ? Gaulthier n'est plus receveur général. » Il venait d'envoyer ma calèche à ces dames. Mlle Jules est partie sur-le-champ avec son mari pour aller annoncer cette triste nouvelle au père. Je suis allé voir ces dames le soir. Il résulte de tout ce que nous avons appris et deviné que Mme la duchesse avait dit à Gaulthier partant pour Auxerre: « Surtout, ne deviens pas amoureux ; rappelle-toi que je te marie. » Depuis, elle lui a offert une ou deux demoiselles avec cent mille écus, ce qui faisait à peu près son cautionnement. Il paraît que le frère, aide de camp de l'empereur, et Mme Guéheneuc la mère*, qui n'ont pas voix délibérative, n'ont pas dit non précisément, mais que M. Guéheneuc, qui se trouvait à Bordeaux, a dit *non*, et très clairement, à son retour. Mme la duchesse a fait tout au monde pour détourner M. Guéheneuc*, qui est un grand niais froid de vingt-six ans, de faire ce mariage. Elle a prié, fait des reproches, menacé. Il a répondu qu'il quitterait plutôt la place, mais qu'il épouserait Mlle Jules. Il paraît qu'il était amoureux. Probablement cet amour est né à force d'espérance. Se trouver tout de suite intime

avec de grandes belles demoiselles, d'un ton apparemment bien supérieur à toute la petite bourgeoisie qu'il avait vue jusque-là, être encouragé avec toute la bonté possible, il paraît que telle a été la position de M. Gaulthier arrivant receveur général à Auxerre.

The father * s'est conduit avec la bêtise et le manque de sentiment trop communs dans cette pauvre famille. Il a écrit *to mister Giu.*, *the uncle of G**. Je ne sais pas comment le nez ne lui tombait pas de honte en prenant la plume pour une telle épître. Il l'a trouvé à Fontainebleau : « Papa se tenait fier et froid vis-à-vis de lui, nous disait hier *White* (Mlle Blanche) ; M. G....... l'aborda le premier : « Comment vous portez-vous, M. le Préfet ? » et ne lui dit pas un mot de l'affaire qui les occupait probablement tous deux.

M. G....... a fait deux voyages à Fontainebleau qui ont...*

22 décembre 1810.

Il y a longtemps que je n'avais eu autant de plaisir par la musique. On a donné toute la semaine dernière de mauvais opéras ; je n'y suis pas allé, je me sentais comme exilé de n'avoir pas entendu de musique depuis huit jours. Ce soir, *I Due Gemelli** m'ont donné un plaisir vif et continu. Contraste de la figure expressive et belle encore de Mme Carlo Botta* et de ses transports pour la divine Barilli,

avec la figure bête et ennuyée d'une belle Française que *Fairisland* et moi avions derrière nous. Je parle avec un petit Italien laid et sale, mais qui a du bon sens. Il a été dix-huit mois à Chambéry et il prétend que Mme Botta en est. Botta a une assez belle figure, il est chauve et paraît avoir quarante-cinq ans. Je ne conçois pas de chose qui peut me donner deux heures de plaisir je ne dis pas égal, mais comparable à celui que j'ai trouvé à l'Odéon. Belli[sle] me mène chez ces dames. Je soupçonne qu'il y a dîné. *White has refused* un jacobin *presented as a husband by the* général C*.

A onze heures, nous avons vu arriver Jules. Jamais je ne lui avais vu plus de physionomie et plus de bonheur dans la physionomie. En un mot, je ne l'avais jamais vue aussi jolie.

Les impressions fortes font délirer [1] la mère. Elle a parlé toute la nuit, et, pendant le temps qu'on ouvrait la porte pour faire entrer la calèche, elle me disait : « M. Beyle, faites-la donc entrer, cette chère enfant ! »

M. G[aulthier] avait l'air d'un noyé de vingt-quatre heures, mais assez de bonheur dans la physionomie.

Blanche, très bien, belle douleur presque noble. La petite, exécrable, le même effet qu'un chanteur qui, dans un trio touchant, couvrirait la voix des

1. Radoter est le mot.

autres et chanterait constamment faux. Exécrable bécasse !

Depuis le jour des trois questions, Marie est retombée dans son état ordinaire.

Hier, de six à onze, j'ai fait cinq visites, dont quatre d'ambition. Quel ennui !

J'ai revu aujourd'hui Mme Cossonier* dans un petit entresol exigu.

Je pense que M. G[aulthier], en s'humiliant, aura une place. Si par hasard il avait de l'âme, quelle horreur !

Deschênes a accepté et part demain pour Hambourg. Il paraît que M. Chaban* est un homme distingué, bon, doux, honnête, de l'esprit, au-dessus des bêtises du monde.

29 décembre.

Hier et avant-hier, j'ai beaucoup travaillé *to my letters for Deutschland.* Le 28, j'ai *breackfasted with Z*, et *I had the appearance of bashfulness what is I believe of the best politiks**. Ce qui le choque particulièrement dans Corbeau, c'est qu'*il fait le docteur.* Propres termes dont il s'est servi *during the breackfast**.

Je me retirai, hier soir, dans une extrême misanthropie. J'avais été chez Corbeau qui m'avait assommé, trois quarts d'heure durant, *with his history during the Revolution**.

De là, rue Charlot, où j'avais parlé franchement sur la musique, et mon sentiment avait été offensé par ces âmes de plomb, ce qui veut dire : qui ne s'élèvent point. Je leur portais cependant un superbe homard, et à Mimi le poupard de la folie.

De là, rue de Ménars ; Mme D. n'y était point, je n'y trouvai que de petites âmes de joueuses. Je croyais madame Bar. un peu au-dessus de ce caractère, je lui fis une petite plaisanterie, qui ne prit point. A Linz, il y a un an, je m'étais fait une beaucoup trop belle idée d'elle, *as a friend of Mary**. Je lui parlai un peu franchement. J'ai éprouvé souvent que montrer des sentiments élevés à ces bécasses-là me perdait tout à fait dans leur esprit.

Ce pauvre Belli[sle] a cassé deux fois d'ici à Orléans. J'ai eu du plaisir depuis huit jours *with the family Shepherd, it is with White** ; je l'aime depuis que je la considère comme foutable. *I was* vendredi *at* Musée *with her**.

J'ai écrit ce soir à M. D[aru] pour être assistant à une section. *My bashfulness of yesterday** me fera trouver grâce.

Je sors de *la Molinara** content de Porto, mais trouvant la musique assommante par sa nullité. Ce soir, à mon bureau, je me suis mis à lire les examens faits à l'Institut de l'*Histoire* de Rulhière*. Je me suis abandonné à cette lecture jusqu'à six heures et demie. J'avais un vrai plaisir, c'est là où je vis vraiment ; c'est ma sphère, jamais je ne rendrai de

culte véritable aux talents administratifs, gloire *and triumph of Prob[us], e tutti quanti**.

J'ai vu hier C. H. C'est un animal attristant, un glaçon qui gâte votre plaisir, et en vingt minutes de contact le fait évanouir.

1811

1er janvier.

L'ambition et les finances ont à se féliciter des changements intervenus depuis qu'il y a un an, à Linz, j'allais en uniforme faire une visite de corps à ce pauvre Villemanzy* et à MM. Chambon, Désirat*, et autres gens à talent et à manières aimables.

Mais le ministre de l'amour s'est mal conduit ; s'il continue à agir de même, il pourrait bien devenir inutile.

Mais aussi pas de vérole cette année, et en 1809 une chaude-pisse et deux véroles. Pas de maladie d'aucune espèce.

Un beau travail, *this upon Letellier**, une centaine de bonnes leçons d'anglais de M. Goodson, la *bashfulness** battue sur tous les points.

Dans vingt-trois jours, j'aurai vingt-huit ans.

Mon jour de l'an s'est fort bien passé ; il fait un froid sec magnifique, mais un peu dur. J'ai lu jus-

qu'à dix heures dans mon lit le jugement du *Lycée* de Laharpe par Chénier, très bon.

A midi, avec Delporte*, en grande tenue aux Tuileries. Belle foule. J'ai été très content, à la messe, de la figure de Mme la comtesse de Périgord (la fille de Mme la duchesse de Courlande*) ; elle avait une physionomie pure. Si je ne craignais pas d'être entraîné par mon goût actuel pour les femmes allemandes, j'expliquerais ces qualités parce qu'elle est Allemande. J'ai remarqué que Mme Savary* avait dû être fort bien ; le malheur sec (sans sensibilité) a frappé cette belle figure.

A l'audience qui a suivi la messe (M. de Cambis*, belle figure, parle à Delporte et à moi), le cardinal Maury vient de présenter ses grands vicaires à l'empereur ; l'empereur a dit à l'un d'eux (maigre, mauvaise figure) [1] :

« Je me méfie de vous ; il y a aussi loin de la religion que je professe à la vôtre que du ciel à l'enfer. Je suis chrétien comme Bossuet et Fénelon... J'ai les yeux sur vous... Souvenez-vous que je porte une épée. »

Il paraît que l'empereur était beau comme Talma dans ses beaux moments. Je ne l'ai pas encore vu parlant d'une manière sévère.

Nous sommes sortis de l'audience à deux heures. Voilà tout l'officiel d'aujourd'hui. Nous sommes

1. Histoire de Dastros *.

convenus, Del[porte] et moi, de faire nos visites demain à dix heures. L'archichancelier reçoit de dix heures à deux.

Voici comment je me suis tiré de cet ennui avec la famille. Je n'ai eu de l'ennui qu'avant, ça s'est fort bien passé.

Hier, à quatre heures, je sortis de mon bureau avec *F[airisland]* pour aller porter ... *to* M. F...*, Choiseul *street.* De là, nous allâmes choisir des joujoux chez Labatte, rue Saint-Honoré, près de la rue de la Ferronnerie. Il faut, pour 1812, les acheter huit jours plus tôt. De là, le fiacre nous mena dîner chez Legacque. J'en sortis pour aller porter mes joujoux à la jolie famille de l'hôtel du Châtelet.

M. D[aru] dînait seul *with his children and mistress* Nardot*. Je fus sur le point de ne pas entrer. Enfin, je me présentai avec la folie dans la main droite et un gros mouton dans l'autre.

M. D[aru] ne me voyait pas, il m'en a fait des excuses polies et s'est levé pour m'approcher une chaise. *They wanted a little of topics** ; le mouton d'Amélie, sur lequel elle pouvait s'appuyer, le petit billard de Napoléon sur lequel il jouait, la folie d'Aline, et surtout le feu pyrrhique de Pauline*, en fournirent, de manière que ces joujoux égayèrent tout le monde. Je m'échappai comme on quittait table pour aller montrer tout cela « à maman ». *I thought that this discretion should please to the father, and I believe that I have not erred**.

Ce matin, en sortant de chez M. Le Brun et montant dans le cabriolet de louage que j'avais pris, je l'ai entrevu dans sa voiture derrière la glace ; j'étais moi-même derrière mon cabriolet. En m'avançant pour monter, j'ai vu qu'il avait baissé sa glace et qu'il me saluait avec amitié.

Hier, en quittant l'hôtel du Châtelet, j'allai à *la Molinara*, qui est décidément une pauvre musique ; des sons agréables, mais qui ne peignent rien ; deux ou trois fois, on croit que Paesiello va peindre, il tombe tout de suite dans ce que les niais appellent le gracieux. C'est Achille combattant Hector qu'on aurait peint souriant et tout couvert de taffetas rose. L'exécution a soutenu à grand'peine mon attention jusqu'au bout. J'étais cependant parfaitement disposé pour la musique, sans aucune cause de chagrin ; une douce mélancolie, fondée sur les conditions générales de la vie, s'emparait de moi. Je me sentais liquéfié par une douce pitié qui s'étendait même sur les gens pour lesquels je ne me sens aucune inclination. Paesiello est tellement vide de pathétique que ces bonnes dispositions ont été perdues.

Huit jours auparavant, étant disposé à la force et à l'action, les divines *Nozze di Figaro* ne m'avaient pas touché du tout, m'avaient presque ennuyé. (C'est mercredi dernier, je venais de chez M. Gay*, que je n'avais pas trouvé.)

Pour avoir de vifs plaisirs par la musique, il faut

absolument cette disposition tendre et presque mélancolique.

Je quitte la plume à cinq heures un quart pour aller dîner chez Mme Nard[ot].

15 janvier, *coming from Museum* *.

Je m'aperçois qu'il m'est tout à fait impossible de prendre de nouvelles habitudes physiques, surtout de celles qui distraient de la pensée.

Ainsi, quoique la musique me donne beaucoup de plaisir, me fût-elle enseignée par Cimarosa, je ne me sens pas la force d'apprendre *Voi che sapete** sur le piano.

Cette disposition vient de mon amour pour mon art, et par conséquent pour la pensée, par laquelle je puis m'y perfectionner.

La danse, que j'ai apprise trois ou quatre ans, n'a fait que glisser sur moi, malgré mon amour pour les femmes, comme de l'eau sur un tableau à l'huile. Ainsi, pour que je pusse apprendre à danser, il faudrait m'ôter mon amour pour mon art.

Conclusion, que 994 hommes sur 1.000 traiteraient d'absurde, et qui n'en est pas moins vraie : fausseté de ce mot : « *Vox populi vox Dei.* » Il faudrait faire un proverbe qui dît : *Vox populi* n'exprime jamais rien de profond, soit en métaphysique ou en sentiment, sur Newton, Tracy ou Mozart et Raphaël.

17 mars 1811.

Je n'ai pas écrit depuis le 15 janvier, par paresse et parce que je n'ai pas le temps de rendre mes tableaux ressemblants. D'ailleurs, ce registre était enfermé dans une petite table dont j'avais égaré la clef.

Le ministre de l'Amour, qui était sur le point d'être destitué et qui diminuait souvent le bonheur procuré par la bonne conduite des autres ministres, a enfin pris sa revanche. J'avais écrit plusieurs lettres, à quelques mois de distance, à l'aimable et douce Bereyter*. Elle a enfin permis que je lui rendisse mes hommages en personne. Je dois ce succès à Faure, sans le conseil duquel je n'aurais pas écrit la dernière lettre. Elle était longue et sur le ton de la galanterie la plus noble et la moins passionnée. B[ereyter] m'a dit qu'en arrivant chez elle j'avais les yeux fort petits et l'air fat. J'aurais dû avoir l'air timide. Je l'embrassai tendrement le premier jour, je l'eus chez moi le second (29 janvier 1811). Je fus sur le point de la manquer.

Nous avons été tourmentés par des lettres anonymes qui l'ont effrayée et lui ont donné pour moi un goût qui paraît vif. Un cuistre bilieux, nommé Fournier*, attaché comme chirurgien à Mme la princesse de Galitzine, est véhémentement soup-

çonné par moi d'être l'auteur des douze ou quinze lettres que nous avons reçues. On avait pour but de me faire croire qu'Angéline était une fille. Ça n'a pas réussi. Depuis six semaines que nous sommes ensemble, je lui ai donné une gravure (sainte Cécile) et un collier. On a ensuite menacé Angéline de la puissante colère d'une grande dame que je quittais pour elle. Elle a cru que c'était une de mes trois maîtresses : Aline, Pauline ou Joséphine.

Le Fournier est bilieux, tenace, très adroit, accoutumé aux manèges et à la bassesse de la domesticité des princes. Sa fortune se compose de trois pensions qui lui sont faites par des princes. Il méprise la médecine et fait un poème sur l'amour. Ce galant personnage, qui a le teint d'un quarteron et quelque quarante-cinq ans, ressemble tout à fait à un scélérat du roman anglais. Dans un de ses mouvements de bile, il a offert sa main à Angéline, qui l'a refusée. Il a fait arriver une brouillerie entre sa mère et elle, le lendemain il les a réconciliées.

Au milieu de tout cela, j'ai la douce et bonne petite Angéline chez moi toutes les nuits. Elle sait fort bien la musique, mais a le jugement faussé par la grossièreté de l'école française de ce moment. Cette bonne petite a le front de me répéter que le *savant vaut bien mieux que le chantant*. Elle admire Berton, Méhul, et compagnie ; mais elle m'apprend des airs de Mozart et de Cimarosa, exclusivement. Elle a tenté de me faire écouter *Montano et Stéphanie**,

je n'ai pu l'avaler. Nous y avons rencontré d'Estourmel* et Berton.

Enfin, du côté de l'amour je suis parfaitement content. Elle écrit comme un ange. Le jour de la plus sanglante des lettres anonymes, elle m'écrivait : « Je suis au désespoir. Venez, je vous en supplie, à quelque heure que ce soit dans la nuit, venez. »

Ambition. — J'ai étalé mon habit de velours. Pacé et Ouéhihé en ont été blessés. L'envie s'est expliquée par des critiques. L'envie de Pacé surtout était frappante. Je crois qu'il est heureux pour l'amitié qu'il veut bien avoir pour moi que nous nous séparions.

M. Z me gronda le 18 octobre ; il ne m'a pas grondé depuis cette époque. Je vais tous les jours deux heures au bureau, et deux fois par semaine j'en travaille cinq ou six. La correspondance de M. Six me semble parfaite. Corbeau parle toujours d'or sur toutes sortes de sujets et ne conclut jamais.

La belle Marie a toujours même tendresse pour moi, ou même douce amitié. Elle m'en donne des preuves chaque jour. Nos tête-à-tête sont toujours froids, par embarras, à ce qu'il me semble.

Je négocie toujours la b[aronnie] *with my father**. Faure, le défenseur officieux des bâtards, renonce à justifier le mien. C'est, à ce qu'il paraît, un homme très fin et cependant à vues étroites comme un vrai provincial, qui a fort peu de sensibilité et qui cache

cela sous le rôle de *father* passionné. Au total, un vilain homme. L'excellente Mme de N. lui prêtait 15.000 francs pour me faire b[aron], il n'a pas répondu à cet argument trop fort, mais il a écrit une lettre de la diplomatie la plus fausse décorée d'une fine hypocrisie, assez bien écrite.

Mon esprit a une activité double quand je suis avec Crozet. Il a passé une huitaine de jours dans l'appartement de Bellisle qui était à La Rochelle (du 24 décembre au 15 mars). Nous avons fait de bonnes petites découvertes sur le plaisir et la douleur à propos du bavardage plein de prétention de Burke*, *on Sublime*. En un mot, nous travaillions bien et dans le sens que j'ai adopté *(as c[omic] bard*)* quand, vers le milieu de février, M. D[aru] me fit concevoir l'espérance d'aller à R[ome].

(Voir pour ce voyage la préface du *Tour through Italy**, gros volume vert.)

Je brûle de partir. Crozet vient. Par décret du 12 mars 1811, M. Martial D[aru] est intendant de Rome. Il a prêté serment aujourd'hui.

Hier soir, Ferdinand entendit mal un rendez-vous que je lui donnais. Il partit à sept heures et m'a attendu jusqu'à trois à la porte de *Frau Mozart* (rue de l'Échiquier, nº 36). Pendant ce temps, je me promenais en fiacre et la ramenais à la maison, où nous nous trouvâmes sans souper. (J'ai contracté

ce défaut de style : *trouvâmes*, et *il y a dix-huit heures.*)

J'allai errer à onze heures et demie, rue Saint-Honoré, devant des boutiques fermées, pour découvrir un souper. Je rentrai avec un morceau de pain que m'avait donné la portière. Il restait deux ou trois verres de vin de Frontignan et pas une goutte de vin ordinaire, quand on sonne. Je m'apprête à gronder, j'ouvre : c'était Bellisle.

Il va être intendant en Espagne, arrondissement de l'armée du Nord. Je craignais qu'il ne vînt pas revoir Paris avant son exil.

Les belles *of the Therese street** me serrent la main, surtout *White**, ce qui n'empêche pas que je ne les trouve de pauvres petites créatures bien sèches, ennuyées et ennuyeuses. Cr[ozet], pour se dédommager, leur envoie de l'enflure. Crozet est toujours amoureux d'A., conduisant sa barque comme un niais, et il en est triste et attristant. C'est ce que je lui dis sans cesse à lui-même pour le rendre un peu beyliste ; mais il regimbe. La volupté n'aura jamais en lui un adorateur véritable, et il me semble presque irrévocablement dévoué à la tristesse et à la considération qu'elle procure chez ce peuple de singes.

En un mot, depuis le milieu de janvier j'ai été dans un état heureux. Mais je n'ai pas eu de ces moments d'inspiration comme en juillet dernier, je crois. J'ai grossi un peu, du moins des jambes.

L'étude de la musique a fait du bien à mon art. Dans la tranquillité d'âme que me donne de bonne musique, je réfléchis à cet objet, et avec fruit.

Je suis fatigué d'écrire. J'ai envoyé ce matin à Mme D[aru] un joli bouquet de fleurs artificielles.

On a parlé ce mois-ci de classes pour les auditeurs. Le hasard fait que probablement je serai de première, comme étant en service extraordinaire.

(Fin de la revue des deux premiers mois de 1811).

17 mars 1811.

Il me semble que mon bonheur physique avec Angéline m'a ôté beaucoup de mon imagination. *I make that one or two every day, she five, sex and sometimes* neuf fois*.

Bonne idée.

Excellent et rare caractère du maire de l'île d'Aix. Demander à *Fairisland.*

Je suis convaincu qu'un *com*[*ic*] *ba*[*rd*]* doit arranger sa vie d'une manière toute différente de celle d'Alfieri. Il eût eu plus d'esprit, plus de talent et plus de bonheur en ne voulant pas lutter de caractère et d'orgueil avec des institutions inébranlables ; il fallait regarder la vie comme un bal masqué où le prince ne s'offense pas d'être croisé par le perruquier en domino [1].

1. Bon.

Il y aurait dans le caractère d'Alfieri pris de ce côté-là le sujet d'une comédie destinée à ramener ces bilieux pleins de vertu au beylisme. Elle ridiculiserait le *Misanthrope* de Molière (qu'on n'aille pas croire que je ne respecte pas cet homme étonnant).

Comme tous les hommes qui ne sont pas décidément imbéciles, j'ai besoin d'être occupé par un travail pour être heureux. La Hollande m'a occupé deux ou trois mois, l'ambition, le costume, la Cour, un mois ou deux ; actuellement que je suis dans le calme, j'ai besoin d'un grand voyage ou de *Letellier*.

Je sors de chez Pacé, d'où l'ennui m'a chassé. Voilà cependant ce qu'on appelle aller dans le monde. La rue obstruée de voitures. Marie n'y était pas. Avec elle, comme mon bonheur là dépend d'elle, si elle eût fait attention à moi, j'eusse été *happy**, mais sans elle l'ennui est trop fort. Je n'ai pas travaillé avec plaisir aujourd'hui. J'ai besoin de *Letellier*.

20 mars.

J'étais couché avec Angéline. Le canon l'éveille à dix heures. C'était le troisième coup ; nous comptons le vingt-deuxième avec transport*.

A notre dix-neuvième, qui était le vingt-deuxième du public, nous entendons applaudir dans la

rue. Dans les lieux les plus solitaires, comme au jardin du musée des Augustins, on a applaudi le vingt-deuxième coup.

Mon perruquier me disait que dans la rue Saint-Honoré on avait applaudi comme à l'apparition d'un acteur chéri.

C'est un grand et heureux événement. A deux heures, on avait déjà la réponse de Lyon.

L'accouchement est de neuf heures vingt minutes, dit le *Moniteur*, de neuf heures dix minutes, disent les autres journaux.

Le 21 mars.

Moment de tristesse presque jusqu'aux larmes, celui où je fais mes comptes avec Bellisle qui part le soir pour l'Espagne, peut-être pour trois ou quatre ans. Je n'ose pas la montrer.

J'y avais été disposé *by the last letter of* D. C. Je ..... un *hundred* louis*.

Ce matin, nous avons tiré le pistolet pour la première fois avec des pistolets sans pierre. Ils partent plus vite. Excellente invention. Dans les trois premiers coups, je casse deux oiseaux de plâtre. En général, quand je m'applique, je tire bien, très mal quand je presse la détente avec humeur.

C'est aujourd'hui que devait passer l'affaire du voyage à Rome. Le grand événement de hier a empêché M. D[aru] de travailler aujourd'hui avec

Sa Majesté. Voilà trois semaines qu'il n'a pas eu de travail, chose fort rare.

Hier, dîner agréable avec F. B. et Angéline. Elle est douce, aimante, mais froide pour son art. La *Griselda** est décidément l'œuvre d'un homme sans génie ; ce sont des passages agréables enfilés à la suite les uns des autres, et qui n'expriment rien. C'est l'opinion que Bellisle et moi nous en sommes formés hier.

Hier soir, moment de réconciliation possible *between the great and his* p.*

Style de roman de M. le comte Be[ugnot]. C'est *une manière*. Louis sent cette vérité.

J'ai commandé ce matin pour 500 francs une paire de pistolets sans pierre, au tir.

Nouvelle preuve de mon défaut.

J'aurais eu la plus grande peine à aller chez M. Deu. Excellent spectacle cependant. *F[airisland]*, qui y est allé sans répugnance, m'a dit que D. pleurait, mais que Cass. avait une mauvaise physionomie. Je manque chaque mois douze ou quinze spectacles très utiles par ma maudite horreur pour ce qui est *bas*.

Outre ce défaut, la *folie* de m'amuser à m'imaginer qu'on m'insulte pour composer ensuite des réponses bien hautes et bien insolentes, et me voir donnant des soufflets. Ce matin, en allant au tir à

sept heures, je me suis surpris dans cette folie. Cela me rend extrêmement susceptible, comme Alfieri tuant Élie pour lui avoir tiré un cheveu*. Ma folie est presque du même genre.

Si je pouvais arracher ces deux défauts de mon caractère, j'aurais bien plus de talent et je serais bien plus heureux. Ces mauvaises herbes ont peut-être une racine commune. Je jouis de mes pensées ; la société des hommes me rappelle à la réalité, et d'une manière désagréable. Si je n'y fais pas attention, j'en suis puni par une humiliation.

*A letter from** Decroix, banq[uier ?]. Je ne vais pas, *F*[*airisland*] va... [1]

22 mars.

Bellisle part à trois heures et demie pour l'Espagne. Son esprit de détail, sa noblesse continuelle, mais aussi sa tristesse. C'est un prince, mais aussi les princes ne sont pas heureux. C'est ce que devrait être M. le baron Séguier*, que j'ai vu (le 23) à son audience solennelle, où il est bouffon. Je croyais voir un niais comme sont presque tous les porteurs de grands noms. Au contraire, il a l'esprit de rire, mais M. Molé ou Bellisle, qui probablement ne sont pas

1. M. L. de Bellisle est Fairi[sland] ; M. Fabio Pallav.* est Remuant (mettent à la loterie).

si heureux que lui, rempliraient mieux la place de premier président de la première cour de l'Empire.

L'architecture est d'un ignoble et d'un bourgeois exécrables.

Le 22 au soir, je me promène de huit et demie à dix et demie dans les Champs-Élysées avec Angéline. Son histoire. Elle ne trouvait pas de plaisir dans les bras *of her first lover. A little more with the second and ever so**.

J'en conclus qu'elle arrive seulement à sa vraie puberté. Son frère paraît être le héros du caractère flegmatique. A trente ans, elle aura peut-être un vrai talent, quand la force et le luxe de santé seront venus.

23.

Je vais avec Faure visiter le palais de Justice. Le ca[binet] de M. Séguier me fait plaisir, tout le reste est d'un bourgeois, d'un petit, d'un ennuyeux à périr.

Rien de nouveau *for my tour**. M. D[aru] porte chaque jour son portefeuille. M. Gaug[iran]-Nant[euil]* a dit qu'il croyait partir dans dix jours.

Sa Majesté se fait présenter chaque soir la liste des personnes qui sont venues s'informer de la santé de Leurs Majestés l'Impératrice et le roi de Rome.

Le premier page (M. Sonnois*), je crois, est tombé de cheval en allant annoncer au Sénat la grande nouvelle.

Dimanche 24 mars.

Je m'ennuie mortellement chez M[artial]. Depuis sa nomination, il se tient un peu haut pour moi. Il faudrait avoir beaucoup d'esprit ou un caractère vraiment fort et naturel pour être bien avec un aide de camp qui devient général. Cela est mal dit, mais l'idée est bonne.

Les badauds doivent avoir dans le monde les succès qui dépendent de beaucoup de constance et d'une longue étude ; ils s'y plaisent, parce que la présence de trente ou quarante de leurs semblables les tire de l'apathie où ils végètent. J'aurais bien de l'intérêt à ce que cela fût vrai, j'en tirerais la belle conclusion que je ne suis pas un badaud. Hier encore (lundi 25), je me suis ennuyé à crever chez Mme la comtesse D[aru].

25 mars.

Je lui ai fait chanter Udite, sei morelli *e* la Vendetta. *Andiamo al letto a mezza notte ed un quarto. L'amo sempre più teneramente, egli è il solo... (Writen by Angelina*.)*

Mardi 26.

Nous nous levons et allons déjeuner dans un entresol bien frais chez Nicolle*, derrière Favart (7 francs

15 sous). De là, à Monceau. En revenant, je crois rencontrer, dans deux femmes qui se suivaient, Victor[ine]. Cela me touche, mais j'en conclus que j'ai oublié d'elle jusqu'à sa figure, mais non pas l'idée que je m'étais faite de son âme.

Depuis trois semaines, Marie ne me fait plus ces yeux pleins d'amour que j'ai souvent observés. Elle est lasse de provoquer un niais, ou *the husband** lui a fait observer que l'amitié était bien, mais que ces témoignages d'amitié si répétés pouvaient être mal interprétés.

Je fais peur à *Prob*[*us*]. C'est, je crois, ce que dit Helvétius : un caractère fort, ou cru tel, inspire toujours un peu de terreur.

Rien de nouveau sur le v[oyage] de Rome. Jamais M. D[aru] n'est resté si longtemps sans travailler avec l'empereur.

J'ai voulu voir hier la dernière représentation du *Mahomet* de Lormian. La fadeur et l'odeur de poudre à la mousseline de mon voisin m'en ont chassé au premier acte, que Soliman finit si tragiquement par ce vers :

> Lui seul est malheureux, puisqu'il n'est point aimé.

Lui, c'est le terrible Mahomet, qui ne l'est qu'en paroles. Il me semble que Geoffroy a raison.

27 mars 1811.

Mon esprit a digéré la Hollande, j'ai besoin d'une occupation forte ; sans la *speme del viaggio a Roma**, je reprendrais *Letellier*, mais chaque jour je puis partir. J'espère beaucoup que demain verra signer mon rapport. *They speack much of war with Russia**. Il serait charmant, en revenant d'Italie, d'aller à une armée bien active [1]. Mes deux défauts provenant de *misanthropie* font qu'il est avantageux pour moi d'être forcé impérieusement à voir et à pratiquer les hommes [2].

Pour charmer mon attente, j'ai voulu lire *Cinna*. J'ai admiré le style, mais je n'ai pas fini. J'ai songé à Shakespeare ; je lis *Roméo*, il me semble que je relis quelque chose que j'aurais écrit le mois passé, tant ces sentiments découlent naturellement de ma manière de voir. Je trouve la poétique de Shakespeare dans *Roméo*, page 110 (acte III, scène III) ; je suis charmé de voir que je pense exactement comme cette *understanding soul* *.

Voici le passage que je veux écrire dans quelque endroit que j'aie occasion de regarder souvent :

1. Cela a eu lieu. Charmant n'est pas exactement le mot propre. 25 février 1813.

2. Cela m'est impossible, cela est trop contre mon caractère, cela me donne trop de malheur par ennui, et en me privant de tout bonheur par les arts. 1815.

ROMEO

Thou canst not speak of what thou dost not feel[1] :
Wert thou as young as I, Juliet thy love,
An hour but married, Tybalt murdered,
Doting like me, and like me banished,
Then mightst thou speack, the mighst thou tear thy hair,
And fall upon the ground, as I do now,
*Taking the measure of an unmade grave**.

Enthousiasme produit par Brydone*. Les voyages, source de plaisir pour moi, font sur moi l'effet de la bonne musique par la jouissance des beaux aspects de la nature ; sensations invisibles aux Pacés.

Voici le commencement *of our journal of our tour through Italy* *.

Une lettre de mon oncle.

28 mars 1811.

Cr[ozet] arrive à neuf heures *.

Avril 1811.

Promenade à Monceau le 3, avis de Cr[ozet] à suivre.

L'intimité commence avec Pr[obus] ; il m'invite lui-même et de son propre mouvement *to* dîner *the* 15 avril.

L'espérance *of the tour through Italy* nous a agités,

1. Le premier vers est la condamnation éternelle de Z *and of the french Academy.* Ce sont des *vecchietti* * sans passions.

Croz[et] et moi, pendant ces quinze jours. Je me dégoûte de plus en plus de la canaille humaine et ne suis jamais plus content que quand, renfermé chez moi, je n'entends pas même sonner. Ce sentiment-là m'attache à Angéline.

F[aure], de plus en plus triste, prend mal tout ce que je lui dis et paraît s'éloigner de moi. Cr[ozet] aussi s'irrite quelquefois des plaisanteries. M. de Bau[re] s'est un peu fâché avec mon commis de ce que je n'étais pas venu. Éloigner cette liberté ridicule par une plaisanterie non interrompue. Je sortais de mon bureau quand M. Rouff. m'a dit cela. J'avais pris le ton plaisant, et il s'est gardé de tout ton de supériorité. Cela ne m'a nullement affecté.

Mme M. est constamment bonne pour moi.

La bonne musique me fait penser à mes torts. Hier, je voyais, pendant la *Création* d'Haydn, que je dois des visites à beaucoup de gens, à commencer par le prince archichancelier.

Mon caractère s'oppose à ce que je cultive une société. C'est donc en vain que je serais présenté.

Pour remédier à ce grand défaut, j'ai pris la résolution de cultiver quelques personnes puissantes par billets. J'ouvre un compte pour cela.

17 avril 1811.

Nous travaillons jusqu'à quatre heures, Crozet et moi, à lire l'*Avare*. A quatre heures, je vais au

bureau. On me dit que M. D[aru] m'a fait demander. M[arti]al me dit que M. D[aru] est ministre secrétaire d'État *.

18 avril.

Faure et Crozet ouvrent mon *Moniteur*, j'y vois le serment de M. D[aru]. En voyant des décrets signés par lui, j'ai, sur la terrasse des Feuillants, un moment de plaisir vif.

Je vais à mon bureau. M. Augustin P.* vient à propos de bottes, et sur le vu du *Moniteur*, me faire sa cour. Cet homme me semblait noble, à Grenoble. Je le trouve tellement loin de cette idée que j'ai été un quart d'heure sans le reconnaître.

Je vois enfin, à onze heures, Mme D[aru]. Le soir, à cinq et demie, j'embrasse de bon cœur M. D[aru] qui me reçoit avec tendresse. Le chien de l'ambition a mordu d[e] B[aure]. « Je me trouve le beau-frère d'un premier ministre, » m'a-t-il dit ce matin. Je crois qu'il me regarde un peu comme un rival (il a grand tort).

Jeudi 25 avril.

*A charming** réception, la main prise et appliquée sur la petite enflure de la joue.

29 avril, lundi.

Faure, Crozet et moi partons pour Rouen et la mer. A force de les pousser, ces messieurs ont écrit un journal. Le voyage a été fort bien. Ces messieurs n'ont qu'un seul défaut, qui est de n'être pas assez plaisants, mais de se piquer quelquefois des plaisanteries. C'est ce que j'appelle le ton bourgeois.

Tout va fort bien *with Maria*. Je continue *to lay every night with Angelina**.

18 mai 1811.

*Matrimony**.

Félix a présenté à Mme H... une lettre que je lui avais écrite à lui, et dans laquelle j'exprime le désir d'obtenir *the hand of her daughter**. Elle songe peut-être à se remarier. On lui a déjà demandé *her daughter*, elle aura une fortune considérable de trente à quarante.

Félix me donne le très sage conseil de parler de cela à Mme Z.

Mme H. ne paraît nullement bourgeoise pour l'esprit, elle annonce l'esprit diplomatique d'une femme de cour.

Mme H. a cru un instant qu'il s'agissait d'elle[1].

1. Méprise comique.

Elle paraît avoir le projet d'arranger encore la fortune de sa fille, peut-être pour se remarier. Il faudra que le gendre affecte l'apparence d'un caractère très doux, l'air de ne pas avoir de caractère.

Mon père paraît forcé dans ses derniers retranchements, sa tendre amitié va probablement être forcée à me rendre un service qui lui est profitable.

Je dirai à M... : « Il convient à ma fortune de me marier, mais le cœur n'y est pour rien. Je n'ai jamais parlé à une jeune personne qu'on a demandée pour moi. » C'est la fille de M. L.

1811

PARIS *

A tour through some parts of Italy in the year 1811.*

Paris, 9 mars 1811.

Vers le milieu de février 1811, *I was with Angeline every night**, Cr[ozet] logeait dans l'appartement de Belli[sle] ; dans les moments que je pouvais voler à mon bureau, nous lisions ensemble Burke *on sublime.* Nous discutions ses idées, que nous n'approuvions guère. Leur principal mérite pour nous était de nous faire penser. En observant attentivement les circonstances de nos sentiments et de nos pensées, nous parvenions à des découvertes assez justes. Tout à coup nos idées furent jetées dans une autre route.

J'allai voir madame ...* ; elle me dit : « J'ai à vous apprendre quelque chose qui vous fera plaisir ; vous allez en Italie... » Je fus touché et enchanté. Je vins conter cela à Cr[ozet] qui parut froid, comme quand il est ému véritablement. Il me dit tout de suite : « J'irai avec toi. » Je fus surpris agréablement de

cette marque de caractère. Il retourna sur-le-champ à Plancy, demanda un congé et un passeport. Il a obtenu l'un et l'autre. Depuis le 25 février*, j'ai craint plusieurs fois ne pas voir cette Italie tant aimée. J'ai eu une matinée cruelle. J'étais dans mon lit, dormant à moitié et réveillé de temps en temps par le chagrin.

L'excellent Mr... avait eu l'idée d'envoyer en Italie M. L...* Cela m'aurait fait beaucoup de peine, et à lui probablement nul plaisir. Je m'abstins de parler de M. L..., mais je pris la liberté de témoigner à Mr ...* mon envie d'aller à Rome. J'ai été trois ou quatre jours dans l'incertitude ; enfin, le 6 mars, à une heure et demie, M. de B[aure] m'a appris que Mr ... lui avait dit de mettre mon nom dans le rapport.

Ordinairement c'est le jeudi que M... travaille avec ...* Il en a été autrement cette semaine. Mon rapport n'a point passé. Cela me fâche pour Cr[ozet] qui a un congé de deux mois et qui doit être à son écluse le 1er mai, je crois. Principes libéraux de son administration, même des sots qui y sont.

Je suis amoureux de mon voyage, c'est-à-dire que je n'ai presque plus de sensibilité pour l'opera buffa, *and the amiable girl with whom I lay every night**.

J'ai vu que le meilleur moyen de gâter mon plaisir était de lire des voyages. Nous sommes convenus, Cr[ozet] et moi, qu'il fallait étudier le caractère de la nation dans ce qui en a été dit, mais nous garder des

descriptions. Malheureusement, ce que je connais sur le *caractère italien* est bien faible.

Mme de Staël *(Corinne)* m'a fait mal. Ce style tendu dont le moindre défaut est de vouloir commander sans cesse l'admiration [1] (ph[rase] de M. D[aru]), cet esprit qui prétend aux honneurs du génie, et qui ne voit pas que sa qualité la plus frappante (le naturel) lui manque entièrement, cette comédie qui ridiculise ce que j'aime le mieux, m'a fait un mal sensible. J'ai cru y parer en faisant un extrait de la fin du premier volume, où Corinne traite du caractère italien. En mettant ses phrases en style naturel, je me suis aperçu qu'elles ne cachaient presque que des idées communes, et des sentiments visiblement exagérés par celui qui sent. Je ne mettrai point ici cet extrait, comme j'en avais le projet. Le hasard me fit tomber sous la main *Spon* le jour même où Mme de Staël m'avait *séché*. Je sentis vivement les avantages du naturel. Je lus avec plaisir cent cinquante pages écrites par le médecin de Lyon, en 1675, je crois *. J'admirai sa véritable modestie, et l'enflure pleine de prétention de Corinne n'en fut que plus criante pour moi.

Le froid, exact et complet Lalande* est ce qu'il nous faut. Il indique tout et, comme il ne sent rien, il ne gâte pas les sentiments que Saint-Pierre ou la position de Florence peuvent nous donner.

1. Bon. 1813.

Nous allons en Italie pour étudier le caractère italien [1], connaître les hommes de cette nation en particulier, et, par occasion, compléter, étendre, vérifier, etc., ce que nous croyons savoir de l'homme en général. Heureusement pour nous (c'est l'avantage de nos études), notre plaisir et notre travail se confondent. La vue des Loges du Vatican par Raphaël, et *Il mercato di Malmantile** exécuté avec feu, au théâtre des Florentins de Naples, nous donneront probablement des plaisirs vifs, et nous montreront la marche inconnue de quelque sentiment.

Tout en appréciant à leur juste valeur les Creuzé et consorts, nous sentons combien nous avons à apprendre pour pouvoir soutenir un jour, dans les Champs-Élysées, la conversation avec Shakespeare, *quel dio ignoto**, Molière et les autres.

Nos jugements sont exclusifs et tranchants. Je ne vois rien de si sot, par exemple, que le voyage de M. Creuzé*. Mais il faut ajouter à chaque phrase ces mots : « pour notre caractère et notre tempérament. » Je crois qu'un grand jeune homme efflanqué, maigre, doux, et de bon ton, ayant du linge plissé avec soin et mettant bien sa cravate, me trouvera fort singulier, fort déplaisant ; mais, après cet avertissement, c'est sa faute, s'il nous lit. Ce journal n'est écrit que pour nous et pour les trois ou quatre amis dont le caractère ressemble au nôtre, ou que nous

1. But.

aimons malgré les différences de nos esprits. Nous ne pouvons sentir le mérite des autres, et ils ne peuvent goûter le nôtre. Un cheval n'est point amoureux d'une vache ; sous le rapport du sexe, ces deux êtres n'existent pas l'un pour l'autre.

De même, sous le rapport des sentiments et des idées, ce que M. Creuzé, par exemple, et nous, avons de mieux à faire, c'est de ne pas exister les uns pour les autres. Son récit est bon pour ceux qui lui ressemblent, le nôtre pour les êtres formés par le même climat, la même éducation, etc., etc., que nous.

Tout homme qui ne jette pas son livre à la quatrième page, doit jeter notre gros cahier à la première ligne. Maintenant, voilà notre *profanum vulgus* chassé. Nous allons parler à cœur ouvert, comme à nous-mêmes, ne ménageant ni les expressions, ni les convenances. Nous appellerons sot, bête, plat, etc., ce que M. Un tel appelle joli, grand, beau, ingénieux. Il a raison, mais nous n'avons pas tort.

*N'allez pas plus loin, messieurs les bâtards**.*

Nous n'emporterons que Lalande, comme indicateur général, et Duclos*, parce que sa manière de voir, à un peu de petitesse près, est la nôtre. D'ailleurs il a l'esprit de ne parler que de son affaire : la *prepotenza** et le coup de fusil du cardinal Alessandri, je crois*, et pas un mot de la grâce du Corrège et de la simple et divine physionomie des vierges de Raphaël.

Alfieri dans sa *Vie* nous donnera quelques aperçus sur le caractère italien. Il se connaissait en caractère. Ce qu'il a prévu des Espagnols et des Portugais le prouve.

Moi doit s'entendre de celui dont on reconnaît l'écriture, *nous* de tous les deux.

15 mars.

Notre voyage traîne, ce qui me fait beaucoup de peine à cause de C[rozet], dont le congé est limité, et dont le retour paraît forcé.

L'aimable et bon M[artial]* a été nommé i[ntendant] de R[ome] par décret du 12 mars.

J'ai vu de mes yeux aujourd'hui dans le portefeuille de M. D[aru] le rapport où je suis. M. D[aru] espère travailler demain avec S[a] M[ajesté].

Je crains que S[a] M[ajesté] ne trouve le voyage d'un auditeur inutile. L'intendant ne suffit-il pas pour prendre possession des musées et bibliothèques ? Il pourrait être utile de faire partir dans les vingt-quatre heures un auditeur. Il est probable que l'intendant ne partira pas de quinze jours. Mais cette raison ne peut pas être donnée à Sa Majesté.

Je me console en feuilletant Lalande. Je viens d'y lire la description du Palais Quirinal, qui sera le Palais impérial. Il paraît qu'il est grandiose, Dieu le veuille. Tous nos palais sont bien mesquins.

Je note pour la voir la sainte Thérèse du Bernin

dans l'église de la Vittoria. Lalande dit « que la sainte semble passionnée jusqu'à l'égarement ». Je ne connais rien de ce genre dans les arts*.

J'ai eu l'idée de lire Tive-Live à Rome. Je ne l'ai jamais lu. Il serait bien charmant...*

27 mars 1811.

Rien de nouveau que de maudits bruits de guerre avec la Russie qui me font trembler pour notre voyage.

Cr[ozet] arrive. En l'attendant je ne puis reprendre *Let*[*ellier*], et cependant mon esprit a besoin de quelque occupation forte ; j'ai digéré celles de ma place. Elles ne peuvent plus occuper que mon temps et non mon esprit [1]. Cette digestion, entremêlée de jouissances de vanité, a duré septembre, octobre, novembre, décembre, janvier et février 1811, ce qui fait bien six mois pendant lesquels j'ai composé de quoi remplir deux registres aussi gros que celui-ci et du même papier.

Je viens de parcourir Brydone* ; quoiqu'il ne décrive pas assez nettement, il a cependant produit l'enthousiasme chez moi. J'ai remercié la nature d'avoir une âme capable de tirer du bonheur des grandes scènes de la nature ; elles agissent sur moi comme de la bonne musique, choses qui ne font abso-

1. Bon. [18]13.

lument aucune impression sur Pacé. Voyager sera pour moi une grande source de bonheur. Je remarque qu'il faut être deux ou trois.

La Sicile, si jamais je puis y aller, présente deux avantages : la nature humaine y est aussi forte et aussi curieuse à étudier que celle des plantes et des rochers. J'aurais, en habitant un mois quelque caverne sauvage de l'Etna, des sensations rares. J'écris ceci dans un appartement parfaitement convenable *(for me and my position of ambition*)* et outre cela un des plus gais de Paris. Mais cette tête du plus grand empire moderne est usée pour moi, je suis blasé sur ses jouissances. J'ai sauté à pieds joints par-dessus le plus grand nombre ; c'est-à-dire que je ne les avais pas quand elles auraient pu me donner du plaisir, et elles me semblent insipides maintenant que je puis y atteindre ; je n'ai pas, comme on voit, le caractère léger et vaniteux qu'il faut pour jouir de Paris dans son entier. Mais aussi je peux trouver dans les cavernes de l'Etna, et vis-à-vis les roches immenses de la Norvège, des sensations invisibles pour le vrai Parisien, qui n'y verrait que de mauvais dîners et des lits rembourrés de noyaux de pêche ; au lieu de jouer au boston et d'y faire admirer ma grâce, je vais ce soir entendre *I nemici generosi**, produit de cette belle plante napolitaine, Cimarosa. Mais aussi il y aurait de la folie à m'affliger si je ne suis m[aître] des r[e]q[uê]tes que cinq ou six ans après les gens qui font vingt visites chaque jour

pendant deux cents jours de l'année, comme *this poor fellow N... who was one of this evenings at M. D. the mother*, et qui passa là, *with his pregnant wife**, une grande demi-heure à l'entendre radoter.

Il ne faut pas désirer les choses incompatibles.

J'ai pensé que le voyage d'Italie me séparerait pour longtemps de Shakespeare et j'ai lu avec une admiration qui ne diminue point *Romeo and Juliet*; j'ai observé combien ce grand poète avait italianisé ses personnages, j'ai vu avec plaisir sa poétique dans ce passage *(Act III, scene the third)* :

ROMEO TO FRIAR LAWRENCE

Thou canst not speak of what thou dost not feel :
Wert thou as young as I, Juliet thy love,
An hour but married, Tybalt murdered,
Doting like me, and like me banished,
Then mightst thou speak, then mightst thou tear thy hair,
And fall upon the ground, as I do now,
Taking the measure of an unmade grave *.

A quoi bon mettre ce passage ici ? pour pouvoir lire en Italie, vis-à-vis la plus belle nature du monde, des vers du plus grand *of the bards**.

*J'arrive** *le* 28 *mars à neuf heures du matin; nous allons, Henri et moi, chez M. Z qui n'a pas encore travaillé. Je croyais que c'était une affaire terminée et que nous devions partir demain au plus tard. On ne saurait écrire trop clairement, même aux gens d'esprit.*

1er avril.

Nous sommes allés ce matin à neuf heures et demie chez M. Z. Henri a vu chez M. Corbeau un ordre d'envoyer à R[ome] M. Nanteuil et d'écrire à Pacé de faire ce qu'Henri devait faire lui-même. Nous nous sommes crus tout à fait hors de cour.

Cependant nous avons pensé que M. Nanteuil pouvait être destiné à passer devant et à faire le travail le plus pressé : M. Z, ne connaissant pas le moment où le rapport sur ce jeune homme pourra être présenté à Sa Majesté, aura pu prendre provisoirement cette mesure. Cette idée nous a montré qu'il pouvait nous rester quelques espérances.*

D'un autre côté, les bruits de guerre avec Alessandro qui se répandent de plus en plus sont contraires à notre voyage. Car si M. Z a envie d'être intendant et d'emmener Henri, il ne l'enverra plus à R[ome].*

Comme nous faisions toutes ces conjectures, on a annoncé que M. Z se rendait à midi chez Sa Majesté et travaillait avec elle à cinq heures. Nous osons espérer que ce travail arrêtera l'ordre donné à Corbeau ; mais nous craignons la jalousie et les intrigues de Pacé et nous ne voyons que trop qu'il peut remplir les fonctions d'Henri et épargner 6.000 francs à Sa Majesté.*

Henri a fait ses efforts pour dire un mot à madame Z avant que M. Z allât au château, mais il n'a pu la

voir qu'après son départ. Elle paraît ne pas douter du succès de notre affaire.

Nous nous sommes retirés assez inquiets, Henri fort ennuyé et même un peu en colère, moi assez chagrin, et nous sommes mis à lire Macbeth. *Félix est venu et nous lui avons fait connaître les circonstances. Il parie 1 contre 6 pour nous et voilà tout.*

Il est six heures et les choses en sont là. M. Z travaille en ce moment avec Sa Majesté. Nous allons au bureau de Henri pour tâcher d'attraper quelques nouvelles. Ce qui nous vexerait le plus, serait que le travail eût encore été différé.

Superbe soirée. Je la sens vivement en sortant de chez l'excellent M. Z à onze heures sonnant. J'y suis arrivé à dix et demie, m'efforçant d'être ferme. Mme Daru a dit : « Ah ! voilà B[eyle] qui vient voir s'il part ; eh ! bien, rien de nouveau, mon mari n'a pas travaillé avec l'empereur »... et les détails.

Après avoir rendu compte de la belle voix de Tachinardi, j'ai dit :

« Oserais-je vous demander, monsieur, s'il entre toujours dans vos projets de présenter le rapport où je suis ?

— Oui, mais il n'y a rien eu de fait, il est là avec les autres. »

Un instant après, à propos de rien, il a dit : « Pré-

parez vos manteaux de cour ; l'empereur ne tardera pas d'aller à Rome..., il ira bientôt*. »

J'ai embrassé M[arti]al avec plaisir ; sa femme et lui m'ont parlé de mon voyage à Rome. M[arti]al avait l'air harassé. Ils ne se sont mis à table qu'à neuf heures et demie. M. D[aru] attendait aux Tuileries depuis cinq heures.

J'ai été content d'un trio des *Horaces* de Cimarosa* chanté par Mme Barilli, Porto et Tachinardi*, belle voix de ténor ayant quelques notes de la basse-taille, mais d'une figure extrêmement désavantageuse.

Voilà une journée qui forme ; il m'en faudrait vingt par an comme celle-là, et je deviendrais presque un ambassadeur. Je dois beaucoup de reconnaissance à Mme Daru.

18 avril.

Nous avons attendu chaque jour, depuis le 1er avril, le travail avec Sa Majesté, dont le résultat aurait été de nous envoyer respirer l'air de la belle Italie.

Hier 17, à quatre heures, M. Maréchal m'a dit que M. Daru était m[inistre] s[ecrétaire] d'Ét[at]*.

1811

ROUEN — LE HAVRE *

Journal du voyage à la mer. Partis le 29 avril, de retour le 3 mai.

Nous partons le 29 avril 1811, F[aure] amoureux, Crozet philosophe cherchant le plaisir, moi *idem*, garni de quelques projets ambitieux. Notre passion en parlant ensemble est la vanité, ces messieurs se fâchent quelquefois des plaisanteries, senti dans la discussion sérieuse qui est toujours si profonde, si amusante et si exempte d'amour-propre. *Ave Maria**, etc.

Nous sommes partis ponctuellement à l'heure indiquée (4 heures, le 29 avril), nous avons voyagé avec une rapidité digne de la civilisation la plus avancée. Il y a 63 milles* de Paris à Rouen, et nous y sommes arrivés à 4 heures. Le climat a changé cinq ou six fois pendant notre voyage, en général il a été froid et désagréable et contraire à mon imagination. Au 53e mille, nous sommes descendus dans une

vallée assez agréable et surtout très fertile ; on voit que le sol est bien supérieur à celui qui environne Paris et qui présente l'emblème exact de la chaleur des âmes de ce pays-là. Les âmes de Rouen seraient bien ridicules si on devait en juger d'après les rues de cette ville. En général, c'est un exécrable trou, inférieur même à Grenoble ; tout ce qu'il y a de plus contraire au grandiose. Nous avons vu la maison où Corneille est né le 9 juin 1606, rue de la Pie. Il y a de beaux boulevards et quelques rues passables.

30 avril 1811.

J'ai revu la mer. L'odeur du goudron m'a rappelé vivement Marseille et Mélanie. Est-il donc tout à fait impossible que je redevienne jamais amoureux ? Si jeune encore, faut-il renoncer à mon cœur ? Triste effet des passions dévorantes et du malheur d'avoir été lancé de trop bonne heure dans le tourbillon !

Les habitants des côtes doivent avoir l'esprit moins étroit que les habitants de l'intérieur. La mer qui renferme l'idée de l'infini est sous leurs yeux, ils parlent sans cesse des dangers qu'elle fait naître, du courage avec lequel on les surmonte et des fortunes rapides qu'on fait par le commerce maritime. La conversation du matelot fatigué et rentré au port est moins bête que celle du notaire de Bourges *. J'ai béni le bonheur de n'être plus militaire ; en

voyant de près la vie de ces animaux-là, il faut leur pardonner leur ton tranchant, c'est le seul plaisir de ces pauvres diables.

La servante du commissaire général de police m'a fait plaisir par son air honnête et obligeant. Elle nous a été utile et son maître a été fort poli. Nous avons vu le phare, montré par un jeune homme intelligent. Là, encore une nouvelle invention qu'on essaie ce jour-là. La masse des inventions nouvelles dans les choses de détail où il entre de la chimie et de la mécanique est immense. On aperçoit le feu du fanal à 9 lieues. Nous distinguons la côte qui court vers Cherbourg à 25 lieues de nous*. Le Havre est une jolie petite ville. La campagne a la physionomie du livre de Say [1], bien, mais froid, et n'inspirant rien.

Toujours écorché dans les auberges ; il faut que le Conseil d'État y remédie. M. de Ver...* dit qu'il n'a rien à faire, et veut réglementer jusqu'aux fiacres.

1er mai 1811*.

Mis en mouvement à cinq heures dix. Le patron paraît intelligent, il se nomme Victor ...* et est père de treize enfants, dont huit filles. Il y avait un second matelot annonçant aussi de l'intelligence et qui a fait le tour du monde avec le

1. Sur l'économie politique *.

capitaine Baudin *. Il avait sur la figure cette expression méprisante qui indique le vrai philosophe (Henri). Le bateau, qui a coûté 6.000 francs tout gréé avec ses filets, paraît fort bon et marche très vite. Ressauts en partant, émotion de plaisir. Pendant une heure, ce plaisir a été pur ; grandes idées d'immensité, réflexions sur l'influence ordinaire de la mer sur les matelots, qui ont plus d'esprit et de caractère que des gens d'un état correspondant sur terre. Nausées. Abattement d'esprit. Vomissement. Crozet a commencé par sentir un étourdissement, les yeux très fatigués ; la tête s'est embarrassée et enfin, descendu dans la chambre, où il s'est assis, il a vomi, avec des convulsions d'estomac très pénibles. Le vomissement s'est déclaré au bout de quatre heures et l'a beaucoup soulagé pendant demi-heure. Au bout de deux heures, second vomissement, mais moins pénible que le premier. Sur les midi, quand on a viré de bord, un mal de tête s'est déclaré qui l'a accompagné jusqu'au Havre et même a duré une grande demi-heure après notre débarquement.

2 mai 1811*.

Quitté le Havre à quatre heures du matin. Crozet a eu à la poste la même espèce de désappointement à peu près que moi en sortant de Strasbourg au pont de Kehl il y a deux ans. Ce petit

incident m'a donné un instant d'humeur contre notre conducteur, qui du reste était un petit homme d'une extrême activité.

Nous étions dans le cabriolet avec Henri. A déjeuner, Crozet s'est joint à nous. A Bolbec, maison du général Raffin.

Joli pays jusqu'à Rouen. Beaucoup d'arbres. J'ai vu surtout la manière dont les haies sont faites. Les toits de chaume que l'on aperçoit à travers ces grands rideaux d'aulnes ou de faux* produisent un excellent effet.

Arrivés à midi à Rouen. Barbier. Bains où l'on est bien servi et d'où l'on a une jolie vue ; nous avons eu en sortant celle d'une petite Cauchoise qui causait avec une vieille femme chargée de distribuer les billets. Cette petite avait de beaux yeux et une jolie taille, nous l'avons regardée beaucoup en lui donnant (en anglais) des éloges. J'ai cru remarquer que pendant ce temps-là les yeux de la vieille annonçaient de la bienveillance pour nous.

J'ai monté sur le clocher de la cathédrale, qui est très élevé. Il faisait un vent très fort, un beau temps. Ce clocher est en bois revêtu en plomb ; on y a une vue superbe.

Rouen est placé comme dans une moitié de nid formé par les coteaux qui l'environnent et qui, malheureusement, ne sont point boisés. Le diamètre du nid est formé par la Seine ; en face de Rouen la Seine fait une sorte de croissant dans son cours,

elle coule aux pieds de coteaux qui suivent la même direction, et le terrain qu'elle enferme est une belle plaine semée de bois, de prairies, de terres labourables. Cette plaine s'élève insensiblement de façon que la ligne qui réunit les deux extrémités du croissant se trouve presque à même hauteur que les coteaux. Les boulevards de Rouen sont comparables à ceux de Paris, mais ne sont pas cependant bordés de maisons aussi belles. Nous en avons fait le tour en revenant du clocher, nous avons passé devant un verger où des vaches à tétines énormes paissaient une herbe bien verte et bien épaisse ; le tout appartenait à l'hôpital.

Après dîner, nous avons été au spectacle ; on donnait *Crispin médecin**, qui est l'une des farces d'où j'ai remarqué qu'on tirait le plus de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, et le *Déserteur**. Orchestre très médiocre. Opéra très mal chanté. Il y avait un début qui a bien réussi : un homme blond, figure gaie, mais commune, assez belles cuisses, voix médiocre. Près de moi, à l'orchestre, j'ai remarqué une femme entre son mari et son amant, et lorgnant celui-ci, observant celui-là avec une ardeur et une expression que je n'avais jamais été à portée de saisir.

3 mai 1811.

Le même conducteur nous a ramenés à Paris. Nous étions malheureusement dans l'intérieur de

la voiture, avec deux hommes que je crois commerçants et une petite femme d'une figure douce, presque distinguée, et à laquelle Henri a trouvé une ressemblance frappante avec sa sœur. Je n'ai point partagé cette impression. Il paraît que, si le voyage avait eu quelque durée, et surtout si nous eussions voyagé de nuit, nous aurions pu assez facilement l'apprivoiser. Nous en étions à sourire en cachette de nos voisins (les deux négociants, auxquels elle trouvait l'air provincial).

En route, j'ai dormi beaucoup. Lu Franklin tant que le mouvement de la voiture le permettait, et avec beaucoup de plaisir. Du reste, rien de remarquable. Montmorency. Arrivés à quatre heures à Paris.

Moi, j'ai achevé* le 1er volume de Ginguené. Il faut voir la littérature comme un remède à l'espèce d'ennui que le g[ouvernemen]t d'un peuple lui commande. Il me semble qu'avec cette grande vue, une page de principes et vingt pages d'exemples suffisent pour la littérature de chaque siècle.

Une lieue après le provincial Pontoise, joli coteau où le philosophe chagrin de n'avoir pas la croix peut aller méditer et composer en paix. Ce coteau est vis-à-vis le château de Montmorency, séparés par trois lieues de plaine.

1811

PARIS *

Memoirs of my love, among the amiable seats of Montmorency vallée*.

3 juin 1811.

Histoire de la bataille du 31 mai 1811.

Le .. mai 1811*, je revenais de mon bureau à trois heures, ennuyé de Paris, de la chaleur, et de n'être pas à la campagne avec la femme que j'aimais, lorsqu'on me remit un billet ainsi conçu...*

Je partis samedi [26] mai, à huit heures. Je fis dix lieues en quatre heures. En approchant de ce château, mon cœur battait de timidité.

Je fus reçu avec empressement, gaieté et une nuance de tendresse qui se manifestait surtout en ce qu'on n'était jamais dix minutes sans prendre mon bras ou sans avoir quelque chose à me dire. J'avais le projet, moi, de dire que j'aimais, je me reprochais

tous les soirs de ne pas l'avoir exécuté. Poussé par le remords, je crois que j'aurais parlé le mardi, mais *upon the arrival of mistress* Dbgn* il fut décidé que je resterais jusqu'au dimanche soir (2 juin 1811). Cela donna un peu de répit à ma timidité. J'ai passé huit jours à ...* ; ce temps a été pour moi une île heureuse. J'ai été aimable, et Mme de Palfy l'a été infiniment pour moi.

Le 31 mai, j'écrivais ce qui suit : l'armée que je commandais était pleine de terreur et croyait l'entreprise au-dessus de son caractère. C'est ce que je me disais avec rage le 30 mai en me promenant seul dans le parc, à onze heures un quart, après le coucher de tout le monde. De gros nuages passaient devant la lune, je considérais leur marche et je pensais à la tendre mythologie d'Ossian pour me distraire du mécontentement où j'étais de moi-même. Cinq ou six raisonnements évidents prouvaient l'avantage et la nécessité de se battre, mais à la vue de l'ennemi tout courage disparaissait. Un degré de plus, et je me serais brûlé la cervelle plutôt que de dire à une femme, qui m'aime peut-être, que je l'aime. Et j'ai vingt-huit ans, et j'ai couru le monde, et j'ai quelque caractère ! Je comprends parfaitement comment il arrive souvent que de jeunes amants allemands aiment mieux s'empoisonner dans un verre de limonade que fuir ensemble.

Mes instants de remords étaient affreux. La nuit du 28 au 29, entre autres, fut horrible. Je voyais

qu'en quelque lieu que j'allasse, la pensée d'avoir laissé échapper une si belle occasion ferait mon malheur. Le lendemain matin, j'étais vraiment malade. La nuit suivante, je n'osais pas penser à ma lâcheté, je chassais cette idée, et cherchais uniquement à me distraire.

Mercredi 29 mai, nous fîmes une promenade au plus joli des jardins anglais *(the Hermitage)*. Elle nous quitta et promena longtemps seule avec Mme Dbgn. Ces dames revinrent dans ma calèche ; comme je vis que ma présence au milieu d'elles interrompait leur conversation, je me tins debout, appuyé contre le siège du cocher. Au retour de la promenade, à nuit tombante, elle me prit sous le bras ; N. était avec nous :

« Venez, mon cher c[ousin], que je vous conte ce que je disais à madame Dgn. » Recherches *upon his servants. — Third by Lambert. — All the history of her matrimony with... (already said to me at Prater, Jacquem[inot] was with us.)** Elle parlait de ses prétendants. Nous n'étions plus qu'à cent pas du château ; je fis un effort, et lui dis :

« Ce rôle est ridicule, et je le sens bien, parce que je vais peut-être le jouer bientôt. »

Je lui contai que, forcé par les instances de mes amis et d'une parente assez proche que j'ai, mariée à P. (Mme Joséphine L.*), on avait demandé pour moi, quelques jours auparavant, Mlle Jenny H. Elle me fit un petit sermon sur le mariage d'un

air assez touché. En rentrant, les enfants me sautent dessus et je leur conte une histoire ; cette histoire dura un quart d'heure au moins. Lorsque je me rapprochai de la société, je trouvai *die gräffin* Palfy assise sur le sofa entre Mme Dbgn *and her mother**, les yeux fixes et rouges, les paupières se baissant à tout moment, comme quand on retient ses larmes, et le visage pâle. Cela me toucha. Elle se mit à l'ouvrage en évitant de laisser voir sa figure. Je lisais un proverbe ; mais je vis très bien qu'elle ne levait pas les yeux de dessus son ouvrage et qu'elle baissait la tête plus qu'à l'ordinaire.

*I believed to see in those tears an evident proof of her love for me**, et la nuit suivante fut, comme je l'ai dit, affreuse pour moi. Ma timidité n'avait plus de prétexte pour différer. Je pensais à trois ou quatre formes de déclaration. On avait parlé de ce mot à dîner ce jour-là ou la veille, et Mme Dbgn, que je crois actuellement dans la confidence, idée que commença à me donner ce qu'elle dit alors, dit qu'on ne devait faire de déclaration que quand on était sûr d'être aimé, mais qu'alors elles n'étaient pas difficiles, qu'il fallait parler, etc., etc. Elle ajouta quelques maximes fort encourageantes.

Die gräffin Palfy alla faire une course *with her steward**. En plaisantant avec Mme Dbgn pendant son absence, il m'arriva de dire : « *Mon esprit d'entreprise.* » Mme D., bilieuse triste, désirant de s'amuser, qui ne rit pas souvent, et jamais que

du vrai ridicule, éclata de rire et retomba dans son sérieux. D'où je conclus qu'elle était dans la confidence. Je fus d'une mélancolie marquée tout ce jeudi-là ; je voulais marquer de la mélancolie, et de mon visage elle gagna mon cœur. Mme Palfy fut peut-être plus gaie qu'à l'ordinaire.

31 mai.

Aujourd'hui, en me levant, piqué d'encourir le ridicule d'un Oreste timide aux yeux de Mme Dbg *e forse, forse dell' amato oggetto**, j'ai résolu d'être gai et de faire une déclaration *allegro risoluto**. J'en ai même écrit au crayon deux formules, j'ai porté ce papier toute la journée pour m'aider dans le besoin, et je le brûle dans ce moment.

La vanité m'a poussé à une bonne idée, celle de ne pas me déclarer d'une manière trop tragique, manière qui ne laisse pas de ressources, qui donne l'air niais, embarrasse la bonne volonté qu'une femme pourrait avoir, et j'étais assuré de frapper fort, quelque manière que j'employasse. J'ai donc dit à chacun ce qui pouvait l'amuser ou lui paraître plaisant. La présence de Mme Dschs*, que je crois juge compétent, m'excitait à faire de beaux coups. J'ai enfin occupé de moi par le pari de l'heure de silence, de quatre heures douze minutes à cinq heures douze minutes. J'ai été, ce me semble, parfaitement aimable, elle a été triste autant que son

gai caractère le permet. Hier, j'étais mélancolique, elle était brillamment heureuse. Ces deux choses se tiendraient-elles ?

Ce matin, en descendant vers les neuf heures, nous nous sommes trouvés seuls dans le salon. Elle était pâle, abattue, les yeux fatigués ; peut-être a-t-elle pleuré. Elle m'a dit qu'elle n'avait presque pas dormi. Elle se plaint de cela depuis son séjour ici. Elle a essayé de chanter avec sa harpe : *Ruisseau*, etc., et y a renoncé, ne se trouvant pas de voix. Elle a fait une partie de billard avec moi, et c'est là que ma gaieté a commencé.

Nous sommes allés accompagner *her father to the bac of Tr. From there**, visite au gentilhomme de campagne. En traversant dans ma calèche les jolis bois avec madame Db, elle m'a dit qu'elle avait cru longtemps que la religion de Mme P[alfy] était un jeu, mais qu'elle était convaincue à cette heure qu'elle était réelle. Il est tout à fait dans le caractère de ladite dame de m'avoir sondé sur cet article.

« Oh ! certainement, ai-je répondu ; ça vient de l'éducation : sa mère a tant de religion ! »

Réponse que je trouve bonne. *If ever the gräffin did reproach to me my bashfulness, to answer that upon her religion, I should fear** d'être éloigné, ce qui eût été le pire des maux. Si madame Dgn a

voulu m'éprouver, il est clair que je suis aimé et que la religion n'est que ce qu'elle doit être *in the heart of* Palfy*.

J'ai mal aux yeux pour avoir eu un globe de feu entre elle et moi toute la soirée, et je me couche (le 31 mai) à minuit moins cinq minutes.

Ce qui précède est copié d'une feuille de papier apportée de B., en y ajoutant quelques réflexions. J'aurais dû écrire la suite le lendemain, mais, soit paresse, soit crainte de diminuer mon plaisir, je n'ai pas écrit, et maintenant tout se confond. Félix me reproche de n'avoir pas écrit *to her**.

Vers les trois heures je fus très aimable, elle me regardait beaucoup, et tendrement, peut-être même y avait-il dans ses yeux quelque reproche d'être si gai. A cinq heures un quart, après le silence des petites filles, elle quitta son métier, et dit : « Voyons, que je joue un peu de la harpe ». Elle chanta : *Ruisseau...*, etc., ensuite : *Il est trop tard.*

Elle mit à cette dernière romance une expression qui me parut frappante ; elle avait le regard de la passion, que je lui ai vu si rarement et qui va si peu avec son caractère, les yeux fixes, rouges et sérieux, le visage pâle et les mouvements de tête brusques. Elle me regardait à chaque instant. Il y eut un couplet, le dernier, je crois, qui me fit presque baisser les yeux, tant l'application était frappante : c'était absolument ma situation. Nouveau coup de poignard, parce que je vis la nécessité d'aller en

avant. Nous dînons. Quelques minutes après dîner, elle me dit, avec un mouvement marqué :

« Mon c[ousin], venez faire un tour avec moi. »

Ordinairement, elle me dit ces choses-là avec un air gai qui couvre tout ; il y avait moins de gaieté qu'à l'ordinaire, et surtout un mouvement de tête très marqué pour me presser de venir*.

Je sortis de la fenêtre A, Mme Db s'empara *of her mother and the boys**. Elles restèrent constamment à cinquante pas en arrière, ce qui ne me parut pas extrêmement naturel. De A à B, nous nous occupâmes de niaiseries qui cachaient un peu d'embarras mutuel : elle s'étonna que je ne reçusse pas de lettres, me demanda des nouvelles de *Fair-island**, me dit le nom, en *a**, d'une plante. De B en C, je tâchai de me faire un peu de cœur ; arrivé au peuplier C, il me semble que je lui dis :

« Je suis bien nigaud, je ne suis pas heureux à Becheville*.

— Oui, il me semble... » Etc...

Elle me parla, je crois, *of my matrimony with Jenny**. Je lui réponds que ce n'était pas cela qui faisait mon malheur :

« Vous n'avez que de l'amitié pour moi, et moi je vous aime passionnément. »

En prononçant ces mots, j'étais troublé ; nous nous donnâmes le bras tout le temps du combat, dans ce moment je lui pris la main, que je serrai ; je tentai même de la baiser. Elle me répondit que je

ne devais pas songer à cela, que je ne devais voir en elle qu'une c[ousine] qui avait de l'amitié pour moi. Je répliquai que je l'aimais depuis dix-huit mois, qu'à Paris j'étais parvenu à cacher mon amour en cessant de la voir de temps en temps pendant huit ou dix jours, quand je sentais que je l'aimais trop... Je lui dis, entre autres choses spirituelles :

« Hier, j'étais bien malheureux.

— Et pourquoi ?

— C'est que ça me tenait plus fort qu'à l'ordinaire. »

Voilà le seul mot dont je sois textuellement sûr dans toute cette conversation. On dira qu'il n'en vaut pas la peine, mais c'est précisément parce qu'il est marquant par autre chose que je m'en souviens. Il me semble que Biran a raison : il dit qu'on ne se souvient pas des sensations qui ne sont qu'un plaisir vif et pur, ou une peine du même genre.

Elle me fit sans me regarder — elle était à l'abri de son chapeau de paille — un grand examen de conscience sur le mariage. Je me souviens qu'elle me dit, entre autres choses :

« On se marie par ambition ou par amour ; croyez-vous être heureux avec cette jeune personne ? la connaissez-vous ? » etc.

Je répondis que je ne me mariais pas par ambition, encore moins par amour, puisque je n'aimais qu'elle. Elle me dit qu'elle était une vieille femme qui ne devait plus songer à toutes ces choses-là...

Son trouble augmentait parce que, apparemment, elle parlait exactement d'après son cœur. Elle me dit :

« Les jeunes gens disent de ces choses-là aux femmes pour s'en vanter, pour aller s'en faire confidence entre eux. »

Je crois même qu'elle ajouta :

« Celle qui les croirait (ces choses) serait bien malheureuse !... Vous irez répéter ce que vous me dites. »

Je répondis à cela, avec l'indignation d'un honnête homme :

« Quelle opinion avez-vous de moi ? » Etc.

Elle me dit dans sa réponse :

« Jusqu'ici je me suis conservée intacte. » (Ce n'était pas ce mot, mais un équivalent.) Cette idée revint deux fois d'une manière très marquée.

Si, dans le jardin potager, vers G, j'eusse eu le courage de pousser deux ou trois raisonnements un peu tendres, peut-être me serais-je entendu dire qu'elle m'aimait. Elle était fort troublée, et moi aussi. Nous arrivâmes à la porte de fer F, elle était fermée, nous appelâmes un jardinier et fîmes une quarantaine de pas pour rejoindre *her mother and* Mme Dbgn, qui nous avaient toujours suivis à une honnête distance. Elle quitta mon bras, prit le leur ; nous allâmes aux cygnes. L'allée n'était pas assez large pour que je pusse marcher de front avec ces trois dames, ce qui m'empêchait de la

regarder autant que je l'aurais voulu, mais je distinguai, en jouant avec les enfants, qu'elle s'appuyait sur ces deux dames comme si elle eût été faible, qu'elle était très pâle, avait les yeux rouges, l'air d'avoir pleuré, et au milieu de tout cela je ne sais quoi de l'attendrissement du bonheur. Elle ne me regarda pas et ne me dit pas un mot de tout le temps de la promenade. Au retour, elle nous quitta un instant et revint avec l'air d'avoir versé des larmes de bonheur pendant une minute ou deux.

Dans ce bois, je fus heureux d'amour, mais la cessation des remords ne me fit pas cet immense plaisir auquel je m'attendais par comparaison avec la peine qu'ils me causaient.

A la promenade, Mme Dbgn me regardait avec un petit sourire de satisfaction qui me faisait croire de plus en plus qu'elle était dans la confidence. Elle se fit promener en bateau par moi, je crois, pour observer de plus près mon ridicule, ou ma passion. Un homme dans cette position est toujours un spectacle tendre pour une femme. Le soir, en rentrant dans ma petite chambrette, j'eus cependant un mouvement de joie d'être exempt de remords, mais, comme je l'ai dit, la lampe m'avait fait mal aux yeux et à la tête.

Le lendemain, samedi 1er juin, elle ne me regarda ni ne me parla ; elle hésitait, à table, en me disant : « Mon cousin, voulez-vous de cela ? » Comme elle m'avait mis dès le premier jour à côté d'elle, ce

jour-là ses yeux l'embarrassaient un peu. Ma disgrâce momentanée et son air légèrement passionné me semblaient frappants pour tous les yeux ; et si Mme Dbgn n'est pas confidente volontaire, elle est sans doute confidente involontaire. Je pense qu'il en est de même de Mlle Cmlm et de Mme Dschns.

Le samedi soir, nous allâmes dans des bois charmants. J'étais en avant de dix à douze pas, avec elle, elle m'empêchait de parler de mon amour en me parlant d'elle avec une volubilité parfaite. Je lui dis cependant :

« Il semble, depuis hier, que vous me haïssiez. Vous ne me regardez pas seulement. »

Elle me répondit :

« Je crois, mais je vous regarde comme à l'ordinaire. »

De ce moment, en effet, elle me regarda et me parla comme à l'ordinaire.

Le dimanche, elle eut l'air de l'amour heureux ; elle avait bien dormi, on voyait le bonheur *conscious of her happiness**, sous cette figure un peu pâle ; elle eut pour moi quelques attentions d'amour, surtout en me donnant les deux petits bouquets de citronnelle. L'heure du départ approchait.

Mme Ndt, qui a été d'une gaieté et d'une bonté parfaites, m'avait dit la veille qu'on avait le projet de m'engager, avec Mme D., à rester jusqu'à aujourd'hui lundi, à onze heures, pour partir tous ensemble. Mais je trouvai que Mme Palfy ne m'en pres-

sait pas assez. Je ne fus pas fâché, d'ailleurs, de lui faire voir Palfy sans moi. J'espère un peu qu'elle aura trouvé la soirée longue et que ce matin elle aura été moins gaie qu'à l'ordinaire.

Au moment de partir, j'eus une faiblesse humaine: je désirais vivement rester, Mme Dbgn le désirait aussi, mais ne voulut pas me forcer. Peut-être comptait-elle sur mon amour pour me faire rester. Les choses en étaient là, quand, à six heures et demie, on vient dire : « Les chevaux sont à la calèche. » Je dis en riant : « C'en est fait, » j'arrangeai tout. J'avais besoin de rire, car je me sentais une violente envie de pleurer.

Nous montâmes, j'attendis quelque temps devant la porte, il me sembla voir quelques larmes dans ses yeux, je l'avais embrassée avec tendresse. Ce baiser me rappela celui *of Wienn.*

Nous partîmes fort vite, avec Alex[andre] qui galopait pour nous ouvrir les barrières. Jamais la bilieuse Mme D. ne m'a autant scié ; elle se mit à me parler ambition, des places de M. Z, de son caractère. J'étais attendri, ces beaux bois bien verts étaient en harmonie avec mon âme. Je l'aurais volontiers jetée par les fenêtres, suivant la menace de je ne sais quel duc d'esprit, en traversant la plaine de Saint-Denis. Nous arrivâmes à onze heures un quart, étant partis à six heures quarante minutes. Nous arrêtâmes trois quarts d'heure à Saint-Germain et en partîmes à neuf heures. Il était onze

heures un quart au moment où j'éveillais Angeline.

Depuis mon arrivée, Paris est pour moi l'ennui sec. Je pense que je dînerai mercredi avec elle.

Mercredi 5 juin 1811.

J'ai reçu ce matin *this letter of her mother**...

Il me semble qu'on se donne de la gaucherie en réfléchissant trop à la conduite à tenir, au moment où l'on va entrer dans un salon ; on peut y réfléchir, s'il le faut, longtemps avant, mais à l'instant d'entrer en danse il faut faire ce qui plaît, y penser si le cœur y trouve de la douceur, sinon lire ou converser.

Je n'ai pas été précisément gauche hier ; un homme de beaucoup d'esprit qui aurait tout su et qui se serait tenu dans la poche de mon gilet aurait eu beaucoup de peine à apercevoir mes gaucheries.

Il paraît qu'on n'attendait que moi pour dîner. (M. Kourakine témoignait grand appétit.)

Mon entrée au salon peut me donner l'idée de celle d'un ministre ; tout le monde me témoignait l'envie de me parler, je n'avais pas le temps d'écouter les honnêtetés de chacun, je souriais à tout le monde. La personne à laquelle seule je m'intéressais était celle à qui je parlais le moins.

On demanda le dîner aussitôt mon arrivée, cinq heures un quart. Mme de Palfy était jolie et avait beaucoup de couleurs. Était-ce la chaleur ? était-ce la présence *of her lover* * ?

Je m'attendais presque à être obligé de lui recommander de la prudence. Il se trouve que sa conduite a été parfaite et que c'est moi qui ai péché contre cette vertu.

Ma première faute a été, en partant pour la promenade, après dîner ; elle gesticulait du bras droit en parlant *to miss Ka.* J'ai passé mon bras dans le sien qui était en l'air. C'était gai, c'était de bon ton, mais cela pouvait indiquer trop de familiarité, et il était bien maladroit de prévenir le désir.

Il m'est arrivé, pendant la promenade, de dire une fois ou deux : *Nous.* Ce *nous* gauche comprenait elle et moi, ou des choses lui appartenant, comme : *notre* clef.

Elle n'a répondu à aucun de mes serrements de main. Nous avons été, pendant la promenade, à quarante pas en avant de la société, mais Pulchérie était avec nous, de manière que cette séparation n'était qu'un peu imprudente et nullement avantageuse. Au lieu de partir de Grosbois* à dix heures, je ne l'ai quitté qu'à minuit moins un quart. *His mother* nous a fait attendre et nous a ennuyés à tout rompre ; elle radote presque entièrement, son âme se montre à nu, et quelle petite âme ! Non pas basse, mais honnête, froide, timide et vide de toute générosité *as the soul of* Pacé* pour ce dernier article [1].

1. Mais comment s'y prend-on pour être plus bête ? Cette lecture m'impatiente à fond : si près du bonheur, et le manquer ! Pauvre femme ! je la plains. 28 avril 1819.

She has montré *the letter wich she has writen to me to miss K**. C'est fort bien. La dernière de mes gaucheries a été de lui demander, devant tout le monde, si elle venait, et à quelle heure elle venait, au dîner que la bilieuse nous donne aujourd'hui. Et ma réponse a bien montré à ceux qui auraient pu l'ignorer que j'en étais, moi, de ce dîner, peut-être concerté *for having with me some liberty**.

J'ai à me reprocher un très petit trait de familiarité avec *miss K.*

Il paraît que la bilieuse lui aura fait un tableau travaillé et exagéré *of our conversation during the travel**.

Songer à être froid, pur de toute familiarité, gai, et à parler nettement dans les moments de liberté.

Je sens de la reconnaissance pour Crozet après avoir lu ce qu'il a écrit (cela prouve intérêt, quoique cela soit vu horriblement en noir).

6 juin 1811.

Dîner chez la bilieuse (à Saint-Gratien*).

J'arrive à cinq et demie, en même temps que Mme de Palfy. Je lui donne la main sans proférer une parole. Nous montons ; au lieu de rester auprès d'elle, je regarde par la fenêtre. Le mari n'étant qu'un *Cafre*, le caractère de la maîtresse de la maison se communique à tout. Le dîner était excellent et

trop volumineux, et la compagnie fort triste. J'ai été comme elle.

Seulement, vers les neuf heures, et comme Mme de Palfy se levait pour retourner (à Paris), je lui ai pris la main que j'ai serrée à plusieurs reprises. Elle me l'a laissée ; il m'a même semblé qu'une fois elle m'avait légèrement répondu. Elle avait été froide, gaie, indifférente pendant les premières heures ; il m'a semblé que l'indifférence disparaissait un peu au moment de la séparation.

Me suis-je bien ou mal conduit ? — Je n'en sais rien. J'ai été du moins parfaitement naturel. Cette froideur fière, opposée à sa froideur, la déterminera-t-elle à faire quelques pas, ou à tout abandonner ? J'avais oublié ses lettres ; elle m'a dit, avec assez d'amertume :

« Vous ne pensez à moi que quand vous me voyez. »

J'ai répondu sans esprit. Je jurais un peu en la quittant. Cartigny* et le reste du *Barbier de Séville* m'ont ennuyé. En revanche, j'ai trouvé Angéline très jolie.

7 juin.

Je n'ai vu personne, j'ai travaillé six heures à mon bureau. Je lui ai envoyé ses lettres, avec celle-ci :

« Je ne sais, madame, si les deux lettres ci-jointes disent ce qu'elles doivent dire ; celle-ci sera plus

heureuse si vous daignez y voir l'expression de mon dévouement respectueux. De B. »

Il me semble que cette lettre-là est un peu fâchée.

8 juin.

J'ai lu ce matin ce mauvais mémoire en faveur du duc d'Aiguillon, décoré du titre de *Mémoires d'Aiguillon**. Si les grands entendaient leurs intérêts, ils feraient écrire leurs mémoires, les corrigeraient et les enverraient en Angleterre pour être imprimés après leur mort. Le nom du duc d'Aiguillon et un peu d'originalité m'auraient fait croire, ou du moins auraient gravé dans mon esprit les plus grandes fadaises.

Cela serait même avantageux à tout ce qu'il y a de plus grand et de plus justement admiré. Si j'avais l'honneur d'approcher Sa Majesté, je lui proposerais de faire écrire son histoire par quatre auteurs séparément. Deux volumes pour chaque année, 10.000 francs par volume aux auteurs ; je proposerais MM. Lemontey et Daunou. Ces volumes seraient corrigés par une commission composée de deux personnes et livrés à l'impression comme ouvrages d'un particulier, ou au moins imprimés à 4.000 exemplaires, et l'édition conservée pour être publiée en temps opportun. Ce serait le moyen de tuer toutes les histoires trop médiocres, qui ne pourront se soutenir que par un ton critique qui égarera

toujours le cœur de quelques Français ; et le patrimoine d'un grand roi, c'est le cœur de ses sujets.

J'ai encore une douzaine d'idées de ce genre, peu importantes, mais utiles et surtout trop longues à écrire.

J'ai fait mon devoir. Elle devait arriver à sept heures (d'Issy) ; je l'ai attendue trois quarts d'heure *at my B**. Je l'ai vue trois minutes. Elle m'a reçu avec une froideur prudente, entièrement différente de sa manière avant la bataille. Ça peut avoir l'air d'une disgrâce complète. Cependant, il me semble que cette froideur n'est qu'apparente. Avec la fierté de mon caractère, la moindre froideur réelle m'empêcherait de remettre les pieds chez elle.

J'ai été jaloux de *her* froid cousin H... Ça n'est pas raisonnable. Comment ce personnage attristant et connu d'elle depuis vingt-cinq ans peut-il produire dans son cœur une impression du genre de celles que je me flatte d'y exciter ? Ça n'est pas raisonnable, mais je voyais qu'il avait passé la journée avec elle, et que moi je ne pouvais *esser beato dall' angelica presenza** que quelques minutes.

Il est probable qu'elle s'aperçoit de la fierté de mon caractère. Si cela n'éteint pas l'amour, cela doit le centupler.

Probus a répondu à un rapport de moi d'une manière favorable. Le rapport était du ton le plus propre à me faire estimer.

9 juin. Dimanche.

J'attends dans Notre-Dame de deux et demie à sept. J'étais attelé avec l'amusant M. Hel., qui tient bon et ne veut pas sortir au commencement du *Te Deum**. Mme de P[alfy] sort seule avec P. ; ces dames vont seules, à pied, chercher leur voiture, elles attendent seules une heure et demie, à l'Hôtel de Ville, elles ont peur du feu, elles errent, et ne trouvent que le Tibre. Il paraît qu'il y a eu du trouble dans l'âme de l'*oggetto mio*[1]. Elles vont, seules, chercher leur voiture au fond de la rue Saint-Antoine, lisant le nom des rues à chaque traversée. Elles rentrent à l'hôtel à dix heures et demie et vont voir les illuminations seules, à pied. Mme de P[alfy] finit par prendre le bras d'And. Un des écrivains enflés qui font maintenant la gloire de la France aurait bien de la peine à rendre cette circonstance. J'ai eu tort de ne pas me laisser conduire par le raisonnement et de ne pas aller à l'hôtel. *Forse quel cornuto mancato non ha voluto dirmi il tutto ; la contessa Palfy lui aveva detto d'aspettarla al palazzo**.

10 juin.

J'arrive à Saint-Gratien à sept heures et demie.

1. L'objet de ma flamme, — comme on disait au grand siècle.

On dînait. J'attends, je vois fort bien *Maximus*. Son accueil, en me voyant, n'a eu qu'un instant cet air étourdiment empressé d'avant la bataille. Sa manière d'être avec moi, pendant notre promenade dans les belles allées solitaires du parc réservé de Saint-Cloud, a été tout à fait nouvelle : un petit air réfléchi et naturel, je pourrais peut-être ajouter : de quelqu'un qui goûte son bonheur. Nulle attaque de ma part, que quelques très légers serrements de bras, auxquels elle n'a pas répondu. Nous avons fait des rébus, j'ai cru voir son air devenir plus tendre à mesure que le moment de la séparation approchait.

Elle dit à la bilieuse : « Nous fîmes des rébus à Palfy après que vous *eûtes voulu* nous quitter. » En prononçant les mots soulignés, elle me regarda avec des yeux que je ne compris pas d'abord, mais un instant après ils me parurent remarquables.

Elle me fit lire un rébus qui disait : « J'aime Palfy quand vous y êtes », en me disant : « C'est à M. D[a-ru] que cela s'adresse. »

Elle m'avait dit :

« Lisez tout bas ce rébus. »

Je lui dis à l'oreille :

« Je vous aime. »

Elle reprit, après une seconde de silence :

« Il n'y a pas : je vous aime, mais : j'aime. »

Je serrai un bras nu au-dessus du coude, elle ne le retira pas du bras du fauteuil qui le soutenait. *One instant after her eldest daughter come and took*

*her arm with force, in the same... she returned herself** avec un air étonné, mais nullement fâché. Pour terminer le récit de ces aventures microscopiques, je fis un rébus qui disait, avec une bêtise aimable et non sentie : La terre est ronde et grande, mais je n'aime que l'endroit où vous êtes.

C'est F[aure] qui m'a persuadé ce matin que tout cela était favorable. (Il croit qu'il s'agit de Mlle de N., de la rue de Provence. En revenant, je passai à Saint-Cloud, où je vis M. D[aru]. On fit aussi des rébus [1].)

J'eus toute la soirée devant les yeux cette maxime : *être pur de familiarité.*

11 juin 1811.

*I dine with her**.

J'ai entendu demander comment on se portait, et répondre que sa santé était bonne, par quarante arrivants à trois ou quatre personnes. Dans tous ces compliments, pas un de remarquable par l'esprit. Pas de soirée plus plate. L'amour m'a fait persévérer jusqu'à onze heures un quart.

Il y a eu un différend entre *Maria and her husband**. C'était pour un arrangement de voitures, une niaiserie. Comment cet homme d'esprit coupe-t-il

1. Ma bêtise de ne pas parler bien, ou mal parler, est incroyable. 29 avril 1819.

les racines de l'affection de sa femme pour de telles bêtises ?

Il y a un tête-à-tête bien marqué *at a window with** F. Il ne la cultive pas, reste souvent vingt à vingt-cinq jours sans la voir. A-t-il été son amant et cette froideur lui donne-t-elle de nouvelles grâces aux yeux de *lady Maria* ? Veut-elle couvrir son attachement pour moi, ou veut-elle me fouetter le sang ? Il est sûr qu'elle a réussi à ce dernier projet, non pas par ses confidences à Fl., mais par la froideur qu'elle a pour moi.

[12-13 juin.]

Les 12 et 13 juin ont été deux longues journées que j'ai passées sans la voir. Le 13, je me sentais du courage et du sang-froid ; c'est ce qui me manque auprès d'elle et ce qui paralyse mon amour et mon esprit.

Le 13, j'ai passé de huit à onze un quart *in the Charlot'street*. Mimi a de l'humeur. C'est là l'extérieur d'une grande passion, il est bien maussade. Cela doit corriger ma manière de voir de 1803, je ne voyais d'aimable que les grandes passions.

A propos de grande passion, il me paraît peu probable qu'on en ait une pour ...* Elle a été avec moi de la gaieté la plus parfaite qui semblait dire : « Je vous aimerais si vous vouliez m'aimer. » Je n'ai reçu aucune de ces avances. L'amant, qui semble n'avoir d'énergie que pour sentir le malheur et rater

net le plaisir, m'a joint en fiacre et m'a paru furieux d'amour. La vanité me semble entrer dans cet amour dans une plus grande proportion qu'elle ne se trouve dans l'amour ordinaire des pharmacies.

La manière d'être d'A... avec moi me semble un effet tout naturel de mon amabilité et de ma position.

[14 juin.]

Le 14 juin, j'ai éprouvé les maux dont la veille j'avais été l'occasion.

Dès le matin, en me levant, à dix heures, j'étais tout transporté de l'idée d'aller à Montlignon* et de la voir. J'y suis arrivé fatigué et plus disposé à goûter l'aimable langueur de l'amour heureux qu'à agir avec fermeté pour procurer du bonheur à cet amour. J'ai eu un moment de timidité marquée en entrant dans son salon, où elle était. Elle ne m'a regardé que rarement, et dans des moments où la plus exacte prudence ne pouvait pas désapprouver ces regards.

Mais il faut remarquer qu'une toute autre explication s'accorde fort bien aussi avec ses actions. Peut-être n'a-t-elle pour moi que de l'amitié, et est-elle fâchée de me voir de l'amour.

Je penche cependant pour croire à son amour [1]. Elle me semble d'une gaieté moins folle, elle parle

1. Donc j'ai de la modestie dans le caractère. 1819.

avec recueillement. Elle parlait à F. avec cet air-là j'en ai été jaloux et me suis approché. J'ai entendu qu'elle lui demandait des nouvelles de sa mère. J'avais apporté trente rébus qui ont occupé de quatre heures et demie à six. *Lady Maria* paraissait contente de cette contenance. F. ne cherchait point à être *with her* et se tenait sur la terrasse (d'où l'on aperçoit la belle plaine de Saint-Gratien jusqu'à Paris). *We see Milan perfectly well**.

Nous avons dîné ; *her husband** m'a marqué quelque amitié, mais sa chasse l'occupait extrêmement, le sourire dont il m'a honoré était évidemment joué, comme toutes ses politesses.

Nous sommes allés à la promenade ; elle avait un certain air distrait. J'ai pris son bras, elle m'a appelé une fois avec l'éclatante gaieté qu'elle avait avant la bataille. Quand j'avais son bras, elle m'a semblé un peu embarrassée. Mais nous avons bientôt aperçu M. et Mme An. Elle a pris le bras de Mme ...*, qui regardait son mari en riant et avec l'air d'être menée. Mme de Palfy n'a pas quitté ce bras de toute la promenade et a toujours été à vingt-cinq pas en avant. Je crains qu'elle n'ait l'air de vouloir se lier *with the ladies of the Court**. Cela vient de la différence de nos caractères. Elle fait beaucoup d'avances et est aimée, elle ne sent pas douloureusement les petits désappointements de vanité. Moi, qui les sens, je fais beaucoup moins d'avances et suis très considéré et un peu haï. Il y a quinze jours

que je la vis *with lady* Piré, d'une gaieté non naturelle, d'où je conclus qu'elle était timide ; l'autre était froide, digne, parlant bas et un peu étonnée de ces rires sans fin.

Hier, on rentra à huit heures trois quarts. Elle s'habilla, je me portai près de la porte pour lui presser un instant la main. La première partie de cette manœuvre pouvait être aperçue. Je lui pressai la main sans réciprocité. Elle partit pour *Paulina's house* à neuf heures, je lui donnai la main pour descendre, ce qui n'était pas peut-être de la dernière prudence ; il était clair que cela donnait le seul tête-à-tête qui eût pu avoir lieu de la journée.

Mais, hélas ! comment l'employai-je ! J'ai voulu lui prendre la main, qu'elle a retirée, je n'ai pas eu le *courage* de lui dire une phrase aimable, qu'elle n'aurait pas manqué de commenter pendant trois quarts d'heure d'une ennuyeuse route. Comme elle retirait sa main, je lui ai dit spirituellement : « Comment ! pas même ça ? »

Comme elle ne m'a rien répondu, je l'ai mise silencieusement dans sa voiture.

La platitude de cette conduite m'a donné un désespoir enragé. J'ai travaillé un instant avec Probus et ai ramené (par Saint-Denis encore) une demoiselle subalterne qui cependant a de l'usage. Je la ramenais silencieusement dans ma jolie calèche peinte en lapis clair et dont je me servais pour la première fois.

Je cherchais à ne pas penser à ma conduite. En arrivant, j'ai lu cent-vingt pages des *Mémoires* de Besenval*, dont les principes s'accordent presque avec les miens ; de tous les écrivains de mémoires, c'est celui qui me convient le plus. Je n'ai jamais lu avec autant d'attention, tant j'avais peur de considérer la hideuse pensée que j'avais à côté de moi.

J'ai pensé souvent à lui écrire, mais l'idée de l'imprudence apparente m'a retenu.

Hier, ou plutôt ce matin, à une heure et demie, écrivant pour moi l'expression de mes sentiments, j'ai produit l'épître enflée ci-dessous, qui est tout à fait dans ma mauvaise manière *of Ad*[*ele's*] *time**, et que je m'impose la punition de transcrire ici pour me faire songer que le moyen assuré de guérir une femme [est]* une lettre enflée et triste et prouvant un amour dont on ne se soucie point. C'est absolument le genre Oreste.

« Je vous aime éperdument. Vingt fois plus depuis Palfy qu'auparavant. Votre présence me fait éprouver tous les sentiments : quelquefois le plaisir le plus doux, quelquefois des mouvements affreux de haine contre moi-même, un remords perçant du plat rôle que je joue auprès de vous et de ne pas avoir la force de m'éloigner pour quelque temps, force que j'avais l'année dernière. Je suis si malheureux que quelquefois, comme aujourd'hui par exemple, j'éprouve tout ce que la jalousie a de plus cruel.

Tout le temps que je suis avec vous et avec la société, j'ai mille choses à vous dire, je sens si vivement que je vous aime que j'ai quelque espérance de vous voir répondre à mon amour. Dès que nous sommes seuls, je perds tout, jusqu'au sens commun, et pour comble de douleur vous me refusez tout, jusqu'à votre main. »

Quelle bêtise ! En l'écrivant, je sentais bien que j'exagérais un peu mes sentiments, mais ça me venait tout naturellement, comme pour arrondir ma phrase.

Il n'y a nulle retenue, rien qui puisse donner à la femme aimée le désir de vaincre quelque chose, de triompher de quelque résistance.

J'avais, hier soir, le besoin et la facilité de me distraire, comme le jeudi à Palfy.

Peut-être faudrait-il être quinze jours *without seing her** pour lui apprendre à me traiter avec cette froideur. Aller du moins à la campagne mardi.

Avant de la voir, écrire une douzaine de phrases ; je relirai mon petit papier un peu avant le tête-à-tête, et peut-être me déciderai-je comme à Palfy.

Ne pas user mon courage dès le matin du jour où je la verrai. Chercher à ne pas songer à elle.

Ce qui me chagrine, c'est l'idée qu'estimant le caractère comme je fais, peut-être n'en ai-je point. *Ne sais-je pas hasarder et agir dans les choses que*

j'affectionne, comme faisait Frédéric II, ou du moins comme je me figure qu'il faisait ?

J'ai l'air d'avoir du caractère parce que, par le plaisir d'éprouver de nouvelles sensations, j'aime à hasarder ; mais je ne domine point en cela ma passion véritable, je ne fais qu'y céder.

Il me faudrait un cardinal de Retz pour ami, un Lauzun, un Tencin ; je n'ai qu'un homme estimable*, raisonnable, tournant au malheur et à ne pas agir.

16 juin 1811.

Je vois très bien passer Sa Majesté aux Tuileries et, à son retour du Corps législatif, sur le pont de la Révolution*. Un instant après, je vais à mon bureau. *I am remarked by the* bilieuse *and her friend who are at the window upon the* Corps législatif *place**. Je ne les regarde pas.

Le soir, *my love** me tourmente et me donne un déplaisir sec. Je songe à m'attendrir et à lire des romans.

17 juin 1811.

Ce remède me réussit. J'use ma douleur de ne pas lui avoir parlé hier en faisant huit visites, parmi lesquelles je ne trouve que le pesant Renauldon*. Je lis ensuite les *Mémoires d'un homme de qualité**. Le style en est un peu trop périodique, mais il y a

dans cet ouvrage une vraie noblesse, bien au-dessus de la plupart des romans. Il y a même des peintures de mœurs. Les mots latins du *Veni creator* du cavalier qui guérit Rosambert*.

Je me disais ce matin : « Le manque de noblesse n'est pas une source de succès, au contraire, et est une source de chagrins. » Je concluais de là que je ne devais pas aller à Neuilly et que, comme je vais demain à Fontainebleau, ça ferait une absence marquée du meilleur effet. J'ai cependant trouvé que je serais triste pendant le voyage si je ne la voyais pas. Je suis allé à Neuilly, elle n'y était pas. Je suis allé de là à Saint-Cloud et, parti de Paris à six et demie, y ai été de retour à huit et demie. J'y ai vu *George Dandin*. Je pense que peut-être j'ai eu plus de plaisir, elle n'y étant pas, que si je l'eusse trouvée. Je n'ai pas de *bashfulness* à me reprocher. *The little K. has received me with the tender respect that a woman has for the lover of a superior one**.

Il me semble que tout cela me fouette le sang ; il se pourrait que je devinsse réellement amoureux. Je pense que le succès sera suivi d'un an de plaisir au moins, puisqu'il a fallu *the want of ideas of Ange*[*lina*] *and hundred* vingt *nights ever together for expelling love**. J'étais vraiment content, ce soir, en ramenant mon joli cabriolet, *and thinking to my success in the heart of the little K**.

24 juin 1811.

135.

... Que de fois ai-je pensé à vous dans tous les climats où ma fortune m'a conduit ! Dans les murs d'Amasie comme sous les tentes du Soudan, je songeais à ces yeux charmants dont le sourire fait mon bonheur. Je ne vous vois jamais que je ne sois troublé pendant longtemps ; quand enfin je reviens à moi et que j'ose vous regarder, je ne vois que cette politesse aimable qui vous gagne tous les cœurs et vous a rendue célèbre dans l'Orient. Elle me fait repentir sans cesse de mon amour. Je me répète qu'il faut être bien étourdi pour attacher son bonheur à être aimé d'une femme qui n'a pas le temps d'aimer, et qui d'ailleurs ne me distingue pas de tous ceux qui l'approchent. Souvent, plein de dépit contre moi-même et d'humiliation, je reviens à Constantinople bien résolu à vous fuir, et à chercher le plaisir où je le trouvais autrefois. Je me reproche avec amertume le gauche et le ridicule dont je suis auprès de vous. Il me semble que mon esprit d'entreprise fait rire vos amies. Je cherche à me consoler en me conduisant moins mal auprès d'autres femmes mais je trouve auprès d'elle le froid le plus glacial, je ne mettrais nul prix à leur amour. C'est être aimé de vous qui ferait mon bonheur et qui, même sans cela, flatterait mon amour-propre de la manière la

plus sensible. Vous m'avez dit que vous n'avez point aimé ; il me semble, depuis ce moment, qu'il n'y a pas de gloire à s'entendre dire qu'on est aimé, par une bouche accoutumée à le dire.

Je sens toute la difficulté de mon entreprise, et j'ose croire que, quelque timidité que je montre, malgré moi, dans ce qui est de ma passion, vous me supposez assez de fermeté pour venir à bout d'une chose où est tout mon bonheur. Je sais qu'un mot, qu'un regard indiscret me conduit, ainsi que vous, à une mort certaine. Je ne vous reproche point l'amabilité désoccupée dont vous êtes en public, je cherche à imiter votre indifférence, et si Bostargi Bacha fait espionner ma conduite, il doit me croire occupé de tout autre chose que de son esclave favorite.

Mais n'est-il pas mille signes indifférents pour tous les yeux, excepté pour ceux d'un amant fidèle ? J'ai gagné à force d'argent l'esclave qui vous portera ce billet. Il trouvera, dit-il, le moyen de le mettre dans votre main sans être aperçu, mais il tremble que vous ne le laissiez tomber. Daignez songer que nous sommes environnés de tous les dangers, que tous les yeux du sérail sont tournés sur vous, que vous devez peut-être accorder quelque indulgence à une témérité qu'on ne se permettrait pas s'il existait un autre moyen de vous entretenir. Je suis sûr de l'adresse de cet esclave ; mais enfin, que deviendra-t-il si vous laissez tomber une des lettres qu'il

vous remettra ? Ce n'est pas uniquement de l'indifférence pour ce qu'elle contiendrait que vous marqueriez, c'est sa tête et la vôtre que vous placeriez sous le sabre du sultan. Si jamais il y avait le moindre malentendu, si jamais vous craignez quelque chose de moi, songez qu'ici, avant tout, je suis prudent, que je suis convaincu que sans la présence d'esprit la plus froide je suis perdu, qu'enfin je ne suis tremblant que quand les yeux que j'adore sont tournés vers moi.

Il est possible que ce billet passe sous des yeux profanes, mais d'abord il est écrit en arabe, et ensuite j'y ai caché toutes les particularités qui pourraient vous faire soupçonner parmi toutes les esclaves du sérail. Mille moyens s'offrent pour la réponse, le meilleur de tous est le plus simple. Si un peu de pitié pour les tourments que je sens depuis si longtemps ne vous donne pas le courage de l'employer, laissez tomber cette lettre dans le premier buisson de roses qui se trouve du côté de la mer en sortant du harem, et, pour indiquer que ce n'est point le hasard qui l'y a mis, jetez dessus quelques gouttes d'encre au moment de la confier au rosier.

Dans tout autre moment, je ne demanderais pas de réponse à une première lettre, mais, souffrez que je le répète, nous sommes dans une position extraordinaire ; joindrons-nous les obstacles qui viennent de quelques délicatesses d'amour-propre aux mille obstacles qui nous séparent ? Je ne vivrai

pas jusqu'au moment où je reverrai ce billet.

Dois-je vous parler de constance, de tendresse, de dévouement éternel ? Il me semble que j'en parlerais sans peine à une autre ; mais à vous, Fatime, je ne sais comment amener l'expression de ces sentiments dont mon cœur est plein pour vous depuis si longtemps. Je suis bien malheureux que vous n'y croyiez pas, mais j'ose en appeler à votre propre cœur ; il peut ne pas partager mes sentiments, mais j'ose penser qu'il y croit et qu'il en a vu cent fois l'expression.

J'ai adouci les traits de cette lettre, il y a ici plus d'orgueil que d'amour, j'y ai fait entrer un peu de cette passion que j'ai pour elle quand les perpétuels projets que je fais pour lui plaire me laissent tranquille [1].

25 juin.

Je ne sais ce qui m'avait choqué contre elle. Je ne croyais pas qu'elle m'aimât, et ma fierté était blessée de faire ma cour tout seul. J'ai un refuge certain, c'est la gaieté ; lorsque je prends cette route, je suis naturel, mes succès m'animent, et il me semble que je dois lui plaire. Dans le sérieux, je crains de tomber dans le rôle d'Oreste, cela me rend gauche et maussade.

1. Cet homme est à jeter par les fenêtres. 1819.

Le 24, elle m'avait reçu chez elle pendant cinq minutes avec un embarras marqué. C'est que nous étions presque seuls, et que les tête-à-tête lui font plus de peur qu'à moi. C'est bien naturel.

Le mardi précédent, à Saint-Gratien, elle m'avait reçu avec tendresse après une absence de sept jours de ma part, demandant à la fin de ma visite pourquoi je n'étais pas venu le mardi précédent.

Hier 25, j'avais envie de ne pas ...* Madame la bilieuse, à laquelle je le dis, s'écria : « *Quelle enfance !* »

Ce mot me donne du courage, j'y vais. En entrant, je suis tremblant. C'était un [repas]* officiel (j'avais rencontré le c[abriolet] de N. et P. sur le chemin de Montmorency). Elle avait la gaieté désoccupée qui convient dans un tel dîner.

Je fus mécontent et gauche pendant demi-heure. Je repris enfin mon aplomb, parlai sagement, et de manière à être écouté avec plaisir, à A. D. devant L. et Tr. Je fus pendant le dîner digne et froid avec ...*, qui était à mes côtés. J'avais aussi trouvé de la froideur dans ses manières avec moi. Elle me parla enfin, je lui répondis. Pendant la promenade, ce grand niais de L. lui donnait le bras, cela me consola et la gaieté prit enfin le dessus. Elle vint deux ou trois fois auprès de moi. Une fois, pendant qu'elle m'appelait, je regardais huit heures à la pendule. Je ne sais si elle me supposa le dessein de filer, mais depuis ce moment le *ton officiel*, dont je m'aperçois

que j'ai eu la bonhomie de me fâcher, ce ton-là ne reparut plus. Peut-être aussi le quitta-t-elle par pure lassitude.

5 juillet 1811.

Il paraît que j'ai la bonhomie de m'offenser des inégalités de son caractère. Que la passion qu'il est probable qu'elle a pour *myself* ne soit pas assez forte pour vaincre ces inégalités, c'est tout simple, mais il l'est trop pour que je m'en afflige. C'est cependant ce qui m'est arrivé mardi dernier : elle ne marqua pas la moindre tendresse.

Je suis allé aujourd'hui à Saint-Gratien *at her mother** avec le courage que donne un peu d'indifférence et quelques verres de punch. J'ai été gai et léger. J'étais bien mis, avec aisance (en pantalon rayé). Elle a remarqué que j'étais bien mis. Cela doit faire effet, parce que la plupart des jeunes gens qu'elle voit se mettent mal exprès pour être plus tôt p[réfe]ts.

Enfin, en descendant le degré, jouissant d'une solitude parfaite, elle s'est mise à me parler *ab hoc et ab hac*, craignant, je crois, autant que moi le tête-à-tête. Elle m'avait parlé deux ou trois fois de mon livre, je lui en ai parlé à mon tour :

« Vous avez lu le premier volume de mon roman, je parie que vous n'avez pas lu ce qui est sur la couverture du premier volume ?

— Comment ! qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce qu'il y

a quelque chose d'extraordinaire ? Je vous promets que je vais le lire en rentrant. » Etc.

Elle marquait son étonnement avec tant de naturel et si haut que j'ai craint *that her chambermaid, who was by us**, ne l'entendît, ce qui m'a empêché d'ajouter : « Ce qui est sur cette couverture m'intéresse, parce que c'est de moi. »

Je suis remonté et je l'ai entendue qui criait dans la voiture : « J'espère que vous viendrez me voir un de ces jours. »

Comme la route se fera de nuit, et tête-à-tête avec *her chambermaid,* que j'ai fait une impression agréable ce soir, que je m'élevais comme un cèdre du Liban au-dessus du reste de la société, qu'elle croit que je suis allé à la campagne tous ces jours-ci, il me semble que cette soirée doit ajouter à la prétendue impression que je dois avoir faite *upon her heart.*

She has repeated to me that her husband has read yesterday the letter which I have written to her. « He reads all my letters, she was saying to me, I believe by fear of any compromettante démarche *and no by jealousy**. »

Ma prétendue tendresse fait que je ne trouve plus d'intérêt à aucun livre.

6 juillet.

A cinq heures, j'examinais le triste Meudon. Vue de là, la Seine est laide, Paris est laid, le petit par-

terre qu'on a sous les yeux est exécrable, le bois qui est vis-à-vis est triste, le chemin qui est à l'horizon, à droite, est vilain sans être sauvage. Tout m'y rappelait le gros Monseigneur, le fils de Louis XIV. La cage était bien digne de l'oiseau.

Comme j'en sortais, l'empereur y arrivait au galop par l'avenue. J'aurais eu le temps de rentrer et de me trouver là en fonctions à son arrivée. Plusieurs motifs se sont opposés à cette démarche. Il n'y aurait pas eu d'esprit, ce me semble.

De là, à Saint-Cloud, chez M. D. Promené avec les poètes.

De là, au galop de mon cheval, chez Mme de Palfy.

J'y arrivais comptant qu'elle avait lu mon livre ; elle m'a reçu avec ce plaisir vif dans les yeux et dans toute la figure qu'elle me montrait à la fin de 1810. Elle m'a dit en arrivant : « Mademoiselle K. et moi, nous avons cherché ce qu'il y avait d'extraordinaire à votre livre, hier, dès mon retour ; nous n'avons rien trouvé qu'une page de vers anglais. »

L'a-t-elle lu ? Ne l'a-t-elle pas lu ? Ce qui prouverait pour *non*, c'est la confidence faite à mademoiselle ...* Plaisir vif et marqué d'être avec moi. Elle m'a parlé de mon livre au milieu *del passeggio** : « Je ne l'aime pas, votre livre ; il dit les choses trop crûment. » Elle m'avait déjà dit cela hier.

Je lui ai dit, dans un instant où je pouvais lui parler sans être entendu : « Je ne vous dirai plus

mes secrets, puisque vous les confiez ainsi à mademoiselle ... »

J'aurais dû lui dire : « Lisez l'imprimé qui est collé en dedans, contre la couverture du premier volume. »

Voilà ce que je dirai demain. Je porterai un exemplaire de mon œuvre, que je viens de brocher, et je lui dirai : « Si vous voulez me promettre de n'en parler à personne, je vous donnerai un exemplaire de mes œuvres. Mais n'en parlez à personne avant de les avoir lues. »

Cette figure annonçait de l'amour. Elle m'a invité à dîner avec timidité (je n'ai pas pu accepter, étant déjà invité à Saint-Cloud).

Il vaudrait mieux lui faire comprendre l'affaire de la couverture que lui donner l'œuvre imprimé. Ce dernier est plus hardi, c'est une lettre, mais l'ingénieux disparaît.

A Saint-Cloud, léger *desapointment of* ambition. Le décret du trimestre du Conseil d'Etat est signé ; personne n'a été mis en service ordinaire, quelques auditeurs ont, au contraire, été mis en service extraordinaire. Me voilà renvoyé à trois mois. Si j'avais fait davantage ma cour aux commis, ça aurait pu passer ; mais aussi, c'est trois mois d'assujettissement de moins.

Ce jour a été exactement le contraire de mardi dernier. Ses yeux me regardaient avec l'expression d'un tendre amour, elle me donnait le bras dans la

même allée où elle fut si froide mardi dernier.

*Her adjutant** avait pour moi une considération tendre.

Je dois m'interdire désormais de dire devant elle des choses médiocres ; il vaut mieux me taire.

7 juillet.

Ma foi, je ne lui ai rien dit. Non pas par timidité, mais parce qu'elle a paru trop froide avec moi. Je ne dis pas en public : en entrant chez elle, je l'ai trouvée seule. Elle m'a montré un livre qu'elle tenait, en me disant :

« C'est bien joli, ce livre-là !

— Je suis fâché que vous n'ayez pas le mien, je vous montrerais où est ma prose, mais à condition que vous n'en faisiez pas confidence à mademoiselle K. »

Elle a pris, pendant le temps de ces paroles, un air assez froid, et est allée sur sa terrasse.

J'avoue que la fierté m'a empêché d'insister. J'ai été gai avec tout le monde, et légèrement froid et respectueux avec elle. Peut-être est-elle bien aise d'être aimée, mais ne veut-elle pas courir les chances du péril. Elle m'a dit hier : « On m'a dit que vous vous mariiez. » L'idée est revenue deux fois.

(Le matin, je suis allé à l'audience à Saint-Cloud, où l'on m'a dit que les affaires *with the pope** s'arrangeaient. J'ai lu en y allant ce petit chef-

d'œuvre : l'article *Fénelon* dans Saint-Simon. J'ai dîné chez madame D. et suis revenu à Paris. C'est à mon retour qu'a eu lieu ce qui est raconté ci-dessus.)

9 juillet.

Mon conseiller d'État, F[aure], prétend que je dois être content de Mme de Palfy pour la journée d'hier. J'avais là cinq collègues et M...and, aussi envieux que pas un des autres. Elle ne m'a presque pas parlé ; seulement, comme je jouais avec *her daughter**, elle a pris celle-ci sur ses genoux, et m'a dit avec grâce et passion :

« Ne parlez donc pas tant à P.* : je serai jalouse [1]. »

F. croit qu'elle a lu l'imprimé. Je crois que je lui aurais parlé dudit imprimé si j'avais été deux secondes seul avec elle.

Elle a fait une patience pour voir si je me marierais. On voit que cette idée de mariage est présente. Étant considéré comme sur le point de devenir la possession d'une autre, je ne puis être avili, c'est-à-dire encourir le ridicule d'Oreste.

Le résultat de la patience a été que j'aurais une femme très blonde. Ma belle-mère l'est en effet extraordinairement, mais ma femme est brune, et on dit qu'elle aura de la vie.

1. Pauvre et aimable femme. Quel benêt* !

Je crois qu'hier j'ai été doucement aimable. J'ai cru qu'elle me regardait quelquefois avec amour, les yeux seuls avaient cette expression. Nous étions trop entourés pour que les autres traits pussent la prendre ; mais l'attention profonde des yeux présente la même apparence que l'amour.

J'ai cru la voir une ou deux fois rêveuse et distraite pendant qu'on lui parlait, et les yeux fixés sur moi.

Enfin, j'en suis sorti sans être invité en aucune manière à aller dans la vallée de Montmorency.

L'air a fait, je crois, un bon effet. Je sais du moins que cette ritournelle est charmante.

The little K. a, je crois, lu l'imprimé.

J'ai ramené Flo.*, qui me marque beaucoup d'amitié. A Vienne, il marquait beaucoup d'envie. Mais, comme il y aura bientôt un an que je suis avancé, on commence, ce me semble, à ne me plus haïr et à s'accoutumer à moi.

Le dernier trait d'envie est du grand caractère Duchesne. Le précédent était le non-compliment des dames *Shepherdrie* sur la n[ominati]on *of my relation**.

Celui-là est d'un comique très fort, digne de Molière, mais il a le défaut capital que l'exposition en est trop longue. Il faudrait prouver au spectateur, par vingt conversations de vingt longues soirées, la disette de choses à dire qu'on éprouvait chez ces pauvres femmes. Elles ont le cœur de bourgeoises

avec l'aisance de la bonne compagnie, mais nul esprit, nul entrain, et la cadette l'âme d'une servante. La seconde, un peu au-dessous. L'aînée, une âme froide, ou des cendres : usée par ses passions. En un mot, famille parfaitement pure et nette de grandiose.

1811

PARIS *

Memoirs of my life during my amour for gräffin Palfy.
From the 18th July 1811 till the [18 August].*

18 july 1811.

J'arrive à propos, elle se promenait après dîner, *with her children and** Mme Fanny, sous les beaux arbres de ...* Elle paraît avoir un plaisir et un étonnement vifs à me revoir (après neuf jours d'absence).

Elle me dit bientôt, laissant Mme Fanny : « Donnez-moi le bras, il me faut un bras fort. »

La belle occasion ! Mais il faudrait garder du sang-froid. Elle se jette dans une plaisanterie tout à fait mimique, et de grands éclats de rire, comme quand elle est embarrassée. De temps en temps, cependant, elle se tournait vers moi et me regardait avec les yeux de l'amour, et de l'amour content.

Moi, étourdi de sa plaisanterie infinie sur le d[uc]

de ...* (sa femme, ses pleurs, il n'a pas toujours été sage, etc.), j'y répondais par des rires forcés et quelques mots. Fanny a eu un instant le bon esprit de nous laisser vingt pas en arrière. Les plaisanteries de Marie ont été plus rapides, et bientôt elle a rappelé *her eldest daughter** Charlotte. Je devais profiter de sa joie à me revoir et lui dire : « Que j'ai de plaisir à vous revoir ! » enfin les premiers mots simples *upon my love**. Je n'ai pas eu le courage de rompre la plaisanterie.

Toute sa manière d'être annonçait l'amour.

J'ai été bien puni de n'avoir pas mis de prestesse à attaquer ; en rentrant, nous avons trouvé des ennuyeux qui se sont succédé jusqu'à onze heures.

Je lui ai dit plusieurs fois, quand elle me demandait pourquoi je n'allais pas telle part [*sic*], que l'ennui me fait fuir. La plate conversation et l'espèce de jalousie que j'éprouve pour les caractères *forward**, m'endorment un peu, et je néglige l'occasion de lui dire adieu, je l'avais belle.

Je jouis par la sensibilité ; tout ce que je fais volontairement tend à augmenter cette sensibilité, c'est le genre opposé du caractère *forward* de Machiavel B., par exemple.

J'ai donc tort de sentir quelque jalousie pour des succès dont je ne voudrais pas, à charge de prendre le caractère qui les procure. Cette ombre de jalousie, dont je me fais un crime pour la chasser tout à fait, passe au bout de cinq minutes.

Il est clair que Machiavel B. ne se serait pas conduit comme moi auprès de Marie, hier. Mais eût-il eu le plaisir que m'ont donné ses regards et ses moindres actions ? Pour ces caractères-là, les femmes sont bientôt ce qu'est le petit Ange pour moi à cette heure. Je ne dois donc point les envier.

Mais cela n'empêche pas que je ne doive agir ; je me promets de parler de mon amour bien ou mal, n'importe comment, ce soir.

Mardi [23 ou 30] juillet.

Cette soirée avait été annoncée *by a letter very amiable** (reçue de Saint-Gratien), dans laquelle je n'ai ni de Monsieur, ni de *my dear c.** ; ce qui prouve enfin que l'absence, causée par le voyage à Mortefontaine, a été sentie.

Mais il ne faut compter sur rien ; M. C. de R.* *who was engaged to give* ces glaces*, oublieux de l'influence des lieux sur des âmes non passionnées, ne nous conduisit point *at Tortoni's**, mais fit venir des glaces tout bonnement. Malgré toute la gaieté de Mme Z., ces glaces n'interrompirent point un mortel *tré-sept* qui me faisait bâiller à tout rompre. Je fis un peu le fat par mes gestes en allant d'une table à une autre.

The countess Palfy said to me that at my marriage she should give to my wife a collar like that of the

bilieuse. — « Mais ça va-t-il bien aux brunes ? » — « Quelle naïveté, » *said the* bilieuse*.

En sortant, j'avais le projet de dire *to my fair** *ce que je penserais dans le moment*, mais Corbeau ne nous laissa que quatre ou cinq secondes que j'employai *in saying**, à propos du froid : « Le froid est dans votre cœur, » etc. Ce mot fut assez bien, et je serrai son bras.

Mercredi.

Je comptais aller au spectacle, *but** Fl. vint le matin ; quoiqu'il ait été très jaloux de moi, il me montre beaucoup d'amitié. Sans approfondir s'il est ennuyé d'être machiavélisé par ses frères, ou s'il vient par leurs conseils, je trouvai agréable de lui être utile. Il n'ose pas parler à Mme Z ; on ne saurait avoir moins de caractère et moins d'esprit pour les affaires. Je ne crois pas qu'il se tirât d'une lettre de vingt lignes. De fil en aiguille, il fut arrangé que je le mènerais à Montmorency et qu'il parlerait à Z.

Nous arrivâmes à huit heures par un beau temps d'orage, ... *find her singing and alone after diner**, elle devait être dans un moment de sentiment.

10 août.

(La femme que j'aime a été emmenée en Bourgogne par sa mère, elle n'est revenue dans les envi-

rons de Paris que hier. Pendant son absence, je me suis amusé avec M[me] Ch. et la petite P.).

*During my silence all the occasions** ont eu la même issue. Impossibilité de lui dire quatre mots sans être entendu *by her courtiers**, et quand cette possibilité apparaissait, une timidité, qui tient au *bon goût*, m'empêchait de prendre le temps au collet. *I have proved by an evident experience the truth of my principles about the art of rousing love in the heart of a woman. The 4th august, I was reading the excellent essay of Hume upon the feodal government from two till half past four o'clock; during this time, she wanted my presence;* au retour, *she cannot say a word without speaking of me or to me**. J'eus le tort de ne pas hasarder quelque entreprise. Mais, je le répète, j'ai trop de sensibilité pour avoir jamais de talent dans l'art de Lovelace.

J'ai trouvé dans une de mes courses (au Raincy), *the little* II *. Je lui ai parlé par désœuvrement. Elle manque de tétons et d'esprit, *two great wants** ! Par désœuvrement aussi, j'ai hasardé quelques libertés, il n'y a pas de résistance. De manière que, hier, ne sachant que faire, je suis monté en cabriolet et ai paru à Villemomble. Il y avait grand monde ; j'ai passé sur la terrasse, la petite m'y a suivi, je lui ai pris le bras et un peu la taille, ensuite, dans le salon, les genoux et la cuisse. Ses yeux m'en ont remercié par l'air de l'amour, à cela près c'est l'innocence

même. Mais je reconnus sur la terrasse une grande vérité. La nouveauté est une grande source de plaisir, il faut s'y livrer. J'étais sûr de coucher le soir avec la jolie Ang[éline] auprès de laquelle je ne b... qu'avec effort et ne d.......* qu'en songeant à une autre femme. Il, au contraire, inférieure de toutes manières, me mettait dans un état superbe.

Mais sa mère ne s'en est-elle point aperçue, et dans ce cas la jalousie et la haine ne tomberont-elles point sur ma Seigneurie ? Elle ne me reçut pas, hier, aussi bien qu'à l'ordinaire, mais ça venait peut-être de la fatigue sans dédommagement que lui avait donnée une chose enviée par tous les badauds.

Moi, grand ennemi de la fatigue, je n'écris pas ce journal par paresse de l'action physique d'écrire. Si j'avais un secrétaire de confiance, je dicterais quatre ou cinq pages par jour sur moi sans nulle vanité.

Nosce te ipsum.

Je crois avec Tracy et la Grèce que c'est le chemin du bonheur. Mon moyen, c'est ce journal. Le 10 septembre prochain j'aurai totalement oublié le b... du 10 août et je serai à même de le juger avec justesse.

Les principes de F[aure] deviennent tellement différents des miens, il est si *offensable*, que je ne puis jamais lui parler avec abandon. Il m'attriste

quand je le vois. Il est toujours follement amoureux et ici folie n'est pas synonyme de gaieté, au contraire, et très au contraire. Je suis donc privé d'un conseil, chose très utile ; si j'ai eu le petit Ange, c'est par l'effet d'un conseil du susdit, et si j'ai commencé un siège c'est en vertu du conseil de guerre tenu le ... avec *Sagace**.

Je voudrais avoir Sagace ici, c'est le meilleur conseiller que je puisse trouver ; mais rien ne me répond qu'il n'eût pas la faiblesse d'être jaloux de mon bonheur apparent. Pour éviter les effets de cette jalousie, je ne me montre point.

On ne peut pas paraître droit dans un miroir ondulé. Grand principe. Pour les Machiavel et autres génies de la même force, les D.-D., les Des., etc., etc., je serai toujours calomniable. Le moyen d'éviter des tracasseries qui blesseraient profondément ma fierté et me feraient faire quelque sottise ? Il faut rester inconnu. Donc il y a cinq mois que je ne suis allé chez l'Archi*.

Une autre vérité qui me rend incapable de briller dans une discussion d'hommes étrangère à *my a**, c'est *le manque absolu de mémoire pour ce qui ne m'intéresse pas.*

Je viens de lire avec application les deux premiers volumes de Hume. Je n'ai plus qu'une idée extrêmement vague de Henri II, Édouard le Confesseur, Egbert, au point de ne pas me rappeler si le règne de ces princes est compris dans les deux volumes que

j'ai lus sur les *banks of the amiable lake of Mf** [*sic*] avec la plus grande attention,

Je ne retiens que ce qui est *peinture du cœur humain.* Hors de là, je suis nul. Il en est des romans comme de l'histoire. Ça pourra me donner du talent pour une partie, en laissant beaucoup de place dans ma tête, mais c'est singulier et cela me rend impropre à une discussion où il faut des faits. J'oublie ce que j'ai fait moi-même, en addition par exemple ; j'oublie l'orthographe ; c'est au moment où je suis le plus attentif à la pensée que je manque net un participe ou une chose plus aisée.

Je suis blasé pour le moment sur Paris. Une seule chose me ferait un vif plaisir : *to work at L*[*etellier*]*, et je n'ai pas l'espèce de loisir qu'il me faut pour cela. On ne quitte pas la profonde attention ou, si l'on veut, l'enthousiasme nécessaire comme une chemise. Il faut huit ou dix jours de suite. On a de la peine et l'on fait mal les deux premiers, enfin l'on va. Cela est actuellement de toute impossibilité pour moi. Je n'ai que des moments, des jours au plus, et alors je prends du café, m'enferme et

M'ENNUIE,

parce que je n'ai pas de but qui me captive. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui. Tout ce qui m'éloigne de la connaissance du cœur de l'homme est sans intérêt pour moi. Ce que j'ai trouvé de mieux dans

ma bibliothèque, c'est la *Pologne* de Rulhière*, et je saute encore tout ce qui est *fait*, sûr de l'avoir oublié demain matin.

Sans ma paresse à conduire une plume, j'aurais écrit six pages très utiles et très bonnes pour moi sur les *Deux Gendres* et sur le *Père de Famille**.

La tragédie n'étant pas ma nature, me scie ; la comédie m'intéresse comme instruction.

Je dîne mardi chez la maîtresse de D., qu'il veut me passer.

11 août 1811.

I come there with presque *no love; ritornando diesen Abend io mi trovo riamante. Io sono stato very merry and altamente* digne, j'ai refusé *of dining* mardi *at mother's. She asked to me why** je n'y étais pas allé vendredi, parce qu'il a été à deux ou trois spectacles.

A quatre, sans sortir du même : *I was at Brunet's**, où l'on donnait quatre pièces.

Il et Fanny me font toutes sortes de prévenances. *At the walk**, j'aurais eu, si je l'avais voulu, un tête-à-tête d'une heure, mais je ne savais qu'en faire. Je lui ai serré la main deux fois (à M[me] de Palfy), absolument impossible de faire autre chose.

(De là, à S[aint-]C[loud].)

« Serait-il indiscret de faire une absence cet automne ? — Du tout, du tout, il faudra attendre

que M. L.* soit de retour, vous arranger avec lui. » Du ton de la meilleure bonhomie.

Je ne conçois pas quelle manie ils ont de trouver cette bête de M[d] un homme d'esprit. Il est à couper au couteau.

Soirée gaie. Chauve-souris, excellent mot pour les charades. Mon tout ne serait pas mon tout, s'il n'avait pas travaillé le dimanche.

Traits de mémoire, entre autres, de M. Portalis faisant semblant d'écrire la note de M. Merlin, dont je me sens bien incapable. Je suis à l'autre bout de l'espèce humaine. C'était un des hommes qui mettaient le plus de faits dans la discussion. L'empereur l'aimait beaucoup parce qu'il avait beaucoup de connaissances positives (M. Cretet) ; ce sera toujours ma partie faible.

Un tel homme n'est-il pas plus utile à un roi, grand homme comme le nôtre, qu'un Richelieu, qu'un Machiavel ? C'est ce qui peut faire estimer M[d] dans les affaires ; mais dans le monde, grand Dieu ?

18 août 1811.

J'arrive pour l'audience à midi et demi, et chez elle à une trois quarts. Comme nous jouions au *cul savant*, sur les neuf heures et demie je me suis assis sur lui pour la forme. J'y voyais un peu. Il a dit ces mots, ou l'équivalent : « Il y a des gens qui

ont bien du courage, » ou ceux-ci : « Il faut avouer qu'il y a des gens qui ont bien du courage. »

Aujourd'hui, comme vendredi, je ne lui ai pas dit bonjour, et il ne m'a pas parlé, ni même regardé.

Si c'est une disgrâce, il la marque depuis mardi dernier. Je ne lui demandai pas de ses nouvelles en entrant, par discrétion, comme c'est assez mon usage. Il me dit pas un mot ni ne me regarda pas.

Is it for his wife or for Π * ?

Les mots cités ci-dessus n'étaient nullement amenés par la conversation. Il n'était nullement préoccupé d'ambition. Il entre assez dans son caractère de trouver étrange que j'aille chez lui malgré son froid et, poussé par la circonstance, de chercher à me donner un avis indirect qui le délivre de ma présence.

J'avais dîné à Villemomble l'autre dimanche et mercredi. Jeudi, Mme N[ardot] m'invita ; il y était et ne me donna pas, en me regardant, l'occasion de lui faire le petit compliment d'usage.

Jeudi, j'arrivai *with the two probables objects of his disgust, and** pour peu qu'il ait voulu questionner, il aura appris que j'avais passé quelques heures avec elles. J'y dînai encore hier. Dix ou douze fois dans le cours des dix ou douze jeux qu'on joua, Π est venue se placer à mes côtés, me regardant, me nommant sans cesse. Je suis très gai, les enfants, et peut-être les grandes [personnes]*, s'occupent souvent de moi.

Cela aura pu lui déplaire, peut-être aura-t-il trouvé que j'étais plus amusant que lui, que, venant sans cesse chez lui, je ne le cultivais pas assez. Peut-être que j'étais trop familier, quoique certainement ça ne soit pas là mon défaut, j'ai trop d'orgueil. Pacé me disait avant son départ *that Z had said** : « B[eyle] est le plus fier des hommes. » Z a fait souvent l'éloge de ma capacité. Peut-être me regarde-t-il comme un coquin de Lovelace qui se livre à tout ce qui lui fait plaisir, sans être retenu par aucun principe, comme un homme désagréable à lui et peut-être dangereux par sa trop grande familiarité *with two women** qu'il amuse trop.

Dans ceci, ce qu'il y a de certain, c'est son silence avec moi depuis huit jours. Le problème consiste à savoir s'il a dit ces mots :

« *Il y a des gens qui ont bien du courage !* » à mon intention. Félix m'a fait observer que, comme j'avais les yeux bandés, je n'ai pas été à même d'observer quelque conversation, quelque circonstance fortuite qui aura pu amener les mots qui donnent lieu à cette longue discussion.

Quoi qu'il en soit, je n'y dînerai pas de quinze jours.

Palfy m'a toujours regardé avec assez de tendresse. Le hasard a fait que je lui ai donné le bras tête-à-tête un moment ; je ne lui ai rien dit d'intéressant, *I have asked to her, if the C. should go to* Compiègne*.

Elle a employé plusieurs raisons pour me détourner *of my tour** :

1° que je devais le demander une seconde fois à P. Comme je plaidais l'opinion contraire, elle a insisté en disant : « Vous lui avez bien quelques petites obligations ! » Le conseil qu'elle m'a donné est fort raisonnable, et je le suivrai. Il peut retarder mon voyage jusqu'au 20 septembre, époque du retour *of my camerade**. Il me semble peu probable qu'il revienne *upon that tour known by every one**.

2° lady Palfy me disait avec intonation tendre reproche : « Si vous renonciez à votre voyage, vous viendriez faire les vendanges à Palfy avec nous. Nous aurions Π. ‖

Après nos dix ou douze jeux très fatigants, et fatiguant encore plus l'âme par une continuité de niaiseries, *she has said to me coming-out**, à peu près :

« Qu'avez-vous ? — Ce voyage est pour moi comme un couteau qui me perce le cœur. — Il vous est bien aisé de vous ôter ce couteau-là, renoncez-y. — C'est la crainte qu'on ne me permette pas de le faire qui me donne du chagrin. »

Cela a paru lui faire sentir l'aiguillon. (C'est une femme adorable.)

De là, chez Mme C. de C..., à laquelle j'ai dit, à peu près : « Il faut absolument que je fasse ce voyage. Je vous aime passionnément ; vous, vous ne voulez pas m'aimer. D'ailleurs *your husband** me voit de

mauvais œil. Je m'en suis aperçu dimanche. Je ne pourrais plus vous voir aussi souvent, ça me ferait une peine extrême. Peut-être mon absence arrangera-t-elle tout, et à mon retour me reverra-t-il volontiers. »

ANNEXES

I

UNE ORDONNANCE MÉDICALE *

Les excroissances de la base du gland sont évidemment syphilitiques, et la fièvre et le malaise que le malade éprouve chaque soir sont aussi très probablement de même nature. Je pense qu'il faut commencer un traitement méthodique, et d'abord faire successivement 24 frictions mercurielles de la manière suivante : y employer chaque soir un gros d'onguent napolitain double pour chacune des douze premières, et un gros et demi du même onguent pour chacune des douze suivantes. On fera la première sur la partie interne des jambes, depuis les chevilles jusqu'aux genoux, la seconde sur la partie interne des cuisses, depuis les genoux jusqu'aux aines. Le troisième jour, on prendra un bain chaud pour nettoyer la peau, puis on recom-

mencera par les jambes, et ainsi de suite, interrompant les frictions chaque troisième jour pour prendre un bain.

On boira chaque jour, s'il est possible, une pinte d'une forte décoction de racines de salsepareille.

On prendra tous les matins à jeun deux pilules de Belloste.

On se tiendra chaudement et l'on évitera surtout le froid des pieds, l'humidité et l'air frais de la nuit.

On s'abstiendra, pendant la durée du traitement, de café, de liqueurs, de vin pur et de femmes.

On se lavera fréquemment la bouche avec de l'eau et du vinaigre, afin de conserver les gencives.

Enfin, on fera quelques onctions autour de la base du gland avec une petite quantité d'onguent napolitain.

Ce traitement suivi avec exactitude durant six semaines détruira les excroissances et fera disparaître la fièvre lente qui revient tous les soirs.

Paris, le 14 décembre 1808.

Richerand *,

professeur de l'Ecole spéciale de Médecine, etc.

II

PROJETS A PLANCY *

9 septembre 1810, l'Abbaye.

*Ma tour**.

Dix-huit pieds de diamètre, trente-sept pieds (dix-neuf [*sic*] mètres) de tour, et soixante (vingt mètres) de hauteur. Dans le bas, quatre-vingt centimètres, dans le haut, quarante centimètres. Balcon circulaire à mon cabinet.

A soixante partout, 228 mètres cubes	228
	12
Le mètre cube, à Plancy, 24 fr. / — — à Claix, 12 fr.	114 louis.
Escalier, 120 marches........	50
Couverture..................	12
Paratonnerre................	16
Supplément pour huit fenêtres.	10
Plafond....................	4
Plancher de deux étages, 37 m² à 12....................	28
A reporter.....	234 louis.

Report.....			234 louis.
Poutres et sous-poutres......			20
Croisées : menuisier.	24		
fer........	12	60	
verres.....	20		
4 à 60 fr.			10
4 à 40 fr.			6
1 cheminée.................			4
Marbre pour cheminée.......			12
			286 louis et 3 mois.

Je donne 7.500 fr., mon loyer de 375 fr.

9 septembre 1810, à l'Abbaye, département de l'Aube, *with* Seyssins*.

III

ALEXANDRINE, OU LA PRINCESSE PALFY

CONSULTATION EN FAVEUR DE LA DUCHESSE DE BÉRULLE POUR BANTI *

3 avril 1811.

Le 3 avril 1811, me promenant à Monceau, je rencontrai l'aimable Banti, rêvant seul, au milieu des bosquets. Je le trouvai plus pensif qu'à l'ordinaire. Il parut d'abord fâché de me trouver sur son chemin, mais sortant peu à peu de sa rêverie, il m'en confia le sujet et, me priant d'y songer, il me proposa la question suivante :

Dois-je ou ne dois-je pas avoir la duchesse ?

Je lui promis de répondre à sa demande et, comme je m'intéresse à lui, je vais essayer de mettre mes raisons par écrit pour les lui communiquer demain. Ainsi :

Banti doit-il ou ne doit-il pas avoir la duchesse ?

L'âme de Mme de B., dégoûtée des jouissances de vanité que sa fortune lui procure depuis six ans, a besoin de quelque sensation nouvelle et occupante. Elle commence à ne plus trouver de plaisir à faire sa cour [1]. Ceci n'est pas très sûr, mais ce qui l'est, c'est que le goût de la danse commence à lui passer ; probablement, crainte de ne plus danser aussi bien : sa danse est changée, elle marche plutôt qu'elle ne danse, ce qui est absolument contraire à sa manière d'il y a deux ans. Elle dit souvent qu'elle s'ennuie au bal, elle en sort toujours à minuit ; il y a deux ans, elle parlait sans cesse du plaisir qu'elle y avait, elle dansait 19 à 20 contredanses et en sortait à 4 heures.

C'est une femme de 27 ans, assez d'embonpoint, cheveux châtain foncé, sourcils noirs et très fournis, œil petit et assez ardent, aimant beaucoup le mouvement. Tout annonce un tempérament ardent, du moins c'est l'opinion des personnes qui la connaissent. Ses traits annoncent de la force, de la rondeur et de la gaieté dans le caractère.

Voici maintenant les traits que nous croyons, ainsi que Banti, discerner dans ce caractère.

Elle a été élevée dès sa plus tendre enfance dans les liens de la méthode la plus exactement

1. La cour de l'empereur.

observée, d'une méthode qui n'a jamais souffert d'exceptions. Elle a été élevée par une mère ressemblant beaucoup à Mathilde de *Delphine*. Cette mère est actuellement une grande femme sèche de 55 ans. « Vous tireriez plutôt du sentiment et de l'esprit du bois de mon fauteuil, que de Mme Mathilde, » disait le comte C. de R. * ; c'est en effet une femme de fort peu d'esprit, voyant mourir sans sourciller tout ce qui l'entoure, accomplissant toujours ses devoirs à l'heure dite, ne s'ennuyant jamais, ayant toujours une figure riante, mais qui n'offre pas la moindre apparence du sentiment. Pour elle, les mots de bonheur ou de malheur provenant des affections n'existent pas, elle appelle folie tout ce qui fait notre bonheur ou notre malheur, et on sent qu'elle l'appelle folie parce qu'elle le croit folie [1].

Sa fille et elle sont des femmes aussi peu dissimulées que le monde le comporte.

Voilà la femme qui a élevé la duchesse sans tendresse et sous l'empire des règles les plus strictement observées. Une religion sèche et dogmatique est la règle inaltérable des actions de la mère. Elle ne va jamais au spectacle, s'est brouillée à jamais avec une de ses sœurs qui a divorcé.

J'ai toutes les peines du monde à tirer ces faits de Banti, qui paraît sentir une vive amitié pour la

1. Vrai. Relu pour la seconde fois peut-être, 8 ans après, le 28 avril 1819.

mère et une reconnaissance mêlée de beaucoup d'amour pour la fille. Il voit tous ces faits du beau côté, et je lui faisais de la peine par mes questions qui lui découvraient, malgré lui, ce qu'elles pouvaient avoir de moins louable. Je ne l'ai amené à me les détailler qu'en le poursuivant quatre heures durant par mes raisonnements *.

La mère jeûne tout le carême, elle passe sa vie à lire des livres de piété à des heures réglées que rien ne lui fait changer, à faire des visites à ses filles et à quelques connaissances, et à faire le soir quelques parties de whist ou de boston où elle se trompe en donnant, quoiqu'elle donne depuis quarante ans.

Accomplir chaque jour la distribution du temps qu'elle s'est faite le matin, c'est son bonheur. Elle prétend qu'elle n'aime pas le monde, que c'est son mari qui l'aime ; elle reçoit le .. de chaque semaine ; elle a huit ou dix parties composées de gens qui veulent faire leur cour au duc et à la duchesse.

Son mari, d'un caractère très sanguin, a été le plus aimable, le plus gai, le plus f..... des hommes : il était financier riche et aurait été fermier général sans la révolution. Il est entièrement éteint et a l'hilarité de l'enfance (radote gaiement). Ce mari n'a jamais causé à sa femme d'autre chagrin que d'e.....r ses femmes de chambre.

Sa famille et lui passaient quatre mois de l'année

à la ville et huit mois à la campagne. C'est là que la mère élevait ses filles dans les règles strictes dont j'ai parlé. Le père les aimait, était gai avec elles et ne se mêlait pas de leur éducation. On dit qu'il les embrassait, et il les embrasse encore, avec volupté.

Caratère de la duchesse.

1° *Religion.*

Le trait marquant du caractère de la duchesse est d'accomplir sur-le-champ et sans nulle peine tout ce qui est commandé par le devoir : ainsi, aller tous les jours chez une sœur malade, faire régulièrement des visites à des parents ennuyeux, sont pour elle des choses toutes simples.

Elle a beaucoup de religion, disent tous ses amis. Cette religion nous paraît une suite des habitudes que son éducation lui a fait contracter et d'où cependant elle est un peu tirée par la force des circonstances où elle se trouve. Ainsi cette religion nous paraît un mur qui n'a pas de fondement et que la première volée de canon peut faire crouler. Elle aimait le bal et elle a bien vite pris son parti sur ce point, elle y va pendant tout le carême ; il nous semble donc qu'elle peut faire beaucoup d'actions contraires à la religion, mais sans renoncer

à ses pratiques, sans même renoncer à en parler. C'est une religion qui n'a rien de moral.

Son mari plaisante continuellement sur la religion, toutes les fois qu'il se laisse aller au penchant naturel de son esprit qui est la *plaisanterie qui fait sourire parce qu'elle rappelle une circonstance de notre vie ou ce que nous savons.* Cette plaisanterie est sans pointe et sans finesse. C'est le sourire produit par une citation, un vers sérieux appliqué à une circonstance plaisante, etc.

2° *Aptitude de son âme à une passion.*

Cette aptitude n'est pas fort grande, la rêverie mélancolique lui est tout à fait inconnue ; son activité l'en a éloignée jusqu'ici : il est probable qu'une passion étant pour elle une chose nouvelle l'intéresserait beaucoup. Je suis parvenu à produire en elle un peu de rêverie sur l'amour, par la lecture des romans.

Il me semble que Mme de B. commence à être susceptible d'ennui, probablement elle commence à avoir l'idée d'un bonheur supérieur au sien. Cet état a été amené par les circonstances, ainsi que nous l'avons dit, et beaucoup par Valmont qui lui a fait goûter des romans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle énonce des maximes sur le bonheur qui étaient loin de son caractère il y a quelques années. En général, quand elle parle, elle a un peu

l'air de réciter sa leçon. Cet air était frappant il y a quelques années lorsqu'elle parlait de romans, d'amour, de bonheur. Actuellement, au contraire, elle a un petit air rêveur.

3° *Comment prend-elle le bonheur et le malheur ?*

Le malheur par un accès de larmes : elle fait des visites et deux heures après il n'y paraît plus. On sent que son éducation l'a entièrement éloignée du genre sentimental de s'exagérer ses malheurs et de les exagérer aux autres. Elle y pense très peu, elle n'y pense que lorsqu'elle pleure. Dans les grandes occasions, elle pleure deux ou trois jours de suite, naturellement, sans aucune feinte, comme on est malade.

Le bonheur augmente son activité et l'aisance de son esprit : nous croyons qu'il n'y a pas de bonheur capable de la faire pleurer. (Les faits nous manquent là-dessus.)

Avril 1811.

4° *Quelles sont ses maximes relativement au bonheur, et jusqu'à quel point peut-on croire qu'elle suivrait ses maximes ?*

Ses maximes, qu'elle répétait beaucoup (d'une manière pédante) il y a quelques années, sont qu'on ne peut trouver de bonheur que dans la sagesse

et la pratique de la religion. Elle a vu, sans se l'avouer peut-être à elle-même, que ce qui rendait heureux était de s'occuper fortement de quelque chose, et, comme les femmes sont environnées d'une atmosphère d'amour par les romans, les romances, la musique, le spectacle, les anecdotes, les plaisanteries des hommes, nous pensons qu'elle croit (toujours sans bien se l'avouer à elle-même) que le bonheur est dans l'amour. Cette croyance est encore fortifiée par la curiosité, puisqu'il est probable qu'elle n'a jamais éprouvé l'amour ; il nous semble qu'elle arrive seulement à la puberté (f..... avec plaisir d'âme et plaisir des sens réunis ; jusqu'ici elle n'a guère eu que le plaisir des sens).

Ainsi, nous pensons qu'elle ne suivrait pas du tout ses maximes.

5º *En admettant qu'elle eût un amant, qu'exigerait-elle de lui ?*

Prudence et constance. Les faits nous manquent entièrement.

6º *Quelle influence son mari aurait-il sur le combat livré avant la prise de l'amant, c'est-à-dire les devoirs conjugaux seraient-ils d'un grand poids dans la balance ? Quelle idée aurait-elle de Banti manquant à la reconnaissance envers le duc ? et*

d'abord verrait-elle que Banti manque à la reconnaissance ?

Il nous semble que les combats ne seraient pas si partiels ; il y en aurait un livré entre l'amour et tous les liens retenants. Nous ne croyons pas qu'on puisse attendre qu'elle se donne : elle sera emportée dans un moment de trouble, à la campagne, l'été, à huit heures du soir, deux heures après un bon dîner où elle aura beaucoup parlé. Elle croit Banti un homme qui a éprouvé et inspiré les sentiments les plus violents, et qu'aucun sentiment, de crainte ou de devoirs quelconques, ne peut arrêter dans la satisfaction de ses passions. Elle n'opposera point à Banti les liens de la reconnaissance, ce n'est point une femme à mettre tant d'esprit dans sa défaite, et, une fois qu'elle se sera avoué son amour pour Banti, elle sentira qu'il faut que cet amour marche aux conditions du caractère de cet amant impétueux.

7° *Gardera-t-elle longtemps Banti ?*

Trop longtemps : par la position de sa société, Banti est le seul amant qu'elle puisse avoir. Banti a été amené à cette situation par les droits de sa naissance et par quatre ans de soins.

Sera-t-elle jalouse ?

Nous pensons qu'oui. Elle se dirait : « Banti a eu beaucoup de femmes, il est fait pour en avoir, il en a l'habitude, et moi j'ai 27 ans et six enfants * [1]. »

8° *Une fois l'amant pris, n'aurait-elle pas des remords qui augmenteraient sa passion et la difficulté de la quitter ? Haïrait-elle l'amant qui la quitterait ? Comment le haïrait-elle ? A quel degré ? Ou bien, en conserverait-elle un tendre souvenir ?*

Les remords sont probables, surtout si l'amant lui fait des infidélités.

Sur la deuxième question, oui, autant qu'elle est susceptible de haine, ce qui est bien peu. Sa haine consiste à ne pas parler des personnes haïes. Dans ce cas, elle serait augmentée par la crainte de l'indiscrétion de l'amant. Il y a des gens dont elle dit ouvertement et avec vérité, qu'elle ne les aime pas, par exemple, les fats.

Elle n'aime pas Pacé, qui s'est permis des sarcasmes contre *her mother* *.

Elle est jalouse *of Pacé's wife* * ; mais tous ses

1. Si jamais Mme de Bérulle surprend cette consultation, l'effet sera probablement de la rendre sage à jamais, en lui inspirant une méfiance extrême pour tous les hommes. (Moyen à employer par un mari.)

sentiments haineux ont très peu de consistance : elle plaisante toujours très gaiement *with* Pacé *.

9° *Conjectures sur l'état actuel des idées de M. de Bérulle au sujet des rapports de Banti avec Mme de B.*

L'intimité qu'il commence à accorder à Banti semble prouver qu'il n'a aucune espèce de soupçons. Il regarde sa femme comme éprouvée, il a eu des craintes et depuis il ne lui a connu aucune faute.

10° *De quoi Mme de B. rit-elle aux éclats ?*

11° *Quel genre d'empire a-t-elle sur M. de Bérulle ? Est-ce par finesse qu'elle l'amène à son but ou par gaieté l'emportant naturellement ? Se fait-elle un caractère pour lui ? En a-t-elle une haute idée ? Y a-t-il de la tendresse dans ses manières avec lui ? Quelles attentions a-t-elle pour lui ? En rit-elle en son absence ?*

Lorsqu'elle est entrée dans la famille, elle a eu pour antagoniste sa belle-mère, qui a toutes les idées étroites des bourgeoises d'une petite ville, fortifiées par une vie passée exactement dans les pratiques d'une religion sèche. Elle a élevé ses filles sans jamais les caresser et sans jamais rire

avec elles, mais elle a fait trente ans de suite les honneurs d'une grande maison où se trouvaient souvent de grands seigneurs. Mme de B. entrant dans cette famille a eu pour antagoniste ce caractère dont les petites idées étaient d'accord avec la timidité de son mari. Elle a eu recours à sa conseillère naturelle, sa mère, et par là peut-être a commencé leur intimité, car il paraît que dans toute sa jeunesse Mme de B. a été vue avec une espèce d'aversion par sa mère. Elle dit quelquefois que sa jeunesse n'a pas été heureuse, de manière que je suis convaincu que dans ses entretiens si souvent répétés avec *her mother, the husband* * est toujours regardé comme un homme qu'il s'agit de mener et dont il faut disputer les actions à l'influence de sa mère et de sa propre timidité. Cette manière de voir un homme, passée en habitude, exclut toute sympathie d'amour *.

Sa femme l'a toujours regardé comme un homme trop âgé, et il avait la simplicité bourgeoise et inlovelacienne de le lui répéter dix fois par jour en l'embrassant. Il frémissait à chaque instant de la journée de la crainte que sa femme ne fût pas sage. *The mother of the wife* * s'est facilement aperçue de cette crainte et s'en est servie pour le mener. Ainsi on lui a parlé des égards, des plaisirs qu'il fallait accorder à une jeune femme pour qu'elle n'en cherchât pas de dangereux, etc. L'habitude est contractée maintenant, la crainte d'être affiché

par sa femme a cessé et il ne reste plus que celle d'être boudé, d'avoir des scènes intérieures lorsqu'il vient de travailler 12 ou 15 heures de suite [1]. Il peut s'excuser facilement pour les choses de la maison et de la société en les regardant comme au-dessous de lui et se consolant par la pensée des grandes affaires dont il s'occupe tous les jours, et cependant il nous semble évident qu'elle ferait employer un général de brigade que *the husband* croirait inhabile [2].

The husband a horreur de tout ce qui sent trop le grand seigneur, des livrées, des chevaux, des voitures. Voici comment nous expliquons cette horreur :

Il a été un jeune philosophe du XVIIIe siècle jusqu'à 26 ou 27 ans, mais sans profondeur et sans mélancolie, et toujours avec une timidité d'esprit venant de la timidité du caractère.

Cette timidité a été fortifiée par sa prison en* Angleterre et par le voisinage de la mort. Tout cela a produit chez lui une horreur du faste, sa femme au contraire le voit avec plaisir. Elle est parvenue à avoir raison là-dessus : ce n'est pas en lui le chagrin de se séparer des écus, il a conservé de son éducation philosophique la générosité ; il envoie très bien 10 louis à une femme malheureuse.

1. C'est-à-dire de se fâcher 12 ou 15 heures et c'est ce qui le fait actuellement céder aux volontés de sa femme.
2. Elle cache fort bien son empire.

Ainsi, c'est par un calcul suivi rondement que Mme de B. l'emporte sur son mari. Elle est incapable de se faire un caractère.

Elle a une haute idée de son mari dans les fonctions qu'il remplit auprès de Sa Majesté *, mais elle croit qu'il manque de finesse et d'élégance, et on n'a jamais une bien grande idée de l'esprit d'un homme qu'on mène.

Ils sont toujours en public sur le ton plaisant, cette plaisanterie n'a ni force ni finesse. Les objets ordinaires en sont la jalousie, rentrer tard, rentrer accompagnée par de jeunes princes, *the husband* ayant fait une partie avec de jeunes femmes. Leur ton est celui de l'amitié : il y a quelques élans de tendresse de sa part, comme de lui donner de petits coups sur le *arse* *, en passant les portes.

Lorsqu'il se fâche en revenant de travailler, elle fait tous ses efforts pour le calmer ; là tout est froid et raisonnable.

Il paraît qu'elle en rit, quand l'occasion s'en présente, avec sa mère, mais elle ne voit pas son mari tout à fait d'en haut, elle le regarde, a peur de sa colère, et elle répond à un conseil qu'elle trouve utile : « Oui, oui, c'est bien aisé à dire, mais moi j'aime ma paix. »

12° *Tendresse maternelle.*

Elle aime ses enfants froidement et raisonnable-

ment et comme pour remplir tous ses devoirs, elle les a sans cesse avec elle ; ils l'ennuient par leur tapage, leurs demandes, leurs questions, etc.

Elle me disait qu'elle ne voulait pas s'attacher au comte Alfred *, son fils aîné, parce que « ces attachements si vifs portent malheur ». Là-dessus elle raconta le véritable trait (ou plutôt ce qui passe à ses yeux pour un très grand trait) de mère, qu'elle fit à la mort de son fils aîné. Elle s'élança de son lit toute nue, traversa plusieurs pièces où elle pouvait rencontrer des domestiques, et alla se jeter sur le corps de ce pauvre petit enfant auquel on avait oublié de fermer les yeux.

RAPPORTS DE MADAME DE BÉRULLE AVEC BANTI

Mlle de V. put remarquer à son mariage (1802) un homme qui vint l'embrasser sans l'avoir jamais vue ; il venait souvent chez son beau-frère, quelquefois chez son mari, avec l'uniforme du régiment où il servait.

Elle demanda ce que c'était que ce jeune homme, *the husband* dut lui répondre, avec le ton de la colère, que c'était une mauvaise tête qui venait de donner sa démission, et Pacé, qui cherchait à briller par ses récits, lui en fit une foule de nos aventures à Milan et surtout de sa fameuse affaire

pour Mme Martin avec le général D. ; nous croyons qu'elle ne pensa pas à Banti et qu'elle en eut l'opinion énoncée par son mari (une mauvaise tête).

En 1805, Banti voulut devenir colonel, elle écrivit à Mme Cheminade, son amie, que son mari ni elle ne feraient rien pour une mauvaise tête. Banti écrivit à son ami C..., qui la montra à sa sœur, une lettre pleine de sentiment et d'esprit sans excès. Cette lettre, réellement bien faite, passa sous les yeux de Mme de B. : Banti arriva à Paris en 1806 et y continua ses amours avec Mlle Adèle et fit un peu sa cour à Mme de B. : beau début de commencer à faire la cour à une femme, étant l'amant déclaré d'une autre ! Banti était toujours avec Pacé et passait pour être de moitié dans toutes ses parties volantes. Ce trait d'être l'amant déclaré d'Adèle a ennobli à jamais le colonel aux yeux de la duehesse.

D'ailleurs, Pacé avait raconté à Mme de B. toute l'histoire de Banti avec Mlle L[ouason] ; ainsi, pendant ce court séjour de trois mois, Banti fut aux yeux de Mme de B. une mauvaise tête, capable de tout faire pour l'amour et aimant les filles.

Banti partit comme capitaine pour l'Espagne, il était à Burgos lorsqu'au milieu de l'hiver Mme de B. vint rejoindre son mari à Madrid. Tout à coup à ce voyage, Mme de B. fut pour Banti d'une bonté tendre qui le fit tomber des nues, au point de lui

dire au milieu de tout le salon : « Venez donc, mon cher capitaine, que nous fassions la conversation ensemble. » *The brother* * en fut jaloux [1]. Le lendemain elle partit pour Madrid et me rencontra à 15 lieues en avant de Burgos *, où j'étais allé faire préparer des chevaux pour elle. Elle parut très sensible à cette attention, mais quand nous nous trouvâmes seuls la nuit dans le salon des voyageurs, nous ne sûmes que nous dire.

Elle demeura dix-huit mois à Madrid et Banti n'alla pas la voir. Elle revint à Paris. Banti y revint deux mois après, en décembre 1808. Elle l'accueillit avec une amitié vive qui l'étonna de plus en plus et lui offrit un appartement dans son palais. Banti commença alors à lui faire une cour plus serrée ; il la traitait comme une femme qu'on aime timidement et sans trop songer à l'avoir. La faveur continua à être très marquée jusqu'au 6 avril, que Banti nommé * à la fois chef d'escadron et chevalier de la Légion, reçut l'ordre d'aller à Donauwerth.

L. et d'autres plats gredins qui environnaient le général croyaient que Banti l'avait. Celui-ci pendant tout son séjour à Paris avait affiché beaucoup d'élégance.

Pas de données sur les adieux.

Banti arriva à Vienne, y mena une vie heureuse, y fut blessé près du duc ; il avait écrit à la duchesse

1. Vrai. 27 avril 1819.

quatre ou cinq lettres où la tendresse perçait assez, elle avait répondu avec beaucoup d'amitié. Son mari fut blessé, elle accourut à Vienne.

Banti, allant la voir pour la première fois, se présenta devant elle avec tout le respect possible, mais elle le reçut avec un intérêt tendre et agit comme si elle avait voulu l'amener par ses actions et ses paroles à une plus grande familiarité. Elle lui demanda avec inquiétude s'il était bien guéri [1]. Elle s'empara de lui et ils visitèrent ensemble les monuments, les promenades et les environs de Vienne. Banti se conduisit avec elle d'une manière noble, polie, gracieuse, et mit dans sa conduite et ses actions de la chaleur et du brio. Banti était connu pour avoir des maîtresses à Vienne, elle le savait, ce qui augmenta encore à ses yeux sa réputation de galant. Sa bravoure, son sang-froid, son air d'ignorer le danger dans des circonstances où elle en voyait durent fortifier ses anciennes idées au sujet de Banti, et durent lui faire paraître sous un point de vue brillant les anciennes histoires de Banti qui, peut-être, n'étaient dans sa tête que comme anecdotes détachées.

Il me semble que, pendant tout ce séjour à Vienne, la duchesse fit à Banti autant d'avances qu'en comporte le caractère que nous lui supposons.

1. Trait de naturel et de bonté singulière, car il s'agissait de la vérole, rien moins que cela. 1819.

Elle sembla du moins oublier toute prudence, elle lui donna souvent devant tout le monde des preuves d'une préférence bien marquée, elle fit croire par sa conduite à plusieurs personnes de sa société que Banti l'avait, elle lui donna mille occasions de se déclarer, était toujours seule avec lui, avait l'air tendre, etc., et, après trois mois de séjour, l'embrassa à son départ avec expression et en le serrant dans ses bras [1].

Banti, à son retour d'Espagne, au commencement de 1811, a demandé le grade de colonel * et l'a obtenu six mois après, uniquement par l'influence du général dont il devait la protection uniquement à Mme de Bérulle.

La physionomie de la conduite ci-dessus s'est marquée dans le voyage de Vienne, dans celui d'Ermenonville où nous remarquons le coup d'œil du canard, les plaisanteries pleines de gaieté lorsqu'elle était couchée sur le lit, où nous remarquons l'extrême faute de Banti qui ne profita pas d'une occasion où sa timidité était presque vaincue et où l'âme de Mme de B., tendrement émue, paraissait ne plus songer aux règles sévères de sa conduite ; Banti a souvent répété cette faute plus ou moins : leurs tête-à-tête sont silencieux et froids. Arrive-t-il une troisième personne, tous deux deviennent

1. *Avis.* Banti fut timide, amoureux de l'amour sans le savoir, il s'arrêtait à chaque pas pour jouir et aussi la manqua *par bêtise*, et faute d'attaquer. 1819.

tendres. Leur tête-à-tête est désagréable [1] pour Banti, qui a toujours beaucoup de remords de n'avoir rien à dire. Elle s'aperçoit probablement de l'existence de ce froid, qu'en pense-t-elle ? Dieu le sait.

La réponse à cette question résoudrait enfin le problème.

D'abord.

Vu ce que *From Oaks* * lui a dit des belles *Shepherds* *, qu'il lui a peintes comme n'étant pas impassibles, vu l'assiduité à l'Opera buffa et les conjectures qu'elle a exprimées plusieurs fois sur le motif, vu la persuasion où elle est qu'il ne va qu'aux endroits où il trouve du plaisir.

Mme de B. doit penser que Banti a une maîtresse ou plusieurs femmes et trouve celles de sa société ou trop tristes ou trop assujettissantes.

Je crois (moi écrivain) qu'elle regarde Banti comme un homme qui ne veut pas l'avoir, qu'elle a aimé Banti, que peut-être elle l'aime encore, qu'elle lui a fait (je ne sais si c'est avec intention formelle) à peu près toutes les avances que comporte son caractère, et que, voyant Banti reculer pour ainsi dire, elle aura essayé de se vaincre, que, n'ayant peut-être qu'un vif désir, sans amour véritable, le combat n'aura pas été très pénible,

1. Bêtise incroyable de Banti, on avait mis toute hypocrisie au diable. Nous étions entre nous avec deux femmes faciles, sans esprit, et Lecoulteux qui allait bien. 1819.

ni bien sensible aux yeux de Banti ; que d'ailleurs elle aura appuyé sa résolution de toutes les idées de devoir, de religion, de parenté, de reconnaissance de Banti envers le général, etc.

Que si elle aime encore Banti et ne lui en veut pas de sa froideur, c'est non seulement parce qu'elle le regarde comme un ami noble et vrai, mais encore parce que ses regards tendres et quelquefois ses attentions marquées lui font peut-être penser qu'il l'aime, et qu'il retient son amour.

La disposition la plus heureuse qu'elle pût avoir et qu'elle a peut-être, serait qu'elle crût que Banti s'éloigne de sa société parce qu'il a formé le projet mûrement délibéré de ne pas lui faire la cour, quelque envie qu'il en eût : ses courtes et assez rares visites, ce froid dans le tête-à-tête, dont nous parlions, pourraient lui montrer un homme qui craint de s'abandonner ; surtout si on y ajoute sa réputation d'homme passionné.

Le froid semblerait démontrer que la duchesse aime Banti, et qu'elle a besoin de parler d'autre chose que de choses indifférentes.

Donc,

Si Banti veut jamais l'avoir, il doit attaquer promptement ; car d'après tout ce que nous avons dit, « un amant devient nécessaire à son bonheur », et, d'après le caractère de Banti, il serait affreux pour lui qu'un autre se mît à la place qu'il n'aurait pas eu la force de prendre.

GRAND AVANTAGE POUR BANTI D'AVOIR MADAME DE B.

Il pourra suivre son caractère et ne pas être obligé de s'ennuyer dans les visites de cérémonie par semaine, chose qu'il ne peut pas se promettre de faire. Exemple : le duc de Ro. et Mme Ga.

Même en travaillant à l'objet de sa passion, Banti serait vexé par le remords de ne pas faire sa cour, et de manquer ainsi de belles missions et les occasions de connaître les hommes.

S'il n'a pas Mme de B., il se le reprochera toute sa vie [1].

1. MOYENS *. Le seul conseil à donner était :
Attaque !
Attaque !
Attaque !

29 avril 1819.

Thinking mûrement et profondément *to* M. *

IV

PIERRE DARU *

BURRHUS *

24 avril 1811.

Le caractère de Burrhus devient de plus en plus historique ; un rare talent, une probité unique, une pureté révolutionnaire extrêmement rare, tels seront dans l'histoire les traits principaux de cet homme remarquable.

Pour éclaircir mes idées à ce sujet, je vais penser la plume à la main ; je prie au nom de l'honneur qu'on n'aille pas plus loin dans cette confession du cœur.

Son père, homme adroit et peu sensible, n'avait pas de fortune. Il quitta G[renoble], sa patrie, pour la faire. Il voulait aller en Amérique. Le hasard le fit secrétaire général de l'intendant du Languedoc à Montpellier *. Cet intendant ne voulait pas tenir

maison, M. D. la tint ; il se maria à une femme riche, dévote, et de peu d'esprit. Cette femme a fait toute sa vie son devoir à l'heure prescrite. Elle avait 30 personnes à dîner trois fois la semaine, quoiqu'elle n'aimât pas le monde. Lui, travaillait beaucoup ; il faisait beaucoup par lui-même.

Z [1] naquit à Montpellier le 12 janvier 1767. Il se distingua de très bonne heure par son application. Il fut envoyé très jeune au collège de Tournon, où il se distingua par son application. Il y fit beaucoup de vers ; il y contracta le goût de la vie d'homme de lettres. Nul trait de caractère ou de folie, nul amour bien fort, rien qui annonce l'homme passionné, mais un amour tenace pour le travail [2].

Il était toujours le premier de ses classes. Son amour pour le travail s'explique par l'envie de se distinguer, le plaisir de savoir, l'habitude des petites jouissances de vanité littéraire, souvent répétées, la satisfaction * de parler de choses que tout le monde ne sait pas. C'est bien là le plaisir des savants du second ordre (autres que les génies inventeurs).

Z sortit du collège à 16 ans avec le désir * d'être homme de lettres. De retour à Montpellier, il fut bientôt le membre le plus marquant d'une petite société littéraire, composée de jeunes gens. Il tra-

1. M. Pierre Daru. C'est ainsi qu'il est toujours désigné.
2. Les faits manquent partout, mais principalement dans cette époque.



Archives Photographiques

PIERRE DARU
par GROS
(au Musée de Versailles)

vaillait les jours et les nuits à composer des pièces en vers et en prose, qu'il lisait dans cette société. Nulle mélancolie, nulle misanthropie, nul amour de la solitude, rien d'exagéré, au contraire, beaucoup de politesse et d'urbanité. Ce caractère se laissait mener facilement par ses parents.

Il voulait être homme de lettres ; son père, qui ne séparait pas l'idée du bonheur de celle des richesses et des distinctions, combattit ce goût avec persévérance, et enfin acheta pour lui peu de temps avant la Révolution, et pour la somme de 120 mille francs, une charge de C. *

Il fallait solliciter le travail ; c'était une faveur que d'être employé ; son père obtenait souvent de ces petites faveurs pour lui. Les travaux dont il fut chargé entraînaient presque toujours des rapports, des pièces à rédiger.

M. Z aimait le travail, il mettait de l'amour-propre à bien écrire, il eût été honteux de présenter un rapport mal fait, il se trouva donc tout naturellement, au bout de quelque temps, avoir du goût pour son état.

Ce goût fut fortifié par des succès. Le ministre lui écrivit de Paris deux ou trois compliments.

Les premiers troubles de la Révolution chassèrent sa famille de Montpellier. Elle vint à Paris ; il y vint aussi, son goût pour l'état d'homme de lettres le tirailla un peu ; mais il fut bientôt employé à l'armée de Bretagne, il avait 24 ans environ, tout

juste l'âge exigé par l'ordonnance. Il eut, à ce sujet, un compliment du ministre.

Son père détestait la Révolution ; lui, au contraire, nourri de Voltaire et de Raynal, aimait les idées nouvelles ; de là un peu de froid entre eux.

Sans avoir les idées de Delolme et d'Helvétius, qui probablement lui auraient paru trop hardies [1], il aimait un gouvernement libre.

Quelle était sa théorie ? Probablement les ouvrages de Montesquieu et de Rousseau, un amour vague de la liberté, sans vue de moyens de la faire exister, beaucoup de respect et d'amour pour les gouvernements de Rome et de la Grèce.

Un bon livre sur ce sujet, à la portée de tout le monde, lui eût fait moins d'impression qu'un bouquin ignoré ayant la moitié moins d'esprit, mais qui l'aurait ramené à son premier plaisir, celui auquel son âme était habituée : le plaisir de savoir ce que tout le monde ne savait pas. C'est le plaisir du savant de l'Académie des Inscriptions.

Il travailla beaucoup dans son métier de c[ommissaire des guerres] en Bretagne, exerça les vertus républicaines en faisant lui-même des travaux pénibles, et comme tels réputés bas. Échauffé par ce genre d'énergie, il eut quelques traits de fermeté envers des généraux ou des représentants du peuple.

1. Ces dernières ; les premières lui auraient peut-être paru hasardées à lui peu savant des mouvements de l'âme.

Exemple : il allait en uniforme à une manutention. Il voyait qu'on ne chargeait pas assez vite du pain cuit sur des fourgons. Il se mettait à porter des sacs lui-même. En faisant cela, il sentait qu'il s'exposait au mépris de quelques badauds, mais qu'il était digne de la haute estime des vrais citoyens. Son cœur gagnait une victoire, était en train de vaincre, se sentait imitant les grands hommes, se sentait grand ; ce sentiment était d'autant plus net, qu'il n'était appuyé sur aucune combinaison difficile. Que dans ce moment un grossier général républicain vînt lui ordonner une absurdité, il savait fort bien lui dire qu'il n'était pas sous ses ordres.

Au milieu de cette activité qui a formé son caractère en ajoutant au caractère de savant le sentiment de pouvoir développer une grande activité physique, de pouvoir exécuter, il écrivit de Rennes à un de ses amis, en lui rendant compte de sa position : « Si nos amis les Anglais viennent, ils seront bien reçus. »

Ce trait comique, qui est bien dans le genre de son esprit, faillit lui coûter la tête. Il fut mis en prison, et obtint avec beaucoup de peine d'être transféré à Orléans, sous la garde d'un sans-culotte (il a immortalisé cette circonstance de sa vie par son *Epître à mon sans-culotte*, qui ira certainement à la postérité).

Il ne s'abandonna nullement aux idées sombres.

En général, il faut dire, une fois pour toutes, que les idées à la Chateaubriand, le sombre de René, etc., sont tout ce qu'il y a de plus opposé à son caractère.

Il aime l'approbation de la majorité des hommes ; pour mieux dire, il y conforme toutes ses actions : ainsi la gaieté qu'il montre dans l'épître qu'il composa en prison, le genre d'occupation qu'il y choisit (il y traduisit Horace), montrent un homme qui regardait une mort tranquille comme un devoir et qui était encore fortifié dans cette idée par la lecture des anciens. Il n'était pas de ceux qui s'exaltaient alors la noblesse de leur mort, et il ne la liait pas à la grandeur des circonstances et aux affaires publiques. Son premier amour de la gloire littéraire, la seule qu'il eût désirée, lui revint dans cette occasion tel qu'il était autrefois, et le porta à des entreprises qui n'exigeaient que du travail et du savoir.

Il est probable que cette occupation lui procurait un calme qui lui aurait entièrement manqué sans elle.

Il sortit de prison vers l'âge de 26 ans. Avoir traduit H[orace] à cet âge-là, dans un temps d'effervescence, montre un homme froid beaucoup plus savant que sensible. J'ai souvent pensé qu'une place d'académicien des Inscriptions ou de chancelier de France (s'il se fût appliqué au droit) convenait parfaitement à son caractère.

Il retourna en Bretagne commissaire ordonnateur.

Il avait toujours été timide et gauche avec les femmes. Il devint à Rennes amoureux de Mlle de P. au point de vouloir l'épouser. Comme elle n'avait pas de fortune, le père de Z s'opposa à ce mariage avec force. Z fut sur le point de l'épouser malgré tout le monde ; il pleura, et a cru longtemps que son père l'avait privé du bonheur (voilà les on-dit, tout ceci n'est qu'une suite d'on-dit, les 3/4 peuvent être faux, en général ils exagèrent en mal et en faible).

Avant et après il fut amoureux *of the wife of his principal, lady* P. * Cette femme extrêmement coquette et absolument nette de sensibilité avait P.

Z l'attaquait par des douceurs littéraires : elle manque d'esprit, surtout de connaissances, et devait évidemment être attaquée avec de la fatuité militaire. Cet amour a rempli niaisement les intervalles de ses occupations pendant quelques années de sa vie. Les vers étaient un ridicule aux yeux de cette femme, et il en faisait beaucoup pour elle.

Il continuait à se distinguer dans son métier. Il avait une extrême probité, que toute son éducation avait probablement fait naître, et qui était fortifiée par sa timidité. Ce dernier défaut paraît le seul que l'on puisse reprocher à son administration, mais il entraîne, à mes yeux, un dommage immense.

A l'armée, le corps des commiss[aires] des guerres était méprisé et jalousé ; ces pauvres diables n'étant pas soutenus, n'ayant pas d'instructions nettes, fortes et précises, étaient entravés dans tous les sens. Je crois que M. Z eût eu des résultats bien plus brillants, s'il eût possédé l'énergie et la vivacité de M. de Belleville * par exemple. Mais il aurait peut-être eu quelques différends avec quelque maréchal qui lui aurait cassé le cou. Il suit son penchant en administrant, il ne s'élève pas jusqu'à juger sa manière.

Sa conduite est fort prudente, car l'armée a vécu. Qui voit le défaut de son administration ? Quelques c[ommissaires] ou ordonnateurs ; mais tous disent du mal de lui, et n'osent pas attaquer sérieusement sa manière d'agir ; en résultat, il a une immense réputation de talent et la chose qu'on lui demande a été faite.

M. P[etiet] fut nommé m[inistre] de la G[uerre] ; il fut son s[ecrétaire] g[énéral] ; il fit tout ce qui était travail ; M. P[etiet] représentait et recevait avec obligeance ; tous les frottements désagréables venaient de M. Z qui, excédé des mauvaises raisons et de la mauvaise foi des solliciteurs, prit l'habitude de les brusquer d'une manière atroce. Il ne fermait jamais sa porte, par haine de l'insolence, se mettait en colère au deuxième pétitionnaire, et se fâchait tout rouge, et avec des mouvements de fureur, avec les 30 ou 40 personnes auxquelles il donnait

audience tous les jours. Son père attaquait constamment ce défaut, mais sans succès.

Cet homme si terrible en affaires avait dans la société et en parlant de vers une politesse dans laquelle évidemment rien ne vient du cœur, mais qui est fort recherchée et même maniérée. Ainsi il approche un fauteuil au premier venu.

M. P[etiet] fut renvoyé ; M. Z fit un superbe compte-rendu *. Il fut envoyé en Helvétie *, il fit fort bien son métier, et gagna, je ne sais trop comment, l'amitié d'un grand général, qui a d'autres qualités que la probité *.

Le comment serait décisif (ce qu'il y a de sûr, c'est que sa probité aura été sans tache), mais il a peut-être fermé les yeux sur les pillages de ...

En Helvétie, il eut trois mois de loisir qu'il employa à parcourir ce beau pays. Il conçut le projet d'en écrire l'histoire ; il fut ému, mais d'une émotion plus littéraire que d'une âme sensible, en voyant le champ de bataille où 1.400 Suisses avaient repoussé des milliers d'Autrichiens. Il songeait plus au beau chapitre que cela ferait dans son histoire, et aux particularités, dont il se souvenait avec un plaisir d'amour-propre, qu'à répandre les larmes d'admiration de l'homme libre. Il n'a pas pu s'occuper de cette histoire, mais toutes les fois qu'il est dégoûté de sa manière de vivre, il voit le bonheur à habiter la Suisse. On lui offrit le ministère de la Guerre, qu'il accepta. Mais une révolution fit

tomber ce projet : il reçut la lettre flatteuse qui le nommait ord[onnateur] de l'armée d'Italie *.

Il fut secrétaire général du ministre Berthier et gagna son amitié comme travailleur infatigable et comme homme d'un caractère fort doux. Il fut tribun et revint peu à peu à ses occupations littéraires, il corrigea et publia Horace. Cette vie était fort douce pour lui. Il fut conseiller d'État. Intendant des pays conquis à Vienne en 1805. Intendant à Berlin et à Vienne en 1809, enfin ministre (tout cela appartient à l'histoire ; je ne rapporterai pas des réparties pleines de sel et d'esprit).

Mais quel est son caractère ?

Ame. — Faible et froide, susceptible de se mettre en colère et de pleurer un peu.

Esprit (nombre, rapidité et force des combinaisons). — Il comprend lentement (pour un homme vif), avec peine, et se fâche, s'impatiente quand on veut lui faire comprendre quelque chose, surtout après les déjeuners assommants de l'armée. Nulle idée nouvelle, et de l'éloignement pour les idées nouvelles, même en littérature.

En littérature, Laharpe, Racine, et les principes vulgaires.

Caractère. — Non ferme, *his brother making mys. int. to* R *. ; une personne à laquelle il serait habitué

lui ferait signer une lettre contre ses principes, il la signerait en se fâchant et disant : « Vous le voulez, vous venez ici me forcer la main, eh ! bien, soyez content. » Et il signe.

En le flattant sur la littérature, on se rend intime (parce qu'il littératurise avec vous, que vous lui fournissez la jouissance d'amour-propre dont il a besoin), on acquiert quelque influence, mais pas sa confiance.

Nullement rusé, il décore cela du nom d'honnêteté parfaite, d'absence d'intrigue, a peur des intrigues, a peu de talent pour comprendre une intrigue, y ferait des balourdises, manque d'une finesse commune dans la société, paraît ne pas observer des rapports fort simples. Était hors de lui en entendant le Prince dire des douceurs au général H.

Son compliment à M. de Fré[ville] *.

Peu de chaleur en parlant, cependant animé, a l'air animé.

Colère. — Se met en colère tout rouge, souvent, et pour des riens. La colère est le sentiment d'un obstacle qui nous paraît grand, c'est la vue subite du malheur, nous nous trouvons arrêtés tout à coup par une chose que nous croyons faite.

V

TRAVAUX EN ATTENDANT DE PARTIR POUR L'ITALIE *

1

EN LISANT MADAME DE STAEL

Etudes du caractère italien tirées de Corinne, *à vérifier sur les lieux* *.

22 février 1811.

Les peuples du Midi ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives. Voilà un des grands traits, s'il est vrai.

Ah ! qu'elle était heureuse, Corinne, le jour où elle représentait ainsi devant un amant qu'elle adorait, qui l'adorait aussi, mais qui ne lui avait pas encore avoué sa passion, où elle jouait un noble rôle dans une belle tragédie. Que d'années,

combien de vies seraient ternes auprès d'un tel jour ! (371) — (Corinne dit à Oswald : Voyez comme je suis capable d'aimer !)

Cela n'explique-t-il pas fort bien l'ennui ? Les gens (*as* ma. Na. *) qui n'ont ni imagination ni sensibilité ne sentent ni n'imaginent de tels moments. Comme rien n'est brillant dans leur vie, rien n'est terne.

La représentation n'eût-elle pas été plus parfaite, si Nelvil eût joué Roméo avec Corinne faisant Juliette ? — Non. Corinne eût été timide ou aurait désiré d'écarter les vers des plus grands poètes pour parler elle-même suivant son cœur.

Cette supposition me semble fort propre à éclairer sur les limites des beaux-arts. Quel sujet est-il propre à la tragédie, au poème, à la comédie, au roman, à la musique, à la peinture, à la sculpture ?

On a répondu généralement et sans nuances à ces questions.

Les réponses fines, qui distinguent entre objets presque semblables, n'ont pas été faites. Comme il faut pour les faire beaucoup de sensibilité et beaucoup de justesse dans le raisonnement, ce sera sujet de conversation, pour Cr[ozet] et pour moi, dans les auberges sales où il n'y aura décidément rien à observer.

(I, 269) : Dans les réunions, à Rome, les dames ne parlent qu'à leurs cavaliers. Les étrangers

errent en vain autour de ces groupes où personne n'a rien à leur dire.

Trait unique au monde, s'il est vrai. Les Italiennes ne savent pas ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est, pendant l'amour *, qu'un succès d'amour-propre. Elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment. Il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux.

Les commencements les plus rapides sont suivis quelquefois par une longue passion. Une femme a couché avec un homme au bout de quatre jours de connaissance, et ils se sont aimés pendant dix ans, jusqu'à leur mort.

On blâme plus sévèrement, en Italie, l'infidélité dans un homme que dans une femme.

Trois ou quatre hommes, sous des titres différents, suivent la même femme, qui les mène avec elle sans se donner quelquefois même la peine de dire leurs noms au maître de la maison qui les reçoit. L'un est le préféré, l'autre celui qui aspire à l'être, un troisième s'appelle le souffrant *(il patito)* ; celui-ci est tout à fait dédaigné, mais on lui permet cependant de faire le service d'adorateur, et tous ces rivaux vivent paisiblement ensemble.

On ne donne des coups de poignard que dans le peuple.

Les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité.

Les mauvaises, de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt : intérêt d'amour, intérêt d'ambition, intérêt d'argent.

Mme de Staël est comme les Italiennes : elle mène avec elle quatre ou cinq hommes, mais probablement ces effets semblables sont produits par des causes bien différentes. Chez les unes, beaucoup d'imagination et d'amour pour la volupté, chez l'autre, le besoin de briller dans la conversation, de l'imagination et peu d'amour pour la volupté. Je veux dire : une âme incapable d'en sentir les finesses ; de jouir voluptueusement de la forme de fenêtres du quatrième étage d'une maison qu'on bâtit sous vos fenêtres.

En Italie, les distinctions de rang font peu d'effet, non par philosophie mais parce qu'on dit : voilà le prince Gabrielli, que peut-il de plus pour mon bonheur que l'abbé Bernardi ?

A Paris, on dirait : vous honorer d'un bonjour, vous inviter à sa fête. Mais il y a au delà des Alpes peu de vanité, et la noblesse n'y a aucun pouvoir. *(From myself *.)*

C'est l'usage ici, dit Corinne, de ne faire en société que ce qui plaît ; il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé ; une politesse bienveillante suffit. (Voilà, ce me semble, la société nécessaire au cœur de *myself*, mais non pas à son talent.)

Nous n'avons pas la liberté anglaise, mais une parfaite indépendance sociale. Sous ce rapport, l'Angleterre est le pays du despotisme le plus absolu. *(Myself.)*

(I, 324 :) Les écrivains italiens, n'ayant aucune influence, n'écrivent que pour avoir de l'esprit, et ils n'en ont pas. Ils n'ont que du piquant.

Leur imagination, leur caractère, leur gaieté sont originales ; et cependant, comme ils ne se donnent pas la peine de réfléchir, leurs idées générales sont communes. Ils adoptent celles des Français.

Leur éloquence, si vive quand ils parlent, manque de naturel dès qu'ils écrivent.

Les productions d'un grand artiste portent l'empreinte de son caractère ; l'on veut en France que tout poète ait le caractère de Racine ou de Corneille, du moins dans tout ce qui est majeur.

Le Français sot est trop religieux à ses principes de littérature, a le cœur trop froid et la tête trop pleine de préjugés pour sentir les poètes étrangers. Figurez-vous M. Cretet lisant Shakespeare. *(Myself.)*

L'Italie est le pays où il se consomme le plus de comique dans un temps donné. On fait peut-être plus de plaisanteries à Bologne en vingt-quatre heures et on rit plus qu'à Paris, malgré la différence d'étendue. *(Myself.)*

(I, 335 :) La comédie, qui tient à l'observation des mœurs, ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante. Il n'y a en Italie que des passions violentes ou des jouissances paresseuses, et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une couleur si forte qu'elles font disparaître toutes les nuances des caractères.

Arlequin, Brighella, etc., ont la physionomie de tel genre de personnes, et non pas de tel individu. Les Italiens les ont inventés, et ces personnages fantasques portent l'empreinte d'une imagination forte. *(Myself.)* D'un bout de l'Europe à l'autre ils amusent tous les enfants et les hommes que l'imagination rend enfants.

L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature. Les nations du midi courent après des jouissances vives, l'ironie philosophique...

*
* *

2

COMMENTAIRE SUR BURKE[1] *

CHAPITRE Ier

De la Douleur *.

Exemple du 1er cas : votre maîtresse meurt. 1° douleur directe, 2° la douleur que vous en ressentez est fondée sur la conception des plaisirs que vous goûtiez avec elle, et sur ce jugement : *Ces plaisirs, je n'en jouirai plus.* Toute douleur morale est fondée sur une privation ; vous perdez vos amis, vos parents, vos maîtresses par la mort ou l'inconstance, vous perdez votre fortune, la douleur est : 1° douleur directe, 2° douleur regrettante. Quand au contraire il y a de la laideur produite, il peut y avoir deux sortes de douleurs : d'abord la honte de la laideur actuelle, qui est la vue de soi malheureux (douleur directe) ; ou regret de l'avantage perdu. Je me présente borgne dans une société qui m'a vu avec mes deux yeux, je suis peiné par le sentiment de répugnance que

1. *Paris, 9 février 1811.*

j'inspire, en second lieu je regrette mon ancien avantage. Dans ce dernier cas, voilà deux douleurs différentes : 1° la honte du sentiment de laideur produit dans les autres, 2° le regret de la beauté passée. Comme, dans le jugement qui produit la première douleur, le plaisir n'entre point comme élément, l'idée en est odieuse sans mélange. Dans le second cas au contraire, on pèse avec plaisir sur la perception de l'ancien avantage qui est le *sujet* du jugement, l'imagination présente longuement des images fondées sur cet avantage perdu ; depuis que je suis borgne, j'aime à penser longuement aux avantages que me procuraient mes deux yeux. Je me rappelle avec détail mes maîtresses baisant mes deux yeux et je dis que j'y pense plus longuement que je ne faisais, lorsque j'avais mes deux yeux.

La perte d'un avantage fait faire attention au plaisir auquel on ne faisait pas attention auparavant. Or faire attention aux circonstances d'un plaisir dont on se figure qu'on aurait joui, est un plaisir.

Le chagrin sec provenant de l'idée qu'on n'a qu'un œil est bien vite épuisé : qui est ce qui s'avise d'admirer le soleil ? Je n'ai plus mon œil, je suis laid, voilà tout ; ce n'est que lorsqu'on commence à avoir la force de détailler la douleur, qu'on sent la douleur regrettante, le nombre de jouissances qu'on pourrait avoir avec deux yeux et qu'on se figure est infini.

Mais si c'est le hasard qui vous présente dans la vie réelle une de ces jouissances que vous ne pouvez plus atteindre depuis la perte de votre œil, il y a douleur réelle produite sans plaisir. Ainsi pendant que nous parlons, une volée de bécasses vient s'abattre dans le jardin, tout le monde saisit les fusils, on appelle les chiens, moi, manchot, je suis réduit à suivre un tireur et je le vois emporté par la passion de la chasse, ne faire aucune attention à ce que je lui dis. J'ai la douleur sèche sans plaisir. En rentrant chez moi, si je m'amuse à me figurer (en l'exagérant [1]) le plaisir que j'avais en allant à la chasse, je me vois jouissant d'un plaisir et par conséquent il y a du bonheur de produit, presque comme quand je me figurais être maître des requêtes. Ce bonheur particulier, je ne l'aurais pas, si j'avais mon bras.

Quand, après avoir songé une heure aux plaisirs de la chasse, je viens à songer que je suis manchot, le plaisir de la chasse est usé pour moi, j'ai assez chassé ce jour-là. La cuisson (ou douleur directe qui revient) de mon malheur n'est pas vive. C'est ainsi que la douleur regrettante émousse la pointe de la douleur directe. Quand au contraire c'est une

1. Sans m'apercevoir de l'exagération. Quel est l'homme qui, en regrettant, n'exagère pas? C'est que cette exagération donne du plaisir et qu'aucune douleur n'avertit de l'erreur : on ne voit pas les circonstances diminuer le plaisir. Le sujet du jugement est dépouillé des circonstances qui diminuent le plaisir.

circonstance imprévue, une volée de bécasses s'abattant dans le jardin, qui me rappelle mon impuissance, mon désir de chasse est dans toute sa force et mon regret est très cuisant (douleur directe), il peut être augmenté par des circonstances particulières, comme mon ami intime n'écoutant plus ce que je dis, depuis qu'il a saisi son fusil.

Quel nom doit-on donner à l'état dans lequel se trouve l'âme d'un domestique qui perd 3.000 francs qu'il avait placés et qui étaient toute l'espérance de sa vieillesse ?

Il nous semble que la banqueroute des 3.000 francs, qui est ici la cause de la douleur, produit sur le domestique instantanément, c'est-à-dire, au moment précis où la perte est constatée, produit, dis-je, la perte des espérances qu'il avait pour l'avenir, et c'est cette perte que nous appellerions douleur directe. La douleur du domestique est produite par ces jugements : « Je serai l'hiver sans feu, je n'aurai que du pain à manger », et autres jugements dans lesquels le sujet étant besoin de première nécessité n'est pas un plaisir ; on ne peut pas regretter du pain avec plaisir. Après avoir dîné avec du pain sec, on peut regretter avec conception de plaisir un bon morceau de salé. Ce n'est qu'après cette douleur directe que vient la douleur qui produit le regret et dans les éléments de laquelle entre le plaisir (comme sujet du jugement, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut).

La douleur directe dure plus longtemps chez un homme qui n'a pas d'imagination.

Cette douleur directe, c'est voir *soi malheureux*. Les douleurs physiques sont toujours directes. Je me casse la jambe, je vois d'abord *moi malheureux* pendant deux mois.

En second lieu, cette douleur peut produire du regret en voyant mes amis aller à l'exposition qui s'ouvre.

CHAPITRE II[1]

Suite de la Douleur.

Si C. et moi voyons la parade de dessus un balcon au quatrième étage d'une maison, place du Carrousel, avec huit ou dix personnes, tout à coup le balcon croule, nous tombons tous sur le pavé, tous nos compagnons sont écrasés, ont les cuisses cassées, les crânes enfoncés, nous seuls nous relevons et sentons que nous n'avons aucun mal.

Nous éprouvons une vive joie qui est : « Cet affreux malheur, nous l'avons évité et nous jouissons de la santé. »

La quantité de la joie vient de la vivacité des sensations : il est impossible de concevoir plus

1. *13 février 1811.*

nettement la douleur affreuse qui est là sur le pavé, et la santé que nous sentons dans nos membres, ce qui nous fait sentir extrêmement le bonheur d'exister en santé, en ayant sous les yeux une si terrible image de l'état contraire, *tous ces gens fracassés qui sont sur le pavé.*

Le caractère de ce sentiment est de remplir toute l'âme. Il serait impossible de travailler. Si on parvenait à le faire, on sent qu'on perdrait du plaisir.

Diminution subite de douleur.

On a la colique, elle cesse. On sent un moment de plaisir vif, on respire, mais ce sentiment est triste, on s'y arrache sans peine, on n'a pas de répugnance à s'occuper sur-le-champ d'autre chose.

Diminution subite de douleur morale.

Une femme tendre croit son amant mort (Mad. Durosnel), elle apprend qu'il vit. Joie causée par la conception des plaisirs qu'elle goûtera comparés à l'état douloureux dans lequel elle se trouvait.

Ce ne sont point des joies folâtres. Il y a toujours une conception forte de malheur.

On conçoit et il y a des douleurs plus fortes qu'aucun plaisir.

De tous les sentiments celui qui remplit le plus fortement le cœur de l'homme, c'est la crainte (de la mort ou de quelque grande douleur).

CHAPITRE III

Questions.

Quelle différence y a-t-il entre voir au théâtre *qu'il mourût* et voir l'empereur faire un trait sublime : pardonner à des conspirateurs qui auraient attenté à sa vie ?

Le caractère d'exister réellement donne au plus petit événement le pouvoir de nous intéresser. Une femme tombe dans la rue, mon attention est excitée, la même chose au théâtre nous paraîtrait indigne d'attention. Pourquoi ? Dans la rue, nous nous disons : cette femme peut s'être fait mal. Au théâtre, nous sommes sûrs qu'elle ne s'est pas fait mal ; nous n'avons point d'observations intéressantes à faire.

Quand on regarde une femme qui tombe,
c'est : 1° remède à l'ennui,
2° observation à faire.

Les gens du peuple lisant un roman vous disent bien vite : « Heureusement que ce n'est pas vrai. » Ils disent cela pour montrer qu'ils ne sont pas dupes, *viz* par amour-propre : la peur qu'on pense qu'ils y croient les empêche de sympathiser. Nous sympathisons davantage parce que nous n'avons pas cette peur.

Les plaisirs du peuple sont plus directs que les

nôtres, ils préféreront toujours une faible sensation directe à la lecture du roman le plus intéressant.

Nous jouissons au contraire presque uniquement par la sympathie : cette habitude de sympathie envers les imitations produites par les beaux-arts fait qu'ayant l'habitude de cette manière de sentir, nous sympathisons plus qu'eux envers les malheurs réels [1].

Quand, il y a quelques années, nous allions au parterre tous deux [2], nous y étions excités par : 1° le plaisir de voir les peintures du cœur humain que nous cherchions à connaître ; 2° le plaisir de voir louer les passions que nous avions, et les beaux effets qu'elles produisaient, ce qui nous élevait à nos propres yeux et nous faisait répéter avec enthousiasme :

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière...

et dans le genre tendre :

La gloire de montrer à cette âme si belle...

(il me semble à moi C. particulièrement que c'est l'année de ma vie où je me suis senti le plus valoir, ce qui est, je crois, avoir le plus de plaisir) ; 3° le bien joué, car nous nous figurions que sen-

1. Nous croyons au contraire aujourd'hui, 26 juin 1812, que le moindre défaut de beauté dans le malheur réel tue notre sympathie.

2. *Having but five between us two* *.

tant ces passions et connaissant le cœur humain, nous étions d'excellents acteurs ; 4° les beaux vers d'après d'assez bons principes ; 5° c'était notre seule manière d'avoir de jolies femmes, car lorsque dans les *Fausses confidences*, Mlle Mars dit à Dorante qu'elle l'aime, nous nous l'entendions dire à nous-mêmes.

La sensation de la terreur et de la pitié n'y était en général pour rien. Hamlet m'a fait frémir (scène du poignard) : J'allais... j'étais... de *Venceslas* * nous faisait la sensation du bien joué, ensuite nous donnait le désir d'éprouver ce trouble et nous donnait la conception de toutes les autres extases.

Nous remarquons que dans les arts lorsqu'un ouvrage est un chef-d'œuvre à nos yeux, il perd de sa qualité émouvante : lorsque nous nous observons nous n'avons plus la sensation pleine et entière qu'aurait un être sensible qui ne s'observerait pas ; c'est probablement la raison du fait que nous venons d'énoncer ; nous cherchons trop à voir la cause de la supériorité de l'ouvrage.

Une seconde raison, c'est que nous avons trop étudié les chefs-d'œuvre. Ayant lu et récité cent fois *Andromaque*, les vers de cette pièce ne nous causent plus le degré de surprise sans lequel dans les arts il n'y a pas d'émotion.

Le bonheur parfait ne laissant pas de souvenirs par lui-même (H. ne se souvient nullement de son séjour à Marseille), il faut lorsqu'on est heureux

faire des promenades sur mer et lier son bonheur à des choses physiques dont on se souvienne.

CHAPITRE IV

Suite de la douleur.
Deux douleurs.

1° Il y a *douleur directe* ou le sentiment de *soi malheureux.* L'homme qui a la colique, le domestique qui apprend la banqueroute, l'amant qui apprend le départ d'une maîtresse adorée ;

2° *Douleur regrettante* qui suit très souvent l'autre. Cette douleur est ce jugement-ci : *Le bonheur* dont je ne jouis plus.

Il y a donc du plaisir dans cette douleur-là. C'est celle de Ménélas (dans le passage de l'Odyssée cité par Burke *).

Ce plaisir est, comme on voit, fondé sur l'action de *l'imagination.* Plus on a d'imagination, plus on est susceptible de ce genre de douleur (aimable). Quand l'imagination n'agit pas, on reste dans la douleur directe. Si la colique est trop forte pour vous laisser imaginer, vous ne sortez pas de la douleur directe.

La douleur directe est une sensation pure, que l'on ne peut pas plus décrire que le plaisir de *scaricare* *.

La douleur directe morale est la vue de soi malheureux, par la perte des espérances qu'on avait pour l'avenir.

L'imagination peut aussi augmenter la douleur directe, en voyant des positions malheureuses comme conséquences du malheur actuel, positions qu'il n'amène point. Ainsi l'imagination peut diminuer et augmenter le malheur.

Maintenant, d'où vient que le même malheur arrivant à deux hommes, l'imagination console l'un et désole l'autre ? Les tempéraments donnent-ils des habitudes à l'imagination ?

Il paraît que tout mouvement exécuté souvent en devient plus facile, que pour imaginer il y a un mouvement dans le cerveau, et qu'enfin l'imagination a des habitudes, habitudes qui proviennent ou du tempérament, ou du genre de travail, peut-être de tous deux.

CHAPITRE V

Description des plaisirs.

Qu'un homme vienne vous dire : « A. vous a donné un superbe cheval avec 1.000 francs de rente pour le nourrir » ; vous avez un plaisir. Si, le matin, ayant pris du café, ayant l'imagination active et

vous promenant par un beau jour d'automne, vous venez à vous figurer que vous avez ce beau cheval, vous vous voyez galopant devant de jolies femmes à qui vous faites la cour, parcourant en 50 minutes une distance pour laquelle vous demeurez actuellement trois heures dans une mauvaise voiture, portant vous-même de l'avoine à ce beau cheval, en un mot, vous vous figurez tous les plaisirs que vous donnerait ce cheval, vous jouissez réellement de l'image que vous présente votre imagination et vous vous en rassasiez ; de telle manière que si, après votre promenade de quatre heures, vous avez retourné de mille manières l'idée de votre beau cheval, on vient à vous le donner réellement, vous avez moins de plaisir que si vous n'y aviez pas songé. La raison en est que vous vous êtes donné d'avance tout le plaisir que vous auriez eu après. Il est même à croire que vous trouverez des défauts à votre beau cheval [1].

Je pense que c'est là l'origine du malheur des gens inactifs. Si vous voyez le bonheur dans une action, il faut agir sur-le-champ ; mais si, au lieu d'agir, vous attendez deux ou trois jours et que, pendant ces deux ou trois jours, vous jouissez du bonheur qui doit être produit par l'action dont il s'agit, lorsque vient le moment de travailler, vous êtes dégoûté du bonheur que vous vous promettiez

1. Approuvé, le 28 mars 1811 *.

et cette action, pour laquelle vous étiez si ardent, ne vous enflamme plus et vous paraît inutile ; et désirant moins, vous n'avez plus assez de force pour surmonter les difficultés que vous présente cette action. Lorsqu'on n'a pas agi ainsi, dans huit ou dix occasions différentes, on se blâme soi-même d'être inactif, il y a du malheur de produit.

D'où vient ce malheur ?

Chez H., de ce que je me dis : 1º j'ai manqué l'occasion d'acquérir de l'expérience et par conséquent de l'esprit ; 2º j'ai manqué l'occasion d'augmenter ma dextérité à saisir les plaisirs et par conséquent mes jouissances futures ; 3º il y a du regret de la jouissance réelle. Si au lieu de passer le temps à me figurer tout seul que j'enfilais *Sheph*[*erdrie*] *, je l'eusse eue dans ce temps-là, j'aurais eu des jouissances plus vives que celles que je m'imaginais, et surtout plus vives que celles que j'aurais aujourd'hui, et j'aurais le souvenir de ces jouissances.

On dit souvent qu'un homme est magnanime parce qu'il supporte un grand bonheur sans émotion apparente. C'est peut-être qu'il a usé ce bonheur d'avance. La galerie du musée : mener à l'autel un archis *.

Ce vol fait à l'avenir n'est possible que pour les imaginations douées au moins d'un certain degré de force.

Voir Henri IV dans la même position, brillant

et plus senti de cette nation. Cause du succès de Lafon, mais l'autre [1] a probablement plus d'imagination.

Quoique les tempéraments de Cabanis nous paraissent très peu prouvés, il est à croire que le bilieux, le flegmatique, le sanguin, le mélancolique, le musculaire et le nerveux prennent le même plaisir et la même peine d'une manière différente.

Ce qui est vrai de l'un de ces tempéraments ne l'est pas de l'autre.

L'homme qui vit dans la douleur peut désirer le plaisir, mais il ne sent vivement que son absence ; il ne peut pas se figurer le plaisir d'une manière complète.

Nous distinguons donc deux circonstances dans lesquelles un homme n'est plus susceptible de goûter le plaisir :

1° Cet homme aura pris l'habitude de la douleur.

Caton gagnant à la loterie ne verrait que l'embarras d'être payé, de placer son argent, d'aller à Paris pour cela, louer une chaise de poste, la crainte d'être volé, etc...

Dazincourt vient chez Dugazon et lui dit : « Je suis bien malheureux. » — « Et de quoi ? » — « C'est que je viens de gagner 50.000 écus à la loterie, et que je suis bien sûr qu'on ne me les payera pas. »

1. Milan.

2° Il aura usé le plaisir par l'imagination.

Il s'agit donc de voir comment chacun des six tempéraments se combine avec ces deux circonstances.

En 1812 [1] les tempéraments nous paraissent trop peu prouvés pour que nous puissions y appliquer la théorie ci-dessus.

SUITE DE BURKE [2]

(*After the work on the stiles*, nous reprenons la lecture de Burke, *ats* Plancy *the first July* 1812*.)

Jusqu'à la page 80, nous ne trouvons d'autre mérite que celui de nous avoir inspiré notre théorie de la douleur en 1811 et cette idée que tout ce qui est terrible est une source du *sublime*.

Les explications fondées sur les causes finales sont du bon pathos anglais.

(La page 80 de *la sympathie*) nous engage à nous faire cette question :

Quelle est la nature du plaisir qu'on sent en voyant le tableau de la mort de Clorinde * ?

Le spectateur sympathise avec Tancrède, mais

1. Plancy, du 20 au 30 juin.
2. *1er July 1812. Plancy.*

il ne sent pas la *douleur directe* ; il ne sent que la *douleur regrettante.* Il se figure les plaisirs de l'amour comme Tancrède se les figurera dans trois mois. Les plaisirs de l'amour sont une idée très vulgaire, mais la manière extrêmement originale dont notre imagination est sollicitée à se les figurer fait qu'elle les présente avec beaucoup plus de vivacité que si elle n'était excitée que par une description ordinaire de roman. Il y a de plus le plaisir de l'imitation.

L'homme qui voit le tableau de Clorinde a la même sensation que le comte Raymond de Toulouse, ami de Tancrède, en apprenant cet événement affreux, à l'exception que le comte de Toulouse a : 1° un peu de douleur directe par la vue de son ami malheureux ; — 2° qu'au lieu de sympathiser franchement avec lui comme l'homme qui voit le tableau, il observe un peu de quelle manière son ami prend ce malheur et que si même il lui avait prédit que cet amour ferait son malheur, il a une légère satisfaction d'amour-propre causée par ce raisonnement : *Je le lui avais bien dit.* Ces deux sensations sont très légères.

C. n'admet pas ce *secundo* et le relègue chez les Grenoblois.

Ici nous sommes interrompus par un rire causé par un dialogue du vicomte * : — « Monsieur, je suis philosophe. » — « Ah ! Ah ! vous êtes philosophe, monsieur. » — « Oui, monsieur. — (Avec un grand

salut :) Mais cependant, monsieur, vous avez le spleen, parce que vous voudriez avoir de beaux habits, de beau linge et un cabriolet. » — « Ah ! Monsieur, c'est que nous avons des passions. » Nous sommes comme des fous de cela, Plana et moi, mais il nous semble que nous n'aurions point tant ri si le vicomte avait su aussi bien les mathématiques que nous. Toute la grâce de cette plaisanterie venait du sentiment de notre supériorité sur lui, c'était un enfant qui nous battait. C'est pour cela que, dans les cours anciennes, on sentait le besoin d'avilir le fou qui faisait rire.

La grâce :

Toutes les fois que nous voyons un homme ou une femme dans la société, nous nous en promettons une certaine quantité de plaisir ; lorsque la figure de cet homme ou de cette femme, ses manières, ses écrits nous annoncent plus de plaisir que nous n'avions lieu d'en attendre d'après notre connaissance générale des hommes, nous disons que cette figure, ces gestes, ces lettres, etc..., ont de la grâce.

Page 82 :

La prospérité d'un empire ne nous présente pas une idée bien nette. Le bonheur d'un empire se compose d'une foule de bonheurs médiocres, ils n'ont rien de piquant, tandis que Persée conduit en triomphe, tout mutilé, et mourant dans un

cachot, nous offre une image très distincte et très touchante parce qu'elle est rare.

Quelle est la source du plaisir qu'a le peuple à voir une exécution ?

1° Ce plaisir augmente à mesure que l'exécuté est d'une condition plus distinguée.

Quelle est la source du plaisir qu'on éprouve en assistant à la représentation d'une tragédie ?

1re question :

Il y a des gens qui éprouvent de la douleur directe à voir un événement qui fait éprouver un plaisir (délice, suivant Burke) à d'autres. Par exemple : *The fair* J. G.*

Burke, page 112, dit qu'une idée obscure, convenablement exprimée, est plus puissante sur notre âme qu'une idée claire.

Nous disons que les idées présentées par le poète doivent, pour produire le plus grand effet possible, être claires, nettes et fortes. Un homme égaré pendant la nuit dans une épaisse forêt nous dit seulement : « Il me semble, au milieu de ces grands arbres agités et à la lueur sombre d'un éclair éloigné, voir un homme d'une haute taille, pâle, mais dans une posture menaçante ; » il excite en nous une crainte d'autant plus vive que notre imagination est plus puissamment excitée par la curiosité.

Mais nous ne voyons point ici que le poète manquât de clarté et de netteté, au contraire son image serait claire et nette mais ne serait pas prolongée ; la continuation serait l'affaire de l'imagination du lecteur, le poète doit toujours peindre exactement, il est libre seulement de choisir et de disposer les images de manière à produire le plus grand effet [1].

Nous ne voyons pas d'obscurité dans ce que Burke cite de Milton *.

Page 113 :

L'image de Job * est fort belle, l'effet produit sur Job est décrit très clairement et de manière à nous faire sentir fortement l'incertitude de la forme de l'apparition.

Page 114 :

Le gigantesque peut être touchant dans la poésie et ridicule dans la peinture. Nous admettons cela.

Réponse à cette question : quelle est la source du plaisir que le peuple éprouve à voir une exécution ?

H. pense que ce plaisir est :

1° Remède à l'ennui.

2° (Pour les gens bien élevés :) observations à faire.

1. Autrement : le poète a peint nettement une image peu nette.

3° Une sympathie lancinante avec le malheureux.

On arrive sur la place publique poussé par un des deux premiers motifs, ou par tous deux. On examine le malheureux, il fait quelque geste, on se laisse aller à le plaindre, bientôt on sympathise avec lui, on en est averti par l'horreur qu'on ressent de la mort prochaine. On se dit pour faire cesser la sympathie : mais le monstre est un empoisonneur ; elle s'éloigne un instant. Il n'a qu'à lever les yeux ou les mains au ciel, la sympathie lancinante recommence aussitôt, et est chassée de même.

On ne veut pas sympathiser avec un homme qui va perdre la vie. Cela est si vrai, que si, en allant au supplice, il demandait à vous toucher la main, on en aurait horreur. S'il s'échappe, et qu'en fuyant les gendarmes, il nous touche la main, on n'en a plus d'horreur, parce que sa mort est moins certaine.

Burke, page 121 :

« Les jeunes gens peu instruits des usages du
» monde et qui n'ont pas coutume d'approcher les
» hommes revêtus du pouvoir, sont en leur présence
» si frappés de crainte, que toutes leurs facultés en
» semblent suspendues. »

Cela est bon pour le peuple, mais nous pensons que les jeunes gens bien élevés et accoutumés à raisonner, ne craignent pas la puissance ; ils croient

se trouver en présence d'une intelligence supérieure pour laquelle leurs pensées les plus élevées sont encore trop petites.

Pages 134 et 135 :

La façade d'un édifice doit inspirer une idée de grandeur ; c'est l'idée que donne une rotonde en colonnes et vue du dehors à quelque point que l'on se place. Si ces colonnes étaient rangées suivant une ligne droite, on ne verrait bien l'ensemble que d'un seul point, or qu'est-ce qu'une grandeur qu'il faut s'arranger pour sentir ?

Page 139 :

Nous approuvons qu'une esquisse donne souvent plus de plaisir qu'un tableau fini, parce que l'imagination achève le tableau, chaque jour, comme il lui convient.

3

EN LISANT DES PIÈCES DE THÉATRE.

Macbeth.

1811, 1er avril, jour de la note montrée par M. d[e] Ba[ure] et de nos craintes *.

Cinna *.

2 avril 1811.

Acte I, scène 1re.

Il n'est pas naturel, qu'on se parle si longtemps de sa passion ; il est absurde qu'on parle dans les appartements supérieurs d'une conspiration contre lui, mais on ne peut convainere Corneille de cette absurdité ; il a écrit : *la scène est à Rome.* (Voir ses *Discours sur l'Art dramatique*, le troisième.)

Le grand défaut de ce monologue est qu'Émilie se parle avec la netteté et l'éloquence qu'elle emploierait en parlant à un étranger. Il nous semble que Shakespeare aurait mêlé beaucoup de nature à cette scène, en donnant à Émilie le vrai et simple langage d'une âme troublée ; il l'aurait représentée, par exemple, à deux heures du matin, se levant, se promenant agitée dans sa chambre et étonnant une de ses femmes. Quelle différence d'intérêt, si à deux heures du matin Cinna s'introduisait déguisé pour parler de sa conjuration ou, si cela était trop imprudent, on verrait Émilie prenant des résolutions qu'elle communiquerait le lendemain à Cinna dans une chasse.

Le style [1] n'est pas d'accord avec la nature, mais si on supposait cet accord, il est noble et passionné

1. Ou l'art de traduire des idées données.

(ou tragique), clair, et a la brièveté qui annonce une grande âme. Pour en faire la preuve, on n'a qu'à supposer que les quatre vers (« Vous prenez sur mon âme... », etc.) soient transportés dans le rôle d'Aménaïde, on verra l'étonnement qu'ils produiront.

Supposons que ce monologue fût un portrait, c'est-à-dire que le poète crût rapporter ce qu'il aurait entendu réellement dire à Émilie, nous mettrions à la charge du poète ce qui nous semble contre nature, tout comme nous mettons à la charge de Girodet les teintes bleuâtres que nous voyons dans le portrait de M. Redouté (tout en remarquant ce défaut dans le portrait de M. Redouté, nous nous faisons une idée de sa figure) ; de même, tout en remarquant les défauts consignés ci-dessus, il nous reste une idée du caractère d'Émilie. Le problème que nous nous proposons est celui-ci : quelle serait cette idée après avoir entendu ce monologue ? Nous nous représenterions Émilie comme une femme d'un caractère très ferme, dépourvu par conséquent de grâces (des charmes de la faiblesse), aimant un peu Cinna et ne séparant point sa vengeance de son amour. On n'imagine pas (toujours après ce monologue seul) qu'une de ces deux passions puisse tout à fait renverser l'autre, ou en d'autres termes : quelle est la plus forte des deux ?

D'après l'empreinte de force et de raison que portent les pensées et le style de ce monologue, je ne serais pas éloigné de croire que la vengeance l'emportera.

Scène 2, page 342.

Toute cette faveur... et trois vers suivants : si Émilie avait des sentiments tendres, elle devrait s'indigner que Fulvie la consolât de la mort d'un père par son crédit et les bienfaits pécuniaires d'Auguste. Au lieu de cela, ces quatre vers semblent montrer l'orgueil monarchique, et à un examen un peu approfondi le quatrième ne dit rien, n'a pas de sens.

Cette tirade est fierté, vengeance et *maximes* politiques. Le talent politique serait :

1° de la montrer gagnant un chef du peuple en lui faisant présent d'une belle coupe ;

2° un second par de l'argent en monnaie [1] ;

3° un troisième par la vanité ;

4° un quatrième enfin par la coquetterie.

En un mot, Shakespeare nous eût rendu sensible l'administration intérieure de l'ambition. Exemple : Macbeth avec les deux assassins de Banquo.

Émilie est bien loin de là ; au lieu de gagner Maxime, elle se donne la jouissance d'exprimer des pensées fières et hautaines.

1. Si quelque niais trouvait ceci, il nous croirait diablement bêtes. Par exemple, M. Lemaire.

Tirade de la page 343 : modèle parfait de style, à l'exception de : *nos parents.* Fierté et vengeance fortifiées des maximes de l'éducation romaine, telles qu'amour de la gloire et de la patrie.

Page 344 : Émilie décrit et ne sent pas l'état où elle devrait être (« Je veux et ne veux pas,... etc.).

Supposons que dans une rue déserte et la nuit un homme vous donne une calotte ; vous le reconnaissez, c'est un caractère féroce, qui tire fort bien le pistolet et manie fort bien l'épée ; il ne tient qu'à vous de ne pas parler de votre cas, il ne sera jamais connu, car le bretteur était ivre et ignore son action. Mais si vous êtes bilieux, l'idée de cet outrage empoisonnera tout le bonheur que vous pourriez avoir.

Émilie dit :

Aux mânes paternels je dois ce sacrifice.

Peut-être que les mœurs romaines ont imprimé dans le cœur d'Émilie le sentiment de ce devoir aussi fortement que les mœurs chevaleresques ont imprimé dans le nôtre le besoin de demander raison d'un affront. C'est là, ce nous semble, le mobile de tout ce qu'elle fait dans la tragédie, car il est évident que ce n'est pas une fille tendre ; cette manière de voir n'est contredite que par le vers :

Je demeure toujours la fille d'un proscrit,

qui nous semble inintelligible, ainsi que nous l'avons observé.

L'entrée de Cinna ne produit aucun effet et pourrait être placée, ou mieux par elle-même, ou dans un moment où Émilie est mieux disposée pour son amour. Émilie le reçoit comme une femme qui marche fortement et droit à son but et qui n'a point d'autre passion. La question par laquelle elle commence la scène troisième est celle d'un général à un colonel.

Nous ne voyons pas le moyen de faire mieux que le compte-rendu de *Cinna.* Shakespeare n'aurait pas pu donner de meilleures pensées et la manière de les rendre (ou le style) est d'une grande âme [1]. Il n'y a rien de plus beau que

Je les peins par le meurtre,... etc...

et les dix vers suivants. C'est un modèle parfait du style tragique. Il y a un trait de recherche, mais qui ne refroidit point et n'est point bas, comme :

Par un effet contraire, etc...

Il n'y a d'autre défaut dans ce discours que celui-ci : on n'aperçoit pas que celui qui parle est un homme sans caractère momentanément exalté.

1. Effet de l'éducation romaine, car Cinna n'est qu'un homme ordinaire.

La fin :

Demain j'attends la haine,... etc.

annonce un grand caractère et produit le tressaillement du sourire sublime ; on s'admire soi-même, on se voit ayant des sentiments aussi élevés.

Dans la réponse d'Émilie, l'amour n'est qu'au second rang, c'est l'amour de la gloire obtenue par le rétablissement de la liberté qui tient le premier. Elle devrait parler de son père pour que le caractère fût un, et s'écrier par exemple : « Toranius, ô mon père, tu seras donc enfin vengé ! » Ce qu'elle dit de beau sur Brute et Cassie ne devrait venir qu'en seconde ligne.

En général, dans ce que nous avons vu de la pièce on *ne fait pas une connaissance intime* avec les personnages, on peut en parlant de ce qu'ils disent leur supposer également trois ou quatre caractères différents.

Émilie est-elle mue par le pur amour de la liberté, — ou par la piété filiale, — ou par l'orgueil de ne pas rester invengée ?

Au bout de vingt lignes, nous connaissons à fond un caractère de Shakespeare, talent que Corneille n'a pas eu, ou n'a pas pu montrer voulant être noble, mais il est plus probable qu'il ne l'a pas eu, car il régnait sur la scène et établissait les règles.

Au bout de cinq minutes, on voit tout de suite

quelle femme c'est que lady Macbeth, quelle femme c'est que Desdémone.

Dans la fin de l'acte Ier, Cinna ému par son récit est vraiment grand. Le style est aussi beau que les pensées. Sa concision nous paraît surtout admirable.

Outre le *caractéristique* de Shakespeare [1], on peut désirer dans ce premier acte la *vérité* de son pinceau [2].

Émilie parle de larmes qu'elle verse pour son père, dans un seul vers, pendant le premier acte. Il nous semble que ses pleurs (quinze ans après la mort du père) sont contraires à la fermeté évidente de son caractère. Elle doit se dire à elle-même habituellement : il s'agit de le venger, et non de le pleurer.

Acte II *.

---

1. Le caractéristique, talent particulier de Shakespeare.
2. La *vérité* du pinceau de Shakespeare. Lire une de ses pièces dans la vue d'examiner cette qualité. Comme quoi on voit chaque sentiment se former, se nourrir et enfin s'emparer assez du personnage pour qu'il l'exprime. Cette *vérité* me semble surtout frappante dans *Othello*.

Le Marchand de Venise *.

8 avril 1811.

Il y a une très bonne scène de tendresse voluptueuse et gaie entre Jessica et son amant, il y a une répétition de la même tournure pleine de grâce (1re scène du Ve acte).

Antonio est un bon caractère de marchand obligeant. Gratiano est un homme aimable, mais d'une manière bien plus élevée qu'un aimable Français. Par exemple, la tirade : « *Let me play the fool with mirth,...* » etc. (page 8), est de la gaieté annonçant le bonheur, gaieté qui parmi nous friserait le mauvais ton, car ce serait montrer soi heureux et parler de soi. La vraie gaieté française doit montrer aux écoutants qu'on n'est gai que pour leur plaire. Gratiano annonce trop de fermeté pour ne pas faire songer qu'il pourrait être incommode. Il voit les choses de plus haut que l'homme gai français, et les exprime par des figures annonçant de la sensibilité. Gratiano inspire la bienveillance. Portia est aimable, dans le même sens que Gratiano. Les autres caractères sont vrais. Mais le plus remarquable de tous est Shylock. Sa première passion a

été : gagner de l'argent par le commerce. On lui en voit toutes les habitudes profondément imprimées. Vivant au milieu de chrétiens qui le méprisent en face, qui lui crachent au visage, qui entravent ses opérations, qui ont pour eux les lois, voyant que malgré toute son industrie et ses grandes richesses il restera toujours l'inférieur de ces gens-là, son caractère a eu longtemps soif de la vengeance. Ce caractère est plein de fermeté et de ténacité. Il s'énonce, comme tous les personnages de Shakespeare, par des tournures extrêmement vives.

On voit ce caractère parfaitement. C'est un homme vindicatif revêtu des mœurs d'un marchand avare, il a toute l'ardeur possible. Nous n'y voyons rien à changer. C'est une hyène qui a rugi dix ans dans sa loge et qui trouve enfin moyen d'en sortir et de dévorer un chrétien.

La scène du prêt est parfaite. C'est ainsi, mais avec plus de formes, que nos marchands lâchent leur argent. La première chose qu'ils vous disent, c'est qu'ils n'en ont pas. (Visite à l'agent de change *with* Ouéhihé.)

La scène où il quitte sa fille, la scène du jugement sont parfaites, mais il n'est point comique. Il ne se trompe nullement dans les moyens d'atteindre son but (pour moi, comme Harpagon).

Nous pensons, contre Johnson, que les deux actions se nuisent, que l'épreuve des trois coffres est mal combinée. Il n'y a pas de quoi rire. Mais

on peut sourire fortement aux signes d'une passion qu'on croit deviner et qu'on comprend en effet. Il y a une bêtise, c'est Gratiano dans la scène du jugement qui insulte Shylock, qui lui répond avec une grande supériorité. Qu'Antonio méprise Shylock, c'est naturel, mais il est bête à un de ses amis d'insulter celui qu'il doit chercher à fléchir.

Julius Cesar *.

8 avril 1811.

Le commencement est fort naturel. Dans la première scène de Cassius avec Brutus, le premier donne au second des raisons trop élémentaires. Il fallait parler du bonheur du peuple.

Toute la grandeur de Shakespeare apparaît à ces mots de César : « *Let me have men about me that are flat*, etc. (page 139).

Acte II. — Nous ne trouvons point le monologue de Brutus : « Il faut que ce soit par sa mort, » rempli des grandes pensées qui devraient s'y trouver. Les deux questions étaient celles-ci : Nous faut-il un empereur ? et : s'il le faut, César doit-il être cet empereur ? Au lieu de la discussion profonde de ces deux questions, nous trouvons que *le pouvoir sépare la pitié de la grandeur.*

Le monologue : *O conspiration !* est une image frappante pour le peuple, mais n'est pas dans la nature.

La scène de conspiration, acte II, nous paraît au-dessous de Shakespeare. Les conjurés n'ont point la chaleur brûlante que suppose l'action de conspirer la veille pour exécuter le lendemain ; ils n'ont point de chaleur. Le spectateur ne voit point les moyens qu'emploieront les conjurés pour tuer César. Shakespeare aurait dû les montrer comme fait *Cinna* de Corneille. Ce qui se dessine bien, c'est la pureté du caractère de Brutus : une âme tendre qui aime César et qui voit qu'il est nécessaire de le tuer. Il dit : « Nous serons nommés des purificateurs et non des assassins. »

Tout ce qui suit, jusque et y compris le meurtre de César, nous paraît froid et vide. Cela nous paraît bien éloigné de la manière substantielle dont est peint le caractère de Shylock. Il fallait nous expliquer le mécanisme du gouvernement romain et nous montrer que, les rouages existant, la suppression de César les rendrait à leur mouvement naturel et ferait ainsi renaître la liberté. Il fallait que les conjurés convinssent d'avance et avec exactitude des choses à faire aussitôt après la mort de César. Ils devaient ne pas hésiter à sacrifier Antoine. Au lieu de cela, César mort ils s'amusent à faire une leçon de philosophie.

Mais Louis dit que Shakespeare a voulu être

fidèle à Plutarque et mettre l'histoire en dialogue ; il a bien conservé la physionomie tendre et mélancolique de Brutus et le caractère réfléchi de Cassius.

Il valait mieux, selon moi, que Shakespeare fît une conjuration aussi bien qu'il aurait pu l'inventer, en conservant la physionomie ci-dessus à Brutus et à Cassius, en leur faisant faire quelques réflexions philosophiques après la mort de César, pour bien prouver la passion qui les avait fait conspirer. Je pense de plus que si ces deux Romains revenaient à la vie et lisaient Plutarque, il se plaindraient de lui, se moqueraient de nous qui ne voyons dans une conspiration que ce qu'y a pu apercevoir un vieux philologue à caractère doux à qui les leçons de philosophie qu'il donnait aux jeunes Romains ôtaient, disait-il, le loisir d'écrire l'histoire [1].

9 avril 1811.

On peut voir ce que Shakespeare eût pu faire par les deux mots par lesquels il peint Cicéron et qu'il a trouvés ou au moins choisis.

Jusqu'à présent, nous sommes mécontents de cette pièce.

1. *Vid.* Plutarque, *Vie de Démosthène*, et *Vie de Plutarque*, Middleton, préface, 81, trad. de Prévost.

Les conjurés agissent comme des niais à l'égard d'Antoine.

Harangue de Brutus.

La harangue de Brutus est fort intelligible, fort à la portée du peuple ; mais elle est, ce nous semble, au-dessous du peuple de Rome ; il n'y a pas assez de notions politiques pour un peuple accoutumé à suivre les actions de son gouvernement et à en faire partie. Il n'y a pas assez d'images sensibles et pressées les unes sur les autres pour prouver au peuple qu'il était esclave, qu'il ne devait pas l'être, et que par la mort de César il va cesser de l'être.

Brutus oublie la grande raison : « César a été mis à mort sans jugement parce qu'il était mis au-dessus des lois ; mais Cassius, Cimber, N., N., N., moi son ami, nous l'avons jugé digne de mort [1]. En voici les raisons :

« Vous rappelez-vous qu'à la dernière élection vous vouliez élire Caius ? Il vous fit dire qu'il voulait Publius.

» Vous n'étiez que ses automates, » etc.

1. On sent bien que nous ne parlons et ne pouvons parler ici que sous le rapport littéraire. Ces Romains ont de bien plus grands reproches à supporter sous le rapport moral, ce sont des assassins *(a)*.

(a) Ceci était pour la police du temps.

Shakespeare devait peindre si, ou non, le peuple romain à cette époque était digne de la liberté ; s'il en était indigne, Brutus et Cassius en supprimant César ne font qu'ôter une cause très active de tyrannie, mais ils ne font pas renaître la liberté, car le peuple n'a plus assez de vertu pour les formes anciennes, et ils n'organisent pas avec ces âmes basses des pouvoirs différents dont l'équilibre engendre la liberté (voyez Delolme).

Sur quoi je remarque que Shakespeare eût été un inventeur en politique. On était bien éloigné, en 1590, d'avoir ces idées-là. Un poète, comme peintre de sentiment, n'a besoin que de son cœur. Othello est le même dans tous les siècles, mais dès qu'il énonce des idées exprimant les rapports des choses, il n'est qu'à la hauteur de son siècle.

La scène du discours d'Antoine est excellente, nous n'y voyons rien à changer. Son discours est plein d'adresse et fort intelligible. (Comparer ce discours à celui d'Alfieri dans *Bruto secondo.*)

La scène du pauvre poète Cinna est excellente. Peut-être Shakespeare n'est-il froid que quand il copie Plutarque ou tout autre historien.

Grand empire de l'histoire et des tragédies. Si les deux petits ent[housiastes] que nous connaissions en 1803 avaient conspiré, ils se seraient crus des Brutus et des Cassius, et par conséquent les auraient imités.

Donc, une conspiration bien peinte, et avec les

véritables moyens d'exécution, est une chose dangereuse et défendue avec raison [1].

Brutus et Cassius auraient dû nous montrer les moyens qu'ils emploieront pour lever une armée, pour la solder, pour la faire vivre. Il manque aussi quelques détails de ce genre dans la belle scène des triumvirs. Nous croyons toujours que Shakespeare est vrai et énergique dès qu'il ne copie plus les historiens [2].

Acte IV.

Cet acte nous semble vrai, mais pas très fort, il n'y a rien de frappant. La scène de la brouillerie nous paraît faible (aujourd'hui) sous le rapport de l'amitié, et fausse sous le rapport politique. La querelle vient de ce que Brutus reproche à Cassius d'avoir une main avide. Les termes dont se sert Brutus. Cassius, au lieu de répondre, s'indigne des termes dont se sert Brutus, ce qui est doublement mal :

1° il ne peut pas y avoir de réconciliation véritable, tant qu'il n'y a pas eu de réponse ;

2° cette réponse était facile et sans réplique : « C'était pour le service public. Nous avons assassiné pour la liberté, nous pouvons rançonner le peuple.

1. Police de 1811.
2. Très bon. Décembre 14.

Ces désordres n'auront plus lieu après le rétablissement d'un gouvernement libre, dans ce moment le salut du peuple consiste à écraser les partisans de la tyrannie, et *salus populi suprema lex esto.* »

Acte V.

L'entrevue est puérile. Ce qui suit, faible. Brutus et Cassius ont dû se dire mille fois ce qu'ils se disent, on voit trop l'homme, le disciple de tel ou tel philosophe, et pas assez le général ; ils devraient agir avec plus de chaleur, ils manquent de verve. L'absence de la philosophie donne un air d'action et de succès à Antoine et à Octave. Leur petit différend montre des gens qui s'occupent de leur affaire.

Toute la fin manque de chaleur et de la rapidité indispensable dans les actions de gens qui se battent.

On n'y voit rien des dispositions d'une bataille ; les deux chefs ne s'entendent pas, puisque Cassius ne sait pas que Brutus est vainqueur de son côté. Cassius se tue contre toute raison, c'est l'action d'un homme qui n'a plus de ressources et qui a tout à fait perdu la tête.

Cassius et Brutus ont une philosophie déplacée au milieu d'un combat.

Il nous semble que la philosophie qui apprend à se tuer dans un danger, qui familiarise avec l'idée qu'on peut se tuer sans peine en toute occasion,

coupe l'esprit de ressource. L'idée de se tuer étant très simple, se présente sur-le-champ, saisit l'esprit avec force, empêche de combiner et d'agir, et n'est pas si terrible que les circonstances par lesquelles on peut recevoir la mort [1].

Ainsi, les jeunes amants allemands se tuent à tout propos plutôt que d'enlever leurs maîtresses, les emmener en pays étranger et les nourrir par leur travail.

Tout ce cinquième acte nous a ennuyés.

Le caractère de Brutus est bien peint, l'opposition de sa tendresse et de l'action qu'il commet est piquante, agréable et rapprochée de nos mœurs modernes.

Le discours d'Antoine est beau et l'esprit du peuple est bien peint. Le reste est Plutarque dialogué.

Cette pièce nous paraît faible et nous touchait jusqu'à l'enthousiasme vers 1803. Notre cœur était tout ému d'avance, le seul mot de Brutus nous touchait, que ne devait pas faire sur nous Brutus montré sous des rapports aimables et faciles à saisir ? Nous aimions surtout Brutus tuant l'homme qu'il aime pour sa patrie [2].

1. *Took B ideal. T. Mélancho.*

2. *I find that excellent in 1.000 the 12 december 1814* *. Que n'avons-nous travaillé ainsi pendant mars et avril de cette année !

The merry wives of Windsor *
(dissection de l'effet produit).

13 avril 1811.

Premier acte, nulle action, suite de mauvaises plaisanteries. Rien de bon, il ennuie, impossible à achever seul. Le caractère de Falstaff nullement développé.

Deuxième acte, au moins aussi ennuyeux que le premier.

Troisième acte. Scène du duel où on attend le comique, qui n'arrive pas. Celui qui dérive de la mauvaise prononciation d'Evans et du Dr français est un comique de boulevard, nous nous croyons d'avance supérieurs à ces gens-là. La scène du panier est amusante et doit gagner beaucoup à la représentation.

Quatrième acte. Falstaff apprenant son second rendez-vous à M. Broc est un peu comique. La scène de la sorcière de Brainfort étant une répétition de celle du panier, et étant prévue, fait rire encore, mais il faut être bien disposé ou voir rire à ses côtés des gens qu'on aime pour en rire.

Cinquième acte. Il en est de même de la scène de féerie, qui est beaucoup trop prévue. Il y a une intention comique à faire enlever des hommes par Stender et Cayus. Cette position-là et le panier

arrivant à des gens de meilleur ton seraient susceptibles d'être très comiques. Le grand défaut de cette pièce, c'est que les deux ou trois positions comiques qu'on y trouve ne sont pas assez rapprochées. Si on bâille pendant une demi-heure, on ne peut pas rire après, quelque vrai comique qu'on présente.

Si cette pièce n'eût pas été de Shakespeare, nous ne serions jamais allés à la fin. C'est mauvais.

Rire. — Voir sur la nature de l'*humour* le *Miroir des Muses* de Randolph et la lettre de Dryden à Deunis [1].

1. En attendant que je sois passionné et heureux, comme du 4 décembre 1811 au 15 mars 1812, étudier et mettre en ordre mes idées *upon the comic* *, la passion viendra. 25 février 1813.

VI

VOYAGE AU HAVRE *

1

Le récit de Louis Crozet.

30 avril 1811.

Nous sommes partis de Paris le 29 avril, à quatre heures du matin, et sommes arrivés à Rouen à quatre heures du soir environ. Pendant la route, j'ai dormi et remarqué quelques positions agréables, des maisons bien situées, une belle verdure et des plantations qui font plaisir à voir. Les vergers surtout sont remarquables par la grandeur, la beauté des arbres et leur nombre ; mais tout cela me donne seulement l'idée de l'aisance, de la propreté et d'une industrie tranquille et égale.

Le petit village de Fleury, à cinq ou six lieues de Rouen, bien bâti, situé au milieu d'un vallon vert, bien planté, bien arrosé, est ce que j'ai vu

de plus joli ; mais il y faudrait un bon torrent, deux coins de rocher nu et chaud.

A Rouen, nous nous sommes promenés jusqu'à six heures. Nous avons vu l'intérieur de la ville, qui est aussi laid que celui de Troyes *, qui est bâti en bois, pignons en saillie à chaque étage.

Le pont de bateaux ne fait d'autre effet que de faire désirer un pont fixe.

Le port m'a présenté le spectacle nouveau de bâtiments mâtés et gréés et d'une rivière assez agitée.

Nous sommes allés voir la maison où naquit Corneille le 9 juin 1606. C'est une petite maison blanche de trois étages, bien simple, ou, pour mieux dire, bien laide. Corneille est né au second. Les provinciaux n'y ont pas mis d'inscription pompeuse. Dans une bonne solitude sauvage, cette maison et l'inscription : « Ici est né Corneille le 9 juin 1606, » ferait un bien grand effet ; mais au milieu des teinturiers de Rouen, cela ne produit rien sur le cœur d'un brave homme. Victorin Fabre * gesticulerait et voudrait se faire remarquer au milieu de la rue.

A six heures, nous avons dîné et après sommes allés au spectacle. Parterre debout, ainsi qu'il mérite de l'être.

Avant dîner, j'ai écrit à l'aimable J[ul]es *.

Ce matin 30, à cinq heures, nous sommes sortis de Rouen pour Le Havre, et nous avons vu un beau quartier le long de la Seine, planté comme les

boulevards de Paris, adossé à un joli coteau et semé de belles maisons.

A une lieue de Rouen à peu près, la route est entre deux coteaux charmants. De Rouen au Havre, on rencontre beaucoup de maisons à qui il ne manque qu'une rivière pour ressembler aux bords de la Saône entre Chalon et Mâcon, tels que je les ai vus au printemps. Enfin, à une lieue du Havre commence une suite de maisons d'un bon style, bien bâties, petites et simples, toutes adossées à un coteau ; de ces maisons on voit la Seine, qui a deux et [1] trois lieues de large, Le Havre et Honfleur qui est de l'autre côté. Cette suite de maisons se termine par une grande quantité de maisons du même genre s'élevant en amphithéâtre sur le coteau, qui s'élève lui-même en cet endroit et qui est juste à l'extrémité de la grande rue du Havre. Derrière ces maisons, et en montant sur le sommet du coteau, on voit la mer aussi pleine qu'on peut la voir du Havre.

Le Havre est une jolie rue bien large où il y a quelques jolies maisons. L'extrémité de cette rue opposée au coteau est un des bassins. L'autre bassin est près de l'entrée de la ville. Tous deux sont pleins de bâtiments qui m'ont fait beaucoup de plaisir.

Nous avons vu sur la mer quelques bateaux

1. Lisez : *ou* *.

pêcheurs (quarante ou cinquante) ; cela m'a paru une grande quantité, à moi qui voyais la mer pour la première fois, et j'étais enchanté de voir ces petits et frêles bâtiments affronter ainsi le danger.

Le bruit des vagues, quoique la mer fût calme, excite vivement l'attention. Nous sommes arrivés près de la mer à une heure, à marée montante ; à trois heures, elle était pleine, et le soir, après dîner, à six heures, elle était descendue d'environ deux mètres.

Avant dîner, nous avons monté sur un rocher à droite de la première jetée ; sur ce rocher sont deux phares d'un joli style ; on en voit la lumière à neuf lieues en mer. Nous avons monté à la lanterne d'un de ces phares, et de là nous avons vu la côte de Cherbourg à environ trente lieues de nous, et devant nous toute la plaine liquide.

En montant le rocher, nous avons vu quelques sentinelles et plusieurs batteries sans hommes. Nous avons entendu quelques coups de canon qui nous ont paru venir de fort loin, mais qui cependant, nous a-t-on dit, n'étaient que les décharges des bâtiments qui voulaient entrer dans le port.

Le soir, la mer était bien calme, il ne restait plus que deux ou trois bâtiments, je commençais à sentir la grandeur du spectacle et le commencement de terreur que produit le grand. Une heure seul, là, la lune, un peu de vent, et je serais tombé dans une profonde mélancolie.

On ne voit à Rouen ni au Havre une grande activité. Au port du Havre, très peu de monde et point de bruit. Nous n'avons pas vu de jolies femmes ; les hommes ont l'air fin et leur accent traînard ne manque pas de naïveté. Cet accent n'est pas grossier, informe, comme celui de Lyon.

Le soir, j'ai écrit à J[ul]es et me suis couché dans l'intention de bien goûter demain le plaisir de naviguer pour la première fois.

J'oubliais de dire que le gardien du phare nous a parlé d'une forte tempête au mois de novembre dernier. Il nous a montré des vitres de sa lanterne qui ont été fêlées par des graviers que le vent soulevait et portait jusqu'à cette lanterne. Elle a au moins deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer. On nous a dit aussi que ce jour-là les vagues ont roulé des mortiers et des bombes à deux et trois cents pas de distance. Les rues du Havre étaient inondées et on défendit d'avoir du feu et de la lumière, de peur qu'une maison s'écroulant, les matériaux ne s'allumassent et que la ville ne fût consumée en une heure, à l'aide du vent et à l'aide de Dieu.

[1er mai.]

Le 1er mai 1811, nous nous sommes embarqués à bord le bateau pêcheur *Le Père de famille*, *n*o 31. Le patron a 13 enfants, dont 8 fils. Son fils aîné

faisait partie de notre équipage. On remarque avec raison que l'habitude du commandement, quelque petit qu'il soit, donne aux hommes un sentiment de force et d'assurance qui donne la véritable dignité et le bon sens. Je dis *le bon sens*, car j'ai vu beaucoup d'hommes qui n'en manquaient que parce que la timidité, la faiblesse, l'éblouissement qu'ils éprouvaient devant la puissance leur ôtaient le temps de former leurs raisonnements. Notre patron, qui se nomme Victor N., me semble fin et honnête, il est d'un calme parfait ; il n'a point eu avec nous, quoique nous ayons agi en gens riches, il n'a point eu cette bassesse, cette complaisance, que nous aurions trouvées sur terre. Il a été occupé seulement à faire son devoir, à diriger la manœuvre, et à dormir. Il nous donnait de bon cœur et bien naturellement toutes les explications que nous lui demandions.

Lorsque nous sommes sortis du bassin, les cinq hommes qui formaient notre équipage ont trouvé que le temps était très favorable à notre voyage ; il ventait *petit frais*, sud-ouest, et nous faisions, avant que le filet ait été jeté, trois lieues à l'heure ou à peu près, ont dit nos marins.

La première heure s'est passée de ma part à voir avec plaisir que la côte s'éloignait et que je me trouvais dans une position tout à fait nouvelle. J'attendais avec impatience que nous ne voyions plus de côte, j'examinais les marins, leur figure

froide et sans inquiétude, tandis que l'eau volait quelquefois jusque sur le pont et qu'une extrémité du bateau était prête à plonger dans la mer tandis que l'autre s'élevait par saccades imprévues. A mesure que nous avancions, le vent grossissait un peu, tournait vers l'ouest et devenait *bon frais.*

Enfin est venu le moment où la côte est disparue à nos yeux. Nous voyions de loin celle de Cherbourg, de Caen, etc., mais un nuage qui est survenu et qui semblait nous annoncer une pluie durable nous a dérobé cette vue, et en augmentant par la pensée le vent, en imaginant de grandes lames d'eau passant sur le pont de notre bateau et nous inondant à chaque fois, nous avons pu nous faire l'idée d'une tempête.

Alors, je commençais à jouir, mon cœur désirait vivement Shakespeare, les idées de danger et le dramatique qui les accompagnent commençaient à m'agiter, je me figurais déjà m'éloignant avec une maîtresse adorée prête à être engloutie et moi périssant avec elle, je me figurais surtout faisant partie d'une grande expédition ou quittant la patrie pour aller en Amérique ; ou, banni, obligé de quitter tout ce que j'aime en France...

Mais alors l'estomac, peu d'accord avec le cœur, s'est mis de la partie et a coupé court à mes jouissances. Sur les neuf heures, j'ai eu mal à la tête, mes yeux ne pouvaient plus fixer les vagues prochaines ni aucun des objets du bateau, ils ne pou-

vaient s'arrêter que sur le lointain. A neuf heures et demie, le besoin d'être assis et de me mettre à l'abri de la pluie m'a fait descendre dans la chambre où au bout d'une demi-heure j'ai vomi quatre fois avec d'assez grands efforts. Nous avions pris du café le matin.

Je suis remonté sur le pont, bien soulagé et m'en croyant quitte. J'ai eu une demi-heure de bonheur, après quoi le mal d'estomac est revenu, j'ai vomi encore une fois. Je me suis trouvé assez tranquille et je crois avoir fait sagement de n'avoir pas mangé du tout, car j'aurais vomi toute la journée.

Après cela, je suis allé me placer tout à fait à la proue assis sur le mât de beaupré, mon bonnet de coton sur la tête et, comme c'était le moment du plus grand vent, mon grand balancement et surtout celui de mon bonnet de coton ont beaucoup fait rire Henri et Félix.

Pendant tout le reste de la journée mon mal de tête a continué, une faiblesse affreuse dans tout le corps, impossible de me soutenir. Je me suis couché à côté de l'écoutille, et j'étais bien. Je faisais la conversation avec Henri et un marin qui avait été contre-maître dans l'expédition du capitaine Baudin * ; il était fort poli, grand, beau, dessinant bien tout ce qu'il disait et désignant les hommes dont il parlait par le trait de caractère qu'il connaissait ; deux autres marins avaient l'air bas et coquin, et notre marin ne leur parlait presque pas.

Un tel homme serait précieux pour être le domestique d'un enfant ; il le familiariserait avec les grandes choses sans aucune leçon. Nous avons beaucoup parlé, Henri, Félix et moi, de la grandeur que nous supposons au caractère d'un marin. En effet, il doit être peu troublé par le danger, et surtout il doit voir et appliquer promptement les expédients. C'est le vrai courage. Observons cependant que l'habitude lui dérobe la vue du danger et que peut-être son vaisseau battu par la tempête est pour lui un péril moindre que ne l'est pour un cocher un caprice de ses chevaux. Peut-être aussi le marin le plus hardi à grimper au haut d'un mât, le plus tranquille à faire une manœuvre au fort de l'ouragan, serait-il lâche à l'abordage et à la vue de l'épée. Mais au moins un marin est pour nous un homme qui a des choses nouvelles à nous dire.

Dans l'état actuel de nos idées sur la mer, nous avons peine à comprendre qu'on s'embarque pour l'Amérique avec un bateau semblable à celui que nous montions ; un mois de navigation, et sans doute nous nous y embarquerions : nous ne verrions plus le danger.

A midi, nous étions tous malades et nous aurions eu bien du regret si nous avions été attaqués par un bateau anglais égal au nôtre, car la faiblesse de notre corps nous aurait probablement cloués. *So, the sickness make cowards of us all* *. Nous avons

pensé pourtant qu'une sensation forte nous aurait tirés de cet état. Lorsque j'étais couché sur le pont, nos marins, qui faisaient une partie de dames, ont dit tranquillement :

« Allons, il faut finir, car nous allons avoir une jolie besogne tout à l'heure. »

J'ai cru qu'ils prévoyaient la tempête, et je me suis relevé promptement pour examiner les vagues ; mais point du tout, ils craignaient le calme : la pluie avait cessé, il faisait assez beau et le vent était semblable à celui du matin.

Nous avions gagné le large de cinq lieues, ils ont terminé la pêche, et nous sommes retournés. On a fait des signaux de la côte pour engager tous les pêcheurs à regagner le port ; aussitôt, nous en avons vu environ cent, les uns devant, les autres derrière nous.

Notre pêche n'a pas été très heureuse, le filet a cassé, il a fallu plus d'une heure pour le retirer et le raccommoder. On n'y a trouvé la première fois que de petits poissons hideux appelés des *chiens* et qui mangent les autres.

A la deuxième et troisième fois, on a pris un turbot, plusieurs raies et autres petits poissons. La vue de ces beaux animaux a déterminé le vomissement d'Henri.

Nous n'avons pas vu d'Anglais.

Nous avons tous été bien malades jusqu'à la rentrée au port, à quatre heures après-midi. Nous

n'avons pas été fâchés de mettre pied à terre. A dîner et après, Henri était le plus malade, mais nous n'étions pas bien portants, Félix et moi. Nous avons peu dîné, et si on nous avait servi du poisson de mer, il nous a semblé que nous aurions tous vomi.

Tout en dînant et un peu après, j'ai lu *René*, qui m'a fait plaisir d'abord en me rappelant celui qu'il m'avait fait au Mont-Cenis et en me présentant à la fois les deux situations les plus grandes et les plus pittoresques que j'ai vues. Le style ne m'en a point paru trop boursouflé (quoi que je sois sûr qu'il l'est horriblement) ; il me paraissait que ces grandes expressions conviennent aux moments où les émotions de l'âme sont extraordinaires et où on se les exagère à soi-même en les racontant. Henri observe que cela veut dire tout uniment « qu'on est ému par cet ouvrage lorsqu'on a de l'émotion d'avance ».

Il ne faut pas que j'oublie que lorsque j'étais couché sur le tillac j'ai essayé de me peindre une tempête et de savourer le délice d'être noyé. Il m'a semblé que je supporterais cela très bien et, ce qui est essentiel, malgré mon accablement j'ai bien bâti le petit plan avec lequel j'essaierais de me sauver, quand même toutes les probabilités seraient contre moi. Il m'a semblé que, me voyant sur une planche, et, après tous mes efforts, désespérant tout à fait, je faisais un petit salut au

monde (un petit salut bouffon en tirant la langue à la manière de Dugazon) et prenais congé de lui. Voilà exactement ma pensée.

Après dîner, Félix et moi avons été en assez bonne santé pour aller faire un tour sur le port ; nous avons vu deux frégates en construction, mais il était trop tard pour entrer dans le chantier et pour examiner les détails. Nous avons vu les bassins, les écluses et les ponts tournants, mais tout cela sans instruction pour moi, faute de voir les manœuvres et les détails.

Nous sommes allés jusqu'au bout de la jetée pour dire adieu à la mer ; le calme qu'on craignait n'est pas venu, la mer était bleue et bien semblable à celle des Vernet, on n'y voyait qu'un petit bateau éloigné. Il était huit heures du soir. Nous l'avons contemplée pendant quelques minutes, moi avec le plus vif plaisir et avec un regret bien senti de la quitter ; je me retournais en m'en allant et j'étais prêt à pleurer. J'aurais pleuré si j'avais été seul.

Quel bonheur d'être seul au bout de la jetée, assis sur une pierre, le coude appuyé sur le parapet et d'entendre tout d'un coup une voix mélancolique chanter *Voi che sapete* ou une musique grossière !

Je me suis couché à neuf heures, ayant encore mal à la tête et grand besoin de dormir.

2 mai.

Nous sommes revenus à Rouen ; je n'ai rien observé de nouveau. Nous nous sommes promenés autour de la ville. Le boulevard est joli, il est plus étroit que celui de Paris, les maisons en sont moins belles, mais les arbres en sont bien plus beaux.

Le soir, nous sommes allés au spectacle ; nous avons vu *Crispin médecin* et un début dans le *Déserteur*, opéra. L'honneur d'avoir vu naître Corneille a donné à la ville de Rouen une terrible sévérité en matière de spectacle : on ne daigne pas applaudir le débutant dès son entrée pour l'encourager, on veut qu'il ait gagné les applaudissements. Les jeunes gens écoutent avec un air grave qui fait mourir de rire. Ils ont peur d'avoir du plaisir. Ils remarquaient tous la timidité de l'acteur et convenaient que rien n'était plus capable d'inspirer de la crainte que de paraître devant eux.

Notre perruquier nous a appris que le jour de la saint Pierre on célébrait publiquement la fête de Corneille.

L'orchestre est la place des filles, il y en avait quinze ou vingt. Deux ou trois étaient passables. Les jeunes gens leur font la cour pendant le spectacle et les laissent sortir seules. Cependant, elles sont bien mises.

Il y a à Rouen de charmantes boutiques et de bonnes confitures. Nous soupçonnons que les

femmes y sont jolies. L'accent normand fait bien mal aux oreilles. Ma principale remarque est qu'on ne fait point usage de l'accent aigu ; ainsi, *été* se prononce *aitai.* Par-dessus cela, on traîne.

3 mai.

Revenus à Paris, où nous avons appris que le 1er mai, jour de notre embarquement, il y avait eu orage et trombe.

Les routes de Paris au Havre, surtout du Havre à Rouen, sont superbes, les diligences servies à heures fixes. Les chevaux attendent les voitures dans la rue et le postillon tout botté. Enfin, nous avons fait 110 lieues en cinq jours, n'avons pas marché pendant deux minutes et avons dormi toutes les nuits jusqu'à quatre heures du matin.

J'ai écrit à J[ul]es que je n'étais ni mort, ni prisonnier *.

Distinguer quatre genres de conversation :

1° celle où la vanité est tout, c'est-à-dire où on écoute sans intérêt pour pouvoir être écouté. Bête ;

2° où on cherche la gaieté. Jeunesse de Cularo ;

3° où on cherche à faire partager ses impressions, gaies ou tristes ;

4° où on cherche la vérité et où on plaisante [1].

1. M. de Boissy, vélocifère ; Jeanne d'Arc ; d'Amboise ; Henri IV.

— Relu pour la première fois huit ans après, le 21 mai 1819, ne sachant que lire et que devenir, par suite de ce problème de : *love me as an another* * ?

2

Le récit de Félix Faure.

L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine.
Nous serons tous, un jour, des esprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'homme est un peu machine.
La nature change à nos yeux,
Et le plus triste Héraclite
Quand ses affaires vont mieux
Redevient un Démocrite.

J'étais un peu Démocrite, à ce que dit Crozet, qui prétend que je riais en rêvant : parti dans de fort bonnes dispositions de Paris.

Climat extrêmement variable, nous avons vu dix fois au moins la pluie succéder au soleil. Le pays est riant, paraît très fertile ; la route est bordée de coteaux bien boisés qui sont quelquefois très voisins de la grande route, quelquefois s'en éloignent jusqu'à une lieue. De beaux villages çà et là, quelques-uns placés en amphithéâtre sur ces mêmes coteaux. Pommiers superbes, des noyers jusqu'à huit ou dix lieues, après quoi ils deviennent très rares.

Compagnons de voyage nuls et dont nous n'avons rien extrait, parce que nous avons gardé le silence le plus digne. Diligence parfaitement servie, pas plus d'une minute pour relayer [1].

1. M. de Boissy : vélocifère, emprunt à des Anglais, jusqu'aux ... * des postillons. *Mail coach.*

Rouen offre du haut du coteau qu'on est obligé de descendre pour y arriver un aspect agréable : la Seine, les deux îles qu'elle forme, des promenades au-dessus et au-dessous, promettent des plaisirs qu'on ne trouve point quand on est arrivé ; des rues étroites, des maisons mal bâties, presque toutes en bois, pignon sur rue, etc. — Triste cathédrale [1]. — Visite à la maison où est né Corneille, rue de la Pie. — La préfecture n'a rien de remarquable.

Allé au spectacle ; vu la dernière scène du *Galérien vertueux* et tout le *Mariage du Capucin.* Les jeunes gens de Rouen ont un ton parfait, digne de Cularo. Derrière moi, une fille d'une nature équivoque, entre l'honnête et le *whore* *, mais grande et d'une figure que j'ai trouvée jolie.

Beaucoup songé aux alouettes pendant la route, ç'a été même ma principale pensée.

Le 30 avril 1811.

Partis de Rouen à quatre heures du matin. La partie de la ville que nous avons traversée est plus belle incomparablement que celle que nous y avons parcourue la veille. Laissé la route de Dieppe à gauche [2]. Jolis coteaux couverts de riantes maisons et (à quelque distance de Rouen) bien boisés. Le sol est moins fertile que la partie de la Normandie

1. Jeanne d'Arc la Pucelle, le cardinal d'Amboise *.
2. C'est-à-dire à droite.

qui se trouve au-dessus de Rouen. L'aspect en est agréable sans avoir rien de bien remarquable. Presque toutes les maisons, les moindres chaumières, sont entourées de haies ou plutôt d'un talus de terre ayant trois rangs d'arbres au sommet du talus et un rang au bas de chaque côté, cela forme comme des îles de verdure d'un joli effet qui donnent de la *snugness* * aux moindres chaumières et servent d'excellentes redoutes naturelles. J'avais dans le cabriolet à côté de moi un sculpteur de chaises du Havre.

Le fameux royaume d'Yvetot, ou du moins sa capitale, n'offre rien de remarquable qu'un grand nombre de mendiants et des maisons bâties en briques, bois et silex. Henri m'a expliqué la conversation qu'il a eue avec ... * et les soins qu'il a la bonté de prendre pour son éducation. Cette jaserie m'a empêché de bien voir la campagne jusqu'au Havre. Maison couverte (sur le faîte) d'iris en fleurs.

Harfleur, jolie petite ville bâtie par les Anglais (le clocher du moins), et très bien bâtie.

Le Havre est tout près. Il y a de jolies maisons avant d'y arriver. Débarqués à l'hôtel du Bienvenu. J'ai aperçu en arrivant beaucoup de mâts et deux frégates sur le chantier, mais cette vue n'a pas produit sur moi l'impression que j'aurais imaginé ; j'y étais trop préparé par Vernet et les autres marines que j'ai vues.

Nous sommes allés au port, sur la jetée. Le premier coup d'œil n'est pas imposant, parce que la mer est baissée et qu'elle n'est sans horizon que d'un côté assez étroit.

Sur la grève, nous avons goûté l'eau de la mer, examiné le jeu des flots, écouté le *sounding shore* *. Nous avons imaginé d'aller sur les coteaux voisins pour mieux voir l'océan et les bateaux dont il est couvert. Nous sommes allés vers le phare, chemin faisant nous avons passé sur un coteau qui d'un côté nous faisait voir la mer, une batterie rasante au-dessous d'une falaise escarpée, de l'autre côté un joli vallon bien paisible, avec de petites agréables maisons de campagne, et cela à deux pas l'un de l'autre. Pendant une tempête, ce doit être un contraste frappant. Monté sur le phare. Tempête terrible au mois de novembre, le préposé au phare prétend que les vitraux ont été cassés par des cailloux que la violence du vent et des vagues ont dû élever pour cela à plus de cent toises. — Les Anglais n'ont pas paru depuis près de trois mois. — Écrit *the dear name upon the* vitres *.

Dîné comme des ogres. Fait marché avec un batelier pour passer demain une partie de la journée en mer. Nous nous sommes procurés pour cela l'*Atala* et le *René* de Chateaubriand. Le reste de la soirée à nous promener, donner des ordres pour la partie de demain, écrire, et *at the bed* *.

1er mai.

Nous avons eu aujourd'hui des sensations nouvelles ; elles ont pu produire des réflexions utiles, nous avons eu du plaisir aussi, mais nous avons payé cela par cinq ou six heures d'une position tout à fait pénible. Partis à cinq heures à bord du *Père de famille*, joli petit bateau marchant très bien. Jusqu'à dix heures environ, je n'ai point senti le mal de mer, mais depuis dix heures jusqu'au moment où nous avons débarqué, j'ai eu dans cette partie du corps entre l'estomac et le bas-ventre une sensation semblable à celle qu'on éprouve après avoir pris médecine ; point des étourdissements, mais lassitude, affaiblissement, surtout dans les jarrets, et une sorte de paresse, d'apathie, qui est l'état le plus pénible du monde ; je préférerais une bonne douleur. J'ai vomi quatre fois ; le dernier a été provoqué par l'odeur du poisson qu'a produit la pêche, qui n'a pas été bien considérable mais qui a produit du poisson de bonne qualité. Nos pêcheurs ont accroché leurs filets la première fois, l'ont déchiré en le retirant, et ont passé une heure à le raccommoder. Des soles, turbots, barbues, merlans, des chiens, une espèce de poisson venimeux, deux étoiles de mer, beaucoup d'autres espèces dont je ne me souviens pas et que j'aurais eu beaucoup de plaisir à exa-

miner si mon attention n'avait pas été distraite par ce maudit mal. Le roulis a été un instant très fort sur ce petit bateau. Nous avons eu un temps fort beau pour marcher, mais assez incommode ; il a plu pendant quatre ou cinq heures et nous ne sommes presque pas descendus dans la chambre, parce qu'il semblait que notre indisposition augmentât. Crozet est celui qui a été le plus tôt et le plus malade ; Henri a résisté le plus longtemps des trois, mais aussi il en a ressenti plus longtemps les effets.

Il y avait parmi nos pêcheurs un matelot paraissant avoir de l'esprit, ayant fait partie de l'expédition du capitaine Baudin. Ce matelot n'a pu encore se faire entièrement à la mer ; il est encore malade dans les gros temps. Le patron a également un fils qu'il n'a pas encore pu faire à la mer, il vomit jusqu'au sang qui sort par la bouche, le nez et les oreilles.

Nous sommes allés à cinq ou six lieues en avant, à peu près à la hauteur de Caen, en allant vers l'île de Wight. J'ai compté les bateaux à portée, il pouvait y en avoir 80. Vu des macreuses, mais de loin ; deux couples de canards à portée de les tirer.

La brume nous a permis (surtout à cinq ou six lieues de la côte) de nous croire absolument en pleine mer, ne voyant que le ciel et l'eau. L'idée du danger ne s'est point présentée à moi ; ce qui

l'eût repoussée d'ailleurs, c'était la parfaite sécurité de nos pêcheurs (tous matelots avant la guerre), dont les uns dormaient, les autres jouaient aux dames dans les moments où le balancement du bateau était le plus considérable et assez incommode pour nous obliger à nous tenir aux cordages.

Revenus par un bon vent, mais très fatigués, nous sommes allés chez M. Cotteau, commissaire général, dont le commis nous a invités à ôter nos chapeaux. Je crois qu'Henri a raison. De là, dîné sans appétit et avec cette sorte de tristesse qui ne vient que d'un dérangement dans les fonctions animales.

Visité avec Crozet une écluse de chasse. Les frégates n'étaient pas visibles. Promenade sur la jetée ; le vent était assez fort, le temps beau (huit heures du soir), mais plus de bateaux sur la mer, une seule voile près de la côte au-dessous du phare.

Le progrès fait depuis hier m'a frappé. Hier, j'aurais regardé la traversée jusqu'à Honfleur comme un petit voyage, aujourd'hui ce n'est plus rien. J'apercevais à l'ouest un avancement de terre bien plus éloigné et qui n'était qu'à moitié chemin du point où nous étions parvenus le matin.

VII

RENOUVEAU D'IDÉOLOGIE *

RECUEIL DE FAITS

13 août 1811.

Préface.

Nous connaissons l'homme en général, mais quelles sont les bornes précises de la *charge* et du *naturel* dans les imitations théâtrales ? Nous ne pouvons en juger avec certitude. Chaque jour il nous arrive de rencontrer dans la rue un exemple qui nous paraîtrait une exagération au théâtre. Nous * avons résolu d'ouvrir un compte *à chaque passion*, *aux états* dans lesquels cette passion fait passer l'âme, et enfin *aux habitudes de l'âme.* Il faut chercher surtout à nous garantir du vague. Chaque soir nous écrirons les traits d'avarice, d'amour, de dureté, que nous avons observés. On

peut même dire que les traits n'auront de mérite qu'autant qu'ils seront très détaillés. Dire que M. de Barral * était très avare, c'est ne rien dire ; mais l'histoire de la manche, ou celle du bouillon à la seringue, peint l'homme, et six cents anecdotes de cette force observées et décrites par nous, nous aurions une connaissance de l'homme infiniment supérieure à celle que nous pourrions obtenir par les livres, et nous pourrions enfin répondre à cette question : Que fera tel bourgeois dans telle situation donnée ?

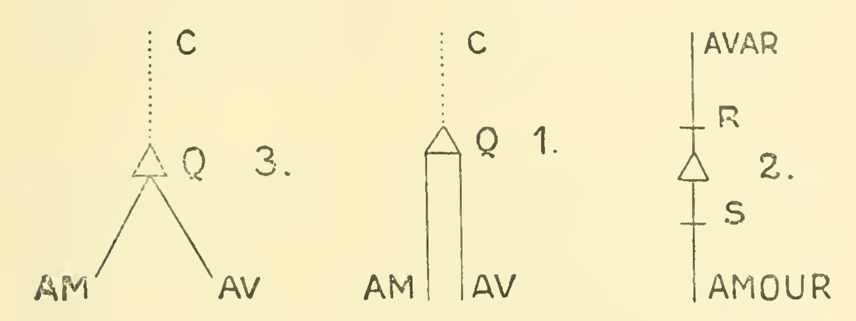
Comme on ne saurait avoir des idées trop claires, il faut se représenter une passion unique comme force unique poussant un être ; il est clair que s'il n'y a qu'une force F poussant un homme Q, il ira au C ; mais ce cas se présente très rarement dans la nature ; l'homme est en général poussé par cinq ou six passions qui tour à tour sont dominantes. Par exemple, en revenant de chez la comtesse Palfy c'est l'amour qui domine ; en lisant un nouveau volume des Mémoires de Collé *, c'est la Bardomanie.

C
Q
F

Par les connaissances théoriques que nous possédons, nous parvenons bien à distinguer ces six forces ; mais nos connaissances sont trop vagues pour que nous puissions apprécier avec exactitude leur intensité. Par conséquent, nous ne pouvons connaître la résultante : la conduite de l'homme.

Exemple :

L'amour et l'avarice. Ces passions d'accord peuvent s'exprimer par la figure 1re. C'est un



homme amoureux de la femme la plus riche à laquelle il puisse aspirer, comme la princesse Czartoriski (Rulhière *, I). Il est clair que l'homme ira à son but plus directement et avec plus de vitesse que si l'une des deux forces agissait seulement, marchant d'ailleurs comme ses connaissances et son esprit le lui permettent.

L'amour et l'avarice étant opposés (comme dans la figure 2), ou elles seront égales, alors il sera immobile, tiraillé des deux côtés ; ou elles seront tour à tour dominantes, et il sera poussé tantôt par l'avarice, tantôt par l'amour, mais sans pouvoir aller au delà du point R ou du point S. C'est un homme très amoureux d'une femme dont le mari est en Espagne, laquelle aime beaucoup les spectacles, les voyages, les plaisirs coûteux, etc.

L'amour et l'avarice peuvent être un peu opposés et cependant agir dans le même sens et comme

dans la figure 3. Un homme amoureux de la femme d'un banquier peut lui fournir l'occasion de faire valoir avantageusement ses fonds ; en supposant à cette femme un grand empire sur son mari, et beaucoup de goût pour la dépense, l'homme sera poussé au C en choquant un peu son amour et son avarice.

Il est clair que le résultat serait le même avec un plus grand nombre de forces ; il serait seulement plus difficile à observer à cause de la complication.

La même passion, aux yeux de Dieu, s'il existait, est peut-être différente dans chaque individu. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de les voir différentes dans les tempéraments différents. Voir la description que nous avons faite en suivant la plupart des idées de Cabanis. Il est clair que l'amour dans *Calon* et dans *Bitche* est extrêmement différent.

Il paraît que certaines passions ne peuvent pas prendre et pousser dans certains tempéraments ; on se figurerait difficilement l'avarice passion dominante d'un sanguin.

Il est évident que le nombre de passions est infini : on peut désirer passionnément un mouton rouge, une perruche grosse comme un moineau ; on peut être duelliste, équitomane, etc. Nous n'ouvrirons des comptes qu'autant que nous verrons de ces sortes de choses dans la nature. Pour l'équitomanie, le domestique de M. de Courtivron qui

quitte son maître pour entrer chez Franconi, par amour pour les chevaux.

Ce recueil étant destiné à notre instruction, il ne sera pas nécessaire, pour y inscrire un *trait*, que ce trait de passion soit le plus marquant possible, la qualité d'avoir été observé par nous suffira.

Un des meilleurs maîtres dans l'art de faire le portrait me paraît être Rulhière. Voir les portraits de Kaunitz, de Poniatowski *, de Radziwill (II, 55).

La seule bonne manière d'étudier la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, etc., en un mot tous les arts, est :

1° de commencer par de nombreuses lectures des chefs-d'œuvre pour peupler la mémoire d'exemples ;

2° d'étudier d'après une table analogue à la suivante l'expression de chaque passion, état de l'âme, etc., 1° dans les imitations de la nature ; 2° pour la poésie dans l'histoire et dans la nature, pour les autres arts dans la nature seulement. (22 *august* 1811.)

Classification des états de l'âme.

Passions simples. — Besoins physiques : faim, soif, sommeil, chaleur, coït. Un homme n'est sus-

ceptible de passions qu'autant que ces besoins sont satisfaits.

Vanité, 76.

Ambition (Richard III), 17.
Amitié *(Mustapha & Zéangir)*, 23.
Amour (Saint-Preux), 27.
Avarice (Edges), 41.
Envie, 59.
Haine (Iago).
Jalousie (Othello).
Vengeance (Macduff).
Orgueil *.

Habitudes de l'âme.

Activité.
Apathie.
Audace.
Amabilité.
Aménité *.

Bienveillance (Pascal *father*).
Bienfaisance.
Bonté (Allvosthy).
Bonne foi *.

Candeur (Ichy).
Cruauté (cosaques du Don, chats dans le ventre).
Courage (Hotspur).
Confiance.
Curiosité.
Constance.
Crédulité (Poinsinet).
Coquetterie.
Crapule *.

Dissimulation (Richard III).
Délicatesse.
Dévotion.
Défiance (Jean-Jacques).
Douceur.
Délicatesse *.

Économie (Ménage cité par Mme Go.).
Égoïsme.
Étourderie.
Effronterie.
Émulation.

Force (Cervantès).
Fermeté.
Faiblesse.
Flatterie.
Franchise.
Fierté.
Folie *.

Générosité (d'âme).
Générosité (d'argent).
Gaieté (Collé, Falstaff).

Hypocrisie (Blifil).
Humanité.
Hardiesse.
Hauteur.

Impudence *.
Imprudence.
Impatience.
Intrépidité.
Inhumanité.
Justice.
Indolence.
Imprévoyance.
Intempérance.
Ingénuité.
Importance *.

Libéralité.
Lâcheté.
Lascivité.
Libertinage.

Modestie (Catinat).
Mensonge.
Misanthropie.
Malice.
Méfiance ou défiance *.

Naïveté *.

Opiniâtreté.

Probité *.
Prévoyance.
Paresse.
Prodigalité.
Patience.
Prudence.
Politesse.
Philanthropie (marquis de Posa).
Pruderie *.

Résolution.
Raillerie.
Religion.
Ruse *.

Sensualité.
Sagesse.
Simplicité.
Sentiment (affectation de). *(Lady i-kon ch. swester.)* 361 *.

Timidité.
Tempérance.
Tendresse.

Vivacité.
Vigilac e *.

Etats dans lesquels les passions font passer l'âme[1].

Nota : ces noms désignent différentes manières de peine ou de plaisir.

Abattement.
Accablement.
Abandon (général).
Affliction.
Angoisse.
Aversion.
Allégresse.
Admiration.
Antipathie.
Agitation.
Anxiété.

Compassion.
Crainte.
Chagrin.
Colère.
Curiosité.
Confiance.
Contentement.

Désir.
Dévouement (Zopire).
Dédain.
Découragement.
Désespoir.
Désappointement.
Dépit.
Dégoût.

Ennui.
Embarras.
Espérance.
Emportement.
Éloignement.
Épouvante.
Empressement.

Frayeur.
Fureur.

Gaieté.

Honte.
Horreur.

Inquiétude.
Indignation.
Impatience.
Irrésolution.
Ivresse.

1. En allant à Saint-Cloud, on passe sur un chemin pavé, sur de la terre glaise, sur un chemin de cailloutage, etc. Ainsi, la même passion fait passer par l'espérance, la crainte, l'envie, la jouissance, l'anxiété, le désespoir, etc., etc., etc. La passion d'avoir un mouton rouge peut faire passer par tous ces états *.

Jouissance.
Joie.

Langueur.

Malaise.
Mépris.

Piété.
Prévention.
Pleurs.
Platitude.
Paresse *.

Rire.
Reconnaissance.
Regret.

Remords.
Repentir.
Résignation.
Rage.

Satisfaction.
Sympathie.
Sourire.
Soupçon.
Soumission.
Sécurité.

Tristesse.
Terreur.
Transports.

Volupté.

Voir la description des tempéraments * page . . *. Cette description doit être suivie des

Qualités de l'âme.

Ardente (Jean-Jacques).
Froide (Fontenelle).
Forte (Cervantes).
Faible (Partridge).
Sensible (Mlle de Lespinasse).
Sèche (Duclos).
Sympathisante *(understanding soul *, Shakespeare)*.
Ferme (Frédéric II) *.

On peut remarquer que certaines passions s'éteignent par la jouissance (l'amour), tandis que d'autres augmentent, telles que l'avarice, etc.

L'âge renforce certaines passions, comme la méfiance, elle [*sic*] en éteint d'autres, comme la gaieté.

Comptes ouverts.

15 août 1811.

Ambition...

Amitié... *.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DU TOME TROISIÈME [1]

1809

Allemagne (de Strasbourg a Vienne).

Manuscrit autographe extrait du mss. de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. V, fol. 96 à 117. 21 feuillets plus 1 feuillet blanc (109 *bis*) ; les feuillets ont été numérotés et reliés à l'envers, en sorte que le texte commence au fol. 116 v° et finit au fol. 97. Les fol. 96 et 117 contiennent seulement le titre du cahier.

Publié très incomplètement (un cinquième à peine) par Casimir Stryienski et François de Nion, *op. cit.*, p. 335-349.

Le titre du fol. 96 est ainsi rédigé : « Campagne de 1809, de Strasbourg à Vienne. — Par prudence, rien de politique, tous les noms changés, je ne notais que les observations *upon myself* [sur moi-même]. »

Page 1. ... *pour d'autres.* — Autre titre du cahier, placé au fol. 117 v°.

1. M. Édouard Champion entend réserver tous ses droits sur les fragments inédits du *Journal* qui lui appartiennent et qu'il a bien voulu nous communiquer.

Page 1. ... *tous les noms changés.* — Note de Stendhal en marge de la première page du cahier (fol. 116 v°). Stryienski amalgame tous ces titres et observations en une seule note.

Page 2. ... *je crois...* — Le nom a été laissé en blanc.

Page 2. ... *Minette.* — Minette de Griesheim, que Beyle avait connue à Brunswick.

Page 2. *Ainsi, à...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 3. ... *il y a un mois..., nous l'avons payé...),* ... — Les chiffres ont été laissés en blanc par Stendhal.

Page 3. ... as... — « Est ».

Page 3. ... (ohime, non altrimenti)... — « Hélas, pas autrement. »

Page 4. ... *aux yeux...* — Stendhal n'a pas terminé sa phrase. Il laisse en blanc le reste de la page (environ la moitié).

Page 4. ... *j'aurais pu la...* ,... — Le mot est remplacé, dans le manuscrit, par un trait horizontal.

Page 4. ... *la* Vie d'Alfieri... — *Vie de Victor Alfieri écrite par lui-même et traduite par M.* [Petitot], Paris, 1809, in-8°, 2 vol.

Page 5. ... *Blin-Mutrel,...* — C.-H. Dervillé et Blin-Mutrel étaient commissaires-ordonnateurs des guerres ; Blondin, commissaire des guerres de seconde classe. (*Almanach impérial pour 1809.*)

Page 5. ... *en Allemagne.* — En haut de la page (fol. 114) Stendhal a écrit : « Puérils mémoires de mon voyage en Allemagne. »

Page 6. ... *de ruisseaux.* — Stendhal accompagne son texte d'un grossier croquis explicatif.

Page 7. ... *Richard,...* — Florian-Froidefont et Richard étaient, comme Beyle, adjoints aux commissaires

des guerres ; Jacqueminot, commissaire de 1re classe. *(Almanach impérial.)*

Page 7. ... *de Moore sur la cour de Vienne.* — Dans les *Voyages de John Moore en France, en Suisse et en Allemagne*, trad. de l'anglais par Melle [de Fontenay], Paris, 1806, in-8o, 2 vol.

Page 7. ... *rien de grand,...* — Au-dessus, croquis de montagnes en pain de sucre dans lesquelles s'insère la route.

Page 7. ... *le camarade Fray,...* — Commissaire des guerres de 1re classe. *(Almanach impérial.)*

Page 7. ... *caché...* — Variante : *excusé.*

Page 9. ... *d'en venir,...* — Stendhal a sans doute oublié un membre de phrase en tournant la page.

Page 9. ... *Bénard...* — Adjoint aux commissaires des guerres. *(Almanach impérial.)*

Page 9. ... ritrosa. — « Revêche. »

Page 9. ... *et un lac.* — Dans une note en haut de la page, Stendhal indique : « Écrit à Ingolstadt (en revenant de chez l'empereur) le 20 avril à 9 heures. » — Les mots entre parenthèses, qui sont d'une autre encre, ont été ajoutés postérieurement.

Page 10. ... *le tombeau de La Tour d'Auvergne...* — Ce tombeau est situé à peu de distance du village d'Oberhausen, à l'endroit où La Tour d'Auvergne tomba le 27 (et non 8) juin 1800.

Page 11. ... *Cuny...* — L. Cuny, commissaire des guerres de seconde classe. *(Almanach impérial.)*

Page 11. ... from b... — Peut-être : *from babishness* (d'enfantillage) ; ou : *from bashfulness* (de timidité) ; ou : *from blindness* (d'aveuglement) ; ou : *from books* (des livres) ; ou encore : *from brain* (du cerveau). — Notons que le mot *bashfulness* (timidité) est fréquemment employé par Stendhal.

Page 12. ... *contraints.* — Note de Stendhal en haut de la page : « Mémoires du 19 avril, écrits le 20 à Ingolstadt. »

Page 14. ... *le...* — Le mot a été laissé en blanc.

Page 14. ... *de Ri...* — Peut-être Richard déjà nommé page 7.

Page 14. ... *et Lacombe...* — Adjoint aux commissaires des guerres. *(Almanach impérial.)*

Page 14. ... *ou si...* — Stendhal remplace l'hypothèse qu'il forme par un trait horizontal.

Page 14. ... *sur M.,...* — Le nom manque dans le manuscrit.

Page 15. ... *de Saint-Charles.* — Un Fromentin-Saint-Charles figure parmi les commissaires des guerres de seconde classe dans l'*Almanach impérial* de 1810.

Page 17. ... *beau-frère de...* — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal. Claude-Hilaire Lajard, alors adjoint aux commissaires des guerres, puis intendant militaire, créé baron sous la Restauration, né en 1785, mort en 1851, était fils de Jean-Baptiste Lajard (1758-1822), député de l'Hérault au Corps législatif (1805-1815), dont une sœur, Anne-Marie-Rose, avait épousé le comte Chaptal, ministre de l'Intérieur sous Napoléon, puis trésorier du Sénat.

Page 18. ... parere... — « Opinion. »

Page 19. ... of my partner. — « C'était la bêtise de mon compagnon. »

Page 19. ... *Pfeffenhausen.* — Ms. : *Phafelhausen.*

Page 20. ... *et Duplan...* — Desermet, commissaire des guerres de seconde classe, déjà cité p. 12 ; Duplan, adjoint aux commissaires des guerres. *(Almanach impérial.)*

Page 20. ... *Pfeffenhausen...* — Ms. : *Phafelhaffen.* Même orthographe deux lignes plus haut. — Stryienski

lit Pfaffenhofen, ville à l'ouest de Landshut alors que Pfeffenhausen est au nord-ouest. Si, en quittant Ingolstadt, Stendhal est passé par Neustadt, comme il le dit, il a dû nécessairement traverser Pfaffenhausen, et non Pfaffenhofen. L'orthographe de Stendhal lui-même est d'ailleurs très incertaine.

Page 21. ... *avec de Senneville...* — Commissaire des guerres de 1re classe. *(Almanach impérial.)*

Page 22. ... *dit M. Heurteloup.* — Sans doute le baron Nicolas Heurteloup, premier chirurgien des armées impériales (1750-1812).

Page 22. ... *une grande victoire.* — Entre le 19 et le 23 avril, Napoléon avait remporté les victoires de Tengen, Abensberg, Landshut, Eckmühl et Ratisbonne.

Page 22. ... *qu'ils...* — Ms. : *qui.*

Page 23. ... to serve... — « Une nation née pour la servitude... »

Page 24. ... *l'ord[onnateu]r en chef Chambon,...* — Claude-Gauderique-Joseph-Jérôme Chambon, baron de l'Empire, commissaire-ordonnateur (1757-1833).

Page 24. ... *Pfeffenhausen.* — Ms. : *Pfafelhoffen ou Pphafelhausen.* Ici, Stendhal lui-même s'embrouille entre les deux noms. Trois lignes plus loin, il orthographie *Pphafelhausen.*

Page 24. ... *sur la route...* — Le texte s'arrête ici. Le bas de la page et le feuillet suivant (fol. 104) sont blancs.

Page 24. *Enns,...* — Stryienski et François de Nion lisent *Ems*, que Stendhal pourtant orthographie *Ens.*

Page 24. ... *à Burghausen...* — Ms. : *Burckhausen.* — Stryienski écrit également Burckhausen.

Page 24. ... *à ma sœur ;...* — Cette lettre est éditée dans la *Correspondance*, I, p. 334-339. — Les éditeurs

écrivent correctement *Burghausen* ; mais ils ont transformé *Alt-Atting* en Als-Œtting.

Page 24. ... *Lambach.* — Stryienski et François de Nion appellent cette ville *Lombach*, dont pourtant Stendhal orthographie correctement le nom.

Page 26. ... myself,... — « Moi-même. »

Page 27. ... *Ebersberg*,... — Ms. : *Herbersberg.* — Masséna y battit les Autrichiens le 3 mai 1809. Stendhal décrit plus loin le champ de bataille encore fumant.

Page 28. ... sul mio cuore,... — « Et qui fait qu'elles retombent sur mon cœur. »

Page 30. ... *du matin, le...* — La date a été laissée en blanc par Stendhal.

Page 30. ... *la Salzach ;...* — Ms. : *la Salza.* — De même, deux lignes plus loin.

Page 31. *11 mai.* — Le journal des 11 et 12 mai 1809 a été écrit, ainsi qu'en témoigne une note de Stendhal en haut de la page, à « Vienne, le 14 mai 1809 ». Dans la marge, Stendhal ajoute : « Ci-joint un exemplaire de la proclamation. — Temps superbe et très chaud. » La proclamation annoncée manque.

Page 31. ... to milady. — « Une lettre de deux pages à Madame. » C'est sans doute une lettre à Mme Daru, à laquelle Stendhal fait allusion dans une autre lettre, écrite le même jour, adressée à Félix Faure. Cette lettre en contenait une autre (celle à *milady*, vraisemblablement), que Faure avait mission de corriger, et de « mettre ensuite à la petite poste ». (*Corr.*, I, p. 342.)

Page 32. ... *Monny...* — Lecture incertaine.

Page 32. ... *vers les une heure à ...*, ... — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 34. ... *avec M. Marig.* — Peut-être Marignier, sous-inspecteur aux revues de deuxième classe.

Page 34. ... *Melk*... — Ms. : *Mölck*. De même à la ligne suivante. — Stryienski et F. de Nion orthographient *Molk*.

Page 34. ... *le village de* ..., ... — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 35. ... à demain.) — Cette suite est perdue, le journal ne reprend que le 21 octobre, à Vienne.

1809

Vienne.

Manuscrit autographe, extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XX, fol. 177. Un feuillet de 235 sur 180 millimètres. Inédit.

— Au fol. 176, le titre suivant : « Journal du Kahlenberg et du Leopoldsberg, ou liaisons du colonel L. avec la princesse P. — *Bush fallow and* [forêt vierge et] froide, blessé à la Rousseau. »

Page 37. ... of lady Palfy. — « 1809, Vienne, approche de [Mme Daru]. » — Titre en marge du feuillet.

Page 38. ... *le* Système moral de la femme, *de Roussel*. — Le *Système physique et moral de la femme*, du médecin et publiciste Roussel, parut en 1775 et eut de nombreuses éditions.

1809

Vienne.

Manuscrit autographe extrait des mss. de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XX, fol. 179 à 187. 9 feuillets de 235 sur 160 millimètres.

Publié en partie par Casimir Stryienski et François de Nion, *Journal de Stendhal*, p. 350-354.

— Au fol. 178, on lit le titre suivant :

« *The life and opinions.* — Relations de Mme la princesse P[alfy], à Vienne. »

En épigraphe : « *The man perhaps, the memory little.* » [L'homme peut-être, le souvenir, peu de chose.]

Au-dessous : « Linz, le 15 décembre 1809. Bal chez le gouverneur. »

En bas du feuillet : « *With* [avec] ces succès-là, j'ai eu de grands plaisirs. 1814. »

Page 39. ... of silencious Harry. — « La vie et les sentiments du silencieux Henri. »

Page 39. ... *arrivé*... — Le texte publié par Stryienski et François de Nion commence à ce mot, on ne sait pourquoi. Les premiers éditeurs pensent, à tort à mon sens, que c'est « par prudence » que Stendhal emploie ici la troisième personne.

Page 39. ... *la princesse Palfy.* — Ms .: *Palphy.* — Deux lignes plus loin, Stendhal revient à l'orthographe ordinairement adoptée par lui : *Palfy.*

Page 39. ... *de Mme Bart...* — Peut-être la femme de M. Barthomeuf, commissaire des guerres de deuxième classe en 1810, de première classe en 1811, et qui était secrétaire du comte Daru. (Cf. *Vie de Henri Brulard*, II, p. 142, 143, etc...)

Page 40. ... *le duc de...* — Le nom est remplacé, dans le manuscrit, par un trait horizontal.

Page 40. ... *Jacqueminot,...* — Jean-Baptiste François Jacqueminot, comte de Ham (1771-1861), était alors commissaire des guerres de 1re classe.

Page 41. ... *le duc de...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 41. ... *Mme de T[riangi].* — Encore un nom de

fantaisie par lequel Stendhal désigne la comtesse Daru.

Page 42. ... *(terme des Échelles) ;...* — Non seulement en Savoie, mais aussi en Dauphiné, on appelle « essandoles » les bardeaux des toitures. On rencontre parfois encore aujourd'hui, dans la montagne, des chalets ainsi recouverts.

Page 43. ... *à mon...* — Stendhal remplace le mot par un trait horizontal.

Page 43. ... and Swizerland. — « M. Daru n'ira pas en Espagne et a refusé pour la seconde fois la promotion du général D. [?] Il veut rester simple conseiller d'État et aller au printemps prochain en Italie et en Suisse. »

Page 43. ... *aux* Croisés ; ... — Mélodrame de Kotzebue, musique de Reichardt, représenté en Allemagne en 1809.

Page 43. The foot, the hand. — « Le pied, la main. »

Page 44. ... *de la rue Kernthor.* — Le reste de la page a été laissé en blanc.

Page 44. ... *de prouver à...* — Le nom a été laissé en blanc.

Page 45. — *Elle est tout à fait Anglaise,...* — Le comte Bertrand avait épousé Fanny-Elisabeth-Marie Dillon, fille du général Dillon, d'origine irlandaise.

Page 45. ... *le prince d'Eckmühl,...* — Le maréchal Davout fut créé prince d'Eckmühl après la victoire du même nom (22 avril 1809).

Page 45. ... *à M. R.* — Peut-être M. Rebuffet.

Page 45. ... *Saint-Étienne.* — La cathédrale de Vienne a été consacrée sous le vocable de Saint-Étienne.

Page 45. ... my bashfulness... — « Ma timidité. »

Page 48. ... *six fois par semaine.* — La suite du *Journal* prouve que Beyle ne fut jamais l'amant de Mme Daru. (Voir mon *Introduction*, t. I, p. XXI-XXII.)

1810

Paris.

Manuscrit autographe, extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVI, fol. 61 à 87. Aux fol. 88-93 sont écrites des notes que je transcris à la fin du fragment. Au total, 32 feuillets, plus la couverture du cahier, en gros papier gris (fol. 93), de 278 sur 195 millimètres.

Publié très incomplètement (moins d'un septième) par Casimir Stryienski et François de Nion, *op. cit.*, p. 355-363.

Page 49. ... *nommé auditeur*,... — En réalité, Beyle resta adjoint titulaire aux commissaires des guerres quelques mois encore ; il ne fut nommé auditeur au Conseil d'État que le 1er août 1810.

Page 49. ... *Le* Mariage de Scarron,... — Le *Cachemire*, comédie en un acte et en prose mêlée de vaudevilles, par Henri Dupin, représentée au Vaudeville le 15 février 1810. — Le *Mariage de Scarron* tenait l'affiche en même temps. Desaugiers et Servières avaient fait jouer en 1806 au théâtre Montansier un vaudeville intitulé *Madame Scarron*, dont le *Mariage de Scarron* n'était peut-être qu'un remaniement.

Page 50. *Déjeuner chez Hardy* ;... — « Le café de Madame Hardy, boulevard des Italiens, est toujours renommé pour les déjeuners à la fourchette, et l'on sait qu'elle y a joint un restaurant, dont le cuisinier passe pour être habile. » (Grimod de la Reynière, *Almanach des gourmands*. Paris, 1806, p. 106.)

Page 50. ... Saül *et* Paul et Virginie,... — *Saül*, pastiche en trois actes sur de la musique de Haydn, Mozart, Cimarosa et Paesiello, arrangée par Kalkbrenner

et Lachnith ; livret de Desprès, Deschamps et Morel. Représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris le 7 avril 1803. — *Paul et Virginie,* drame lyrique en trois actes, paroles de Dubreuil, musique de Lesueur.

Page 50. I speak with... — « Je cause avec. »

Page 50. *Je vois Clotilde...* — Clotilde-Augustine Mafleuroy, danseuse célèbre de l'Opéra. Elle avait épousé le compositeur Boïeldieu. Ce mariage ne fut pas heureux. La danseuse mourut à Paris le 15 décembre 1826.

Page 50. ... *chez Grignon...* — « La foule des élégants consommateurs se porte toujours chez M. Grignon, rue neuve des Petits-Champs, et il paraît que l'on continue à y être très bien servi ; c'est, comme l'on sait, une maison dans le grand genre, et M. Grignon, en quittant Versailles, s'est placé tout à coup au rang des premiers restaurateurs de Paris. » (Grimod de La Reynière, *op. cit.*, p. 122.)

Page 50. ... *Ouéhihé.* — Camille Basset de Châteaubourg, ami d'Henri Beyle. (Voir t. I, p. 205 et note, et 366-375.)

Page 50. I was with *Pacé.* — « J'étais avec [Martial Daru]. »

Page 51. ... *de Goethe,...* — Les *Affinités électives* avaient paru en 1809. Ottilie, dont Stendhal cite le nom plus loin, est l'une des héroïnes du roman.

Page 51. ... *expliquait Virgile ;...* — La chaire de poésie latine au Collège de France était occupée par Delille, mais c'était Legouvé qui le suppléait en 1809.

Page 51. ... *M. Pastoret,...* — Emmanuel, marquis de Pastoret (1756-1840), était depuis 1804 professeur du droit de la nature et des gens à la Faculté de droit de Paris ; il enseignait également au Collège de France.

Page 51. ... *Marie.* — Marie, ou la comtesse Marie, est Mme Daru.

Page 51. ... *Mme Estève,...* — Martin-Roch-Xavier Estève, comte de l'Empire (1772-1853), trésorier-général de la couronne impériale, avait épousé Mlle Anne-Antoinette-Françoise Villeminot.

Page 52. ... *aux dames La Bergerie,...* — Jean-Baptiste Rougier de La Bergerie, baron de l'Empire, préfet d'Auxerre (1762-1836), avait épousé Mlle Cécile Haudry. Outre un fils qui fut également préfet, il avait trois filles : l'aînée, Jules, devint Mme Gaulthier ; la seconde, Blanche, épousa M. Fauchon ; la troisième, Émilie, fut mariée à un M. Duflos. En 1810, Mesdames de La Bergerie habitaient rue Thérèse.

Page 52. ... *Mlle Jul[es],...* — Celle qui deviendra Mme Jules Gaulthier, et avec laquelle Stendhal restera lié jusqu'à la fin de sa vie.

Page 52. ... for me. — « Son étonnement à ma soudaine apparition ; elle a peut-être un peu d'amour pour moi. »

Page 52. *J'étais avec Bellisle...* — Louis Pépin de Bellisle, auditeur au conseil d'État depuis 1807, maître des requêtes en 1814, fut ensuite préfet dans divers départements sous la Restauration.

Page 53. ... *ces dames,...* — « Ces dames », « ces demoiselles », ainsi Stendhal appelle Mme La Bergerie et ses trois filles.

Page 53. ... *Madier.* — Peut-être Paulin Madier de Montjau (1785-1865), à cette époque auditeur au Conseil d'État.

Page 53. — *La* Forteresse du Danube,... — Mélodrame en trois actes de Guilbert de Pixérécourt, musique de Bianchi.

Page 54. ... *Soulavie...* — Jean-Louis Giraud, dit Sou-

lavie, écrivain et érudit (1783-1813), publia des ouvrages d'histoire sans grande valeur, entre autres les *Mémoires du maréchal de Richelieu* (Londres, 1790-1793, 9 vol. in-8°).

Page 54. ... conscious of happiness... — « Conscient du bonheur. »

Page 54... *et même avec petitesse.* — Sur cette dame, voir tome II, note à la page 412.

Page 54. ... *par...* — Nous ne saurons jamais par quoi, Stendhal ayant terminé la ligne par une succession de points.

Page 54. ... at her mother's. — « J'ai déjeuné avec elle, je l'ai vue chez sa mère. »

Page 55... *le 14 mars 1810.* — Il s'agit évidemment du portrait de Mme Daru par David, qui est reproduit dans nos illustrations, grâce à l'obligeance de son possesseur, M. David Weill. Daru remercia le peintre par une lettre du 28 mars, à laquelle David répondit deux jours après. Voir *Collections David Weill, Notices*, par Gabriel Henriot (Paris, 1926, in-4°), t. I, p. 64-65.

Page 55. ... an instant,... — « Nos yeux se sont dit qu'ils s'aimaient. Je l'ai vue un instant. »

Page 55. ... in my affair. — « Il y a beaucoup du rôle de Chérubin dans mon affaire. »

Page 55. ... madama Be. — Il s'agit, je pense, de Mme Beugnot, la mère de *Menti*, dont Beyle fréquentait assidûment le salon en compagnie de son ami Pépin de Bellisle. — A moins encore que Stendhal pense à Mme de Bézieux.

Page 57. ... *della popolazione.* — « 15 mars. — Pour la première fois de ma vie, j'ai été parfaitement aimable avec Mme Be. J'en ai ressenti un vif plaisir toute la journée ; il allait, quand j'y réfléchissais, jusqu'au transport. Je pensais que ma timidité allait

en diminuant, et je voyais presque le jour où je ne serais plus timide avec Mme Marie.

» Le soir, à *Figaro* pour la sixième fois ; j'admire toujours la grâce angélique de Mars. Je vois trois ou quatre défauts dans la pièce.

» 17 et 18 mars.

» L'intimité commence à naître entre Marie et moi. Je suis naturel et cueille d'heureux instants.

» 19.

» Le 19 au matin, je lui porte des fleurs, mais par timidité je n'ai pas de plaisir ; je ne la vois pas. Le soir, je vais à son bal à neuf heures, je commence par une petite sottise, je lui prends la main devant tout le monde dans la salle à manger. Cette sottise est un peu sentie ; autrement elle est très bonne pour moi et m'invite à déjeuner pour ce matin. J'en viens.

» Lundi 19 mars.

» J'ai été même pour la première fois aimable avec le terrible Daru. Je venais de chez Mme B., j'y étais allé pour prendre le ton, et cela m'a très bien réussi car avec Mme Daru j'ai été bien aussi. Elle m'a tenu des propos d'amitié tendre et le mari a plaisanté avec moi. L'hôtel du Châtelet ne m'aura pas vu timide, et le temps de ma connaissance avec Mme B. sera celui de l'heureuse maturité de mon esprit.

» Je lis avec un très grand plaisir le livre de Malthus sur le *Principe de la population.* »

— Le livre de Malthus : *Essai sur le principe de la population*, parut à Londres en 1798, Stendhal lisait la traduction donnée par Pierre Prévost, Genève, 1809, in-8°, 3 vol. Son exemplaire annoté à ce

moment a été décrit par L. Royer, *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet*, Paris, 1923, p. 19.

Page 57. ... to my happiness. — « A mon bonheur. »

Page 58. ... one effect of bashfulness,... — « Un effet de timidité. »

Page 58. ... *sur moi.* — En haut, sur les deux pages (fol. 67 v° et 68), Stendhal a écrit en exergue : « Ces divines beautés. »

Page 59. *Ottilie* (the book of)... — « Le livre d'Ottilie, » c'est-à-dire les *Affinités électives* de Goethe.

Page 59. ... his love (I believe),... — « Son amour (je crois). » — Le contexte montre qu'il s'agit d'un homme.

Page 61. — ... (for the pudor [*sic*] inoffensives)... — « (Inoffensifs pour la pudeur). »

Page 61. ... *de Collé.* — L'*Esprit follet*, comédie en 5 actes de Hauteroche (1684), retouchée par Collé (1770).

Page 61. ... februar 1810. — « En lisant un extrait des *Frères anglais*, une récente nouvelle anglaise, dans le n° de février 1810 de la *Bibliothèque Britannique.* »

Page 61. ... mi fanno rabbrividire... — « Me font frissonner. »

Page 62. ... *de la* Gazette de Vienne. — C'est le récit de l'ambassade du prince de Neuchâtel auprès de l'empereur d'Autriche pour demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise, paru dans le *Moniteur* du 20 mars 1810, d'après la *Gazette de Vienne.*

Page 62. ... in guerra... — « Déjà ses compagnons en guerre... »

Page 62. ... of comic bard. — « A mon véritable talent, si j'ai un talent, celui de poète comique. »

Page 62. *30 mars 1810.* — En haut de la page, Stendhal a écrit en grosses lettres moulées : « Tatillonnage. » — La définition du *tatillonnage* et l'exemple qui la suit, jusqu'aux mots : « *...qui se trouve être d'ailleurs parfaitement à sa portée* », (p. 62-65 de la présente édition) se retrouvent, avec de légères variantes, dans une lettre à Pauline du 6 avril 1810 (*Corr.*, I, p. 353).

Page 62. ... to my b., ... — Peut-être : *to my bashfulness* (à ma timidité). Ce terme revient encore quelques pages plus loin. (Voy. plus haut, note à la page 11.)

Page 62. C'est... — A partir de ce mot, le texte qui suit est de la main de Louis Crozet. La partie écrite par Crozet est en caractères italiques. Elle est, évidemment, le résumé de la longue conversation des deux amis sur le tatillonnage.

Page 63 ... toujours... — Ce mot, écrit en surcharge, est de la main de Stendhal.

Page 64. *Ce défaut...* — Ici reprend le texte autographe de Stendhal.

Page 64. ... *disions-nous.* — En haut des deux pages se faisant face (fol. 71 v° et 72), Stendhal a écrit en grosses lettres : « Comique. »

Page 64. ... sur les mœurs. — Cette note, comme le texte, est de Louis Crozet.

Page 65. ... *le* Séducteur amoureux,... — Comédie en trois actes de Longchamps (1803).

Page 65. *En allant chez Brunet,...* — Jean-Joseph Brunet (1766-1851), créateur des Cadets-Roussel, jouait à ce moment au théâtre des Variétés.

Page 65... *le 6 avril 1810.* — Cf. *Corresp.*, t. I, p. 353-355.

Page 66. ... *La B^{ie}...* — Peut-être La Bergerie.

Page 68... *le* Philosophe sans le savoir. — Comédie en 5 actes de Sedaine (1768).

Page 69. ... *avec Mme Longueville ι...* — Marie-Rose Beyle avait épousé le 20 janvier 1767 Jean Martin,

entrepreneur des ouvrages du roi à Grenoble. Sa fille Joséphine, cousine de Stendhal, devint Mme Longueville.

Page 69... *chez Lambert...* — En poste, c.-à-d. rapidement. — S'agit-il de Madame Lambert qui tenait place Royale « une excellente fabrique de fromages à la crème panachés, fouettés, à la rose, à la vanille, etc... » signalée par Grimod de La Reynière dans son *Almanach des gourmands* ?

Page 70. *La petite Maillard,...* — Agathe-Jacqueline Maillard, née le 8 mai 1791, débuta à la Comédie-Française le 11 juin 1808 dans le rôle d'Hermione. Elle mourut le 27 janvier 1813, emportée par une maladie de poitrine. (Lyonnet.)

Page 70. ... to the sermon : ... — « Pour elle je suis allé au sermon. »

Page 70. ... *au concert de Libon.* — Philippe Libon (1775-1838), violoniste et compositeur, attaché depuis 1804 à la musique particulière de l'impératrice Joséphine.

Page 71. ... *je dîne chez Beauvilliers...* — « Le restaurant de M. Beauvilliers, rue de Richelieu, n° 26, continue d'être fréquenté, et l'on assure que sa cuisine est très bonne. » (Grimod de La Reynière, *Almanach des gourmands,* 1810.)

Page 71. ... *au cabinet de Brigitte,...* — Le *Cicerone parisien* (Paris, 1808) indique parmi les cabinets littéraires celui de la veuve Brigitte Mathé au Palais-Royal.

Page 71. ... sostenuto... — « distant, hautain. »

Page 71. ... *Mme Doligny...* — Stendhal dénomme ainsi Mme Beugnot. Il avait, ici, d'abord écrit : « Mme Beu... »

Page 72. ... and I... — « Une lettre de sa sœur, et moi. »

Page 72. ... kiss missed. — « La période de passion formelle, qui a fini le vendredi : baiser manqué. »

Page 73... *voir Laguette,...* — S'agit-il de Jules-Frédéric-

Amédée Laguette de Mornay, officier d'artillerie, baron de l'Empire, né le 1er mars 1780 ?

Page 73. ... *Mme... ;* ... — Dans le manuscrit, un trait horizontal remplace le nom.

Page 73. ... *chambellan,...* — Claude-François-Nicolas de Crouy-Chanel de Hongrie (1774-1844), comte de l'Empire, chambellan de l'empereur.

Page 73. ... — *tout à fait aimable, je crois,* — ... — Ce membre de phrase est une addition postérieure de Stendhal, d'une autre encre et d'une autre plume, que plus loin une note autographe date du 2 mai 1810.

Page 73. ... of love)... — « (Au milieu de la promenade, un regard d'amour). »

Page 74. ... *M.* ... — Le nom est remplacé dans le manuscrit par un trait horizontal.

Page 74. ... *M. Renauldon ;...* — Charles Renauldon fut maire de Grenoble de 1800 à 1815 ; il fut non seulement, comme le pense Stendhal, « un bon maire », mais un maire excellent. En 1810, Chérubin Beyle était son adjoint.

Page 75. ... *Mme* Shepherdrie. — Mme La Bergerie. *Shepherd*, en anglais, signifie *berger*.

Page 76. ... quella allegrezza... — « Je ne suis pas en veine d'écrire, mais il faut pourtant donner à rire pour l'année prochaine. Donc, le troisième jour de Longchamp, je vins à quatre heures précises ; elle était à s'habiller, et l'entrée de sa chambre me fut défendue ; quand elle eut terminé, je la trouvai très joyeuse, avec les vives couleurs que donne quelquefois la présence de l'objet aimé. Elle avait une petite robe blanche, courte et étroite, qui laissait voir les pieds. Elle me parla avec ce brio, cette gaieté. »

Page 76. ... called passion. — « De cette période appelée passion. »

Page 77. ... con grazia :... — « Son père est venu, son mari, et un peu après la comtesse E. Il fut décidé que ces dames iraient dans la berline avec le père et la fille, et que nous, M. Paul et moi, irions dans mon cabriolet ; alors, en descendant l'escalier, je lui dis avec grâce. »

Page 78. *Pâques 1810.* — En 1810, Pâques tomba le 22 avril.

Page 78. ... *chez les Frères Provençaux;...* — Restaurant célèbre du Palais-Royal.

Page 79. ... *la* Vedova capricciosa. — Opéra en deux actes, musique de Guglielmi, représenté pour la première fois au Théâtre de l'Impératrice, le 21 avril 1810. La critique remarqua surtout dans Madame Correa la petitesse de sa taille et l'excès de son embonpoint.

Page 80. ... my heart... — « Mon cœur. »

Page 81. ... l'angelico sembiante... — « Et le visage angélique. »

Page 81. ... for the explicit passion ;... — « Pour la passion formelle. »

Page 82. ... a country seat. — « Une maison de campagne. »

Page 83. ... *des riens.* — En haut des feuillets Stendhal a écrit : « Déclaration : il ne faut pas lui prêter mes raisonnements. »

Page 83. ... *pour Louis,...* — Louis de Bellisle.

Page 83. ... *pour* the comic bard,... — « Pour le poète comique. »

Page 85. ... *que des gaucheries.* » — Stendhal rappelle en haut de la page : « Premier jour de Mme Es. »

Page 85. ... or for... — « Sa froideur pour l'amour, ou pour... »

Page 86. ... *à Monceau.* — Le jardin de Monceau ou Mousseaux, situé faubourg du Roule, appartenait

à l'archichancelier. Le public y était admis sur cartes d'entrée.

Page 86. ... *cependant.* — En haut de la page, Stendhal remarque : « Charming evening. » (Charmante soirée.)

Page 87. ... appeared not. — « Et l'amour ne paraît pas. »

Page 88. ... interest ;... — « Au total, la joyeuse soirée à la maison Saint-Roman, où j'ai manqué le baiser, fut le zénith du tendre intérêt. »

Page 88. ... happy. — « J'admire tout le mal que ce peuple prend pour ne pas être heureux. »

Page 88. ... *de son fils...* — Jérôme-Napoléon-Martial, fils de Martial Daru, né en 1807.

Page 89. ... dov' è ? — « Mais le tendre intérêt, où est-il ? »

Page 89. ... till now,... — « Jusqu'à présent. »

Page 89. ... returning from... — « Revenant de. »

Page 90. ... severely... — « Cruellement. »

Page 90. ... at Palfy's house. — « Je vais à l'heure du déjeuner chez Palfy. »

Page 90. ... is ridicul,... — « Je pense qu'elle me croit retenu par quelque chose, mais la vertu est ridicule. »

Page 90. ... di non esser corrisposto. — « De n'être pas aimé en retour. »

Page 90. ... conscious love,... — « Amour senti. »

Page 91. ... the country churchyard... — « Le cimetière de village. » — C'est une élégie de Gray.

Page 91. *M. Lem.* ... — Sans doute Népomucène Lemer cier.

Page 91. ... at lady Z' house.) — « (Vu le 7 mai 1810, le dernier jour, à une soirée gaie et sans contrainte chez Mme [Daru].) »

Page 92. ... *au 26 avril.* — C'est en effet le 26 avril (V. ci-dessus, p. 84) que Stendhal note un trait d'avarice de son ami Pépin de Bellisle.

Page 92. ... for a comic bard. — « Vraiment remarquable pour un poète comique. »

Page 93. ... very little. — « L'homme peut-être, les hommes certainement très peu. »

Page 93. ... 18th march. — « Fête d'Alexandrine le 18 mars. » — Le lendemain de ce jour, Stendhal fait en effet allusion à la fête de la « comtesse Palfy » souhaitée solennellement chez les Daru. (V. ci-dessus, p. 56.)

Page 93. Chât. *Pub^té^* of my ing[enuity]. — « Châtelet. Puberté de mon esprit. »

Page 93. ... *deux mois et demi.* — Notes diverses de Stendhal à la fin du cahier. Elles se trouvent respectivement aux feuillets 88 v°, 91 v°, 92, 92 v°, 93 et 93 v°.

1810

Paris.

Manuscrit autographe conservé dans un recueil de papiers stendhaliens appartenant à M. Édouard Champion. Cahier de 77 feuillets mesurant 230 sur 180 millimètres, entouré d'une couverture de papier marbré. Le texte va des feuillets 85 à 143 (les feuillets 87 v°-89 v°, 93-96 v°, 108-110 v°, 116 v°, 117 v°, 118 et 118 v°, 138 v°, 139 v°, sont blancs), plus des notes aux feuillets 143 v°, 144, 152 à 162 v° (les feuillets 144 v° à 151, 152 v° à 153 v° et 158 v° sont blancs).

Entièrement inédit.

Page 95. ... *12 août 1810.* — « Journal, ou analyse des pensées, opinions et aventures d'Henri, depuis le 9 mai 1810 jusqu'au 12 août 1810. »

Page 95. ... upon 4. — « Vers le 4 [août]. »

Page 95. ... Myself. — « Moi-même. »

Page 95. ... perfectly happy. — « Regard sur l'All[emagne ?]. — Si j'avais eu de la mélancolie, ces trois mois et trois jours auraient été parfaitement heureux. »

Page 95. ... *un* memore... — « Un memorandum. »

Page 96. ... con brio. — « Promenade à Versailles. — Jour heureux, avec *brio.* »

Page 96. ... Ofchêne... — « Deschênes. » — D'après les renseignements donnés par Beyle dans les pages suivantes, il s'agit d'un personnage du nom de Garnier-Deschênes, qui devint quelques mois plus tard receveur général des finances à Hambourg. Il était probablement le fils d'Edme-Hilaire Garnier-Deschênes (1727-1812), ancien notaire, puis administrateur de l'Enregistrement et des Domaines à Paris, auteur de plusieurs ouvrages de droit.

Page 96. ... coming back from... — « En revenant de... »

Page 96. ... *Mousseaux.* — Notes écrites par Stendhal aux fol. 83 v° (revers de la page de titre), 84 et 84 v°. — Monceau était, à cette époque, orthographié Mousseaux.

Page 96. ... for my future happiness,... — « Pour mon bonheur futur. »

Page 97. ... *la Savonnerie ;...* — Manufacture nationale de tapis, créée à Chaillot dans une ancienne fabrique de savon. Elle fut transportée aux Gobelins en 1828.

Page 97. *Nous arrivons...* — Le fragment qui va de ces mots jusqu'à la fin du *Journal* du 9 mai a été publié dans les *Lettres intimes* de Stendhal (Paris,

Calmann-Lévy, 1892), p. 332-334, presque mot pour mot, mais avec des fautes de lecture. Prudemment, l'éditeur n'a pas daté cette « lettre à Pauline », dont il ne donne pas l'origine. Mais MM. Paupe et Chéramy, qui la reproduisent (*Correspondance*, I, 423-425), la datent, on ne sait pourquoi, de 1814. Ils accompagnent, il est vrai, le millésime par un point d'interrogation.

Page 97. ... *Adolphe Brongniart,...* — Adolphe-Théodore Brongniart, né en 1801, mort en 1876, fut comme son père un illustre naturaliste ; il étudia avec éclat les végétaux fossiles. Professeur de botanique et de physique végétale au Muséum d'Histoire naturelle de Paris (1833), puis inspecteur général de l'Université (1852). Membre de l'Académie des Sciences en 1834.

Page 97. ... *l'empereur au centre.* — Cette fameuse table des maréchaux, dessinée par Percier et décorée par Isabey, fut exécutée à la manufacture de Sèvres de 1806 à 1810. Elle faisait récemment encore partie de la collection Ney, prince de la Moskova, qui fut vendue le 27 mai 1929. Elle a pu être rachetée par la Malmaison.

Page 97. ... *de* celestial fire)... — « De feu céleste. »

Page 97. ... *les vides prudents...* — Ces « vides prudents » sont : au fol. 85, M. de [Baure] ; au fol. 85 v°, S[èvres].

Page 98. ... *Pontecorvo ;...* — Le maréchal Bernadotte.

Page 98. ... *les princes d'Eckmühl et de Neuchâtel...* — Les maréchaux Davout et Berthier.

Page 98. ... *M. Marescalchi,...* — Voir tome II, note à la page 413.

Page 99. ... *chez M. de Clédat,...* — Martial-Gabriel de Clédat, né à Uzerches le 29 mai 1764, fut maire de Chambourcy (Seine-et-Oise). La Restauration le créa baron en 1819.

Page 99. ... *en 1809.* — Cette note, des mêmes encre et écriture que les précédentes, est de 1815.

Page 100. ... *l'amour du beau.* — Stendhal a copié à peu près textuellement le passage de son journal pour l'envoyer à sa sœur dans une lettre que la *Correspondance* (t. I, p. 423) date à tort de 1814.

Page 100. ... *qui m'envoie à Lyon.* — Un ordre signé du comte de Cessac, ministre-directeur de l'administration de la guerre, en date du 10 mai 1810, fait passer Beyle à la 19e division militaire, sous les ordres de M. Charmat, commissaire-ordonnateur, et lui enjoint de se rendre à Lyon. La pièce est dans le carton R. 5896 (no 85) de la bibliothèque de Grenoble. Beyle ne rejoignit pas ce poste, comme il le dit plus bas, en raison de l'examen qu'il devait subir pour le Conseil d'État.

Page 101. ... my business. — « Je vais au bureau pour expédier mes affaires. »

Page 101. ... for *lundi.* — « ... Rompre le voyage de Martial... et pour que l'idée du voyage ne reprenne pas à Martial et ne dérange pas notre excursion à M[ortefontaine ?], elle me dit : Je veux le sonder, à dîner, pour lundi. »

Page 102. ... *au Jardin Turc.* — Le Jardin Turc était situé boulevard des Filles-du-Calvaire.

Page 102. ... *de Mlle Baillie.* — Joanna Baillie, femme de lettres anglaise (1762-1851), a publié une série de drames sous le titre *Plays on the passions*, 1799-1812.

Page 102. ... *à M. de Cessac.* — Jean-Gérard Lacuée, comte de Cessac (1752-1841), président de la section de la guerre au Conseil d'État.

Page 102. ... answer means :... — « Je parle à M. Daru sans timidité de l'ordre que m'a donné S. E. le comte de Cessac ; sa réponse évasive, signifiant. »

Page 102. ... I don't esteem. — « Envers un homme que je n'estime pas. »

Page 102. ... tender for me,... — « Qui n'est pas très tendre pour moi. »

Page 102. ... *les* Dangers de la Frivolité. — Roman anonyme paru à Paris chez Mongie, 1810, en deux volumes in-12. Un compte-rendu en a été publié dans le *Mercure de France* du 2 juin 1810.

Page 104. ... snugness ;... — « Agrément. »

Page 104. ... *Phèdre par Guérin.* — Le tableau de Guérin, représentant *Phèdre et Hippolyte*, peint en 1802, est maintenant au Louvre.

Page 104. *Bon.* — Ce jugement s'applique à toute la phrase, que Stendhal a marquée par une accolade.

Page 105. ... *très bien.* — La galerie d'Apollon à Saint-Cloud avait été décorée par Pierre Mignard, de fresques représentant la vie d'Apollon. Diverses peintures se trouvaient dans cette galerie, notamment un *Enlèvement de Déjanire* par François Marot (1667-1719). Cf. J. Vatout : *Souvenirs historiques des résidences royales de France*, t. V. Palais de Saint-Cloud, Paris, s. d., in-8°, p. 393.

Page 107. ... and that c[ountess] *Palfy*... — « Et que la comtesse [Daru]. »

Page 108. ... near *Bordeaux.* — « J'allais voir Pacé que je pensais un peu froid à cause de notre léger différend pendant la promenade. Je trouve son âme rassérénée par le bonheur de la cupidité et l'espoir d'une très bonne affaire près de Bordeaux. »

Page 108. ... *M. Nanteuil,*... — Gaugiran-Nanteuil, secrétaire du garde-meuble, auteur de pièces de théâtre.

Page 108. The little *cousine.* — « Ce soir à *Buffa* avec Marie, un sensible et froid amoureux. La petite cousine... »

Page 108. ... d'un opera seria... — *La Prova d'un opera seria*, opéra italien, musique de Gnecco, créé en Italie vers 1796, joué à Paris à partir du 4 septembre 1806.

Page 108. *Vrai.* — Cette observation s'applique à la phrase toute entière, que Stendhal a marquée par une accolade.

Page 109. ... a Tivoli ;... — Jardin situé rue de Clichy.

Page 110. ... beatissimo. — « Elles vont à Tivoli ; j'y vais aussi, mais seul. Elle est froide avec moi, mais la cousine, au contraire, me serre les mains, à dix heures avant le feu [d'artifice] elles s'en vont, je m'en vais moi aussi, je vais chez Mme La Bergerie où je trouve l'aimable Beugnot, je reste un peu triste.

Lundi.

Je ne la vois pas.

Mardi 22 mai.

Je la vois le matin au déjeuner. Étrange proposition de me payer le livre, je la repousse avec assez de bonheur. La soirée chez sa mère est très bonne pour moi, comme au temps où ses yeux rivalisaient si franchement d'amour. Heureux croit que je suis toujours trop libéral de profondeur envers mes personnages. En particulier, il croit que Marie se laisse aller à son naturel avec moi sans songer à me prendre pour amant. Le matin de ce mardi, je vois M. Dalmon, toujours bon avec moi. Il me dit qu'il faut partir. Je vais prendre ma *feuille de route*, et de là je vais retrouver Heureux, en suivant les *boulevards neufs*, chemin très agréable, je vois des champs entiers de blé dans Paris [le texte et le sens de cette dernière phrase très douteux].

Mercredi 23 mai.

Je ne la vois pas. J'écris à l'ordonnateur Charmat, à Crozet et à ma sœur. Elle m'a parlé hier avec toute la bienveillance possible du voyage à Ermenonville ; nous serions de retour le mardi, et le jour suivant, ou au plus tard le jeudi, je serai sur la route de Lyon. J'ai vendu deux chevaux 950 francs à M. de Saint-Simon, après une belle négociation. Je sors de la *Prova d'un opera seria* ; ce soir une pluie de printemps, nous nous aimons franchement ; Heureux et moi parlons dans sa chambre de Jenny. Vraiment à la campagne avec une femme jeune j'aurais été très heureux. »

Page 110. ... il gran scoglio... — « Le grand rocher. »

Page 111. ... *aux* Deux Pages,... — Les *Deux Pages*, comédie en deux actes, en prose, mêlée de chant, texte et musique de Dézède, représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 6 mars 1789.

Page 111. ... *la voix de Michot)*... — Jeanne-Émilie Leverd, née à Paris le 14 juillet 1788, débuta au Théâtre Louvois en 1804, et fut reçue au Théâtre-Français en 1808. — Antoine Michaut, dit Michot, né à Paris le 12 janvier 1765, tenait à la Comédie-Française les rôles comiques. (Lyonnet.)

Page 111. ... *à employer.* — Cette note, ainsi que la précédente, ont été écrites en 1815 ; elles sont de la même plume et de la même encore que la suivante, laquelle est datée.

Page 112. ... quivi sospirava. — « Là soupirait quelque chose de triste et de doux. »

Page 112. ... happy. — « Heureux. »

Page 112. ... inimici d'amore.) — « Ennemis de l'amour. »

Page 112. ... bashfulness... — « Timidité. »

Page 113. ... *à madame*... — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 113. ... *à Mme Eliott.* — Ms. : *à Mme Hltt.* De même quelques lignes plus loin.

Page 113. ... *M. Lctx*,... — Peut-être le baron Lecoulteulx, auditeur au conseil d'État, puis préfet.

Page 113. ... il desiato corpo,... — « Le corps désiré. »

Page 114. ... saporito kiss. — « Un bon et assez savoureux baiser. »

Page 114. *Terme de peinture.* — Cette note a été également écrite en 1815.

Page 115. ... *des vers.* — Cf. ce que, quarante-trois ans plus tard (1853), Gérard de Nerval dit du même lieu (*Sylvie*, ch. IX, Ermenonville).

Page 115. ... appoggiandosi a me. — « Ici, Marie fut vraiment tendre avec moi, s'appuyant sur moi. »

Page 116. ... *ce que j'ai dit plus haut.* — Voir un peu plus haut, p. 114-115, ce que Beyle dit des jardins anglais et de ceux du Trianon.

Page 116. ... *nous vivrons tout comme.* » — Le domestique du marquis de Girardin, que l'on connaissait sous le nom de John ou Johnson, s'appelait en réalité Jean-Henry Bally. Il vécut avec Thérèse Levasseur sans l'épouser et en épuisant rapidement ses ressources. La femme de Rousseau mourut le 12 juillet 1801 ; Bally, le 5 octobre 1805. Voir G. Lenôtre, La fin de Thérèse Levasseur, *Vieilles maisons, vieux papiers*, 4e série, 1910, p. 147.

Page 117. ... *(le sous-inspecteur légionnaire)*... — Marc-Antoine Jullien, fils de Jullien de la Drôme, né à Paris en 1775, remplit sous la Révolution les fonctions de commissaire du comité de Salut public à Bordeaux. Il entra ensuite dans le corps de l'intendance. Napoléon l'employa dans diverses missions.

Jullien a publié plusieurs ouvrages de politique et d'éducation.

Page 118. ... tutto a lei. — « Je suis heureux. J'ai reçu ce matin mes livres de Brunswick. Faure est venu et en parlant avec lui j'ai chassé les petits nuages qui pouvaient troubler très légèrement mon âme. Je suis allé à onze heures et demie chez la comtesse Daru. J'avais tout l'air de bonheur, de brio et d'esprit que peuvent comporter mes [traits] peu réguliers. J'y ai rencontré le jeune capitaine J. Nous avons fait un tour dans le jardin. Je crois que cette courte visite aura plutôt confirmé les impressions gravées dans le cœur de la comtesse Daru. « Il tire trop bien, je n'avais garde de me mesurer avec lui. » La dame a compris et ceci fait toujours bon effet sur un cœur de femme. Le capitaine est très bien pour le monde, ses plaisanteries sont vives, gaies et de bon ton. Il est loin de l'air du bonheur. Je le crois ambitieux.

» Nous avons vu de très beaux diamants et de très belles pierres.

» Ce soir, je vais au théâtre de la Cour, à Saint-Cloud. Etre avec Mme Daru détermine une trève parfaite dans mes autres pensées. Je suis tout à elle. »

Page 118. ... Joseph,... — Opéra-comique en trois actes, paroles d'Alexandre Duval, musique de Méhul, représenté pour la première fois à l'Opéra-comique le 17 février 1807. Duval a repris un sujet déjà traité par Baour-Lormian dans une tragédie biblique, *Omasis*, dont l'échec fut retentissant.

Page 119. ... *grand-duc de Wurtzbourg.* — Ferdinand-Joseph-Jean, archiduc d'Autriche, grand-duc de Wurtzbourg, né le 7 mai 1769.

Page 119. *Mme...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 119. ... *comme autrefois à Rosa...* — Souvenir d'une aventure assez basse de Beyle à Marseille.

Page 119. ... *chez Tortoni.* — « Rue Taitbout, le café Tortoni, où l'on prend de très bon chocolat et le meilleur punch glacé de Paris... » (Grimod de La Reynière, *Almanach des gourmands*, 1810.)

Page 119. ... *dans l'épisode d'Astolphe,...* — Dans le *Roland furieux* d'Arioste, chant XXVIII. Astolphe et Joconde, deux princes également beaux, convaincus l'un et l'autre que leurs femmes les trompent avec un nain difforme et un valet, partent à travers le monde, conquièrent des femmes, se font de mutuelles infidélités et finalement partagent la belle Flamette qui, quoique fort occupée par ses deux amants, réussit à les tromper avec un troisième. Cet épisode, mis en vers par La Fontaine, est en tête de ses contes.

Page 121. ... *l'épisode de Joconde,...* — Le même que ci-dessus. Stendhal s'en souvint en effet lorsqu'il éclata de rire en apercevant, par le trou de la serrure, la belle Angelina Pietragrua dans les bras d'un autre.

Page 121. ... qu'ils étaient délicats. » — Dans son *Journal historique ou Mémoires critiques et littéraires*, Paris, 1807, 3 vol. in-8º, t. III, p. 123, à la date de septembre 1764, Collé parle d'un Prologue qu'il fit pour le Duc d'Orléans. Il ajoute en note : « Quoique les représentations de Bagnolet fussent très libres, il ne faut pas croire que, dans son indécence, il ne fallût pas observer de la décence jusqu'à un certain point ; mes spectateurs étaient, je puis l'assurer, aussi blasés qu'ils étaient délicats, et c'est tout dire. »

Page 121. ... *lettres de cachet.* — « A désirer sincèrement même au prix de lettres de cachet. »

Page 121. ... *de la fête de la Ville,...* — Fête donnée à l'Hôtel-de-Ville de Paris en l'honneur du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, le 10 juin 1810.

Le compte-rendu de cette fête figure au *Moniteur* du 15 juin 1810.

Page 121. ... Palfy,... — « avec madame [Daru]. »

Page 122. ... *M.* Of the Oak... — « M. Deschênes. »

Page 122. True. — « Vrai. » — Ce jugement s'applique aux deux phrases précédentes, marquées par Stendhal d'une accolade.

Page 123. ... *ambassadeur,...* — D'Autriche.

Page 123. ... *M. de Kourakine.* — Le prince Alexandre Kourakine, ambassadeur de Russie en France.

Page 123. ... *ministre de l'Intérieur de Russie,...* — Le prince Alexis Kourakine.

Page 123. ... *d'un Metternich,...* — Probablement le prince François-Georges-Charles de Metternich, ministre d'État et des conférences de l'Autriche, né le 9 mars 1746, mort le 11 août 1818.

Page 123. ... *de la Légion d'honneur.* — Le prince Clément-Wenceslas de Metternich, fils du précédent, né le 18 mai 1773, premier ministre de l'empereur d'Autriche, grand aigle de la Légion d'honneur.

Page 123. ... *M. de Kalkreuth,...* — Adolphe-Frédéric, comte de Kalkreuth, feld-maréchal prussien, signataire du traité de Tilsitt, fut envoyé en mission à Paris par son souverain en 1810 pour complimenter Napoléon sur son mariage avec Marie-Louise.

Page 123. *M. de Furstenstein,...* — Il était ministre-secrétaire d'État et des relations extérieures du royaume de Westphalie.

Page 124. ... *du prince major général ;...* — Berthier, prince de Neuchâtel.

Page 124. ... *avec madame ...,* ... — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 124. ... *du sec Dubois,...* — Probablement Louis-Nicolas-Pierre, comte Dubois, préfet de police de

1801 à 1810. Il devait être disgracié par Napoléon quelques mois plus tard.

Page 124. *M. Frochot,...* — Le comte Frochot (1757-1828) était à ce moment préfet de la Seine.

Page 124. *M. de Czernitscheff,...* — Le comte de Czernitscheff, colonel russe, était en mission à Paris. Il réussit l'année suivante à se procurer certains documents secrets sur l'armée française, ce qui l'obligea à quitter précipitamment la France. Il fit la campagne de 1812-1813 comme général.

Page 125. ... *dont M. Camille T...* — Vraisemblablement Camille-Hyacinthe Teisseire, né à Grenoble le 22 septembre 1764, mort le 10 septembre 1842 ; administrateur de la commune de Grenoble en 1795, il fut sous-préfet de Tournon de 1809 à 1812 et député de l'Isère de 1820 à 1824.

Page 125. *Mme...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 125. ... *je caressais Nap*[*oléon*],... — Fils aîné du comte Daru, alors âgé de trois ans.

Page 126. ... *au café de Véry...* — Véry, restaurateur célèbre, avait deux maisons, l'une rue de Rivoli et l'autre au Palais-Royal.

Page 126. ... *figure vraiment élégante.* — Alphonse Périer avait épousé le 4 novembre 1806 Mlle Antoinette de Tournadre, d'une famille originaire de Sisteron.

Page 126. ... *à l'Ecole militaire !* » — Fête donnée à l'empereur et à l'impératrice par la garde impériale, en l'honneur de leur mariage, le dimanche 25 juin 1810. Voir *Moniteur* du 28 juin.

Page 127. ... *Mme Du Bignon,...* — Cette Mme Du Bignon, que Stendhal désigne dans la suite par les lettres *Dbgn*, était peut-être la femme d'Abraham

Goyet-Dubignon, né en 1747, député au Conseil des Anciens, puis au Corps législatif jusqu'en 1805.

Page 127. ... of my best friend. — « De mon meilleur ami. » — Il s'agit sans doute de Félix Faure.

Page 128. ... *chez Mme de Charlot ;...* — C'est-à-dire chez Mme de Bézieux.

Page 129. ... *des* Cantatrici villane... — Opéra bouffe de Fioravanti, représenté pour la première fois à Turin en 1795, et à Paris le 30 janvier 1806, au théâtre *Buffa.*

Page 129. ... *avec Champel,...* — André Champel, condisciple de Beyle à l'école centrale du département de l'Isère.

Page 129. ... *à* Best,... — « Meilleur. » Toujours le « meilleur ami », que j'identifie avec Félix Faure, dont l'initiale se trouve cinq lignes plus bas.

Page 129. ... *pour saint Pierre.* — Jour de fête du comte Daru. Stendhal a décrit cette fête dans une lettre à sa sœur Pauline (Corr., I, 361).

Page 130. ... Felicità nel lavoro. — « Bonheur dans le travail. »

Page 130. ... *duc de Montebello.* — Le maréchal Lannes, duc de Montebello, mort le 31 mars 1809 des suites de blessures reçues à la bataille d'Essling. Son corps fut transporté au Panthéon le 6 juillet 1810.

Page 130. ... *du prince de Schwarzenberg,...* — Au cours de la soirée donnée par le prince de Schwarzenberg, le 2 juillet 1810, un incendie fut allumé par la flamme d'une bougie et se propagea rapidement. La princesse Pauline de Schwarzenberg, née d'Arenberg, périt dans cet incendie ; il y eut d'assez nombreux blessés. Cf. *Moniteur* du 3 juin 1810. Stendhal a décrit cette soirée dans une lettre à sa sœur Pauline du 2 juillet 1810. (*Corr.*, I, p. 361.)

Page 130. ... *Mme Tousard.* — Femme du général

baron Tousard (1752-1813), signalée par le *Moniteur* du 3 juin comme grièvement blessée au cours de l'incendie.

Page 130. ... *au chanoine Raillon,...* — Né à Bourgoin le 17 juillet 1762, l'abbé Raillon, à son retour d'émigration, prononça plusieurs éloges funèbres, notamment celui du ministre Crétet et celui du maréchal Lannes. Il fut nommé le 21 octobre 1810 à l'évêché d'Orléans.

Page 130. ... il caldo. — « Un peu de froideur pour amener la chaleur. »

Page 131. ... *au panorama de Wagram,...* — L'annonce des spectacles dans le *Moniteur* du 8 juillet 1810 indique : « Le panorama représentant la bataille de Wagram est ouvert au public dans la rotonde des Capucines. »

Page 131. ... being... — « Et l'état d'agréable anxiété. »

Page 131. ... *ce vernis de* freddo,... — « Ce vernis de froideur. »

Page 131. Probus... — C'est encore Pierre Daru, ailleurs appelé M. N., et beaucoup plus fréquemment M. Z.

Page 131. ... *à l'*Esprit de la Ligue... — Stendhal a sans doute en vue : *L'Esprit de la Ligue ou histoire politique des troubles de France pendant les XVI*e *et XVII*e *siècles*. Paris, Hérissant, 1767, 3 vol. in-8o, ouvrage attribué au P. Anquetil. En tête du premier volume se trouvent, en effet, des « Observations sur les ouvrages cités dans l'Esprit de la Ligue ».

Page 132. ... *Pinel...* — Pinel était à cette époque médecin en chef de la Salpêtrière. Sa *Nosographie philosophique, ou la Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, avait paru en 1798, en 2 volumes in-8o.

Page 132. *(11 juillet 1810.)* — Les réflexions des 9 et 11 juillet ne se trouvent pas dans la suite du texte, mais quelques pages plus haut (fol. 118 vo), au verso

d'un feuillet laissé en blanc. Celles du 13 juillet, au contraire, qui suivent, sont bien à leur date dans le manuscrit (fol. 124 v°).

Page 133. ... — the grosser man,... — « L'homme le plus grossier. »

Page 135. ... the Timid. — « Ridicule à dépeindre dans ma nouvelle le *Timide.* » — Je n'ai trouvé aucune trace de cet écrit.

Page 136. ... *Mme Dbgon...* — Mme Dubignon, dont Beyle a déjà parlé (v. note à la page 127).

Page 136. ... *la veille de saint V[ictor].* — C'est à dire le 20 juillet, la saint Victor tombant le 21. Claude-Victor Perrin, dit Victor, duc de Bellune, avait été fait maréchal de l'Empire après Friedland, en 1807.

Page 136. ... *la duchesse de Courlande,...* — Pierre, duc de Courlande et de Sagan, avait épousé en secondes noces Charlotte-Dorothée, comtesse de Medern. Leur fille Dorothée était devenue en 1809 la femme d'Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord.

Page 136. ... *à la* Coquette corrigée... — Comédie en cinq actes, de La Noue (1756).

Page 136. ... graceless... — « Fripon », ainsi que Stendhal traduit lui-même quelques lignes plus loin.

Page 136. ... of his brother... —— « De son frère. »

Page 137. ... and to me. — « Il a pipé la place de son frère et la mienne. »

Page 137. ... *maire de Paris)...* — Désiré-André Rouen, né le 21 mars 1731, notaire et maire du IIe arrondissement de Paris, eut deux fils : Achille-Jean-Marie (1776-1855), ministre plénipotentiaire, et Alexandre-Jean-Denis Rouen des Mallets, auditeur au Conseil d'État, puis préfet (1779-1871).

Page 139. ... *où est Sophie,...* — L'éducation de Sophie est au livre V de l'*Emile.*

Page 139. ... *prière du matin.* — Les « pensées » que je

transcris ci-dessous, quoique écrites également le 27 juillet, ne se trouvent pas à la suite dans le manuscrit. Elles ont été écrites par Stendhal à la fin du cahier (fol. 162).

Page 139. ... as love-pleasure. — « Tu le dois comme poète (casanier), comme ambitieux (Victor), comme plaisir d'amour. »

Page 139. ... *de sa roue.* — Boileau, Épître V. Voici la citation exacte :

Qu'à son gré désormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de sa roue.

Page 139. ... good for my happiness. — « Bon pour mon bonheur. »

Page 140. ... Paris. — « Ces intérêts sont : A. Celui du poète ; — B. Celui de l'ambitieux ; — C. Celui du plaisir d'amour ; — D. Pour avoir du plaisir dans mes voyages, je dois être persuadé d'avoir bien connu Paris. »

Page 140. ... without mother. — « Sans la mère. »

Page 140. ... return from *C.* — « Retour de C. »

Page 140. ... the *siège*,... — « De visiter la maison à 10 heures et demie, seul avec elle, avec elle qui a peur des voleurs. Les chambres du palais étaient obscures, un baiser aurait pu commencer le siège... »

Page 140. ... *de Ciudad-Rodrigo*,... — Ville d'Espagne (province de Salamanque). Elle fut prise par le maréchal Ney le 10 juillet 1810.

Page 140. ... in the mine. — ... dans le mien.

Page 140. ... with her sisters. — « Que j'ai avec ses sœurs. »

Page 141. ... with the two sisters,... — « Avec les deux sœurs. »

Page 141. ... truly happy,... — « Heureux après, vraiment heureux. »

Page 141. ... upon her fair. — « Sur sa belle. »

Page 142. ... at *Charlot* street. — « De là, chez Mme Nardot. Elle venait de sortir. J'y retourne une demi-heure après ; j'ai été diverti par ce vieux couple. — De là, rue Charlot. » — Rue Charlot habitaient les dames de Bézieux.

Page 142. ... in questo volto. — « Un sourire d'âme brille sur ce visage. »

Page 142. ... *la douce égalité.* — « Je vois, et elle me donne à comprendre, qu'elle est enceinte, je crois, de quatre mois. J'ai le ridicule d'en être un peu jaloux. Je vais avec elle chez Mme Dbgon, de là chez sa mère, avec laquelle je suis très bien ; mais Flo, est, je crois, mieux, la douce égalité. » Mme Daru mit au monde le 30 décembre 1810, un second fils, Henri-Paul.

Page 143. ... *chez M. Lavollée...* — Jean-Olivier Lavollée, secrétaire des commandements du prince archichancelier.

Page 143. ... duke of Bassano. — Maret fut fait duc de Bassano le 30 mars 1806. Il était l'homme de confiance de Napoléon, et devint ministre des Relations extérieures le 17 avril 1811 ; à cette date, Daru le remplaça à la secrétairerie d'État.

Page 143. ... at the Due Rivali,... — « Je dîne avec Mme Daru. Il me faut parler de ma visite à M. Lavollée. Elle parle à sept heures, ce soir, avec le tout-puissant duc de Bassano. Je lis une lettre de M. Daru, remerciant Aline (?) et Nap[oléon] de leur lettre et l'o de Nap[oléon]. — J'irai ce soir aux *Due Rivali.* » *Le Finte Rivali* et non *Due Rivali*, opéra-bouffe, musique de Mayer, se jouaient à ce moment au Théâtre de l'Impératrice.

Page 143. ... *à Bentham.* — Il lisait vraisemblablement sa *Déontologie, ou Science de la morale.*

Page 143. I go at Maria's lodging. — « Je vais chez Mme Marie. »

Page 144. ... and mister Mure. — « Je dîne avec elle chez Mme Db. et avec Mme Mure et M. Mure. » La famille Mure était originaire de Gières en Dauphiné. Jean-Pierre Mure (1713-1780) avait épousé Françoise Daru, tante du comte Daru. C'est sans doute un de ses fils, Louis-Antoine-Claude (mort en 1845), qui fut receveur particulier des finances à Lubeck, puis consul de France, anobli sous la Restauration, que Stendhal rencontrait chez M. Daru.

Page 144. ... he will received. — « J'ai l'intention d'aller déjeuner demain chez Mme Daru.

» J'étais avec elle. Elle me fait prier à dîner par Mr de B[aure]. Elle était parfaitement bien pour la figure, animée et l'air de compter sur moi.

» Elle part pour un petit voyage de huit jours, je ne l'embrasse pas et j'ai grand tort. Je dîne chez Mme Lbr. avec M. et Mme Mure.

» Jeudi 2 août.

» J'écris à Mme Daru, je ne sais pas si elle recevra ma lettre. »

Page 144. ... *et le* Parleur contrarié,... — *Le Bourru bienfaisant*, comédie en trois actes de Goldoni. — Le *Parleur contrarié*, comédie en un acte et en vers par M. de Launay, représentée pour la première fois au Théâtre Français le 3 janvier 1807.

Page 145. ... to lady Maria. — « Par ma lettre à M. Daru et les deux autres, la première au duc de Bassano, la seconde à Mme Marie. »

Page 145. ... excellent counsels. — « Elle peut me donner d'excellents conseils. »

Page 145. ... in my life. — « Dans ma vie. »

Page 145. ... *des* Deux Pages. — Le *Philosophe marié ou le Mari honteux de l'être*, comédie en cinq actes

de Destouches (1728). Sur les *Deux Pages*, voir plus haut, note à la p. 111.

Page 149. ... of my bastard. — « De mon père. »

Page 149. ... from my excellent grandfather. — « De mon excellent grand-père. »

Page 150. ... *le duc de Massa.* — Régnier, grand-juge, était duc de Massa-Carrara depuis 1809.

Page 151. ... *M. Dupont-Delporte...* — Henri-Jean-Pierre-Antoine Dupont-Delporte (1783-1854), alors auditeur au Conseil d'État, ensuite préfet, baron de l'Empire et pair de France (1839).

Page 153. ... *du fade* Omasis,... — Tragédie en cinq actes de Baour-Lormian.

Page 153. ... *(duchesse de R.)*,... — Cette parenthèse est une addition postérieure, sans doute de 1815, de par la comparaison des encres et des écritures. Il en est de même pour le qualificatif *excellent* que Stendhal applique, 15 lignes plus loin, à Daru. — Nous n'avons pu identifier ce personnage.

Page 154. ... or the *3 août 1810 ;...* — « Celui du voyage à Versailles, ou le 3 août 1810. » Pour le voyage à Versailles, voir le journal du 9 mai précédent.

Page 154. ... my amiable *rival.* — « Chez sa mère avec mon aimable rival. »

Page 155. ... of his brother,... — « Le fripon frère de Vernon, guidé peut-être par le génie politique de son frère. » — (Cf. plus haut, p. 136).

Page 155. ... with me a b. — « Il était invité à déjeuner, et ce matin quand je l'ai vu avec Mme Marie, ils étaient probablement sortis pour le déjeuner et la messe. Ils parlaient anglais, elle m'a dit qu'ils étaient allés chez sa mère. Elle a remarqué que j'avais les cheveux mouillés, a grondé le rival sur sa séparation d'avec moi à b... »

Page 155. ... — upon my happiness,... — « Pour mon bonheur. »

Page 155. ... *auditeur.* — « Dans l'ambition ; avis à vous, jeune auditeur. »

Page 155. ... *de M[arti]al.* — Cette note, des mêmes encre et écriture que les précédentes, est de 1815.

Page 156. ... near to my soul. — « Près de mon âme. »

Page 156. ... Wilhelm Meister ;... — « Ce roman autobiographique parut, en 4 volumes, entre 1777 et 1785.

Page 156. ... *du* freddetto... — « Du petit froid. »

Page 156. ... *que Léger...* — Marchand tailleur qui demeurait rue Vivienne.

Page 156. ... *le Rire ?* — Un manuscrit de 7 pages portant ce titre et daté du 8 juillet 1810 faisait partie d'un *Choix de superbes livres*, vente des 19-25 février 1931 (Paris, Andrieux, in-8°), n° 1205. Il a été publié par Paupe : *Vie littéraire de Stendhal*, Paris, Champion, 1914, p. 138-143.

Page 158. ... *M. Soumet, auditeur,...* — Alexandre Soumet, le poète épique, membre de l'Académie française, auteur de la *Divine épopée*, né en 1788, mort en 1845, était en 1810 auditeur au Conseil d'État.

Page 159. ... *Mme de Quincy, Mme Virel,...* — Lectures incertaines.

Page 161. ... and the genius. — « Pour le bonheur et le génie. »

Page 161. ... upon vanity. — « Pour l'intelligence fondée sur la vanité. »

Page 162. ... of comic bard. — « De poète comique. »

1810-1811

Paris.

Manuscrit autographe conservé dans un recueil relié de papiers stendhaliens appartenant à M. Édouard

Champion. Cahier de 47 feuillets mesurant 245 sur 203 millimètres (fol. 164 à 210).

Une note de Romain Colomb indique en tête : « 4e cahier. »

Entièrement inédit.

Page 163. ... till the [18th may 1811]. — « Journal depuis le 16 août 1810 jusqu'au 18 mai 1811. »

Page 163. Freddetto,... — « Un peu froid. »

Page 163. ... and to my happiness. — « Deux de mes défauts, nuisibles à mon talent et à mon bonheur. »

Page 163. ... a despotism... — « La monarchie de la France était un despotisme. »

Page 164. ... *auprès de Louis.* — Louis Crozet était à cette époque ingénieur des Ponts et Chaussées et habitait Plancy, dans l'Aube.

Page 164. ... *de M. de P[lancy]*,... — Adrien Godart d'Aucour, baron de Plancy (1778-1855), était alors préfet de la Nièvre. Il possédait le château de Plancy, où il est mort.

Page 164. ... ease,... — « Grâce. »

Page 166. ... *à la Lafon* ;... — Pierre Rapenouille dit Lafon (1773-1846), tragédien brillant et superficiel, que les ennemis de Talma cherchèrent quelque temps, mais sans succès, à lui opposer.

Page 166. ... *le* ... — La date a été laissée en blanc par Stendhal.

Page 166. ... *au D*... — Le reste du nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 167. ... *à Paris le*... — La date est en blanc dans le manuscrit.

Page 167. ... trovo pace. — « Ici seulement je trouve la paix. »

Page 168. ... che nel grande,... — « Ou ne pas trouver place ailleurs que dans le grand. »

Page 168. ... ma di rado,... — « Mais rarement. »

Page 168. ... niente per me. — « Qui ne sont rien pour moi. »

Page 168. ... *Blair*... — Les *Leçons de littérature ou cours de belles-lettres* de Hugues Blair avaient été traduites en français par Cantwell (Paris, 1797, 4 vol. in-8°).

Page 168. *Bon.* — Cette note, en comparant les encres et les écritures, est de 1815, comme la précédente.

Page 169. ... *explosions.* — Cette note a été écrite en 1815, comme l'indiquent l'écriture et l'encre identiques.

Page 170. ... *à l'hôtel du Châtelet.* — Le comte Daru habitait alors 121, rue de Grenelle, à l'hôtel du Châtelet. C'est l'adresse que donne Beyle dans une lettre au comte de Montalivet, du 17 décembre 1810. (*Corr.*, I, 367.)

Page 171. *Déjeuner à*..., ... — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 171. ... farfalla. — Voici la citation exacte, extraite de Dante, Purgatoire, X :

Non v'accorgete voi che no' siam vermi
Nati a formar l'angelica farfalla.

« Votre raison ne vous dit-elle pas ? Nous sommes des vers nés pour former l'angélique papillon. »

Page 171. ... *les* Mémoires *de Sully et l'*Impresario in angustie. — Les *Sages et royales œconomies d'Estat* ont été publiées en 4 volumes entre 1634 et 1662, et rééditées, d'ailleurs inexactement, par l'abbé de l'Écluse en 1745. — L'*Impresario in angustie*, opéra de Cimarosa, créé à Naples en 1786, et à Paris (théâtre Feydeau) en 1789.

Page 173. ... *M. Catineau-La Roche*... — Pierre-Marie-Sébastien Catineau-La Roche, né à Saint-Brieuc le 25 mars 1772, fut imprimeur à Paris de 1799 à 1804, inspecteur des Douanes en Illyrie en 1810. En 1811,

il était chef de bureau à la direction de la librairie. Chargé de diverses missions sous la Restauration, il devint, en 1824, chef de division au bureau du commerce et des colonies, près le ministère des Finances.

Page 173. ... *comme Blondin...* — Voir note à la page 5.

Page 173. ... *de M. Amyot...* — Serait-ce le baron Louis-Jacques Amiot, maître des requêtes au Conseil d'État (1778-1828) ?

Page 175. ... *l'heureux Maz[eau]...* — Henri-Constantin Mazeau de la Tannière, né à Nantes le 27 janvier 1775, mort à Paris le 26 janvier 1829 ; il était commissaire-ordonnateur des guerres et fut créé baron par la Restauration en 1820.

Page 175. ... *à Gros !* — Un des hommes dont Stendhal conserva jusqu'à la fin de sa vie un souvenir ému. Il n'est presque pas une de ses œuvres où il ne l'ait mentionné. Louis-Gabriel Gros, né à Bernin le 19 novembre 1765, fut un jacobin exalté. Il était membre de la société populaire de Grenoble et fut quelque temps administrateur du département. Il fut en l'an IV l'un des fondateurs du *Lycée des sciences et des arts* de Grenoble et il y lut quelques mémoires de mathématiques. Gros est mort à Grenoble le 13 septembre 1812. Voir A. Masimbert : *Un professeur de Stendhal. Gabriel Gros.* Grenoble, imp. Allier, 1929, in-8°.

Page 175. ... *parler italien.* — Cf. une lettre de Beyle à sa sœur Pauline du 9 octobre 1810. (*Corr.*, I, p. 365.)

Page 176. ... benissimo. — « Auparavant j'étais allé chez Mme Daru, où j'ai vu la sœur aînée de Charles Che[minade], qui allait très bien. » Rosalie-Marie Cheminade avait épousé Charles-Emmanuel Micoud d'Umons, né à Grenoble le 15 octobre 1763, baron et préfet de l'Empire.

Page 176. ... *le* freddetto... — « Le petit froid. »

Page 176. ... che stava quà,... — « Qui était là. »

Page 178. *Un M. Duperreux,...* — A.-L.-R. Millin Duperreux, peintre de paysages (1764-1843). Il exposa au Salon de 1810 deux *Vues du Château-Bayard* et un *Intérieur des grottes de la Balme en Dauphiné*. Une des vues du Château-Bayard, après avoir appartenu à la reine Hortense, fait maintenant partie de la fondation van Berchem au château de Crans (canton de Vaud, Suisse).

Page 179. ... *chez le duc de Rovigo,...* — Savary était depuis 1810 ministre de la police générale.

Page 179. ... *de Mme Pallavicini,...* — Le comte Lacuée de Cessac (1752-1841), président de la section de la guerre au Conseil d'État, avait épousé en secondes noces Louise-Augustine-Sibille Blanco de Brandes. — Le baron Joseph Pallavicini, conseiller du royaume d'Italie, était marié à Marianne Locatelli.

Page 179. ... *avec* Fairisland. — « Avec Bellisle. »

Page 179. ... *à M. Appelius...* — Jean-Henri Appelius, né à Middlebourg en 1767, était ministre-secrétaire d'État du royaume de Hollande. Il continua ses fonctions après la chute de l'Empire et mourut en 1828.

Page 179. ... to bear. — « Peut-être aurait eu moins de dommage à supporter. »

Page 179. ... *chez M. Defermon.* — Le comte Defermon, ministre d'État, intendant général du domaine extraordinaire de la couronne (1752-1831).

Page 179. ... *à M. de Praslin...* — Charles-Raynald-Laure-Félix de Choiseul, duc de Praslin (1778-1841), chambellan de l'empereur.

Page 180. *Un petit Carmanini...* — Un acteur de ce nom figure parmi la troupe de l'Opera-Buffa dans l'*Almanach impérial* de 1811.

Page 180. ... than his brother ;... — « Que son frère. »

Page 180. ... *l'aimable M. Denon.* — Dominique-

Vivant Denon (1747-1825), directeur du musée Napoléon et de la Monnaie.

Page 181. ... *à M. le comte Jaubert...* — François Jaubert (1758-1822), comte de l'Empire, membre du Tribunat, gouverneur de la Banque de France.

Page 182. ... *de M. de Graves.* — Est-ce Pierre-Marie de Grave, marquis de Grave (1755-1823), ministre de la guerre en 1792, qui devait épouser, en 1818, Adélaïde Daru, sœur du comte Daru et veuve en première noce de M. Le Brun ?

Page 182. ... *Charles Chemi.) ;...* — J'ai déjà identifié (p. 176 et note) ce *Chemi.* avec Cheminade, camarade grenoblois d'Henri Beyle. — Stendhal orthographie : « Mme Mikou. »

Page 182. ... *le petit M. Six...* — Vraisemblablement M. Six d'Osterleck, intendant des biens de la couronne en Hollande.

Page 182. ... *de Chamfort.* — Allusion à une pensée de Chamfort : « Notre siècle a produit huit grandes comédiennes, quatre du théâtre, et quatre de la société... » Mme d'Angivilliers était une des quatre de la société.

Page 183. ... *Jean de Muller,...* — Historien né à Schaffhouse, le 3 janvier 1752, auteur d'une *Histoire de la Suisse.* Il était à Berlin lors de l'entrée des Français en 1806 ; nommé peu après ministre-secrétaire d'État du royaume de Westphalie, puis directeur de l'enseignement public, il mourut le 29 mai 1809.

Page 183. ... *M. La Bourdonnaye,...* — Arthur-Charles-Esprit, marquis de La Bourdonnaye, baron de l'empire, officier d'ordonnance de l'empereur (1785-1844).

Page 184. ... Sophocle,... — Opéra en trois actes, paroles de Morel, musique de Fiocchi. Le *Dictionnaire des Opéras* de Clément et Larousse indique que cette pièce fut créée à l'Opéra le 16 avril 1811. Henri Beyle cependant l'entendit le 2 décembre 1810.

Page 184. ... *dégoût de la...*, ... — Le mot manque, oublié sans doute par Stendhal en tournant le feuillet 177 de son manuscrit.

Page 184. *M. Lavallée*,... — Joseph Lavallée (1747-1816), homme de lettres, était chef de division à la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur.

Page 184. ... Vedova... — « Veuve. »

Page 184. ... a year... — « De la mort de Le B[run], il y avait un an. »

Page 184. ... il signor Fiocchi. — « Elle est d'un Italien, M. Fiocchi. » L'opéra *Sophocle* n'eut aucun succès.

Page 185. ... Zingari in fiera,... — Opéra en trois actes de Paesiello, représenté à Paris le 3 mai 1802. (Créé à Naples vers 1787.)

Page 185. ... *du signor Angrisani*. — Angrisani figure parmi les *accessoires* de l'Opera-Buffa dans l'*Almanach impérial* de 1811. Il était né à Reggio en 1760.

Page 185. ... *la future Mme Gaulthier*,... — Adèle-Jules Rougier de La Bergerie était fiancée à M. Gaulthier, receveur général de l'Yonne, dont M. de La Bergerie était préfet. Sur la nomination de Gaulthier à la recette générale de l'Yonne et sur sa mutation, voir le *Journal* du 20 décembre, p. 197-198. Gaulthier devint finalement percepteur à Saint-Denis.

Page 186. ... *sur la Suède*... — Ce voyage en Suède, fait dans les années 1808-1809, trad. de l'anglais de Thomas Harrington, a paru dans les *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, dirigées par Malte-Brun, t. XI, 1810, p. 273-351.

Page 187. *Le docteur Bayle*... — G.-L. Bayle, né au Vernet, en Provence, le 18 août 1774, mort le 11 mai 1816, était un des médecins de la maison de l'empereur. Il s'est fait connaître par plusieurs travaux sur la tuberculose et le cancer.

Page 187. Il alimente... — « L'aliment. »

Page 187. ... Nemici generosi,... — Opéra de Cimarosa, créé à Rome en 1796, et à Paris le 9 août 1801.

Page 187. ... *que Garcia...* — Ténor de l'Opera-Buffa, né à Séville en 1775, mort en 1832. Il a composé divers opéras.

Page 187. ... very *agréable,...* — « Vous êtes très agréable. »

Page 187. ... the bastard... — « Mais enfin mon père. » Malgré son vif désir, Beyle ne put être fait baron de l'Empire.

Page 188. ... *et M. Costaz.* — Le baron Costaz (1767-1842), intendant des bâtiments de la couronne.

Page 189. ... speaking with... — « Je l'ai laissée pour dire à, pour parler à. »

Page 189. ... *parce que vraie.* — Cette note, comme dans ce fragment celles qui ne sont pas datées, est de 1815.

Page 190. ... at Shepherdrie house,... — « Chez les La Bergerie. »

Page 191. *M. le baron de Châteaubourg...* — Camille Basset, que Stendhal appelle ailleurs Ouéhihé.

Page 191. ... *M. le comte Lenoir...* — Jean-Jacques Lenoir-Laroche, né à Grenoble le 29 avril 1749, ministre de la Police sous le Directoire, sénateur de l'Empire. L'*Almanach impérial* donne son adresse au 12 et non 14 de la rue Saint-Maur.

Page 191. Love for me... — « Amour pour moi. »

Page 194. ... amico ! — « Un peu froid ! Un peu froid, ami ! »

Page 194. ... *de M. et Mme de Mortemart.* — Victor-Louis-Victurnien de Rochechouart, marquis de Mortemart, comte de l'Empire, gouverneur du château de Rambouillet, avait épousé en 1801 Anne-Éléonore-Pulchérie de Montmorency.

Page 194. ... *du baron Quinette.* — Nicolas-Marie Quinette, baron de l'Empire, conseiller d'État (1762-1821).

Page 194. ... *les* Raubers von *Schiller...* — Les *Brigands*, la première œuvre de Schiller, fut représentée pour la première fois à Mannheim en 1782.

Page 195. ... *M. le ministre de Suède.* — L'*Almanach impérial* de 1811 indique comme ministre de Suède à Paris M. le baron de Lagerbielke.

Page 195. ... *à Anglès d'affaires.* — Le comte Jules-Jean-Baptiste Anglès, né à Grenoble en 1778, mort le 16 janvier 1828, était à ce moment maître des requêtes au Conseil d'État et chargé de la correspondance et de l'instruction des affaires du 3e arrondissement de la police générale. Sous la Restauration, de 1815 à 1821, il fut préfet de police.

Page 195. ... good letters... — « Depuis le léger froid à l'égard de M. Daru, et depuis que je lui fais de bonnes lettres. »

Page 195. ... *Fiévée.* — Joseph Fiévée, maître des requêtes au conseil d'État en 1810, puis préfet de la Nièvre (1770-1839). Il a publié des écrits politiques et quelques ouvrages de littérature.

Page 195. ... *M. de Chazet...* — André-René-Polydore Alissan de Chazet, littérateur, né en 1775. Après avoir fait de l'opposition à Napoléon, il finit par composer des vers en l'honneur de Marie-Louise. Beyle le rencontrait naguère chez Mlle Duchesnois.

Page 195. ... to my bastard. — « Il écrit à mon père. »

Page 195. ... to mistress *Gay.* — « Bellisle me présente à Mme Gay... » Mlle Sophie Lavalette avait épousé vers 1799 M. Gay, receveur général du département de la Roër. Auteur de nombreux ouvrages, elle est la mère de Delphine Gay (Mme de Girardin).

Page 196. From Oaks... — « De chez M. Gay, chez

Mme Alexandrine Daru. Deschênes... » Garnier-Deschênes figure comme receveur général du département des Bouches du Weser à Hambourg dans l'*Almanach impérial* de 1811.

Page 196. ... ma bestia,... — « C'est un homme bon, mais bête. »

Page 196. ... *Mme Barilli...* — Marie-Anne Bandini, née à Dresde le 18 octobre 1780, épousa Louis Barilli, directeur de l'opéra italien de Paris ; elle chantait à ce moment dans ce théâtre. Mme Barilli mourut prématurément en 1813.

Page 196. ... lady Alexander... — « Je sors de chez Mme Daru. »

Page 196. ... della mia tardanza. — « Les yeux n'étaient pas comme hier. Peut-être parce que je ne suis venu qu'à dix heures. La mère m'a fait quelques reproches de mon retard. »

Page 196. *Le comte Baste...* — Pierre Baste, comte de l'Empire, contre-amiral, né à Bordeaux en 1768.

Page 196. ... in bed. — « Au lit. »

Page 197. ... *et Mme Guéheneuc la mère,...* — Le comte Guéheneuc, directeur général des Eaux et Forêts (1759-1840), avait épousé en 1780 Mlle Marie-Louise-Henriette-Charlotte Crépy. Leur fils, Charles-Louis-Olivier-Joseph, né le 7 juin 1783, était colonel aide-de-camp de l'empereur. Une de leurs filles, Louise-Antoinette-Scholastique, avait épousé en 1800 Jean Lannes, duc de Montebello.

Page 197. ... *M. Guéheneuc,...* — Lapsus probable. Stendhal a sans doute voulu écrire *M. Gaulthier.*

Page 198. The father... — « Le père. »

Page 198. ... the uncle of G. — « A M. Giu., oncle de G. »

Page 198. ... *qui ont...* — Le texte s'arrête brusquement. — Il faut noter que la lecture ou l'interprétation

des noms propres reste douteuse dans ce passage. Stendhal n'a jamais rempli les trois pages suivantes, qui sont restées blanches.

Page 198. ... I due Gemelli... — Opéra italien, musique de Guglielmi, qui se jouait au théâtre de l'Impératrice (Odéon).

Page 198. ... *Mme Carlo Botta...* — Femme de Carlo Botta (1766-1837), vice-président du Corps législatif, historien et littérateur.

Page 199. ... by the *général C.* — « Blanche a refusé un jacobin présenté comme mari par le général C. »

Page 200. ... *Mme Cossonier...* — Stendhal avait été en relations avec elle à Marseille. Voy. Paul Arbelet, *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie*, p. 111-112.

Page 200. ... *M. Chaban...* — Louis-François-René Mouchard de Chaban, comte de l'Empire, conseiller d'État, intendant des finances des départements hanséatiques (1757-1814).

Page 200. ... of the best politiks. — « A mes lettres pour l'Allemagne. Le 28, j'ai déjeuné avec Daru, et j'avais un air de timidité que je crois de la meilleure politique. »

Page 200. ... during the breakfast. — « Pendant le déjeuner. »

Page 200. ... the Revolution. — « Avec son histoire pendant la Révolution. »

Page 201. ... as a friend of Mary. — « Comme amie de Marie. »

Page 201. ... with White ;... — « Avec la famille La Bergerie, c'est-à-dire avec Blanche. » Les La Bergerie, on se le rappelle, avaient trois filles : Jules, Blanche et Émilie.

Page 201. ... with her. — « J'étais vendredi au musée avec elle. »

Page 201. ... of yesterday... — « Ma timidité d'hier. »

Page 201. ... *de* la Molinara... — Opéra de Paesiello, créé à Naples en 1788, et à Paris le 2 septembre 1801.

Page 201. ... *l'*Histoire *de Rulhière.* — L'*Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république* — d'ailleurs inachevée — parut après la mort de l'auteur, en 1807 et 1809, avec une notice de Daunou.

Page 202. ... e tutti quanti. — « Gloire et triomphe de Daru et autres. »

Page 203. ... *ce pauvre Villemanzy...* — Jean-Pierre Orillard de Villemanzy (1751-1830), comte de l'Empire, intendant général de la Grande armée.

Page 203. ... *Désirat,...* — Sur Chambon, voir plus haut note à la p. 24. — Désirat, commissaire-ordonnateur (*Almanach impérial* de 1811).

Page 203. ...this upon Letellier,... — « Celui de *Letellier,* » cette comédie à laquelle Stendhal travailla sans la finir jamais.

Page 203. ... *la* bashfulness... — « La timidité. »

Page 204. ... *avec Delporte,...* — Le baron Dupont-Delporte ; voir plus haut, p. 151.

Page 204. ... *la duchesse de Courlande) ;...* — Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, né le 17 août 1787, avait épousé en 1809 Dorothée, fille de Pierre, duc de Courlande.

Page 204. ... *Mme Savary...* — Savary, duc de Rovigo, avait épousé, en 1802, Marie-Charlotte-Félicité de Faudoas-Barbazan de Séguenville.

Page 204. ... *M. de Cambis,...* — Joseph de Cambis, officier de marine, prit part à la guerre d'Amérique ; il fut chargé après le 18 brumaire de l'inspection des quatrième et cinquième arrondissements maritimes.

Page 204. *Histoire de Dastros.* — L'abbé Dastros, vicaire général de Paris, était devenu un des agents

de la politique de Pie VII contre Napoléon. Celui-ci l'avait fait emprisonner en 1810 à la sortie de la réception des Tuileries, où Dastros était venu lui présenter ses vœux de nouvel an.

Page 205. ... *porter*... to *M. F*..., ... — Les points représentent des blancs du manuscrit.

Page 205. .. and mistress *Nardot*. — « Avec ses enfants et Mme Nardot, » sa belle-mère.

Page 205. ... of topics ;... — « Ils manquent un peu de sujets de conversation. »

Page 205. ... *de Pauline*,... — Amélie, Napoléon, Alexandrine dite Aline, et Pauline, enfants du comte et de la comtesse Daru.

Page 205. ... not erred. — « J'ai pensé que cette discrétion plaisait au père, et je pense que je ne me suis pas trompé. »

Page 206. ... *de chez M. Gay*,... — Voir note à la p. 195.

Page 207. ... coming from Museum. — « Venant du Musée. »

Page 207. ... Voi che sapete... — « Vous qui savez. » Air des *Nozze di Figaro* de Mozart (duo de la comtesse et de Suzanne).

Page 208. ... *l'aimable et douce Bereyter*. — Dans son édition du *Journal l'Italie* (p. 57, note 3), P. Arbelet consacre à Angéline Bereyter les lignes qui suivent :

Angéline Bereyter jouait au théâtre de l'Odéon (occupé à la fois par la troupe d'opera-buffa et par les comédiens du théâtre de l'Impératrice) les rôles de *seconda* et de *terza donna*. Nous ignorons son talent de cantatrice, mais savons par Beyle qu'elle avait une belle gorge, et un excellent caractère. Beyle l'entretenait, par plaisir et par vanité. Il assure ne l'avoir « jamais aimée ». C'est la maîtresse qu'il garda le plus longtemps. Pendant deux ans au moins (de 1811 à 1813), « cette bonne petite » chaque soir lui

tenait compagnie. Il occupait ses journées à courtiser les femmes qu'il aimait, et passait ses nuits avec Angéline. Trois fois la semaine (on donnait l'opera seria ou buffa les lundi, mercredi et samedi), il allait la voir jouer à l'Odéon, dût-il, pour entendre un acte du *Matrimonio segreto*, revenir tout exprès « de Saint-Cloud à Paris ». Un cabriolet fringant attendait à la porte du théâtre M. de Beyle et sa maîtresse. A la maison, Angéline lui faisait « de bonne musique », et achevait de l'initier aux partitions italiennes. Sans doute l'auteur futur d'*Haydn, Mozart et Métastase* et de *Rossini*, lui doit-il beaucoup de sa science.

Plus tard Beyle, devenu Milanais, n'oublia pas Angéline. Il la savait pauvre et bonne fille. Il lui recommandait ses amis d'Italie en voyage à Paris. Il regrettait « de ne pouvoir embrasser que de loin l'aimable Angéline », et, gentiment, lui recommandait de conserver son « admirable nature ».

— Voir aussi P. Arbelet : *Stendhal et le petit Ange*. Paris, 1926, in-16. (*Les Amis d'Edouard*, n° 99.) Nous verrons plus loin que Stendhal appelle parfois Angéline : le petit Ange.

Page 208. ... *nommé Fournier*,... — S'agit-il de François Fournier de Pescay, médecin, né à Bordeaux le 7 septembre 1771 ? Le poème sur l'amour dont Stendhal parle quelques lignes plus loin pourrait être le *Vieux troubadour ou les amours*, poème en 5 chants, traduit de la langue romane sur un manuscrit du XIe siècle, Paris, 1812, in-12, dont Fournier est l'auteur.

Page 209. ... Montano et Stéphanie,... — Opéra en trois actes de Berton (paroles de Dejaure), représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique le 15 avril 1799.

Page 210. ... *d'Estourmel*... — François-Marie-Joseph d'Estourmel (1783-1852), était à ce moment auditeur au conseil d'État, attaché à la Direction de l'Imprimerie et de la Librairie.

Page 210. ... with my father. — « Avec mon père. »

Page 211. ... *de Burke,... — Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau...*, trad. par E. Lagentie de Lavaisse. Paris, an XI-1803, in-8°. L'exemplaire de Stendhal et de Crozet a été décrit par L. Royer, *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet*, Paris, 1923, p. 23.

Page 211. ... (as c[omic] bard)... — « Comme poète comique. »

Page 211. ... Tour through Italy,... — « Tour à travers l'Italie. » — Stendhal écrit le 9 mars 1811 son projet de voyage en Italie. Voy. plus loin, p. 291 et suiv., et les notes de Paul Arbelet dans son édition du *Journal d'Italie*, p. 53-66.

Page 212. ... of the Therese street... — « De la rue Thérèse. » C'est-à-dire des dames de La Bergerie.

Page 212. ... *surtout* White,... — « Surtout Blanche » de La Bergerie.

Page 213. ... *neuf fois.* — « Je fais cela une ou deux fois chaque jour, elle cinq, six et quelquefois neuf fois. »

Page 213. ... *qu'un* com[ic] ba[rd]... — « Qu'un poète comique. »

Page 214. ... happy,... — « Heureux. »

Page 214. ... *avec transport.* — Le vingt-deuxième coup de canon annonçait que Napoléon Ier avait un fils. Le roi de Rome naquit en effet le 10 mars 1811. Sa naissance fut annoncée par une salve de 121 coups de canon ; il devait y en avoir seulement 21 pour une fille.

Page 215. ... hundred *louis.* — « Par la dernière lettre de D. C. Je [un mot illisible] cent louis. »

Page 216. *La* Griselda... — Il existait, à l'époque où écrivait Stendhal, quatorze opéras de ce nom, tous composés sur le livret de Zeno. Celui qu'entendit

Beyle était de Paër, créé à Parme en 1796 et à Paris le 18 juin 1803.

Page 216. ... and his *p.* — « Entre le grand et son p[ère ?). »

Page 217. ... *avoir tiré un cheveu.* — Dans le chapitre 12 de la troisième époque de l'histoire de sa vie, Alfieri raconte que, se trouvant en Espagne, son domestique Élie en lui accommodant la tête avec un fer, lui tira par mégarde un cheveu. Alfieri, se levant avec fureur, saisit un chandelier dont il porta un coup violent sur la tête de son domestique. Celui-ci faillit en mourir. On sépara le maître et le valet. « Je dis que, me sentant tirer par les cheveux, je n'avais pu me contenir. Élie répliqua qu'il ne s'en était pas même aperçu, et l'Espagnol vit clairement que si je n'étais pas fou je n'en étais guère plus sage. »

Page 217. A letter from... — « Une lettre de. »

Page 217. ... *M. le baron Séguier,...* — Le baron Antoine-Jean-Mathieu Séguier, né le 21 septembre 1768, alors premier président de la Cour de Paris.

Page 217. ... *Pallav...* — Pallavicini (?).

Page 218. ... ever so. — « De son premier amant. Un peu davantage avec le second et ainsi de suite. »

Page 218. ... for my tour. — « Pour mon voyage. » Il s'agit du voyage en Italie.

Page 218. *M. Gaug[iran]-Nant[euil]...* — Sur ce personnage, voir plus haut, p. 108 et note.

Page 218. ... *(M. Sonnois),...* — L'*Almanach impérial* de 1809 mentionne, parmi les pages, M. Sanois et non Sonnois.

Page 219. ... by Angelina.) — « Je lui ai fait chanter : « Écoutez, six moricauds... » et la *Vengeance.* Nous allons au lit à minuit et quart. Je l'aime toujours plus tendrement, et il est le seul... (Écrit par Angé-

lina.) » Les mots italiens sont en effet d'une autre main.

Page 219. ... *chez Nicolle*,... — La maison « de M. Nicolle, boulevard des Italiens, au salon des Princes, jouit d'une réputation bien méritée. Il s'y donne souvent des repas dans le grand genre... » (Grimod de La Reynière, *Almanach des gourmands*, 1810.)

Page 220. ... the husband... — « Le mari. »

Page 221. ... a Roma,... — « Sans l'espoir du voyage à Rome. »

Page 221. ... with Russia. — « On parle beaucoup de guerre avec la Russie. » Les relations étaient tendues avec la Russie, mais la guerre ne fut déclarée que plus d'un an après (22 juin 1812).

Page 221. ... understanding soul. — « Ame sympathisante. »

Page 222. ... unmade grave. — Roméo dit au frère Laurent (acte III, scène III) : « Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas : si tu étais jeune comme moi, si Juliette était ta bien-aimée, si tu n'étais marié que depuis une heure, si Tebaldo avait été tué par toi, si tu étais éperdu d'amour comme moi, et si tu étais banni comme moi, alors tu pourrais parler, alors tu pourrais arracher tes cheveux, et tomber à terre, comme je le fais en ce moment, pour y prendre la mesure d'une fosse non encore creusée. » — Stendhal cite encore ces vers un peu plus loin (p. 235).

Page 222. ... *par Brydone*. — Patrice Brydone, voyageur anglais (1741-1818), a publié un *Voyage en Sicile et à Malte* édité en français à Londres et Neuchâtel en 1776.

Page 222. ... through Italy. — « De notre journal de notre voyage en Italie. » — Voy. le chapitre suivant.

Page 222. ... *à neuf heures*. — Tout le reste du *journal*

de ce jour (28 mars 1811) est écrit par Crozet, dont voici les réflexions, annoncées par ce titre, écrit par Stendhal : « Arrivée morale à Paris » :

« J'ai remarqué en entrant dans Paris que les figures étaient inquiètes et jalouses ; ces figures me font naître l'idée d'âmes qui sont toujours dans un état de désir qu'elles ne peuvent satisfaire. Tout piéton qui regarde une voiture, quelque mesquine qu'elle soit, la regarde d'un air haineux : caractère qui ne frappe pas hors de Paris. J'ai rencontré ce matin de jolies filles dont le front était sillonné par cinq ou six rides très marquantes provenant évidemment de l'envie.

» Ne pourrait-on pas imaginer un peuple chez qui le piéton ne serait pas l'ennemi de l'homme en voiture, ou, en général, serait-il contraire à la nature de l'homme de voir un peuple chez qui l'homme qui ne posséderait pas certains objets serait gai à côté de celui qui les posséderait en abondance ? Ou peut-on se figurer un peuple composé de gens passionnés allant chacun à leur but et n'ayant pas assez d'attention de reste pour être envieux ?

» Le Français ne désire pas assez profondément d'aller à son but pour que la passion l'empêche de faire attention à toutes les jouissances ou à tous les désappointements de vanité qu'il rencontre dans son chemin [1]. L'homme qui va à un rendez-vous, ou qui va voir si le décret qui le nomme à une place importante est signé, a assez d'attention de reste pour être jaloux d'un cabriolet à la mode. »

A la suite, Stendhal a écrit : « Transcrit le 25 février 1813, sur Molière, tome I [2]. »

1. « Excellent, 25 février 1813. » (Note de la main de Stendhal.)
2. Cf. [Henri Cordier,] *Stendhal et ses amis*, p. 17-19.

En face, on lit cette note, écrite également par Crozet :

« Anecdote racontée par madame M^in^ à Troyes le 27 mars, un quart d'heure avant mon départ pour Paris. M. M^in^, quoique bon observateur, trouve le jeune homme ridicule : « Une demoiselle à qui on pouvait parler d'amour tous les jours et à qui on n'en parle que quand on s'est tué d'amour pour elle, la malhonnêteté du jeune homme envers la demoiselle, » tout cela le fait étouffer de rire.

M. M^in^ comprend tout Chamfort, à l'exception précisément des choses pour lesquelles la théorie nous dit qu'il faut avoir senti. »

Page 222. ... *des* vecchietti... — « ...de Daru et de l'Académie française. Ce sont des petits vieux. »

Page 224. ... *ministre secrétaire d'État.* — Pierre Daru remplaça Maret à la secrétairerie d'État le 17 avril 1811.

Page 224. M. Augustin P... — Sans doute Augustin Périer, de Grenoble (1773-1833), frère de Casimir Périer, banquier et industriel à Grenoble et Vizille, député entre 1827 et 1831. Les journaux de l'opposition prétendaient qu'il avait discipliné les centres, les réunissait dans ses salons et ensuite les faisait voter sur un signe, — en sorte que Augustin Périer pourrait bien avoir servi de modèle, pour une part, au banquier Leuwen. Augustin Périer fut nommé pair de France le 16 mai 1832, le jour même de la mort de son frère Casimir.

Page 224. A charming... — « Une charmante ... »

Page 225. ... with Angelina. — « ... avec Marie. Je continue à coucher toutes les nuits avec Angéline. »

Page 225. Matrimony. — « Mariage. »

Page 225. ... of her daughter. — « La main de sa fille. »

1811

Paris.

Manuscrit autographe conservé dans les recueils stendhaliens de la bibliothèque municipale de Grenoble (R 5.896, vol. VII, fol. 127 à 136). Dix feuillets de 306 sur 195 millimètres.

Publié par Paul Arbelet dans le *Journal d'Italie*, p. 57-75, avec des notices p. 53-57 et 75-77.

Ce fragment du *Journal* a été écrit en même temps que la fin du précédent, en prévision d'un voyage en Italie que Beyle ne pourra entreprendre que six mois plus tard, à la fin d'août.

Dans ses souvenirs du 17 mars (v. plus haut, p. 211), Stendhal renvoie à ces notes ; il dit : « Voir pour ce voyage la préface du *Tour through Italy*, gros volume vert. » De fait, ce fragment a fait primitivement partie de l'un de ces grands registres à couverture vert pomme dans lesquels on trouve l'ébauche de l'*Histoire de la Peinture en Italie* et quelques fragments du *Journal.* Le papier et le format sont les mêmes, on y retrouve aussi les mêmes encadrements tracés à l'encre rouge. Ce n'est donc pas au retour du voyage en Italie, comme le croit M. Paul Arbelet (cf. éd. de l'*Histoire de la Peinture*, t. I, p. XIII-XIV), mais en prévision de son départ, que Beyle avait acheté ses registres chez « Chalet, *marchand papetier*, rue de la Michaudière, nº 20, près les Bains chinois, à Paris ».

Page 227. ... in the year 1811. — « Un tour à travers quelques parties de l'Italie, en 1811. » — En réalité, c'est bien seulement une « préface » au voyage d'Italie que contient ce fragment. Je lui ai donc donné le titre du lieu dans lequel il a été écrit, c'est-à-dire Paris.

Page 227. ... every night,... — « Je passais toutes les nuits avec Angéline. »

Page 227. ... *madame* ... ; ... — Le nom est en blanc dans le manuscrit. P. Arbelet pense (p. 58, n. 3) avec vraisemblance qu'il s'agit de Mme Pierre Daru.

Page 228. *Depuis le 25 février,...* — Nous avons vu plus haut (p. 275) que Daru avait fait entrevoir à Beyle, vers le milieu de février, qu'il pourrait aller à Rome. Martial fut nommé intendant à Rome par décret du 12 mars 1811.

Page 228. ... *M. L...* — « Peut-être Lecoulteux de Canteleu, l'unique collègue de Beyle, à l'*Inspection du Mobilier et des Bâtiments de la Couronne.* » (Arbelet, p. 59, n. 1.) — Cf. plus haut, note à la page 113.

Page 228. ... *à Mr...* — « Sans doute le comte Pierre Daru, alors intendant général de la maison de l'empereur, et sous les ordres de qui Beyle était directement placé.

» M. Chuquet se trompe de plus d'une année, quand il écrit qu'en 1810 Beyle était « attaché à l'intendant général de la maison de l'empereur, M. de Champagny, duc de Cadore ». *(Stendhal-Beyle)*. Le duc de Cadore n'eut la place, et Beyle sous ses ordres, que le *9 septembre 1811.* » (Arbelet, p. 59, n. 2.)

Page 228. ... avec... — En blanc dans le manuscrit. Nous avons vu plus haut que Daru travaillait régulièrement avec l'empereur.

Page 228. ... every night. — « Et l'aimable fille avec laquelle je couche toutes les nuits. »

Page 229. ... *en 1675, je crois.* — Spon était en effet médecin, et Lyonnais (1647-1685). Ses *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant* parurent non en 1675, mais en 1677, à Lyon, en 3 vol. in-12. Ils furent réédités en 1680 et 1689.

Page 229. ... *Lalande...* — Lalande, le célèbre astronome,

a écrit le *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765 et 1768* (1re éd. Paris, 1768, 8 vol. in-12 ; — 2e éd. Paris, 1786, 9 vol. in-12.)

Page 230. ... Il mercato di Malmantile... — Il existe quatre opéras italiens portant ce titre, l'un de Joseph Scarlatti (Vienne, 1757), un autre de Fischietti (Dresde, 1766), un troisième de Cimarosa (Rome, 1780), le quatrième de Barta (Vienne, 1784). Stendhal songe probablement à celui de Cimarosa.

Page 230. ... quel dio ignoto,... — « Ce dieu inconnu. »

Page 230. ... *le voyage de M. Creuzé.* — Creuzé de Lesser a, en effet, écrit un *Voyage en Italie et en Sicile fait en 1801-02,* Paris, Didot, 1806, in-8o.

Page 231. ... messieurs les bâtards. — « Stendhal, dans le langage ésotérique du beylisme, avait pris l'habitude d'appeler *bâtards* tous les membres infortunés de l'espèce humaine qui n'appartenaient pas légitimement à cette aristocratie intellectuelle et sentimentale, ces *happy few*, dont il se sentait l'un des fils les plus authentiques. C'est à son père qu'il avait appliqué d'abord ce nom de *bâtard.* » (Arbelet, p. 63, n. 1.).

Page 231. ... *Duclos,...* — L'auteur des *Considérations sur les mœurs* avait écrit des *Considérations sur l'Italie* à la suite d'un voyage qu'il avait entrepris en 1766 et 1767, ayant été compromis dans l'affaire du duc d'Aiguillon et de La Chalotais. (Cf. Arbelet, p. 63, note 2.)

Page 231. ... prepotenza... — « Insolence. »

Page 231. ... *du cardinal Alessandri, je crois,...* — « Ce fut en réalité le cardinal Aquaviva qui fit tirer, non pas un, mais vingt coups de fusil sur la canaille romaine, à ce que raconte Duclos. » (Arbelet, p. 64, note 1.)

Page 232. ... *M*[*artial*]... — Romain Colomb a complété

au crayon les noms en blanc ; il écrit donc : « Martial Daru » et « intendant de Rome ».

Page 233. ... *dans les arts.* — P. Arbelet cite (p. 65, note 2) le passage de Lalande : « La Sainte est représentée dans l'extase de l'amour divin, avec la plus vive expression. Un Ange, qui a l'air d'un Amour, tient d'une main une flèche et de l'autre semble lui découvrir un peu le sein, et la regarde en souriant. Quand la figure de sainte Thérèse serait nue, elle ne serait pas plus licencieuse ; le sculpteur y a mis une expression que le papier ne peut souffrir. L'Ange a l'air d'un hardi petit-maître, et la Sainte semble passionnée jusqu'à l'égarement... » (III, 528.)

Beyle, ajoute Arbelet, vit en effet cette étrange sculpture, et ne fut pas déçu. Il la décrira à son tour dans les *Promenades dans Rome* (I, 275) : « Sainte Thérèse est représentée dans l'extase de l'amour divin : c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle. Un ange qui tient en main une flèche semble découvrir sa poitrine pour la percer au cœur ; il la regarde d'un air tranquille et en souriant. Quel art divin ! quelle volupté !... Nous avons pardonné au cavalier Bernin tout le mal qu'il a fait aux arts. Le ciseau grec a-t-il rien produit d'égal à cette tête de sainte Thérèse ? Le Bernin a su traduire, dans cette statue, les lettres les plus passionnées de la jeune Espagnole... »

Page 233. ... *bien charmant...* — Le texte s'arrête brusquement, et le reste de la page a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 233. ... *Brydone ;...* — Voir plus haut note p. 222.

Page 234. ... of ambition)... — « Pour moi et mon ambition. »

Page 234. ... I nemici generosi,... — V. plus haut, note de la p. 187.

Page 235. ... his pregnant wife,... — « Ce pauvre garçon

de N. qui était un de ces soirs chez la mère de M. Daru, et qui passa là, avec sa femme enceinte. »

Page 235. ... an unmade grave. — Stendhal a déjà cité ces vers dans un autre fragment du *Journal*, daté du 26 mars. (V. plus haut, p. 222 et note.)

Page 235. ... of the bards. — « Des poètes. »

Page 235. J'arrive... — Le texte qui suit, imprimé en caractères italiques, est de la main de Louis Crozet.

Page 236. ... où le rapport sur ce jeune homme... — Crozet avait d'abord écrit : *où H*[*enri*] ; puis il a rayé et remplacé *H*[*enri*] par : *le rapport sur ce jeune homme.*

Page 236. ... Alessandro... — Alexandre Ier, tsar de Russie.

Page 236. ... à Sa Majesté. — « C'est, semble-t-il, ce qui advint. L'*Almanach impérial* de 1812 comme celui de 1811 n'indiquent, à l'*Intendance des biens de la couronne dans les départements de Rome et de Trasimène*, aucun autre fonctionnaire français que Martial Daru, intendant général. » (Arbelet, p. 70, note 2.)

Page 238. ... *il ira bientôt.* » — « Sur l'amour et le désir de Rome chez Napoléon, voir Madelin, *la Rome de Napoléon*, 148-161. — Stendhal apporte ici un nouveau témoignage qui a son intérêt. » (Arbelet, p. 71, note 1.)

Page 238. ... *de Cimarosa... — Gli Orazi e Curiazi*, opéra de Cimarosa, fut créé en 1797.

Page 238. ... *et Tachinardi*,... — « Madame Barilli était *prima donna* et Porto bouffon au théâtre Italien (alors à l'Odéon). — Beyle écrira en 1818 (*Corr.*, II, 47) que Tachinardi est un dieu pour lui. (Cf. *Rome, Naples et Florence*, 245.) » (Arbelet, p. 71, note 3.)

Page 238. ... *m*[*inistre*] *s*[*ecrétaire*] *d'Et*[*at*]. — Voyez plus haut la note de la page 224.

1811

Rouen. Le Havre.

Le « Journal du voyage à la mer » se trouve dans le ms. R 5.896, t. XXV, fol. 120 à 133 (Bibl. mun. de Grenoble). Fait en commun par trois amis d'enfance, Henri Beyle, Louis Crozet et Félix Faure, il a été raconté par les trois amis. Les relations de Crozet et de Faure se trouvent parmi les *Annexes*, à la fin du présent volume. Celle d'Henri Beyle n'est pas toute entière de sa main, quelques pages sont de l'écriture de Félix Faure, qui d'ailleurs y a certainement glissé quelques réflexions de son cru. Les parties de la main de Stendhal se trouvent aux fol. 120-121, 130-131, 132 v° et 133.

Jean de Mitty, dans un volume intitulé : *Stendhal (œuvres posthumes), Napoléon*, a publié (p. 217-229) un *Journal du voyage à la mer*. L'éditeur a amalgamé entre eux les textes des trois amis et, comme par une gageure, il a donné à Stendhal la plus petite part (deux pages à peine).

Page 239. Ave Maria,... — Notons que Crozet désigne par ce pseudonyme Mlle Blanche de La Bergerie, dont il était d'ailleurs amoureux. — Sur les dames de La Bergerie, v. plus haut, note à la p. 52.

Page 239. ... *63 milles*... — Si Stendhal compte en milles marins ou milles anglais, la distance est d'environ 117 et 102 kilomètres. Il y a en réalité 140 kilomètres entre Paris et Rouen.

Page 240. ... *de Bourges*. — Stendhal reprendra cette phrase, presque textuellement, dans les *Mémoires d'un Touriste* : « Le voisinage de la mer détruit la petitesse, et la conversation du marin qui rentre

au port est moins bête que celle du notaire de Bourges. »

Page 241. ... *à 25 lieues de nous.* — Il y a en effet environ 100 kilomètres à vol d'oiseau entre Cherbourg et Le Havre. — Dans sa relation, Crozet indique une distance plus longue, « environ trente lieues ». (V. nos *Annexes.*)

Page 241. *M. de Ver...* — Le reste du nom a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 241. *1er mai 1811.* — Le récit de cette journée est écrit par Félix Faure ; mais en haut de la page une note annonce : « Écrit sous la dictée de Henri. »

Page 241. ... *Victor* ... — Le nom de famille a été laissé en blanc dans le manuscrit.

Page 241. *Sur l'économie politique.* — Jean-Baptiste Say n'avait alors écrit qu'un seul ouvrage : *Traité d'économie politique, ou Simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses* (Paris, 1803, 2 vol. in-8°).

Page 242. ... *le capitaine Baudin.* — Nicolas Baudin, capitaine de vaisseau, né dans l'île de Ré vers 1750, mort à l'île de France le 16 septembre 1803, accomplit plusieurs voyages d'exploration scientifique dont la relation a été publiée par François Péron en 1807.

Page 242. *2 mai 1811.* — Ce fragment jusqu'aux mots : « Moi, j'ai achevé... », est de la main de Félix Faure ; celui-ci ne dit pas, cette fois, qu'il écrit sous la dictée de Beyle ; cependant le souvenir du pont de Kehl, où Stendhal, seul des trois amis, se trouvait réellement deux ans auparavant (12 avril 1809), me fait croire qu'au moins une partie du texte est directement inspirée, sinon dictée, par lui. Aussi, l'ai-je conservée dans le corps du *Journal.* Au surplus, ce fragment est encadré, sans interruption, par l'écriture de Stendhal lui-même.

Page 243. ... *faux*... — Nom vulgaire du hêtre. On dit aussi *fayard* et *foyard*.

Page 244. ... Crispin médecin,... — Comédie en trois actes de Hauteroche (1674).

Page 244. ... *le* Déserteur. — Drame en trois actes, en prose, de Sedaine, mêlé de musique par Monsigny, représenté pour la première fois à Paris le 6 mars 1769.

Page 245. *Moi, j'ai achevé*... — Ici reprend le texte autographe de Stendhal.

1811

Paris.

Manuscrit autographe conservé dans un recueil de papiers stendhaliens appartenant à M. Édouard Champion, fol. 213 à 253. Cahier de 41 feuillets mesurant 230 sur 186 millimètres. Les feuillets 244 v° à 247 sont blancs.

Entièrement inédit.

Page 247. ... of Montmorency *vallée*. — « Mémoires de mon amour, au milieu des sites charmants de la vallée de Montmorency. »

Page 247. *Le .. mai 1811*,... — Stendhal a laissé le quantième en blanc.

Page 247. ... *ainsi conçu*... — Stendhal a laissé un blanc d'une demi-page, mais il n'a pas eu le temps — ou le courage — de recopier le billet d'invitation de Mme Daru.

Page 248. ... of mistress *Dbgn*... — « Après l'arrivée de madame Dubignon. » — Sur cette dame, voir note p. 127.

Page 248. ... *huit jours à ... ; ...* — Le nom a été laissé en blanc dans le manuscrit.

Page 249. ... with us.) — « Recherches sur ses prétendants. Troisième par Lambert. Toute l'histoire de son mariage avec... (déjà dit à moi au Prater ; Jacqueminot était avec nous.) »

Page 249. ... *(Mme Joséphine L.),...* — Mme Joséphine Longueville. Voir note à la page 69.

Page 250. ... die gräffin... and her mother,... — « La comtesse Daru... et sa mère. »

Page 250. ... for me,... — « Je crus voir dans ces larmes une preuve évidente de son amour pour moi. »

Page 250. ... with her steward. — « Avec son maître d'hôtel. » — Le manuscrit donne la leçon *stuart.*

Page 251. ... oggetto,... — « Et peut-être, peut-être, de l'objet aimé. »

Page 251. ... allegro risoluto. — « Gaiement et résolument, » comme en musique.

Page 251. ... *Mme Dschs,...* — Mme Deschênes.

Page 252. From there,... — « Son père au bac de Tr. De là. »

Page 252. ... I should fear... — « Si jamais la comtesse me reproche ma timidité, répondre que, étant donné ses convictions religieuses, j'aurais craint... »

Page 253. ... of *Palfy.* — « Dans le cœur de Mme Daru. »

Page 253. ... *écrit* to her. — « De ne lui avoir pas écrit. »

Page 254. ... *de venir.* — Suit un plan de la scène ; Stendhal y a représenté les allées tortueuses du parc et l'allée rectiligne du jardin potager, depuis la maison A jusqu'à la porte de fer du jardin, F, par les points B, C, D, E, G.

Page 254. ... and the boys. — « De sa mère et des enfants. »

Page 254. ... *de* Fairisland,... — De Pépin de Bellisle, en ce moment intendant à Santander (Espagne).

Page 254. ... *en* a,... — Stendhal a oublié de noter cette lettre sur son plan des lieux.

Page 254. ... *à Becheville.* — Seine-et-Oise, commune des Mureaux.

Page 254. ... with Jenny. — « De mon mariage avec Jenny. »

Page 258. ... conscious of her happiness, ... — « Conscient de son bonheur. »

Page 260. ... of her mother... — « Cette lettre de sa mère. » — Stendhal a bien laissé dans son manuscrit un large blanc, mais il a négligé de transcrire la lettre de Mme Nardot.

Page 260. ... of her lover ? — « De son amoureux ? »

Page 261. ... *de Grosbois...* — Seine-et-Oise, commune de Boissy-Saint-Léger.

Page 261. ... of *Pacé...* — « Comme l'âme de Martial Daru. »

Page 262. ... to miss K. — « Elle a montré la lettre qu'elle m'a écrite à Mlle K. »

Page 262. ... some liberty. — « Pour avoir avec moi un peu de liberté. »

Page 262. ... during the travel. — « De notre conversation pendant le voyage. »

Page 262.... *(à Saint-Gratien).* — Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, canton de Montmorency.

Page 263. *Cartigny...* — Claude-Charles Cartigny (1782-1852). D'abord officier, il devint comédien en 1809 et débuta à la Comédie-Française le 28 mai 1811. Le 1er juin de la même année, il avait paru dans le rôle de Figaro.

Page 264. ... Mémoires d'Aiguillon. — Ce sont les *Mémoires du ministère du duc d'Aiguillon... et de son*

commandement en Bretagne pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XV et à celle du commencement du règne de Louis XVI. — Paris, 1790, in-8°. Ces mémoires auraient été rédigés par le comte de Mirabeau et publiés par Soulavie l'aîné, d'après Barbier.

Page 265. ... at my B. — A mon b[ureau] (?).

Page 265. ... presenza... — « Être heureux de son angélique présence. »

Page 266. ... *du* Te Deum. — C'est le 9 juin 1811, à cinq heures et demie, qu'eut lieu à Notre-Dame le baptême du roi de Rome. Un *Te Deum* suivit la cérémonie qui ne se termina qu'à onze heures du soir, après une réception à l'Hôtel-de-Ville.

Page 266. ... al palazzo. — « Peut-être ce cornu manqué n'a-t-il pas voulu tout me dire ; Mme Daru lui avait dit de l'attendre au palais. »

Page 268. ... she returned herself... — « Un instant après, sa fille aînée est venue et lui a pris le bras avec force, en même temps elle s'est retournée. »

Page 268. I dine with her. — « Je dîne avec elle. »

Page 268. ... and her husband. — « Entre Mme Daru et son mari. »

Page 269. ... at a window with... — « Dans une embrasure avec... »

Page 269. ... *pour...* — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal ; mais il s'agit évidemment de Félix Faure.

Page 270. ... *à Montlignon...* — Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, canton de Montmorency.

Page 271. ... perfectly well. — « Nous voyons très bien l'empereur. »

Page 271. ... her husband... — « Son mari. »

Page 271. ... *de Mme...*, ... — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 271. ... of the Court. — « Avec les dames de la Cour. »

Page 273. ... *Besenval*,... — Les *Mémoires* du baron Pierre-Victor de Besenval ont été publiés par le vicomte de Ségur (Paris, 1805-1807, 4 vol. in-8°). C'est un recueil d'anecdotes plus ou moins scandaleuses.

Page 273. ... of Ad[ele's] time,... — « Du temps où j'aimais Adèle [Rebuffet]. »

Page 273. ... [*est*]... — Stendhal, qui écrit vite et avec passion, a oublié un mot.

Page 274. ... without seing her... — « Hors de sa présence. »

Page 275. ... *je n'ai qu'un homme estimable*,... — Félix Faure.

Page 275. ... *le pont de la Révolution*. — C'est le pont de la Concorde.

Page 275. ... the *Corps législatif* place. — « Je suis observé par la bilieuse et son ami, qui étaient à la fenêtre, place du Corps législatif. »

Page 275. ... my love... — « Mon amour. »

Page 275. ... *le pesant Renauldon*. — Le Grenoblois Charles Renauldon était à cette époque maire de sa ville natale. (Cf. plus haut, note à la p. 74.)

Page 275. ... *les* Mémoires d'un homme de qualité. — De l'abbé Prévost, publiés en 1729 en 6 vol. in-12. *Manon Lescaut* n'en est qu'un épisode.

Page 276. ... *qui guérit Rosambert*. — L'histoire du marquis de Rosambert est insérée au tome I des *Mémoires d'un homme de qualité*. Blessé grièvement dans un duel et abandonné par les médecins, Rosambert reçoit la visite d'un cavalier du régiment d'Anjou qui lui promet de guérir ses blessures au moyen de certains remèdes appliqués en prononçant trois

paroles de l'hymne *Vexilla regis* (et non *Veni creator*). Le prêtre qui assiste Rosambert, « craignant quelque diablerie », met de la difficulté à l'exécution de cette condition. On va consulter l'évêque de Vence, qui réside dans le voisinage ; il accourt et récite lui-même le *Vexilla regis*, pendant que le cavalier applique ses remèdes.

Page 276. ... of a superior one. — « La petite K. m'a reçu avec le tendre respect qu'une femme ressent pour l'amant d'une autre dont la situation est plus relevée. »

Page 276. ... for expelling love. — « Le manque d'idées d'Angelina et cent vingt nuits toujours avec elle pour chasser l'amour. »

Page 276. ... of the little K. — « Et pensant à mes succès dans le cœur de la petite K. »

Page 281. ... *de ne pas*... — Un blanc dans le manuscrit.

Page 281. ... [*repas*]... — Encore un mot oublié. Je le rétablis d'après le contexte.

Page 281. ... *avec* ..., ... — Ici, il n'y a même plus une initiale, mais un blanc, dans le manuscrit.

Page 282. ... at her mother... — « Chez sa mère. »

Page 283. ... by us,... — « Que sa femme de chambre, qui était avec nous. »

Page 283. ... no by jealousy. » — « ...sur son cœur. Elle m'a répété que son mari a lu hier la lettre que je lui ai écrite. « Il lit toutes mes lettres, » me disait-elle, je crois par peur d'une démarche compromettante et non par jalousie. »

Page 284. ... à mademoiselle ... — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 284. ... del passeggio :... — « De la promenade. »

Page 286. Her adjutant... — « Son second. »

Page 286. ... with the pope... — « Avec le pape. » —

L'empereur était en difficultés avec le pape depuis plus de trois ans. La réunion d'un concile, le 17 juin 1811, sur l'initiative de Napoléon, autorisait de nouveaux espoirs, cependant sans lendemain, puisque le concordat de Fontainebleau ne fut signé que le 25 janvier 1813.

Page 287. ... her daughter,... — « Sa fille. »

Page 287. ... *à P. :*... — A Pauline, fille de la comtesse Daru.

Page 287. *Quel benêt !* — Cette note, de par la comparaison des encres et des écritures, a été ajoutée en 1819.

Page 288. ... *Flo.*, ... — Le *Journal* de Stendhal à Vienne, ou du moins ce qui en est parvenu jusqu'à nous, est moins explicite encore. Le personnage y est désigné seulement par l'initiale F. Il s'agit peut-être de Florian-Froidefond, adjoint aux commissaires des guerres. Voir plus haut, note à la page 7.

Page 288. ... of my relation. — « De mon parent. »

1811

Paris.

Manuscrit autographe conservé dans le recueil de la bibliothèque municipale de Grenoble R 5.896, vol. XI, fol. 85 à 97. 13 feuillets de 313 sur 200 millimètres, écrits sur le même papier encadré à l'encre rouge sur lequel furent écrits l'*Histoire de la Peinture en Italie* et d'autres fragments du *Journal.*

Le fol. 85, de format plus petit, contient une note de Romain Colomb : « M. V. de Milan. N° 32. Journal du 18 juillet au 18 août 1811. D'abord, suite de la princesse Palfy (n° 30). Puis, d'autres aventures à Villemomble,

etc. Menait de front trois à quatre liaisons. Ce morceau est donc à peu près exclusivement de l'érotique, et souvent au gros sel. »

Le fol. 86 contient seulement le titre autographe, le fol. 94 v° est blanc.

Publié en partie (la moitié environ) par C. Stryienski et F. de Nion, p. 364-370.

Page 291. ... till the [18 august]. — « Mémoires de ma vie à l'époque de ma passion pour la comtesse Daru. Depuis le 18 juillet jusqu'au 18 août. »

Page 291. ... with her children and... — « Avec ses enfants et... »

Page 291. ... *les beaux arbres de* ... — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal. Il s'agit évidemment de la propriété de Bécheville, que les Daru possédaient dans la vallée de Montmorency.

Page 292. ... *le d*[*uc*] *de* ... — Le nom manque dans le manuscrit.

Page 292. ... her eldest daughter... — « Sa fille aînée. »

Page 292. ... upon my love. — « Sur mon amour. »

Page 292. ... forward,... — « Trop hardis. »

Page 293. ... very amiable... — « Par une lettre très aimable. »

Page 293. ... *ni de* my dear c. ;... — « Ni de : mon cher c[ousin]. »

Page 293. ... *M. C. de R*... — Serait-ce le comte Clément de Ris, sénateur de l'Empire (1750-1829) ? — Cf. t. II, note à la p. 413.

Page 293. ... to give *ces glaces*,... — « Qui avait promis d'offrir ces glaces. »

Page 293. ... at Tortoni's,... — « Chez Tortoni. »

Page 294. ... said the *bilieuse*. — « La comtesse Daru m'a dit qu'à mon mariage elle donnera à ma femme un collier comme celui de la bilieuse. — « Mais

ça va-t-il bien aux brunes ? » — « Quelle naïveté, » a dit la bilieuse. »

Page 294. ... to my fair... — « A ma belle. »

Page 294. ... in saying,... — « A dire. »

Page 294. ... but... — « mais. »

Page 294. ... after diner,... — « Je l'ai trouvée qui chantait seule après dîner. »

Page 295. ... all the occasions... — « Pendant mon silence, toutes les occasions... »

Page 295. ... by her courtiers,... — « Par ses courtisans. »

Page 295. ... or to me. — « J'ai montré, par une expérience évidente, la vérité de mes principes sur l'art d'éveiller l'amour dans le cœur de la femme. Le 4 août, pendant que je lisais l'excellent essai de Hume *sur le gouvernement féodal*, de deux heures à quatre heures et demie, elle eût voulu que je fusse près d'elle ; au retour, elle ne peut dire un mot sans parler de moi ou à moi. » — Stendhal fait allusion à l'*History of England* de Hume, dont il existe de nombreuses éditions et traductions.

Page 295. ... *the little* II. — « La petite P. »

Page 295. ... two great wants ! — « Deux grandes lacunes ! »

Page 296. ... *et ne d...* ... — Cette fois, comme à la ligne précédente, Stendhal a reculé devant la crudité des mots.

Page 297. ... *le* ... *avec* Sagace. — Le quantième manque dans le manuscrit. *Sagace*, je pense, désigne Louis Crozet, appelé ailleurs *Percevant*. Crozet, on le sait, se trouvait à Plancy dans l'Aube.

Page 297. ... *l'Archi*. — L'archichancelier.

Page 297. ... *à* my a,... — *Sic*. Peut-être *a my attention* (à mon attention), ou encore : à mon âme.

Page 298... lake of Mf... — « Sur les bords de l'agréable lac de Mf. » Peut-être Mortefontaine.

Page 298. ... to work at L[etellier],... — « Travailler à *Letellier.* »

Page 299. ... *la* Pologne *de Rulhière*,... — Voy. plus haut, note à la page 201.

Page 299. ... *le* Père de famille. — Les *Deux gendres*, comédie en cinq actes d'Étienne. — Le *Père de famille*, drame en cinq actes de Diderot (1671). Il existe aussi une comédie de Goldoni qui porte ce titre et qui a été traduite en français en 1758.

Page 299. ... to me why... — « J'y vais presque sans amour ; en revenant ce soir, je me trouve de nouveau amoureux. J'ai été gai et très digne, j'ai refusé de dîner mardi chez la mère. Elle m'a demandé pourquoi. »

Page 299. ... I was at Brunet's,... — « J'étais chez Brunet. » L'acteur Jean-Joseph Brunet (1766-1851) était co-propriétaire et administrateur du théâtre des Variétés.

Page 299. At the walk,... — « A la promenade. »

Page 300. ... *que M. L*... — Lecoulteux de Canteleu, le collègue de Beyle à l'inspection du mobilier de la Couronne.

Page 301. ... or for II ? — « Est-ce pour sa femme, ou pour P ? »

Page 301. ... and... — « Avec les deux objets probables de son aversion, et... »

Page 301. ... [*personnes*],... — Le mot a été oublié par Stendhal.

Page 302. ... that Z had said : ... — « Que Daru a dit. »

Page 302. ... with two women... — « Avec deux femmes. »

Page 302. ... go to *Compiègne.* — « Je lui ai demandé si la Cour doit aller à Compiègne. »

Page 303. ... of my tour :... — « De mon voyage. » Il s'agit évidemment du voyage en Italie ; Stendhal partira quelques jours plus tard, le 29 août.

Page 303. ... of my camerade. — « De mon collègue. » Il s'agit encore de Lecoulteux de Canteleu.

Page 303. ... by every one. — « Après que mon voyage sera connu de tout le monde. »

Page 303. ... coming-out,... — « Elle m'a dit à mon départ. »

Page 303. ... your husband... — « Votre mari. »

Annexes.

Page 305. *UNE ORDONNANCE MÉDICALE.* — Extrait des mss. de la bibliothèque municipale de Grenoble. R 5.896, vol. XV, fol. 195.

Inédit. (Cf. *Vie de Henri Brulard*, t. II, p. 296-297.)

La maladie d'Henri Beyle, déjà ancienne, s'était réveillée en 1808 ; le journal de Brunswick y fait allusion à plusieurs reprises ; Beyle avait même consulté le 17 janvier un « médecin raisonnable ». Sitôt arrivé à Paris, il alla consulter un spécialiste éminent ; son ordonnance a été conservée dans les papiers stendhaliens.

Page 306. *Richerand,...* — Sur ce personnage, voy. ci-dessus, tome II, note à la page 45.

Page 307. *PROJETS A PLANCY.* — Extrait des mss. de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVII, fol. 93 v°.

Autographe.

Stendhal, cherchant le bonheur en changeant de pays, le trouva à « Plancy, près de Louis » Crozet.

Il y resta une dizaine de jours, chassant et goûtant à la fois les charmes de la campagne et de la conversation d'un ami sûr et intelligent. Plancy avait tellement séduit Henri Beyle qu'il projeta d'y faire construire une habitation en forme de tour. Il se ravisa vite cependant, car il raya la page d'un trait de plume, et écrivit en marge, au crayon : « Non. *His happiness is solitude*, il est vrai, *but in a great city.* » (« Non. Son bonheur est solitude, il est vrai, mais dans une grande ville. »)

Page 307. Ma tour. — Stendhal dessine au-dessous la coupe de cette tour : deux murs à fruit, un toit pointu, deux étages, et un escalier en vis.

Page 308. ... with *Seyssins.* — « Avec Crozet. »

Page 309. *CONSULTATION... POUR BANTI.* — Cette « consultation » a été publiée par Casimir Stryienski dans les premières *Soirées du Stendhal-club* (Paris, Mercure de France, in-18), p. 27-49. Elle a fait partie, comme le portrait de *Burrhus* qui suit, de la collection d'autographes de C. Stryienski. Nous ne savons pas ce que le manuscrit est devenu. Nous suivons, en conséquence, sans y rien changer, le texte des *Soirées.*

J'ai déjà établi (voy. tome I, p. XXI-XXII), d'après le texte même du *Journal*, que tous les biographes se sont trompés lorsqu'ils ont affirmé que Mme Daru avait cédé aux attaques d'Henri Beyle. Tous ont été, il est vrai, trompés par Beyle lui-même ; ils ont cru comme évangile une fanfaronnade écrite en note du *Journal* du 10 novembre 1809. « Tout cela, dit Beyle, se termina en six minutes, deux mois après, et je l'ai eue un an de suite, six fois par semaine ». Cela situe la chute à la fin de janvier 1810, au retour de Stendhal à Paris ; c'est la date adoptée par l'*Itinéraire* de M. Henri Martineau, qui oublie la « consultation », postérieure de plus d'un an à la chute supposée de Mme Daru. Plus méfiant, Chuquet prolonge la résistance pendant seize mois ; seulement,

avec une légèreté dont cet historien scrupuleux n'est pas coutumier, il mélange — sans d'ailleurs indiquer ses sources avec précision — les deux textes contradictoires que j'ai cités plus haut : la note au *Journal* du 20 novembre 1809 et la note à la « Consultation » du 3 avril 1811. Si Stendhal a jamais « attaqué », ce n'est pas au moment qu'indique Chuquet. (Cf. *Journal* du 31 mai au 9 juillet 1811.)

— Stryienski observe que Stendhal a revu en 1819 le manuscrit de la « consultation pour Banti » ; il publie (p. 27, n. 1) une note écrite par Stendhal sur la couverture du cahier : « Relu avec beaucoup d'utilité et pour la première fois, je crois, huit ans après, le 28 avril 1819 ; je trouve Banti bien singulier, bien faible, bien timide et la pauvre Alexandrine bien malheureuse d'aimer un homme à visions. — 29 avril, 1819. *Mad for* Métilde. » Fou d'amour pour Métilde, il se recommande à lui-même plus de décision dans l'attaque ; or, le résultat fut exactement le même en 1819 qu'en 1811.

Page 311. ... *le comte C. de R. ;...* — Clément de Ris. Voir note à la p. 293.

Page 312. ... *par mes raisonnements.* — Cet alinéa a été barré en 1819 par Stendhal. (C. S.)

Page 318... *et six enfants.* — Mme Daru, en 1811, avait eu sept enfants dont un mort en bas âge. Elle devait avoir encore une fille en 1814.

Page 318. ... her mother. — « Sa mère. »

Page 318. ... of Pacé's wife ;... — « De la femme de Pacé... » — Pacé est Martial Daru, qui avait épousé le 30 septembre 1806 Mlle du Châtenay.

Page 319. ... with *Pacé.* — « avec Pacé. »

Page 320. ... *avec* her mother, the husband... — « Avec sa mère, le mari. »

Page 320. ... *toute sympathie d'amour.* — En marge de

cet alinéa, on lit, de la main de Colomb et au crayon : Mme Z. (C. S.)

Page 320. The mother of the wife... — « La mère de la femme. »

Page 321. ... *par sa prison en...* — « En marge du manuscrit, ici, une note de Colomb au crayon : « Pour détourner. » Stendhal n'a donc écrit cette invention des pontons et d'une mort entrevue que pour donner le change sur la personne objet de cette dissection anatomique. » (C. S.) Corrigeons cette note de Stryienski : en fait Stendhal n'invente pas l'épisode de la prison (cf. plus bas p. 335), mais il le transporte en Angleterre.

Page 322. ... *Sa Majesté,...* — Cet alinéa a été barré à partir de ce mot. (C. S.)

Page 322. ... *sur le* arse,... — « Sur le derrière. »

Page 323. ... *au comte Alfred,...* — Le fils aîné de Pierre Daru, qui s'appelait Napoléon, était né le 11 juin 1807.

Page 325. The brother... — « Le frère. »

Page 325. ... *de Burgos,...* — Par prudence, tout le commencement est sous le nom de Banti à la troisième personne, mais le *je* revient aussitôt. (C. S.)

Page 325. ... *Banti nommé...* — Pour détourner. C'est *adjoint aux commissaires des guerres* qu'il faut lire. (C. S.)

Page 327. ... *colonel...* — Lire : auditeur au Conseil d'État. (C. S.)

Page 328. ... From Oaks... — « Deschênes. » — Stendhal l'appelle ailleurs : *Ofchêne.* — Cf. ci-dessus, note à la p. 96.

Page 328. ... *des belles* Shepherds,... — Des demoiselles de La Bergerie.

Page 330. *Moyens.* — Cette note, dit Casimir Stryienski, est de 1819.

Page 330. Thinking... to M. — « Pensant mûrement et profondément à Métilde. »

Page 331. *PIERRE DARU.* — Sur ce personnage, si important pour la biographie de Stendhal, voyez Paul Arbelet, *la Jeunesse de Stendhal*, t. II, p. 23-32. Arbelet renvoie aux notices suivantes : Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IX (excellente et copieuse) ; — *Biographie Michaud*, article par Parisot (partial et inexact) ; — *Grande encyclopédie*, article de Debidour (résumé du précédent) ; — Chuquet, *Stendhal-Beyle*, p. 32-38.

Page 331. *BURRHUS.* — Extrait d'un manuscrit appartenant à M. Édouard Champion.

Autographe, avec de rares et courtes annotations anciennes.

Publié pour la première fois par Casimir Stryienski, auquel le manuscrit a appartenu (*Soirées du Stendhal-club*, p. 49-60).

Page 331. ... *à Montpellier.* — Stryienski donne la leçon : « Le hasard le fit secrétaire général de M. de ..., intendant de Montpellier. » Pourtant, celle que j'ai adoptée est une correction de Stendhal lui-même.

Page 332. ... *la satisfaction...* — Variante : *le plaisir.*

Page 332. ... *le désir...* — Variante : *l'envie.*

Page 333. ... *une charge de C.* — Le manuscrit porte, en interligne, la note suivante (probablement de la main de Romain Colomb) : « Commissaire des Guerres. On obtint une dispense d'âge, car M. D... n'avait que 17 ans. » — Cependant, Stryienski (*op. cit.*, p. 51, n. 1) prend cette note à son propre compte.

Page 337. ... lady *P.* — « De la femme de son chef, madame P. »

Page 338. ... *de M. de Belleville...* — Sans doute le baron Charles-Godefroy Redon de Belleville, né à Thouars

le 2 janvier 1748, mort le 10 août 1820 ; il fut nommé administrateur général des postes en 1813.

Page 339. ... *un superbe compte-rendu.* — Le manuscrit contient une note, d'une écriture ancienne qui n'est pas celle de Stendhal : « On n'est pas sûr de l'ordre chronologique des faits, et pas même des faits eux-mêmes. »

Page 339. ... *en Helvétie,...* — Après ces mots, le manuscrit porte (écrit sans doute par Stryienski) : « avec le grade de commissaire ordonnateur en chef. »

Page 339. ... *que la probité.* — Stryienski ajoute, d'ailleurs entre crochets : « Probablement Massséna. » Cette addition figure sur le manuscrit, elle est d'une écriture ancienne qui n'est pas celle de Stendhal.

Page 340. ... *ord*[*onnateur*] *de l'armée d'Italie.* — Le manuscrit porte la correction, mais elle n'est pas de Stendhal : « Inspecteur aux revues à l'armée d'Italie. » La phrase suivante, conservée par Stryienski (« Il n'y alla pas, je ne sais comment »), est rayée sur le manuscrit.

Page 340. ... his brother making mys. int. to *R.* ;... — La lecture des quatre derniers mots est incertaine ; Stryienski a renoncé. Peut-être peut-on interpréter ainsi : *his brother making myself introduction to R.* ; — son frère me donnant introduction à R.

Page 341. ... *à M. de Fré*[*ville*]. — Jean-Baptiste-Maximilien Villot de Fréville (1773-1847), maître des requêtes au Conseil d'État, baron de l'Empire.

Page 342. *TRAVAUX EN ATTENDANT DE PARTIR POUR L'ITALIE.* — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble ; le n° 1, R 5.896, vol. XV, fol. 34-37 ; — le n° 2, *ibid.*, vol. XI, fol. 76-83 ; — le n° 3, *ibid.*, vol. VII, fol. 223-230 et 239-246.

— Au milieu de février 1811, Louis Crozet était

à Paris. Henri Beyle apprend soudain qu'il est question de l'envoyer en Italie, comme attaché à Martial Daru, lequel doit être nommé intendant de Rome. Crozet s'enflamme, décide de partir avec son ami, et prend un congé de deux mois. Le projet malheureusement traîna en longueur — il ne fut jamais réalisé.

En attendant ce départ problématique, les deux amis philosophent, lisent la plume à la main les auteurs qui leur sont chers, étudient *Corinne.*

Nous avons réuni ici les fragments qui sont parvenus jusqu'à nous des travaux de Beyle et Crozet.

Page 342. ... sur les lieux. — Ce fragment (autographe) a été publié par Paul Arbelet dans la *Revue Bleue* du 30 décembre 1911, sous le titre : *En lisant Corinne.*

Page 343. ... (as *ma. Na.*)... — Probablement : « (comme madame Nardot) ».

Page 344. ... *pendant l'amour,...* — Variante : *en amour.*

Page 345. (From myself.) — « De moi-même. »

Page 348. ... *BURKE.* — Ce fragment, écrit de la main d'un copiste, forme un cahier de 16 pages grand format, qui appartient à M. Paul Royer. L'ouvrage que Stendhal et Crozet étudiaient ensemble est la *Recherche philosophique sur l'origine de mes idées du sublime et du beau* par Edmund Burke, trad. par E. Lagentie de Lavaïsse. Paris, Pichon et Depierreux, an XI, 1803, in-8°. L'exemplaire des deux amis a été décrit par L. Royer : *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet,* Paris, 1923, in-8°, p. 23.

Page 348. De la Douleur. — Commentaire à la 1re partie, section II du livre de Burke, intitulée : *La Douleur et le plaisir.*

Page 355. ... us two. — « Ayant cependant cinq personnes entre nous deux. » Note de la main de Crozet.

Page 356. ... *de* Venceslas... — Tragédie de Rotrou qui,

remaniée par Marmontel, se jouait encore au début du XIXe siècle. Le passage visé est la scène IV de l'acte IV : Ladislas, après avoir blessé mortellement le duc de Courlande, son rival en amour, rencontre son père Venceslas :

Seigneur, je vous le dis,
J'allais... j'étais... l'amour a sur moi tant d'empire !...
Je me trouble, seigneur, et je ne puis rien dire.

Page 357 ... *par Burke)*. — Burke, p. 67. Voici le passage cité par Burke : « Dans les courts intervalles d'une *douleur* qui n'est pas sans *délices*, fidèle aux devoirs de l'amitié, je donne aux illustres morts, qui me seront chers à jamais, un tribut de *douces* larmes. » Cette note est de la main de Crozet.

Page 357. ... scaricare. — « Décharger. »

Page 359. ... *le 28 mars 1811*. — Note de la main de Crozet.

Page 360. ... Sheph[erdrie],... — Nom anglisé de la famille de La Bergerie.

Page 360. ... *un archis*. — Apparemment le copiste a-t-il lu *un* pour *une*. Beyle doit faire une discrète allusion à l'empereur, menant à l'autel une archiduchesse d'Autriche. Le mariage avait eu lieu, le 2 avril 1810, dans « la galerie du musée » du Louvre.

Page 362. ... the first July *1812)*. — « Après le travail sur le style, nous reprenons la lecture de Burke, à Plancy, le 1er juillet 1812. »

Page 362. ... *la mort de Clorinde?* — Tableau de Francesco Lana, inspiré par un épisode du Tasse. Tancrède donne le baptême à Clorinde qu'il aime et qu'il vient de blesser mortellement. Ce tableau était autrefois au Musée du Louvre. Il est reproduit au trait dans les *Annales du Musée* de C. P. Landon, tome VIII, Paris, 1805, in-8°, p. 19.

Page 363. ... *du vicomte :...* — Le vicomte Louis de Barral, ami de Stendhal et de Crozet.

Page 365. ... the fair *J. G.* — « Le beau J. G. ».

Page 366. ... *cite de Milton.* — Portrait de Satan : « Par sa stature et son maintien orgueilleux, il s'élevait comme une tour au-dessus du reste des rebelles ; sa forme n'avait pas perdu tout l'éclat de son origine ; il ne paraissait pas moins qu'un archange déchu ; sa gloire immense n'était qu'obscurcie : tel que le soleil naissant lorsque ses rayons s'éteignent au sein des vapeurs du matin ; ou quand, dans une éclipse effrayante, il voile la moitié des nations d'un crépuscule désastreux, et, avec le présage de leur chute, porte au cœur des monarques l'épouvante. »

Page 366. *L'image de Job...* — Citation extraite du livre de Job, chap. IV, versets 13 à 17.

Page 368. ... *et de nos craintes.* — Stendhal a écrit en marge : « le voyage en Italie. » — Le 1er avril, ainsi que le raconte le *Journal*, Beyle et Crozet entendent dire que Nanteuil ira à Rome, et non Beyle. De là ces « craintes » fort justifiées, qui réduisent au seul titre les observations projetées sur *Macbeth*. Suivent trois pages blanches.

Page 369. Cinna. — Ici encore, le texte est alternativement de la main des deux amis. Stendhal, pour sa part, a écrit le titre , l'alinéa : « D'après l'empreinte de force... l'emportera », et la fin, depuis les mots : « Nous ne voyons pas le moyen... »

Page 376. Acte II. — Le reste est perdu, ou, plus probablement, n'a jamais été écrit.

Page 376. Le Marchand de Venise. — Ce fragment est tout entier de la main de Stendhal.

Publié par M. Henri Martineau dans *Molière, Shakespeare, la Comédie et le Rire.* Paris, Le Divan, 1930, p. 204-206.

Il existe encore, de la même époque (31 mars 1811), des observations sur *Cymbeline* de Shakespeare, qui ne sont plus inédites depuis 1817. Ce fragment,

qui se trouve au ms. R 5.896, vol. VII, fol. 223-230, a été en effet publié par Stendhal en note du chapitre CI de l'*Histoire de la Peinture en Italie* (voy. l'éd. de Paul Arbelet (Champion, 1924), t. II, p. 81, note 1). Il va des mots : « Nous venons, Seyssins et moi,... », jusqu'aux mots : « ... que le premier homme médiocre corrigerait en une heure d'attention. » — Publié une fois de plus par M. Henri Martineau dans le *Divan*, puis *op. cit.*, p. 199-203.

Page 378. Julius Cesar. — Crozet a écrit : les trois premiers alinéas de l' « Acte II », le premier alinéa de la « Harangue de Brutus », et, à l' « Acte V », depuis : « On n'y voit rien... » jusqu'à : « Le reste est Plutarque dialogué. » — La fin est de la main de Stendhal.

Publié par M. Henri Martineau, *op. cit.*, p. 207-214.

Page 385. ... the 12 december 1814. — « Je trouve cela excellent à Milan le 12 décembre 1814. »

Page 386. The merry wives of Windsor. — Ce fragment est tout entier de la main de Stendhal.

Publié par M. Henri Martineau, *op. cit.*, p. 215-216.

Page 387. ... upon the comic, ... — « sur le comique. »

Page 388. *VOYAGE AU HAVRE.* — Ce voyage, nous l'avons vu (note à la p. 239), a été raconté simultanément par Henri Beyle, Louis Crozet et Félix Faure. Les trois relations sont mêlées, elles sont conservées dans le ms. de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXV, fol. 120-141. Le texte de Stendhal occupe en autographe le fol. 120, le début du fol. 121, les fol. 130 et 131 ; les fol. 129 et 131 v° à 133 ont été écrits par Faure sous la dictée de Stendhal ; — le texte de Crozet occupe les fol. 122 à 125 et 135 à 141 ; — celui de Faure occupe les fol. 121 et 126 à 128. Le fol. 134 est blanc.

Page 389. ... *celui de Troyes*,... — On sait qu'à cette époque Crozet habitait Plancy, non loin de Troyes.

Page 389. *Victorin Fabre...* — Marie-Joseph-Victorin Fabre (1785-1831) avait écrit en 1808 un *Eloge de Corneille.*

Page 389. ... *à l'aimable J[ul]es.* — M[lle] Jules de La Bergerie, qui devint M[me] Gaulthier. Crozet était très lié avec les La Bergerie, qu'il avait connus à Auxerre. (Cf. tome II, notes à la p. 319, et tome III, note à la p. 52.)

Page 390. *Lisez* : ou. — Cette note est de la main de Stendhal.

Page 395. ... *du capitaine Baudin ;...* — Voy. plus haut, note à la p. 242.

Page 396. ... of us all. — « Ainsi, le mal de mer nous rend tous poltrons. »

Page 401. ... *ni prisonnier.* — On était au plus beau temps du blocus continental.

Page 401. ... love me as an another ? — « M'aime-t-elle comme un autre ? » — C'est le temps du grand amour pour Métilde. — Le premier alinéa de la note est de la main de Félix Faure, le second de la main de Stendhal.

Page 402. ... *jusqu'aux...* — Un mot illisible.

Page 403. ... whore,... — « Débauché. »

Page 403. ... *le cardinal d'Amboise.* — Georges d'Amboise fut nommé archevêque de Rouen en 1493. Faure le nomme ici parce qu'il a vu à la cathédrale son très célèbre tombeau.

Page 404. ... *de la* snugness... — « De l'agrément. »

Page 404. ... *avec...* — Le nom a été laissé en blanc.

Page 405. ... *le* sounding shore. — « Le rivage retentissant. »

Page 405. ... upon the *vitres.* — « Écrit le nom chéri sur les vitres. »

Page 405. ... at the bed. — « au lit. »

Page 409. *RENOUVEAU D'IDÉOLOGIE.* — Entre le voyage manqué en Italie et le départ réel, Beyle et Crozet, ensemble d'abord, puis Beyle seul, avaient repris leurs travaux favoris : le théâtre et la philosophie. Entre le 13 et le 15 août 1811, Stendhal, se rappelant ses conversations avec son ami et ayant relu Hobbes, écrivit un « recueil de faits », resté inachevé comme tant d'autres choses.

Ce fragment a 11 feuillets, de ce grand papier à encadrements rouges sur lequel Stendhal a écrit l'ébauche de son *Histoire de la Peinture* et des passages de son *Journal.* Il est conservé dans les mss. de la Bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. VII, fol. 137 à 147. — Écriture de copiste, avec quelques additions autographes de Stendhal.

Inédit.

Page 409. *Nous...* — C'est-à-dire Henri Beyle et Louis Crozet.

Page 410. ... *M. de Barral...* — Le marquis de Barral-Montferrat, père du vicomte Paul, ami intime de Stendhal, était un avare très célèbre à Grenoble.

Page 410. ... *des Mémoires de Collé,...* — Le *Journal historique* de Collé avait paru à Paris en 1807, en 3 volumes in-8°.

Page 411. ... *(Rulhière,...* — Voir plus haut, note à la page 201.

Page 413. ... *de Poniatowski,...* — En tête du fol. 137 v°, Stendhal a écrit : « Art de peindre. » — Tout le passage, depuis : « Ce recueil étant destiné... », jusqu'à : « (22 *august* 1811), » est autographe.

Page 414. *Orgueil.* — Écrit par Stendhal.

Page 414. *Aménité.* — Écrit par Crozet.

Page 414. *Bonne foi.* — Écrit par Crozet.

Page 414. *Crédulité... Crapule.* — Écrit par Stendhal.

Page 414. *Douceur. Délicatesse.* — Écrit par Crozet.

Page 414. *Folie.* — Écrit par Stendhal.

Page 415. *Impudence.* — Écrit par Stendhal.

Page 415. *Ingénuité. Importance.* — Le premier mot a été écrit par Stendhal, le second par Crozet.

Page 415. ... *ou défiance.* — Ces deux mots ont été écrits par Stendhal.

Page 415. *Naïveté.* — Écrit par Stendhal.

Page 415. *Probité.* — Écrit par Crozet.

Page 415. *Pruderie.* — Écrit par Crozet.

Page 415. *Religion. Ruse.* — Écrit par Crozet.

Page 415. *Simplicité... 361.* — Le premier mot a été écrit par Crozet, les autres par Stendhal.

Page 415. *Tendresse. Vivacité. Vigilance.* — Écrit par Crozet.

Page 416. ... *tous ces états.* — Les deux dernières phrases sont de la main de Stendhal.

Page 417. *Platitude. Paresse.* — Écrit par Stendhal.

Page 417. ... *la description des tempéraments...* — Cette « description des tempéraments » se trouve dans le ms. R 5.896, vol. XI, fol. 76-83. Nous ne la reproduisons pas ici, car elle n'est que le brouillon, l'ébauche, des chapitres XCIII à XCVII de l'*Histoire de la Peinture en Italie* (éd. Paul Arbelet, t. II, p. 39-63). — Voy. à ce sujet, plus spécialement, les notes aux pages 39 et 62.

Le texte du manuscrit de Grenoble finit par les phrases suivantes (cf. *Hist. de la Peint.*, II, 63) :

« Un regard observateur reconnaît l'amour (ou plutôt la liqueur séminale) dans l'austérité d'une morale excessive, dans les extases de la superstition, dans ces maladies extraordinaires qui jadis constituaient certains individus de l'un et l'autre sexe : prophètes, augures ou pythonisses.

» Tel est le tempérament mélancolique, avec son caractère chagrin, ses extases, ses chimères. »

— Relisant ce texte en 1813, à Sagan, Stendhal ajoute en note : « Je pense en 1813, à Sagan, que nous étions trop sévères envers Cabanis. Il fallait voir dans son livre des observations et non des assertions. Peut-on nier à un astronome qu'une comète par lui observée a fait tel mouvement ? Il dit l'avoir vu ; la cause de ce mouvement, il l'ignore. Cabanis ne prouve point qu'un homme à teint jaune ait nécessairement ce que nous appelons le caractère moral bilieux, il dit seulement qu'il l'a vu. C'est à nous d'y regarder, si nous voulons. (Sagan, 20 juillet 1813, avec la fièvre, lisant les lettres de Roland sur l'Italie et buvant de l'extrait de cette herbe aquatique.) » — (Les *Lettres* de Roland parurent en 1782 (6 vol. in-12), elles furent rééditées en 1801.)

Page 417. ... *page...* — Le numéro de cette page a été laissé en blanc.

Page 417. ... (understanding soul,... — « Ame sympathisante. »

Page 417. *Ferme (Frédéric II).* — Écrit par Stendhal.

Page 418. Comptes ouverts... Amitié... — Les quatre dernières lignes de ce fragment, qui s'arrête brusquement, sont de la main de Stendhal.

TABLE DES GRAVURES

DU TOME TROISIÈME

La comtesse Daru, par David............ *frontispice*
L'écriture de 1810 124-125
Le comte Pierre Daru, par Gros......... 332-333

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

1809 (12 avril-12 mai). — Allemagne (de Strasbourg à Vienne). *Campagne de Vienne en 1809*.... 1

1809 (21 octobre). — Vienne.................... 37

1809 (novembre). — Vienne. *The life and sentiments of silencious Harry*................ 39

1810 (15 février-3 mai). — Paris. *Journal du 15 février 1810 au [3 mai 1810]*.............. 49

1810 (9 mai-12 août). — Paris. *Djorn'l, or anatomy, of the thoughts, feelings and events of Harry, from the 9th mai 1810 till the 12 août 1810*.. 95

1810 (16 août)-1811 (18 mai). — Paris. *Djorn'l from the 16th august 1810, till the 18th may 1811*.. 163

1811 (9 mars-18 avril). — Paris. *A tour through some parts of Italy in the year 1811*............ 227

1811 (29 avril-3 mai). — Rouen. Le Havre. *Journal du voyage à la mer*...................... 239

1811 (3 juin-9 juillet). — Paris. *Memoirs of my love, among the amiable seats of Montmorency vallée*.................................. 247

1811 (18 juillet-18 août). — Paris. *Memoirs of my life during my amour for gräffin Palfy*.... 291

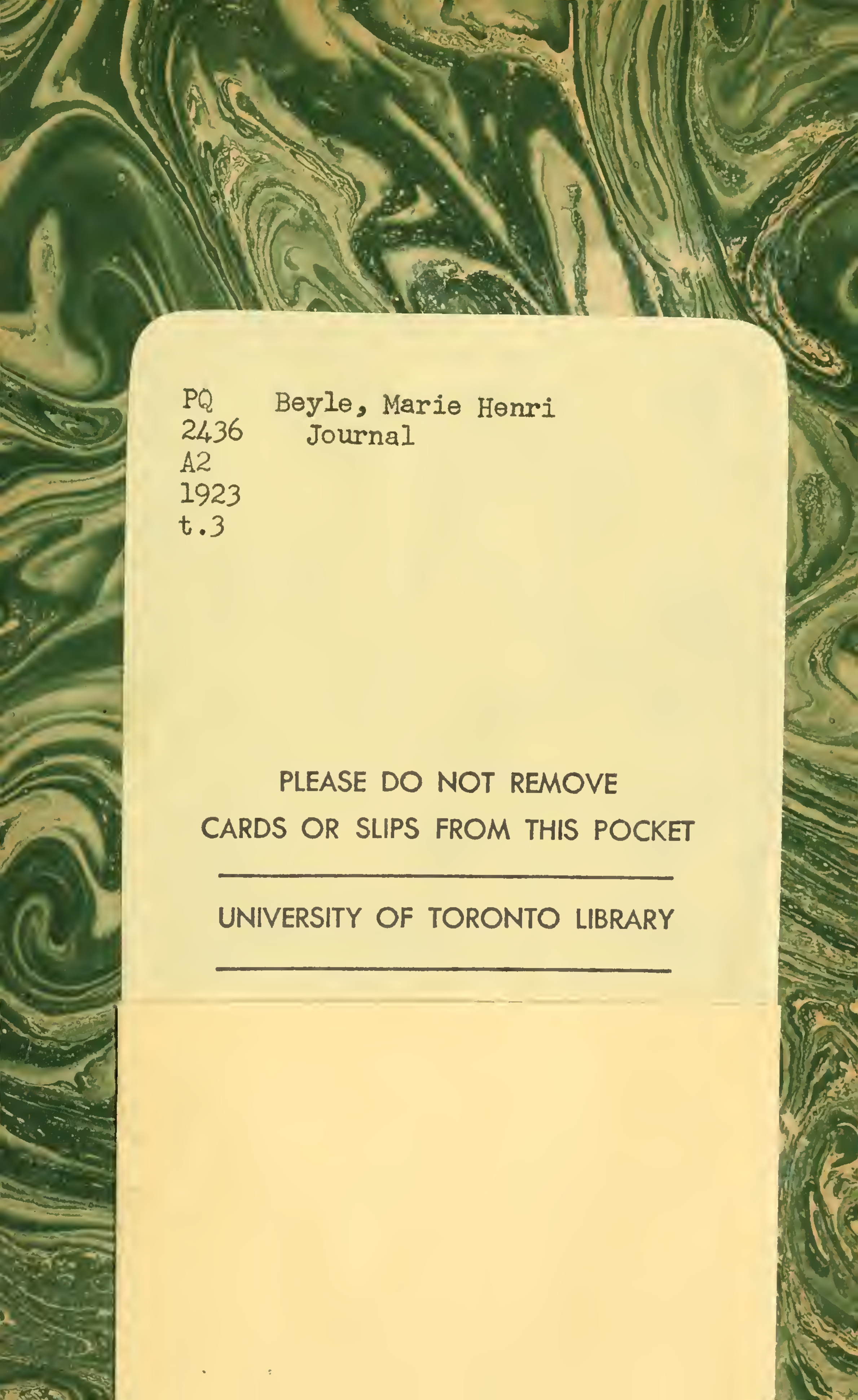
Annexes. — I. Une ordonnance médicale...... 305

» II. Projets à Plancy............. 307

» III. Alexandrine, ou la Princesse Palfy. *Consultation en faveur de la duchesse de Bérulle pour Banti* 309

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.




PQ
2436
A2
1923
t.3
Beyle, Marie Henri
Journal
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

